ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

À LA POURSUITE DE GUSTAVE DORÉ

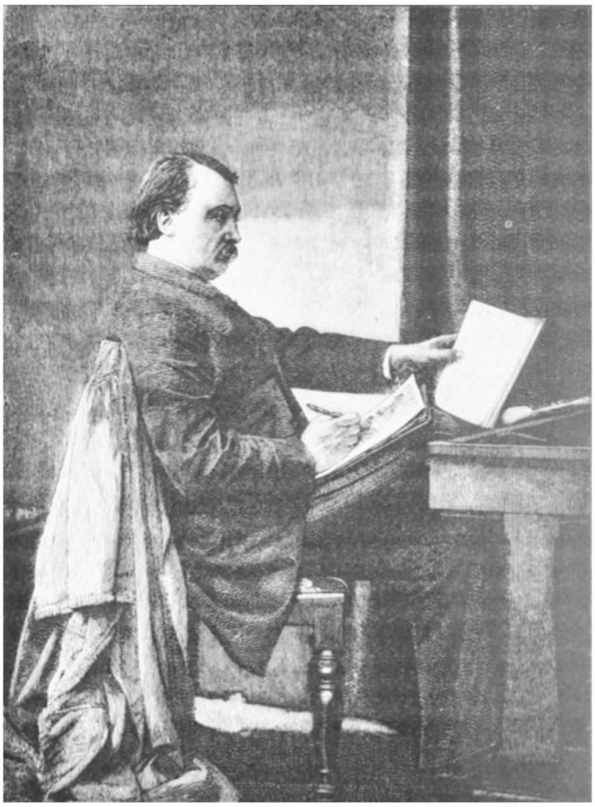
Blanche Roosevelt

Traduit par M. du Seigneux

"Gustave Doré" colorisation ultérieure
Felix Nadar (vers 1856-1858) Domaine public

Denis
éditions artisanales

À LA POURSUITE DE GUSTAVE DORÉ
réédition de
“La vie et les œuvres de Gustave Doré”
(Librairie illustrée, Paris 1887)



« Que de livres il faut illustrer
pour s’illustrer soi-même »
– GUSTAVE. DORÉ

PRÉFACE

L'Amérique a aujourd'hui ses grands journalistes, ses grands orateurs, ses grands écrivains.

Edgar Poe a ouvert le feu ; il a créé en France toute une école avec Baudelaire, son disciple posthume. Baudelaire a révélé Edgar Poe tout en soulignant la profondeur de ce merveilleux conteur. Aujourd'hui c'est Blanche Roosevelt qui nous révèle à Paris toutes les magnificences du crayon d'or de Gustave Doré. Sa large et féconde étude sur cet artiste que nous avions bien un peu méconnu, a été fort appréciée aux États-Unis comme en Angleterre ; c'est que Blanche Roosevelt écrit comme un homme, avec cette seconde vue des femmes bien douées qui pénètrent toutes les profondeurs de l'art. Victor Hugo aussi avait la seconde vue quand il lui dit un jour qu'elle dînait entre lui et moi : « Vous êtes la beauté et le génie du nouveau monde. »

Voici d'ailleurs toute son histoire avec Victor Hugo. Elle vint un matin me trouver, le jour de la fête du poète souverain ; c'était je crois en 1878 ; elle n'avait pas vingt ans, elle était belle de toutes les beautés : cheveux blonds ruisselants de soleil, yeux bleus profonds comme le ciel sous leurs cils noirs ; grande, mince, souple comme un roseau ; profil dessiné par Apelle ou Zeuxis. Aussi je m'imaginai voir une des Muses de l'Olympe, quand elle me demanda de lui faire un sonnet pour qu'elle le pût dire le soir à la fête du maître. Elle devait parler au nom de l'Amérique.

Au lieu d'un sonnet je lui en fis deux. Le soir vers la fin du dîner elle se leva, elle embrassa Victor Hugo et elle lui dit ces vers avec un léger accent anglo-américain qui donnait plus de charme encore à sa voix d'or :

> Ton génie est la cime aux éblouissements.
> La nature sourit à tes apothéoses.
> La vigne et la forêt, en leurs métamorphoses,
> Se traduisent tes vers et content tes romans.
>
> Ton génie est la source où boivent les amants
> Courant par les jardins tout allumés de roses,
> S'enivrant du parfum des fleurs blanches et roses
> Et jetant à la mer perles et diamants.
> Ton génie est un ciel en sa beauté première,
> Quand le jeune soleil rayonne épanoui,
> Quand les étoiles d'or chantent l'hymne inouï.
>
> Ton génie est un monde où Dieu met sa lumière
> Parce que ton esprit cherche la vérité,
> Ton âme, l'Infini, ton cœur, l'Humanité !

Après ce premier sonnet, Victor Hugo se leva avec enthousiasme et embrassa la belle et rayonnante Blanche, naturellement bien plus occupé de sa beauté que de mes vers. Ce baiser embrasa toute la table, il y eut là cinq minutes d'enthousiasme pour le poète et pour sa muse. La jeune Américaine m'ayant embrassé, j'embrassai ma voisine qui tendit sa joue à son voisin. Et ainsi la fête fit le tour de cette table si hospitalière.

Pourquoi ne pas rappeler cette petite scène qui fut le baptême de Blanche Roosevelt dans la vie littéraire ?

Victor Hugo disait souvent : « Pourquoi la belle Américaine ne reparait-elle pas ? » C'est que la belle Américaine étudiait tout et partout, plus inquiète des ornements de son esprit que des ornements de sa beauté.

Je l'avais un jour acclimatée à ce paradoxe : L'Olympe a été peuplé par une colonie anglaise ; la preuve c'est que dans l'Olympe tous les dieux étaient blonds ; la preuve par surcroit c'est que pour retrouver aujourd'hui le type grec il faut aller non pas en Grèce mais en Angleterre.

C'était bien un peu l'opinion de Gustave Doré.

Blanche Roosevelt, pour bien retrouver les origines du monde de l'esprit, a voyagé un peu partout. Elle s'est faite helléniste, elle a causé sous le Portique avec Platon et Alcibiade. Elle a été plus loin, elle a évoqué les dieux des hindous, sans pour cela mettre de côté les grandes figures du monde moderne ; si bien qu'à cette heure cette jeune femme qui sait tout sans jouer à la femme savante, est la plus jolie causeuse des grands salons parisiens. Ainsi, chez la princesse Dolgorouky comme chez la baronne de Poilly, elle éblouit son monde par son esprit comme par sa beauté. Pour elle ce n'est pas assez : comme on dit chez les fermières normandes : « Elle met la main à la pâte. » Elle a écrit des romans qu'on s'arrache en Angleterre et en Amérique. J'espère bien qu'on les traduira et qu'on les lira en France.

En attendant elle publie *La vie et les souvenirs de Gustave Doré*[1], un beau livre où notre célèbre compatriote reparaît tout vivant par son esprit, son caractère et son génie de dessinateur. Le mot génie n'est pas trop haut pour ce front qui a créé tout un monde par son crayon à la fois savant et enflammé. Quelle existence de Titan ! Blanche Roosevelt s'en est faite l'historienne sympathique avec la force de la pensée et du style, avec le sentiment profond d'une initiée, avec la vaillance d'un portraitiste à la Van Dyck, épris de vérité et d'idéal. Le livre, aujourd'hui traduit en français, a eu un très vif succès en Angleterre et en Amérique. Tous les grands journaux ont salué cette œuvre d'une jeune enthousiaste sur ce grand artiste du crayon mort en pleine moisson de la vie, désespéré de n'avoir pas été reconnu ni peintre ni sculpteur. Je l'ai vu la veille de sa mort s'écriant : « Ah ! Michel Ange ! » C'était le cri d'une grande âme.

---

[1] Le titre de cette nouvelle édition a changé, comme vous le constatâtes. *NdE*

ARSÈNE HOUSSAYE

AVANT-PROPOS

En visitant la demeure de Gustave Doré, alors qu'il n'était plus du monde, l'idée me vint d'écrire un aperçu de ce qu'était « l'intérieur du grand artiste après sa mort ». Je travaillais à ce projet, qui ne comportait qu'une courte biographie, lorsque je fus prise du vif désir de publier l'histoire complète de sa vie.

Boswell dit qu'il parcourut la moitié de Londres pour prendre des notes. Dans le même but, je fouillai tout Paris. Ce travail, entrepris avec enthousiasme, me fut facilité d'une façon toute particulière : car il me procura le rare bonheur de connaître les divers personnages qui paraissent dans ce livre, et je constatai que chacun d'eux était, en son genre, presque aussi éminent, presque aussi intéressant que Doré lui-même.

A mesure que je transcrivais les renseignements que leur extrême obligeance me fournissait, je craignais que mes expressions ne fussent bien au-dessous de leurs pensées ; et je résolus de les laisser parler eux-mêmes dans mon récit.

M. Longfellow m'avait dit, un jour : « C'est chose grave que de prendre la vie d'un homme. » Et je sentais qu'il avait raison.

Doré et sa réputation artistique sont appelés aujourd'hui devant le tribunal de l'opinion, et ceux de ses amis qui, avec moi, figurent dans ces pages, sont les témoins qui vont déposer pour ou contre lui. Peut-être semblerai-je parler au hasard, avec incohérence, sans suite, et citer tous ces témoignages un peu à la légère : mais si je le fais, c'est que je me souviens d'Edgar Poe, qui disait : « L'expérience et la philosophie prouvent que la vérité ressort surtout de l'accident. »

Je n'ai rien caché, rien altéré, rien atténué. Je présente mon livre au public, persuadée qu'il est un loyal et sincère exposé de la vie de l'illustre artiste. Autant que possible, j'ai cherché à faire prévaloir l'élément dominant de la nature de Doré : son imagination. Après avoir narré le fait, j'ai essayé de le suivre dans le domaine de son existence visionnaire. Aussi ai-je dépeint cet homme extraordinaire d'une façon qui paraîtra sans doute originale et peu selon l'usage, mais je crois que c'est la seule bonne.

Bien plus, je considère comme un devoir pour moi, d'exprimer publiquement ici ma reconnaissance aux fidèles amis de l'artiste qui m'ont fourni tant de notes et de dates précieuses. Je citerai tout d'abord : le frère de Doré, le lieutenant-colonel Doré ; puis le Dr Joseph Michel, M. Daubrée, M. Arthur Kratz, M. Bourdelin, le colonel Teesdale, M. Paul Dalloz, M. Paul Joanne, le lieutenant-colonel Dudley Sampson, le Dr Lavies, M. Bourdin, M. Galpin, sans oublier, toutefois, Mme Braun, Mlle Bader, et la fidèle

Françoise.

Un des principaux personnages dont le nom rayonne dans ce récit ne peut plus, hélas ! entendre mes éloges ni accepter mes remerciements. Je parle de M. Paul Lacroix, dont l'affection intime pour Doré m'a valu des détails et des documents d'un prix inestimable : il m'est doux et consolant de penser que j'ai pu, de son vivant, lui en dire toute ma respectueuse gratitude.

Un mot, également, à l'adresse de M. W^m^ Beatty-Kingston, qui ne m'a refusé ni son appui ni ses conseils.

J'ose espérer, maintenant, que mon modeste hommage ajoutera, s'il est possible, quelque éclat à la renommée déjà si glorieuse de l'artiste : car, il faut le dire, j'ai longtemps douté de moi-même et je me suis demandé si ce livre ferait suffisamment apprécier l'homme que je révère entre tous.

Je n'oublie pas, non plus, les fidèles amis qui gardent le silence dans ces pages, mais que je mentionne avec attendrissement : le murmure de leur affection m'est parvenu comme un souffle bienfaisant. Sans doute, comme moi qui suis étrangère, ils espèrent que la France, la patrie de Doré, érigera un jour une statue à ce grand génie, afin qu'en la contemplant, le monde puisse juger de l'estime dont son pays l'honore.

Plus d'un de mes lecteurs fera peut-être cette réflexion, que je n'ai pas dit assez : pas autant qu'il en eût pu dire, lui-même... Peut-être... mais j'ai la conscience d'avoir fait de mon mieux, pour accomplir ce que j'appelle un devoir.

BLANCHE ROOSEVELT

CHAPITRE PREMIER

STRASBOURG — LA FAMILLE DORÉ — NAISSANCE DE GUSTAVE

La première fois que je visitai Strasbourg, je n'éprouvai d'autre sentiment que celui d'une admiration profonde à la vue de la majestueuse cathédrale, dont la flèche perdue dans les nuages domine et amoindrit tout ce qui l'entoure. Je parcourus les vieilles rues, avec leurs maisons à pignons ; je regardai couler le Rhin au pied des murs fortifiés ; mais rien ne me retenant plus, je partis.

Plus tard, Strasbourg prit à mes yeux un intérêt puissant, lorsque j'appris que cette ville était le berceau d'un grand artiste, d'un homme qui s'éleva par la force créatrice de son génie au-dessus de ses contemporains, et qui resta, pour ainsi dire, isolé au milieu d'eux, comme la flèche colossale de l'église qui monte une garde éternelle devant la Forêt-Noire.

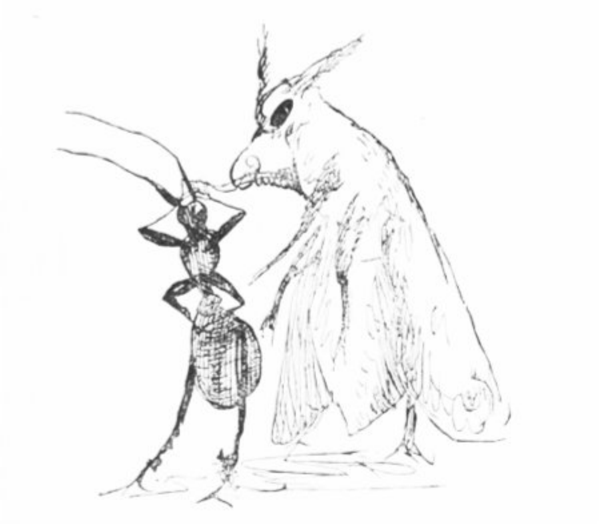
En 1831, Strasbourg était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui : mêmes rues curieuses, mêmes Alsaciens enjoués parlant le français avec un exécrable accent allemand. Quiconque a connu la cité à cette époque se souviendra de la rue de la Nuée-Bleue, qui était alors, comme elle est maintenant, la principale artère de la ville. Là, dans une solide maison en pierre, au toit pointu, à la façade riante, demeuraient un ingénieur civil, sa jeune femme, leur petit garçon, et une bonne dévouée, nommée Françoise.

M. Doré, homme intelligent, exécutait des travaux importants et rémunératifs. Il s'était marié à Schirmeck et, avant de s'établir à Strasbourg, avait passé quelque temps à Épinal, où était né son fils Ernest. Lorsqu'il vint se fixer dans la capitale alsacienne, sa femme était enceinte pour la seconde fois, La vieille Françoise, membre important de la famille, avait été recommandée à la jeune Mme Doré par Mme Braun, une cousine de sa mère, Mme Pluchart.

Je savais que Mme Braun avait été de tout temps dans l'intimité des Doré : je résolus de la rechercher et de tâcher de la faire causer.

Née à Paris, au moment de la chute de Robespierre, elle était tellement âgée que je craignais fort de ne pas être admise à la voir ; mais, un beau jour, je réussis à me faire recevoir, et elle me raconta bientôt non seulement l'histoire de Françoise, mais encore elle me donna beaucoup de détails relatifs à la famille Doré : on les trouvera plus loin.

« Françoise est la meilleure et la plus dévouée créature qu'il y ait au monde, » m'affirma Mme Braun. J'ai conseillé à Alexandrine de la prendre. « Je te la donne, lui dis-je ; elle voudrait rester avec nous, mais cela n'est pas possible. Elle te convient parfaitement. » C'est ainsi que les Doré ont adopté Françoise et que celle-ci a élevé leurs enfants, qui l'ont aimée comme une mère.



Un élève qui désire être le premier de sa classe.
(croquis pris de la première lettre illustrée
par Gustave Doré. Strasbourg, 1837)

Plus tard, j'eus la bonne fortune de voir cette remarquable personne elle-même, et lorsque je l'interrogeai au sujet de ses maîtres, elle me répondit :

« En janvier 1832, M. Doré partit pour quelques jours. Comme vous le savez, nous habitions alors Strasbourg. Le 5 du mois, — je m'en souviens bien, car c'était la veille des Rois —, madame se mit au lit. Il faisait un temps affreux, du vent, de la neige : c'était horriblement triste. Passé minuit, le docteur Goupil arriva. Après une longue attente, entre cinq et six heures du matin, il m'appela et me mit l'enfant entre les bras, en disant : « Tenez, Françoise, voilà votre petit ! Mettez-le dans votre tablier et emportez-le. » C'est ce que je fis. Il n'était pas bien gros, mais fort bien constitué. Dame, il était venu au monde le jour de l'Epiphanie, et cela porte bonheur ! Trois jours après, on le baptisa. Il reçut les noms de Louis-Auguste-Gustave ; mais nous l'avons toujours appelé Gustave.

— Cependant, Françoise, lui dis-je en l'interrompant, Doré a toujours prétendu qu'il était né le 1er janvier. Comment a-t-il pu commettre une pareille erreur ?

— Bêtise ! fit-elle en frottant l'une contre l'autre ses mains ridées. C'était le 6, bien sûr ! Peut-être s'est-il mis cette idée en tête, parce que nous l'appelions toujours : nos Étrennes. 11 n'y a pas beaucoup de femmes qui en offrent de pareilles à leurs maris. Cher petit ! Était-il assez précoce, assez futé ! Je vous assure qu'à neuf mois il marchait déjà, ou du moins il allait partout à quatre pattes, et cela si vite que c'était tout comme. Aucun de ses frères n'a eu son intelligence.

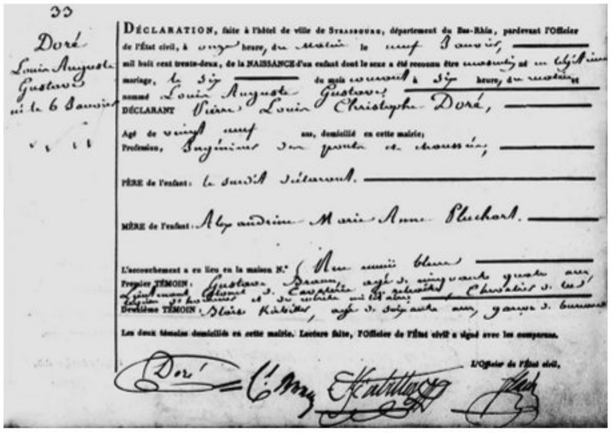
— A-t-il jamais été malade ? Demandai-je.

— Il a eu les petits bobos de l'enfance, — mais rien que sa vieille Françoise ne pût guérir — sauf une fois — et de cette fois n'en parlons pas. C'était un fier enfant, allez ! Et sain, et droit comme un jeune sapin. — Pas bien longtemps après, un autre enfant est né. Celui qui est le colonel Émile, le soldat. Je l'aimais bien aussi, mais Gustave était mon favori. »

La vieille femme se mit à pleurer. Les larmes l'étouffent chaque fois qu'elle parle de son « enfant Gustave ». Elle essuya ses yeux du coin de son tablier et se remit à parler de lui ; tellement tout son cœur et toute son âme étaient remplis par cet être chéri.

On croit, généralement, que Doré naquit en 1833.

Pour rétablir les faits, je donne en entier une copie authentique de sa déclaration de naissance, fait à Strasbourg, le 9 janvier 1832 :



33

Doré
Louis Auguste
Gustave
né le 6 Janvier

DÉCLARATION, faite à l'hôtel de ville de Strasbourg, département du Bas-Rhin, pardevant l'Officier de l'État civil, à onze heure, du matin le neuf Janvier,
mil huit cent trente-deux, de la NAISSANCE d'un enfant dont le sexe a été reconnu être masculin, et en légitime
mariage, le six du mois courant à six heure, du matin et
nommé Louis Auguste Gustave
DÉCLARANT Pierre Louis Christophe Doré,
Agé de vingt neuf ans, domicilié en cette mairie;
Profession, Ingénieur des ponts et chaussées;
PÈRE de l'enfant : le susdit déclarant.
MÈRE de l'enfant : Alexandrine Marie Anne Pluchart.
L'accouchement a eu lieu en la maison N.° (Rue [illegible] bleue
Premier TÉMOIN, Gustave Braun, agé de cinquante quatre ans, Lieutenant Colonel de [illegible] [illegible], Chevalier de la Légion d'honneur et de [illegible]
Deuxième TÉMOIN, Blaise [illegible], agé de soixante ans, garçon de bureau
Les deux témoins domiciliés en cette mairie. Lecture faite, l'Officier de l'État civil a signé avec les comparans.
L'Officier de l'État civil,
Doré

M. Daubrée, ex-président de l'Institut de France, intime ami des Doré, m'a donné de précieux renseignements sur leur manière de vivre et sur leur intérieur pendant les années qui s'écoulèrent entre 1832 et 1848.

« C'était un ménage aisé et heureux, disait-il, égayé par la présence des enfants. Les trois fils, d'âges si rapprochés, étaient cependant de caractères et de dispositions entièrement opposés. Ernest, l'aîné, remarquablement intelligent, visionnaire lorsqu'il aurait fallu être pratique, excellent musicien, était en somme un charmant enfant. Emile, le cadet, robuste, vif, avec un cœur excellent, aimait aussi la musique. Mais la nature de Gustave était complexe.

Tantôt il était plein d'affection, de tendresse, de douceur, d'entrain ; tantôt sombre, fier, ambitieux, exigeant et rêveur. C'était lui qui gouvernait effectivement la maison. Ses caprices semblaient le rendre plus cher encore à sa mère ; elle l'adorait. Il est difficile de s'imaginer un enfant plus étrange et plus séduisant.

Caressé et choyé de tous, il possédait une rare faculté d'aimer. Il savait se gagner tous les cœurs, et je n'ai jamais connu personne qui pût se soustraire au charme de ses manières. Ordinairement, les petits garçons ne sont pas si aimables. »

M. Daubrée ajoutait encore : « Gustave n'aimait pas tout le monde ; il était prompt à ressentir des sympathies et des antipathies. Avec toute sa douceur, il avait je ne sais quoi d'indépendant et de déterminé ; sa mère finissait toujours par lui céder, et ses frères suivaient son exemple. Plus tard, il rendit à Mme Doré, en tendresse filiale et en dévouement, toutes les caresses qu'elle avait prodiguées à son enfance. »

Gustave Doré n'eut pas à se plaindre de ses débuts dans la vie. Son grand-père fut un homme distingué et instruit. Je laisserai Mme Braun le dépeindre pour mes lecteurs ainsi qu'elle le fit pour moi :

« Je me le rappelle parfaitement, dit-elle. C'était un homme séduisant, aux manières polies et pleines de respect, toujours le bienvenu chez ses amis. Sa physionomie était si remarquable, que, même dans la rue, on se retournait pour le voir. Gustave a toujours désiré lui ressembler : il aimait son air gentilhomme. Je n'ai pas cessé de dire que le cher enfant rappelait son aïeul beaucoup plus qu'aucun des autres membres de la famille, sans en excepter son père, autant par la tournure que par les traits du visage. »

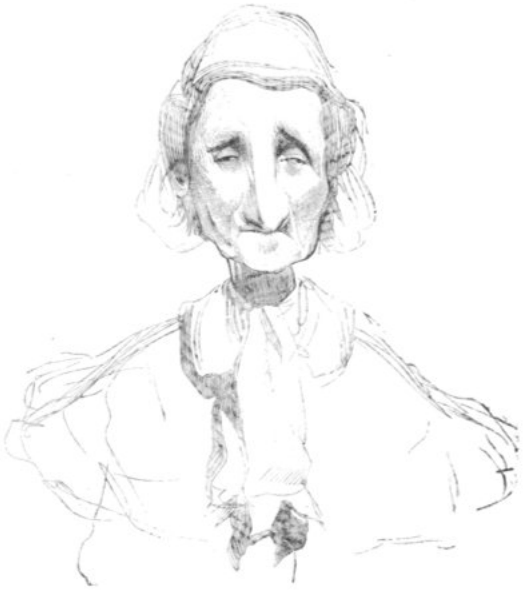
C'est donc là que Doré hérita de son charme et de sa grâce. Paul Lacroix, l'illustre savant, m'a parlé de la grand'mère maternelle de l'artiste dans les termes suivants :

« De toutes les femmes de ma connaissance, Mme Pluchart fut peut-être la plus extraordinaire. Elle était belle et de plus sympathique : ce que toutes les jolies femmes ne sont pas. Sa peau avait l'éclat du lis, ses yeux brillaient comme des étoiles, sa bouche fière était cependant d'une grande douceur, sa taille élancée lui donnait le port d'une duchesse. Mais sa beauté physique était le moindre de ses dons. Spirituelle, gracieuse, aimable, elle tournait la tête à tous les hommes.

Les lettres nombreuses que je possède d'elle attestent une instruction vraiment supérieure et un style digne de Mme de Sévigné. Son naturel enjoué lui prêtait une grande élasticité d'humeur ; je ne crois pas l'avoir vue chagrine ; toujours souriante, pleine de vie et d'énergie, elle s'intéressait à toutes les questions d'art, de littérature et de progrès social. Elle se tenait au courant de tous les sujets du jour. Fort riche, elle légua tous ses biens aux Doré, près desquels elle passait une grande partie de son temps, à Strasbourg. Je ne suis pas éloigné de croire que, bon an, mal an, elle demeurait pour ainsi dire complètement chez eux. Gustave était son favori ; mais, chose étrange, elle ne prêta jamais aucune attention à son goût prononcé pour le dessin.

Par principe, elle s'abstenait de toute intervention dans l'éducation de ses petits-enfants. »

« Doré raffolait de sa belle grand'mère ; c'était tout naturel : aussi bon nombre de ses premières esquisses reproduisent ses traits si délicats et son expression si pleine de distinction.



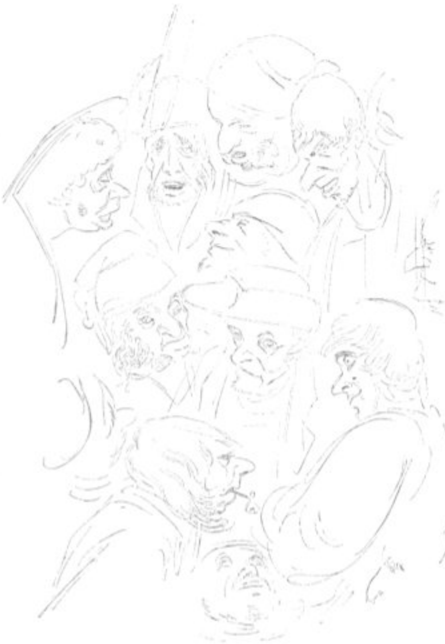
Strasbourgeoise (Gustave Doré, 1839)

« La mère de Gustave avait une physionomie tout à fait opposée. Elle était brune, avec de grands yeux d'Orientale, une tournure souple et fine. Quant à son caractère, il était à la fois capricieux et positif, sujet à des emportements qu'elle ne semblait pas pouvoir réprimer. Cette irascibilité étonnait souvent Gustave, qui paraissait alors ne pas la remarquer, et l'on peut dire qu'il observa toujours à l'égard de sa mère la plus respectueuse déférence. Peut-être voulait-il par là lui tenir compte de ce qu'elle prenait constamment son parti, partageant ses idées et ses goûts : car du jour où elle vit son premier dessin, cette mère, déjà fière de lui, ne cessa d'être émerveillée, de lui répéter qu'il était un vrai génie et qu'il avait devant lui le plus glorieux avenir.

« Ses frères, très braves garçons tous les deux, et fort bien doués, furent placés, très jeunes, à l'École polytechnique de Bourg. »

Gustave Doré ne connut jamais les tourments de la pauvreté ; il n'eut point à faire de sacrifices à son art. Toutefois, il ne l'en aima pas moins, et son enfance entourée de bien-être ne le rendit point sybarite ; plus tard, quand il vit la nécessité de renoncer à certaines de ses habitudes, il s'y décida promptement, facilement.

Il aimait jouer et se passionnait pour le théâtre, la musique, le cirque, les clowns, les prestidigitateurs ; mais, au milieu d'un de ces plaisirs de prédilection, on le voyait se retirer à l'écart pour dessiner quelque pochade qui lui venait à l'esprit. Il s'absorbait dans le travail pendant des heures entières, avec une persévérance rare chez un enfant de son âge.



Premiers croquis
(Extraits de l'album de Gustave Doré, 1839)

Ses camarades disaient que dans Strasbourg il y avait peu de garçons aussi vraiment aimables que Gustave et ses frères.

A cette époque, Doré se chagrinait de voir le peu de cas que sa famille faisait de ses dispositions au dessin ; mais, malgré tout, il restait sincèrement attaché à son intérieur, et son jeune esprit n'imaginait pas de maison plus heureuse et plus confortable. Cette tendresse pour la vie familiale resta toujours un des traits les plus caractéristiques de sa nature.

Dans les longues soirées d'hiver, loin des distractions du dehors, on se réunissait dans le salon commun. Le père se tenait penché sur ses plans. Mme Alexandrine, l'aiguille à la main, brodait une tapisserie ; Mme Pluchart, toujours élégante et souveraine, feuilletait un exemplaire de Molière ou de Racine ; Ernest et Émile jouaient aux soldats ; quant à Gustave, assis dans un coin, près d'un guéridon, il dessinait gravement des bonshommes dont il ornait ses cahiers. Sa mère s'interrompait souvent pour les regarder, et reconnaissant des visages et des sujets familiers, elle ne pouvait retenir ses exclamations d'étonnement. Un jour, elle mit tout le monde en émoi, en s'écriant : « Mais, regardez donc ! C'est inouï ! Mon Dieu, cela ressemble à papa ! Voyez donc ce que Gustave a fait. Voilà le facteur, voici Françoise, Émile, et un tas de jeunes gens que je ne connais pas. Où donc les as-tu vus, Gustave ?

— Partout ! répondit l'enfant en riant.

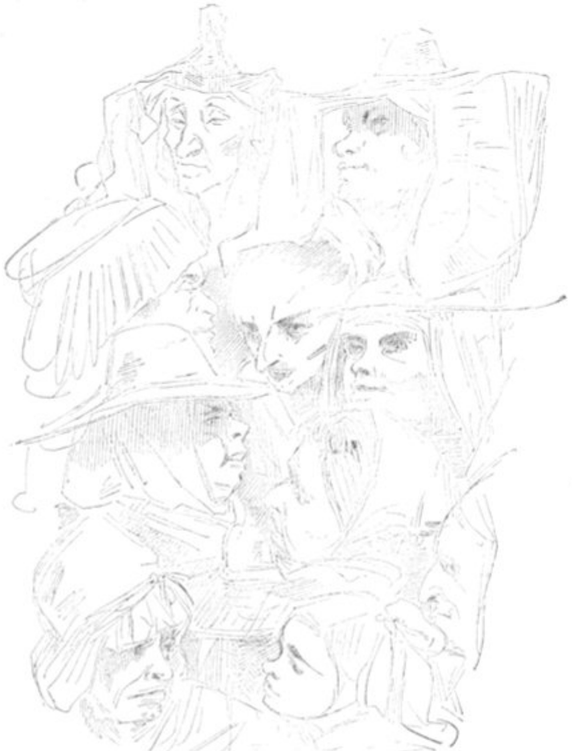
— Sans doute ! Mais comment peux-tu les faire si ressemblants ? demanda la mère. Ont-ils posé pour toi ?

— Pour moi ! Jamais de la vie. Ils sont tous là ! Fit-il en touchant son front. Pourquoi ne les dessinerais-je pas ?

Puis il ferma ses cahiers avec un geste de fierté blessée : déjà l'idée qu'il lui faudrait avoir des modèles lui semblait une insulte à son génie.

Cet orgueil enfantin ravissait Mme Doré. Le talent de son fils lui semblait miraculeux, et l'amour-propre de l'enfant était à ses yeux l'indice certain d'un talent hors ligne. A chaque page qu'elle tournait, son admiration se traduisait par des cris de surprise, et l'indignation la suffoqua lorsqu'à cette phrase plusieurs fois répétée : « Mon garçon est un génie, » M. Doré riposta avec impatience : « Ne lui bourre pas la cervelle de sottises ! »

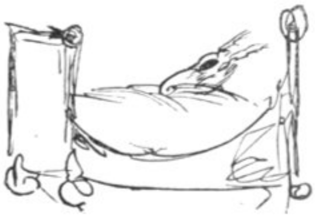
« Ce n'est pas une sottise, fit la mère. Il sera un des plus grands artistes du monde. Il faut qu'il étudie la peinture.



Premiers croquis
(Extraits de l'album de Gustave Doré, 1839)

— Notre fils ne sera rien de pareil ! Gronda M. Doré. Il ira à l'École à Bourg, mais il ne deviendra pas un artiste. Aucun de mes fils n'adoptera une carrière aussi précaire. Il suivra, comme ses frères, les cours de l'École polytechnique ; plus tard, nous aviserons. Mais, s'il en croit son père, jamais il ne se fera peintre. »

Gustave se sentit profondément froissé par cette sortie ; sa mère le consola en secret, et il persévéra dans son occupation, sans se préoccuper du mécontentement que son père en pouvait ressentir. Tout petit qu'il fût alors, il était souvent le compagnon de M. Doré et le suivait dans de longues promenades. Durant leurs entretiens, le père s'étonnait de la mémoire et de la précocité de l'enfant. Il retenait tout ce qu'il avait vu ou entendu, et l'on remarqua bientôt la fertilité de son imagination : car, au retour de ses courses, il décrivait des incidents que lui seul avait vus, et, chose étrange, les événements factices prenaient dans sa bouche plus de couleur et de vérité que la réalité même. Essentiellement véridique, le dévergondage de son esprit le portait à divaguer. Tout jeune, il se sentait attiré vers le fantastique et le merveilleux.

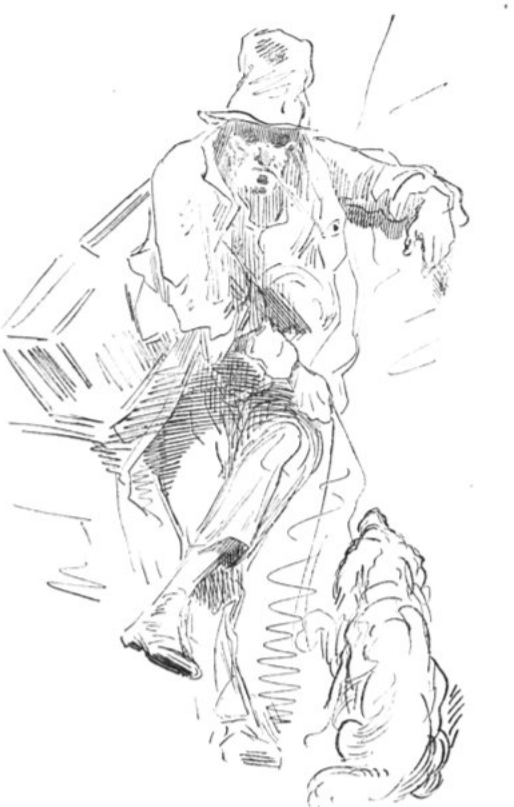


Croquis extrait de
la première lettre illustrée de Doré, 1837
(Doré attend la lettre qui doit lui annoncer
sa place de premier en classe)

Quiconque connaît l'Alsace et la Forêt Noire sait de quelles légendes féériques elles abondent. Gustave se pâmait d'aise à les entendre. Aussitôt qu'une de ces histoires lui était contée, il en investissait les héros de costumes et d'accessoires appropriés au récit. Il classifiait ses personnages favoris et, dans ses descriptions enfantines, il parlait de leur visage, de la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, de leur taille et même du son de leur voix. Les histoires de la Bible et de la Mythologie l'enthousiasmaient, et sa mère, Mme Pluchart et Mme Braun ne se lassaient pas de lui en lire des passages.

La légende qu'il affectionnait le plus était celle de la cathédrale de Strasbourg. Elle exerça sur sa vie une si grande influence, que je ne puis résister au désir de la redire ici. La voilà telle que l'entendit Gustave, encore tout petit enfant.

Erwin de Steinbach était un architecte célèbre du XIIIe siècle. On lui dit : « Il nous faudrait une cathédrale pour Strasbourg, et c'est vous que nous choisissons pour en proposer les plans. La grandeur de l'entreprise l'effraya et lui causa même tant d'émotion qu'il interrompit aussitôt tous ses autres travaux. Or, Steinbach avait une fille nommée Sabine, douée de grands talents, dessinant à merveille, douce et tendre : elle était la joie de la maison et la consolation de son père. Un soir qu'il se tourmentait sur ses plans inachevés, ne pouvant les terminer à sa satisfaction, il confia ses angoisses à Sabine. Celle-ci mêla ses larmes à celles de son père, se désolant à la pensée du déshonneur de celui-ci, s'il ne parvenait pas à se tirer honorablement de son entreprise. Elle lui prodigua des encouragements et se mit à prier avec lui et pour lui. En le quittant pour regagner sa petite chambre, elle lui dit : « Courage, père, aie confiance ! Dieu nous viendra en aide. »



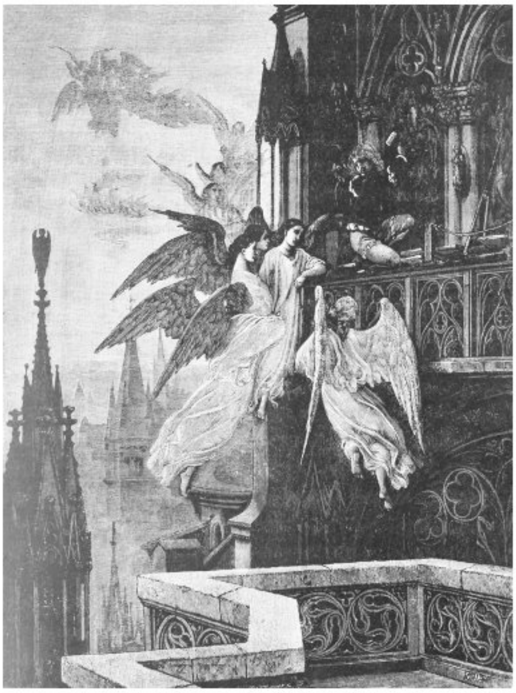
Premiers croquis
(Extraits de l'album de Doré, 1840)

Puis elle s'endormit, le cœur serré, sans savoir comment l'inspiration viendrait à l'architecte. Mais elle vit en rêve un ange radieux qui lui demandait la cause de son chagrin. Sabine lui révéla le secret de sa tristesse et de sa douleur. Alors l'ange lui dit, dans un divin sourire : « J'aiderai ton père, mais c'est toi qui fera le plan de l'église. »

Et alors le rayonnant esprit et la jeune fille se mirent à l'œuvre : en peu de temps le dessin fut achevé, et l'ange disparut.

Le lendemain matin, Sabine, en s'éveillant, poussa un cri de stupeur, en apercevant devant *elle un papier couvert de formes suaves, de saints, de martyrs, de lignes pures et d'arabesques gracieuses. A la voix de sa fille, l'architecte accourut. Sabine lui raconta son rêve de la nuit : elle lui dit comment, de la main de l'ange et de la sienne, les plans avaient été tracés. Son père l'assura que ce n'était pas un rêve, mais une vision miraculeuse.*

La cathédrale fut bâtie d'après ces plans surnaturels, et la population entière, en la voyant si merveilleusement belle, crut à l'histoire de son origine.



L'Inspiré. Cathédrale de Strasbourg
(un des premiers dessins de Doré)

Steinbach et sa fille vécurent heureux pendant de longues années. A leur mort, on érigea en leur honneur deux statues, qu'on plaça, l'une à droite, l'autre à gauche de l'église, où l'on peut encore les voir.

En terminant la légende, l'aïeule ajoutait : « Mon petit Gustave, si tu es sage et si tu travailles bien, un ange t'inspirera et t'enseignera à peindre de belles saintes, de glorieux martyrs, et tu seras éternellement heureux. »

L'enfant, vivement impressionné, se mit à hanter la cathédrale pour regarder Sabine et son père. Il répétait la légende à sa façon et se fâchait quand ses auditeurs ne reconnaissaient pas l'ange. Il le décrivait comme s'il l'avait réellement vu luimême.

« Ne le vois-tu pas ! Le voilà avec des ailes roses, sortant d'un nuage. Son visage est blanc comme de la cire et ses cheveux flottent au vent. Il chante ; il tient une harpe et un crayon d'or. Je le vois, moi, je l'entends. »

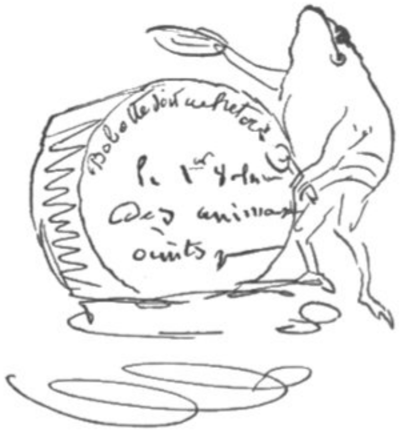
Gustave Doré enfant percevait la vision mystérieuse de Steinbach aussi clairement que Milton voyait l'archange Gabriel.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ANNÉES —
LA FETE DU DOCTEUR VERGNETTE

Gustave Doré passa les deux premières années de sa vie près de cette cathédrale, à l'ombre de laquelle il était né. De la rue de la Nuée-Bleue, la famille passa dans la rue des Veaux, coupant la grande place de l'Église.

La maison occupée par les Doré s'élevant en face du bas-côté de l'édifice, l'enfant repaissait journellement ses yeux de la vue de ce monument superbe, avec lequel il s'identifiait pour ainsi dire. Il l'aimait avec passion, cette cathédrale ; il ne se lassait jamais d'en admirer la beauté des détails ; il connaissait chaque gargouille, chaque ogive, chaque vitrail. Les statues des saints et des martyrs lui devenaient familières. Ses parents et ses petits camarades ne voyaient là que l'attrait d'une longue habitude pour un objet continuellement présent ; mais plus tard on eut lieu de s'en souvenir et de considérer cette prédilection sous un tout autre jour.

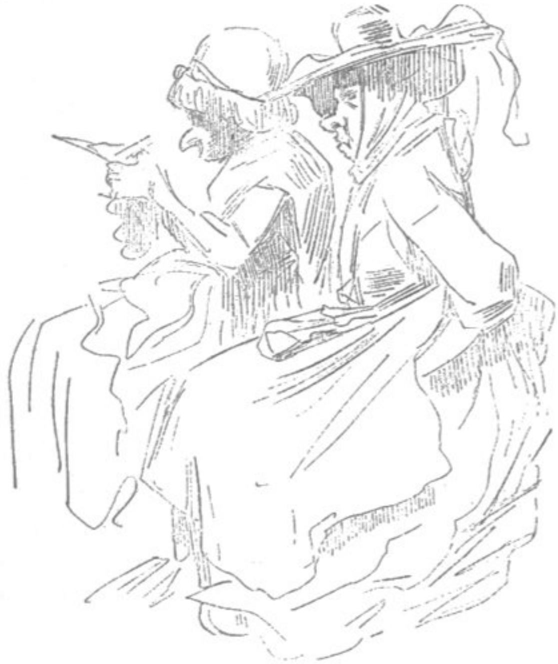


Croquis

A l'âge de cinq ans, Gustave entra comme interne dans un pensionnat tenu par un certain professeur nommé Vergnette, établi dans un grand bâtiment sur la place de la Cathédrale ; en sorte que, soit qu'il se rendît à l'école, soit qu'il en revînt, il passait toujours devant sa chère église. Dans ce modeste établissement scolaire, il eut comme condisciples deux garçons de son âge, les fils de M. Kratz, citoyen aisé de Strasbourg, et il se lia avec eux d'une amitié qui devait durer toute la, vie.

Gustave et Emile Doré prenaient leur repas du milieu du jour au pensionnat, et faisaient pour ainsi dire partie de la famille du bon maître d'école ; mais en classe ou en récréation, les quatre gamins étaient inséparables. Les petits Kratz étaient chez les Doré, ou les petits Doré chez les Kratz. Gustave et son frère passaient les dimanches d'été à Graffenstaden, la belle campagne de M. Kratz, aux portes de la ville. A peine arrivé, Gustave s'approchait du maître de la maison et lui disait : « Maintenant, permettez-nous de jouer la comédie toute la journée. »

Le théâtre et tout ce qui tient à la scène l'attiraient irrésistiblement. La musique et le drame occupaient toutes ses pensées ; il avait une faculté telle pour imiter le chant et pour mimer, qu'autour de lui on commençait à dire : « Gustave sera musicien ou acteur. » Pendant longtemps, et précisément à cause de ce goût si prononcé, on ne lui soupçonna même pas la possibilité d'avoir une autre inclination. J'insiste sur ce détail, qui démontre suffisamment que, dès l'enfance, nous ne faisons pas toujours preuve de l'aptitude spéciale qui nous distinguera plus tard.

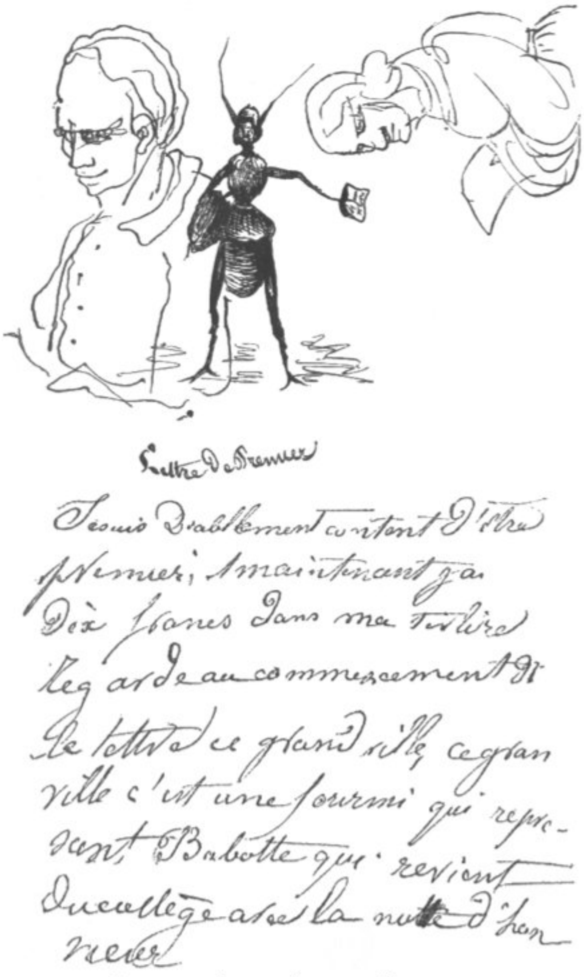


Premiers croquis
(Extraits de l'album de Doré, 1840)

Sans le pousser au travail d'une façon exagérée, pendant qu'il faisait ses études chez M. Vergnette, son père lui promettait cependant une petite récompense en argent de poche, chaque fois qu'il serait à la tête de sa classe. Au bout de la première année, il se sentit tellement sûr de cette promotion, qu'il écrivit une petite lettre à son ami Arthur Kratz, décrivant les sensations d'un écolier à la veille de recevoir un prix, et les illustrant de dessins au crayon.

Son ambition et son amour-propre prirent de bonne heure un grand développement ; il se souciait peu de la récompense matérielle, mais il ne pouvait souffrir de se voir dépasser par un autre.

Ses succès le rendaient fier et lui faisaient montrer avec ostentation les prix gagnés par son émulation et par son travail. Il ne lui suffisait pas d'être le premier, il fallait encore que tout le monde en fût informé.



Lettre De Premier

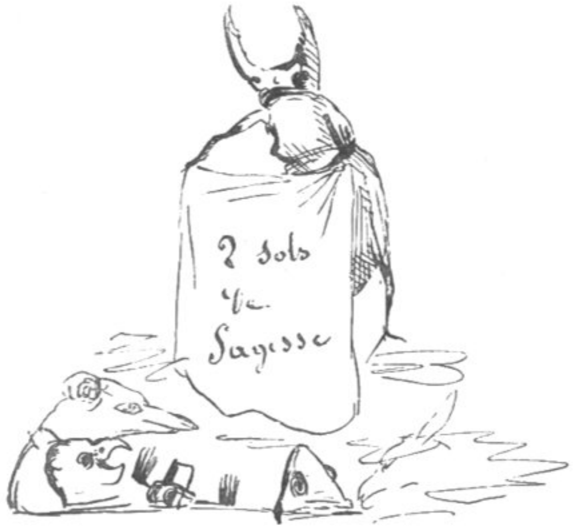
Jesuis Diablement content D'être premier; maintenant j'a Dix francs dans ma tirlire regarde au commencement De le lettre ce grand ville ce gran ville c'est une fourmi qui repre-sent Babotte qui revient Du collège avec la notte d'hon neur

Portrait du professeur Vergnette.
Gustave avec son premier prix
(lettre illustrée écrite par Gustave Doré à six ans)

Un peu plus tard, il écrivit une seconde lettre illustrant les joies de l'élève triomphant. Cette lettre est une des œuvres les plus remarquables provenant d'un enfant de cet âge, cet enfant eût-il été Michel-Ange. Lorsque Gustave Doré l'adressa à son ami Arthur Kratz, il s'en fallait d'un mois qu'il eût atteint sa sixième année !

Mme Doré continuait à s'enthousiasmer du talent de son fils, mais son mari ne partageait point encore ses allégresses maternelles : « Gustave est un bon garçon, disait-il ; il a bien gagné ses dix francs. »

Sur les bancs de l'école, tout en apprenant les rudiments de la science, Gustave faisait des croquis sur son ardoise, sur ses cahiers, sur ses livres. Beaucoup de ses « devoirs » ainsi illustrés ont été conservés par M. Kratz et d'autres amis de la famille. L'un d'eux surtout, fort curieux, représente un personnage mythologique courant en arabesques autour de la marge. Le dessin, peu correct d'ailleurs, semblait être né sous ses doigts, dans une heure de distraction. M. Kratz, en le montrant, me disait : « Je suis convaincu que Gustave ne savait pas lui-même ce qu'il faisait. »



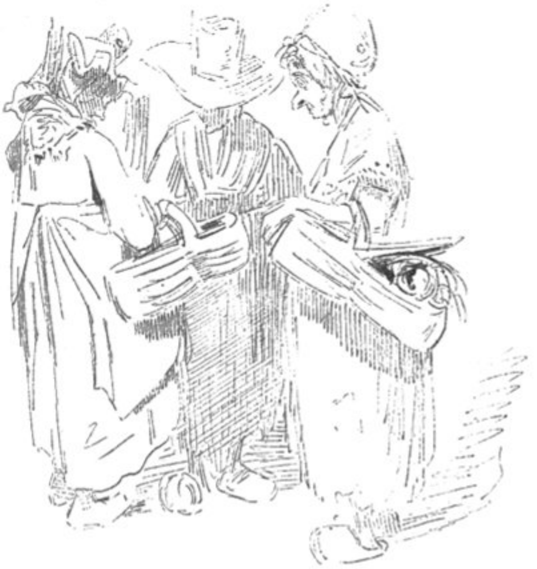
Croquis extrait de la seconde lettre
illustrée de Gustave Doré
(Novembre 1837, seconde page. Strasbourg)

La première esquisse un peu achevée, — un groupe de soldats, — est encore entre les mains de M. Ernest Kratz ; — le hasard seul la préserva. Le propriétaire la trouva un jour dans un vieux livre de classe et, se souvenant que Gustave la lui avait donnée, la serra en souvenir de son ami d'enfance, sans se douter certainement du prix que ce dessin devait acquérir un jour.

En 1840, au mois de novembre, Gustave Doré étant alors dans sa huitième année, un incident survint, qui fut le point de départ de sa carrière d'artiste.

Strasbourg était en fête à l'occasion d'une cérémonie nationale — une statue de l'illustre Gutenberg allait enfin être élevée sur le Vieux-Marché aux Herbes. Depuis plusieurs semaines, les autorités civiles et militaires se préparaient à ce grand événement. Il avait été décrété qu'entre autres spectacles on organiserait un grand cortège représentant les corporations industrielles de la ville : quinze grands chars devaient contenir les représentants de chacune d'elles, en costume, avec guirlandes, décors et accessoires symboliques. Le premier de ces chars était celui des Imprimeurs, en l'honneur de Gutenberg ; le second, celui des Verriers, dont je parlerai plus en détail, car il joue un rôle important dans cette biographie.

Du XIIe au XVe siècle, Strasbourg, ainsi que Munich et d'autres villes allemandes, jouissait d'une réputation méritée dans l'art de peindre sur verre. Une corporation se forma, sous le nom de « Peintres-Verriers », qui dès sa création devint florissante. Composée d'hommes de tous les rangs, doués de talents artistiques, elle n'excluait pas pour ses membres d'autres travaux lucratifs. L'humble ouvrier qui avait peint le vitrail de quelque obscure église recevait des Strasbourgeois le titre d'artiste dès qu'il était enrôlé dans la corporation, et il pouvait prétendre à de plus hauts emplois.



Strasbourgeoises
(Croquis extrait
de l'album de Gustave Doré, 1840)

Malgré la décadence de leur art, les peintres-verriers forment une imposante compagnie qui est encore en pleine prospérité. Au nombre de leurs membres, ils comptent actuellement quelques-uns des citoyens les plus influents de la ville. Ils ont leur blason héraldique ; mais leur insigne distinctif est une lanterne en forme d'étoile bigarrée, aux pointes nombreuses. Leur char placé, le jour de la fête de l'inauguration, entre celui des Imprimeurs et celui des Jardiniers, jouait un rôle important dans la procession.

Le 13 novembre 1840, Strasbourg était en liesse : des arcs de triomphe décoraient les rues, les drapeaux flottaient, les musiques jouaient leurs plus beaux airs. Les autorités militaires et municipales, revêtues de leurs brillants uniformes, se laissaient voir dans des voitures richement décorées, et de dix lieues à la ronde les habitants de la province affluaient en habits de fête. Les blouses des hommes, les coiffures des femmes, les vêtements bariolés des enfants, prêtaient à la fête cet aspect original, pittoresque et coloré, qui ne se trouve que dans les provinces rhénanes.

Dès le point du jour, Gustave Doré, avec son frère et ses amis, était debout. Toute la journée, il ne quitta pas les rues. L'enfant, émerveillé, surexcité, allait partout, regardait tout, il se multipliait ; et le soir venu, l'esprit rempli de magiques souvenirs, il s'endormit, ayant encore à faire plus d'un de ces beaux récits imagés. Cette première fête publique dont il était témoin l'avait exalté, et parmi cette foule en réjouissance, aucun spectateur n'avait ressenti une commotion plus profonde que le petit écolier. — Cependant, le lendemain déjà, il paraissait avoir tout oublié ; il n'en parlait plus. Il semblait avoir effacé de sa mémoire ces impressions si vives, absolument comme s'il eût passé l'éponge sur sa petite ardoise d'écolier.

Je laisse à M. Arthur Kratz, conseiller à la Cour des comptes, l'ami, le camarade de Doré, le soin de nous raconter le rôle que cette fête joua dans la vie du peintre et la part qu'il y prit lui-même. Je reproduis fidèlement le récit qu'il m'en fit :

« *Après le grand jour, il ne nous restait plus qu'à reprendre la monotone routine de l'école. Nous nous étions si fort amusés, qu'il nous parut dur de rentrer en classe et de nous remettre à nos livres et à nos devoirs.*

Gustave fut le seul qui se comporta comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé, et je ne me souviens pas qu'il fit jamais allusion à la fête. Connaissant sa nature mobile et pour ainsi dire effervescente, son esprit toujours avide de sensations nouvelles se succédant pêlemêle sans laisser de traces, je supposais que la cérémonie du 13 novembre échappait déjà à sa mémoire.

Il ne restait fidèle qu'à une seule passion, jouer la comédie ; il s'y livrait si consciencieusement que jamais il n'apprenait de rôle sans préparer lui-même les costumes et les accessoires. Il improvisait de merveilleux vêtements avec des étoffes et des habits hors d'usage, et tout meuble lui était bon pour en faire un décor ; intelligent et actif, il ne connaissait pas d'obstacle et tournait chaque difficulté. »

Le dimanche après la fête, il vint comme de coutume chez nous, à Graffenstaden, et nous jouâmes « au théâtre » toute l'après-midi. Après le souper, on fit de la musique ; il chanta plusieurs chansons comiques très drôles que son frère Ernest accompagnait sur le piano, et la journée s'acheva gaiement. Nous n'étions pas seuls à Graffenstaden, car, outre ma famille et celle de Doré, la maison était toujours pleine d'amis qui formaient notre public quand nous jouions la comédie. Tous louaient les précoces talents de Gustave, et lui prédisaient un bel avenir sur la scène. Il était très fier, et ne répondait guère à ces compliments, ne s'expliquant pas sur ses projets. Gamin jusqu'au bout des ongles, il avait si bon cœur que jamais il ne se permettait ces jeux cruels que les garçons ont entre eux. Sous sa folie, il y avait un grand fond de sentiment et de tendresse. Un mot d'une bouche aimée le blessait, mais il se moquait de l'opinion des étrangers, et savait se défendre contre ses camarades. Mes parents le chérissaient. Figurez-vous ce que devait être Graffenstaden avec quatre ou cinq garçons presque du même âge, l'emplissant de mouvement et de bruit. Ce furent là les plus heureux jours de notre vie, et personne ne fut jamais si bien venu chez nous que Gustave, véritable démon du rire, du jeu et de l'espièglerie.

Le soir dont je vous parle, il retourna à Strasbourg, et le lendemain nous nous revîmes en classe. Bientôt nous apprîmes que le jour de la fête du professeur Vergnette approchait. Les élèves résolurent de la célébrer dignement, et se réunirent en conclave pour décider de quelle façon on s'y prendrait. Comme toujours, Gustave était le chef de l'entreprise.

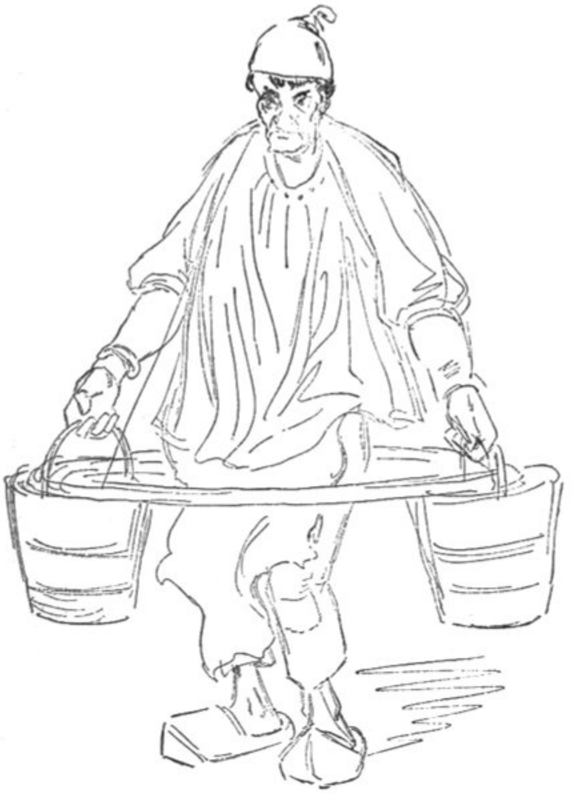
« Écoutez ! dit-il sans hésiter. Reproduisons la fête de Gutenberg.

— Mais comment ! Fîmes-nous en chœur ; c'est impossible.

— Rien n'est impossible ! S'écria-t-il. Je me charge de tout : je serai seul responsable. Vous verrez ce que je puis faire ; ce sera un grand succès. »

Il se mit à expliquer.

« Il nous faudra quatre chars, et je serai en tête des Peintres-Verriers. »



Croquis du premier âge
(extrait de l'album de Doré, 1840)

Et voici comment, dirigés par lui, nous exécutâmes son projet : Le jour fixé, à une heure de relevée, tout était prêt, et nous fîmes le tour de la cathédrale, après avoir défilé devant le professeur. Quatre chars traînés par des élèves, et en portant d'autres, représentaient les différentes corporations. Gustave, en tête de celle qu'il préférait, s'était revêtu d'un costume approprié, la tête coiffée d'un chapeau Rubens, avec des ornements en papier.

Il jouait à merveille l'artiste moyen âge. Les maîtres des autres corporations avaient été désignés par lui, et il leur avait appris leurs rôles. Moi, j'étais le chef des Tonneliers, et Gustave m'enseigna un tour qui se pratiquait toujours à la fête de cette compagnie, et qui consistait à faire tournoyer un verre plein de bière, posé sur un cercle de futaille, sans en renverser une seule goutte.

Gustave, plein de dextérité, avait appris le truc d'un vieux tonnelier qui demeurait dans la même maison que les Doré. Il se donna une peine infinie pour me l'enseigner, et je marchai en tête de mes hommes, balançant de mon mieux le verre plein. Je ne me souviens plus qui commandait les Jardiniers, mais les Imprimeurs étaient conduits par Ernest Doré, un acteur très important dans cette représentation.

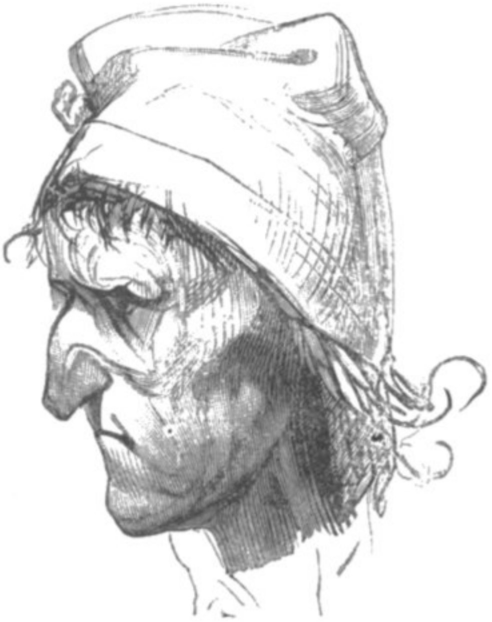
Non seulement Gustave avait imaginé et organisé le cortège, mais il avait décoré les chars à l'extérieur et à l'intérieur, et, en outre, trouvé moyen de compléter les préparatifs extraordinaires que je vais vous décrire. Il avait peint quatre bannières de deux mètres de longueur et d'un mètre de largeur, pour chaque corporation ; et, le croiriez-vous ? Il avait fidèlement reproduit leurs enseignes, de mémoire ! Les Imprimeurs avaient leurs presses, leurs journaux ; les Tonneliers, les antiques emblèmes de leur profession. Mais il s'était surpassé pour la bannière qui flottait au-dessus de son propre char. La lanterne des Peintres-Verriers, en forme d'étoile aux pointes coloriées, était correctement reproduite, et audessous il avait peint une copie exacte d'un vitrail bien connu de la cathédrale ; le tout encadré d'un dessin d'arabesques superbes courant sur les bords, et dans un coin sa signature : « *G. Doré fecit*. »

Il avait décrété que, durant le défilé, nous ferions de courtes haltes, pour travailler à nos divers métiers.

Les Jardiniers nouaient des bouquets qu'ils jetaient à la foule. J'exécutai mon tour de cercle, feignant de boire de profondes libations de la bière écumeuse de Strasbourg ; mais Gustave nous éclipsa tous. Il s'arrêtait en même temps que nous, prenait une attitude, faisait un croquis et le lançait ensuite fièrement, à droite ou à gauche, parmi les spectateurs. Ce ne fut qu'en entendant plusieurs personnes s'exclamer sur la ressemblance, que je compris qu'il dessinait réellement.

Je n'ai jamais rien vu de plus fantastique que Gustave perché sur son char, coiffé de son large feutre, vêtu de son singulier costume, la tête penchée sur le côté, puis tout à coup reprenant sa pose, traçant ses silhouettes à grands coups de crayon et les distribuant ensuite avec noblesse et désinvolture, aux applaudissements de la foule.

Le cortège s'arrêta enfin devant la pension Vergnette.



Tête de paysan (Bourg, 1841)

Nous entrâmes dans la maison, et les quatre bannières furent déposées aux pieds du professeur, tandis que Gustave prononçait un discours de circonstance en l'honneur du maître. Celui-ci, ainsi que toute sa famille, se montra très flatté ; mais lorsqu'on eut examiné les peintures des bannières et quelques-uns des croquis pris sur le char, l'enthousiasme éclata. De ce jour, je compris que mon petit camarade ne serait jamais un acteur.

La nature avait créé Gustave Doré artiste, et la carrière de peintre l'appelait irrévocablement.

On m'a cité beaucoup d'exemples de précoce génie dans des enfants d'un âge tendre devenus plus tard des hommes supérieurs, mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de prodige pareil à celui de Gustave Doré à huit ans, projetant et exécutant de mémoire une reproduction merveilleusement fidèle de la fête de Gutenberg.

Les années s'écoulèrent, et j'avais presque oublié cet incident, lorsque Gustave lui-même me le rappela, un jour que nous parlions de notre enfance. Gustave, en quelques mots, me remit en mémoire tous les détails de cette fameuse journée, en ajoutant :

« Je me souviendrai toujours de la première fois où je parus devant le public comme un artiste ; et ce fut alors que vous m'avez tous prédit que je deviendrais un grand peintre. »

« J'insiste sur cette fête, continua M. Kratz, parce que ce fut le point de départ de sa carrière, et la première occasion où ses amis eurent la révélation de l'admirable talent de dessin qu'il possédait. Pendant longtemps on ne parla pas d'autre chose dans notre petit cercle, et bien qu'il fût difficile de persuader à tout le monde que Gustave eût conçu et exécuté son plan tout entier en quarante-huit heures, il fut décrété à l'unanimité que les triomphes et les succès de l'art étaient ceux pour lesquels il devait désormais concourir. »

Après les vacances, Gustave passa au collège de Strasbourg avec son frère et ses deux chers amis Arthur et Ernest Kratz. Là, il perfectionna son éducation classique, tout en criblant ses cahiers de surprenantes esquisses, dont heureusement plusieurs ont été conservées. Il étudiait avec zèle, et ses progrès en toute chose furent étonnants et rapides. Malgré son application aux sujets sérieux, l'imagination dominait toujours en lui, et la fantaisie l'entraînait au-delà des limites du possible. Chaque jour, de nouvelles illusions s'emparaient de lui, et les idées qui traversaient son cerveau étaient parfois tellement originales que ses parents s'en alarmaient. Il racontait des aventures à faire pâlir celles des *Mille et une nuits* ; et en l'écoutant on se demandait où il prenait de pareils rêves, et quelle était cette tête d'enfant où pouvaient se loger des images aussi fantasques et aussi incohérentes.

CHAPITRE III

GENEROSITÉ ET BON CŒUR — FLÂNERIE — ROBERT LE DIABLE

De bonne heure, Gustave Doré parut s'intéresser à des personnes et à des choses avec lesquelles il n'avait cependant rien de commun. Il flânait dans les rues de la ville, dévisageant tous les passants un peu curieux qu'il rencontrait, homme, femme ou enfant. Les riches et les heureux le laissaient indifférent, tandis qu'il connaissait de vue tous les vieux portiers de la rue des Veaux et de la rue de la Nuée-Bleue ; il savait par cœur chaque visage de voyou, de facteur ou de mendiant. Il saisissait le côté grotesque de chaque chose en même temps que le côté émouvant et pathétique : l'étranglé l'attirait inconsciemment.

Absolument dépourvu d'égoïsme, tout enfant, il se montrait déjà d'une générosité telle, qu'elle était proverbiale parmi les siens.

Un jour, au cœur de l'hiver, il avait sept ans à peine, il rentra, après une de ses pérégrinations à travers les rues, les jambes fortement griffées, les pieds nus et saignants.

« Au nom de Dieu, monsieur Gustave, que vous est-il arrivé ? Pour l'amour de la sainte Vierge, où sont vos souliers ? Où avez-vous été ? Que dira madame en vous voyant dans cet état ?

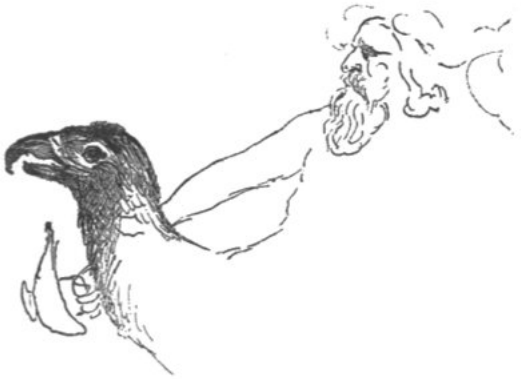
— Vois-tu, Françoise, j'ai été bien loin aujourd'hui, avec des gens très malheureux ; un petit garçon surtout, grand comme moi, qui est terriblement pauvre. Il me ressemble, seulement il est en haillons et n'a pas de chaussures. Ça me faisait mal de le voir ainsi, en hiver, tu sais ; alors, je lui ai donné mes souliers, parce qu'il n'a pas de père pour lui en acheter. N'en dis rien, Françoise ; je porterai les vieux un peu plus longtemps, voilà tout. Ils lui allaient parfaitement. Quelle chance, n'est-ce pas ? N'en parle pas à maman, elle me gronderait. »

Françoise raconte cette anecdote avec ravissement.

« Ah ! il en a fait bien d'autres, ajouta-t-elle. Il donnait, donnait, donnait, sans cesse et toujours ! Il avait continuellement la main à la poche ; jamais il ne gardait un sou, jamais il ne dépensait pour lui. Les mendiants et les joueurs d'orgue en profitaient. »

Il passait presque toutes ses récréations en plein air, et Françoise prétend que chaque fois qu'on demandait monsieur Gustave, il fallait qu'elle courût après lui dans la rue. Elle le trouvait d'ordinaire causant avec un pauvre ou un gagne-petit, ou bien flânant sur la place, au milieu des marchandes qui se prenaient de bec, des soldats en querelle, des enfants criant, courant, se culbutant, ou assistant au spectacle des artistes forains qui faisaient leurs tours devant un public peu difficile.

Un goût prononcé pour la gymnastique se développa de bonne heure chez l'enfant, et de sa cinquième à sa cinquantième année il ne renonça jamais à cet exercice favori. Il fraternisait volontiers avec les acrobates de carrefour, se mêlant à leur voltige et s'enorgueillissant de sa souplesse. Au retour de ces expéditions, ramené par Françoise, il marchait en silence près d'elle, conservant toute sa dignité et observant une extrême réserve sur ce qui s'était passé. Souvent il la tirait par sa jupe, pour la faire taire lorsqu'elle devenait trop communicative, au retour.



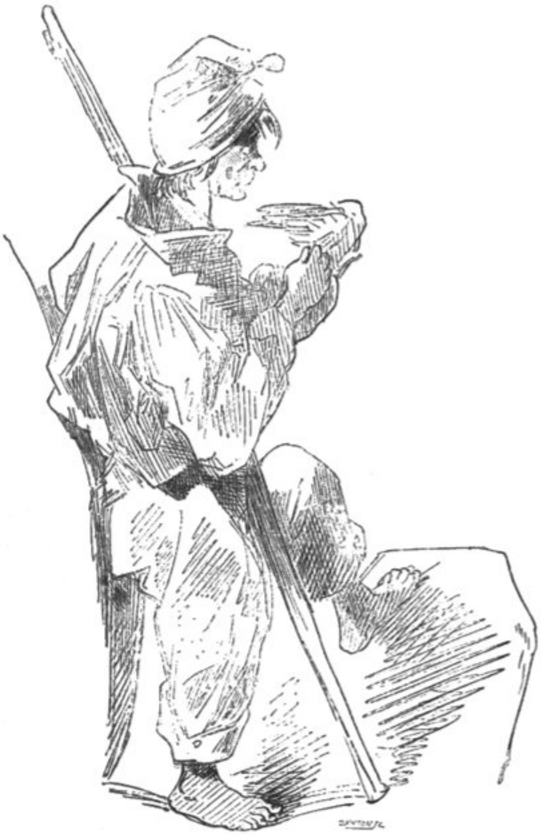
Scène, vie de Jupiter (dessin original, 1843)

Un rien attirait son attention : une ménagère portait un seau, un vieillard vendant des allumettes, n'importe quel sujet vulgaire : il regardait attentivement, longuement, puis il rentrait tranquillement à la maison. A peine arrivé, il se consolait en exécutant des culbutes et des tours de clown, sans se permettre la moindre allusion à ce qu'il avait vu. Mais le lendemain, son album reproduisait graphiquement tous les incidents de sa promenade, en traits à la fois graves et comiques.

Paul Lacroix me disait, un jour :

« Mme Doré était plus fière que jamais de Gustave, lorsqu'il eut atteint l'âge de neuf ans. » Elle se plaisait à le traiter de génie, — elle le poussait au dessin et s'enthousiasmait à chaque esquisse qu'il faisait. Toutefois, je regrette de l'avouer, elle était la seule qui consentît à ne trouver rien de remarquable dans l'enfant. Sa grand'mère Pluchart se refusait à reconnaître le talent de son petit-fils, tout en ayant le tact de se taire devant les bruyantes manifestations de la mère. Aucune discussion ne parvenait à lui arracher un avis, et la paix intérieure ne fut pas troublée. Elle se bornait à recommander à Gustave de travailler sans relâche, de lire la Bible et de ne pas oublier qu'il portait un nom honorable. Lorsqu'il s'enhardissait à lui parler de ses rêves et de ses espérances, elle lui disait :

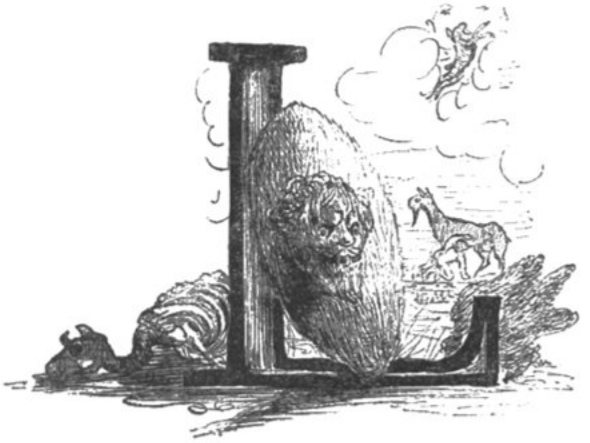
« Il y a des choses plus sérieuses dans la vie que de dessiner des bêtes fourbues et des vagabonds cagneux. Pense avant tout à tes livres. Il faut commencer par avoir une bonne éducation, afin de pouvoir s'instruire soi-même. Pioche ferme. On méprise partout l'ignorant. »



Croquis du premier âge, 1840
(croquis extrait de l'album de Doré)

Le jugement de Mme Pluchart était tenu en haute estime dans la maison de sa fille, en sorte que Gustave, tout en se plaignant à sa mère du peu de cas que la grand'mère faisait de ses dessins, n'en lisait pas moins avec beaucoup d'application ; il n'accordait pas à la vieille dame beaucoup de discernement en matière d'art, mais il était trop rusé pour ne pas comprendre qu'en fait d'instruction il ne pouvait mieux faire que de suivre ses conseils. Personne n'a jamais su comment il apprit à lire ; ce dut être vers l'âge de trois ou quatre ans ; mais, à la surprise générale, lorsqu'il n'avait encore que huit ans, on s'aperçut qu'il parlait avec facilité de sujets bibliques, qu'il connaissait de nom et de position beaucoup d'étoiles, et qu'il savait par cœur plusieurs contes mythologiques qu'il s'était empressé d'illustrer. J'ai sous les yeux une page jaunie, tachée par l'empreinte de petits doigts d'enfant, mais portant le signe indélébile de ce précoce génie.

Il est presque incroyable qu'un si petit enfant ait entrepris de représenter le *Père des Dieux olympiens*, et que, non satisfait d'exécuter ce portrait, il ait écrit les aventures de Jupiter dans son langage imagé et fait précéder chaque paragraphe d'une illustration. Le « Jupiter » de Gustave est raconté en termes enfantins, avec l'assurance d'un grand écrivain : le résultat en est fort drôle. On ne se figure pas sans émotion ce petit garçon quittant ses camarades de jeu pour aller s'enfermer seul, crainte du ridicule, pendant des heures, courbé sur sa mythologie, en condensant le contenu selon son idée et racontant l'histoire simplement, ainsi qu'il la comprenait. Il composa une étude très compliquée du « Maître des nuages » et y travailla pendant des semaines. Cette page est tout ce qui reste des *Aventures de Jupiter* par Doré, et comme elle porte le chapitre X, il faut croire que le récit avait atteint de volumineuses proportions.



Jupiter et la chèvre — chapitre X
(dessin par Doré, 1841)

Gustave se passionnait encore pour la musique, l'opéra surtout. A sept ans, on le mena au théâtre pour assister à une représentation de *Robert le Diable*, et, en rentrant, il raconta correctement toutes les scènes principales de la pièce. Le lendemain, il voulut la jouer d'un bout à l'autre, mais il dut remettre ce plaisir au dimanche suivant, où il se rendit à la villa Kratz.

« Nous donnâmes des scènes entières de l'opéra, dit M. Kratz, et Gustave jouait de préférence les démons et les esprits. Son frère Ernest le secondait admirablement, car, outre qu'il était excellent musicien, composant et exécutant des choses charmantes, il était fort bon acteur. A cette époque, Gustave commença le violon, et son premier solo fut un pot-pourri des airs connus de *Robert*. Le plaisir que cet opéra nous causa fut immense, et nous en parlions souvent avec reconnaissance. Que de fois nous avons joué la partition complète sans nous arrêter ! Le libretto nous plaisait autant que la musique, et Gustave fredonnait les paroles tout en travaillant. »

M. Kratz possède un précieux souvenir de cette époque. C'est une sorte de "Dante" illustré, incroyable tour de force venant d'un enfant. Il conserve également une parodie faite par Doré sur une publication de Granville : *Les métamorphoses du jour,* intitulée par Gustave : *La charité.* Les dessins sont des plus sommaires et sans cadre ; mais l'idée existe, et chaque figure est pleine d'expression.

Comme tant d'autres des premières œuvres de Doré, ces pages ont été conservées par accident, personne alors n'y attachant la moindre importance. Si M. Kratz n'avait pas eu l'amour de l'ordre et l'habitude de ne jamais rien jeter ni déchirer, les plus remarquables et les plus précieux souvenirs de l'enfance de Doré auraient été à jamais perdus pour la postérité.

CHAPITRE IV

BOURG — LE LYCÉE — LE MEURTRE DE CLITUS — REVES ET VOYAGES — SAINTE ODILE

J'ai sous les yeux un petit journal dicté par Gustave à sa mère, en 1865[2]. Par oubli ou modestie, il a négligé de noter bien des événements qui, heureusement, m'ont été communiqués par des parents et des amis. Son style est clair, piquant, et révèle un autre côté du peintre.

Doré répète l'erreur que j'ai relevée sur la date de sa naissance, — il la fixe au 1er janvier 1833 — il raconte son enfance passée tant à Strasbourg que dans les petites communes de Sainte-Odile et de Bast, pendant que son père était ingénieur des ponts et chaussées dans le département du Rhin ; on devine son amour de la nature et de l'Alsace avec ses paysages rustiques et alpestres, qui lui inspirèrent ses premiers sentiments d'art et le désir de les reproduire. Lorsqu'il eut neuf ans, son père fut nommé ingénieur en chef du département de l'Ain. Il eut donc le rare bonheur de passer d'un pays montagneux dans un pays plus montagneux encore, situé dans la Savoie française. M. Doré surveillait les travaux du chemin de fer de Lyon à Genève. Gustave a noté qu'il l'emmenait souvent dans ses voyages, poussant parfois jusqu'à l'Oberland. Au mois de septembre, ses parents, appelés à Paris, le prirent avec eux.

Ici viennent se placer des incidents dont il n'est pas fait mention dans le journal.

Pendant que Doré était encore au pensionnat Vergnette, ses parents passèrent quelque temps à Saverne, commune que, de Strasbourg, on pouvait aisément gagner à pied. Je ne puis préciser exactement la date de ce séjour, mais l'enfant devait avoir entre cinq et six ans, car Mme Braun me disait :

« C'était un spectacle tout nouveau que celui de Françoise gravissant la montée de Saverne, trois petits garçons pendus à ses jupes et tous plus gâtés les uns que les autres. Il m'en souvient d'autant mieux que Gustave me fit un petit cahier de dessins qui nous surprit beaucoup, tant il était bébé encore. »

Je reparlerai de ce petit cahier. Il n'est nulle part question qu'il ait jamais manqué un terme chez le professeur Vergnette ; donc, il est probable qu'il ne passa à Saverne que les vacances de Pâques. A neuf ans, on l'envoya avec Ernest au collège de Strasbourg, où il resta deux ans. Puis sa famille s'établit à Bourg, ville peu éloignée de la capitale alsacienne, qui possédait un excellent lycée, où Gustave continua ses études.

---

[2] Ce journal n'étant plus en la possession de l'auteur, nous sommes forcés d'en donner seulement la substance au lieu du texte même. (Note du traducteur)

Son goût pour le dessin grandissait toujours. Il croquait les paysans qu'il rencontrait sur son chemin et reproduisait fidèlement les traits des villageois. Il fit surtout rire beaucoup son maître, lorsqu'il lui montra une esquisse brillamment exécutée de « la Martinoire », large étang où garçons et filles venaient patiner. Il exécuta alors un second dessin (lithographié par Cezerial à Bourg, ainsi que la Martinoire) qu'il intitula : *Après l'inauguration de la statue de Bichat*.

Sa réputation de dessinateur l'avait précédé au lycée ; l'histoire de la fête du professeur Vergnette s'était répandue, et ses maîtres se convainquirent bientôt que l'on n'avait pas exagéré son talent. Ils eurent le bon sens de ne pas apporter d'entraves à la vocation du jeune garçon, alors dans sa douzième année, et lui tolérèrent de griffonner dans ses cahiers et d'enrichir à plaisir les marges de sa grammaire.

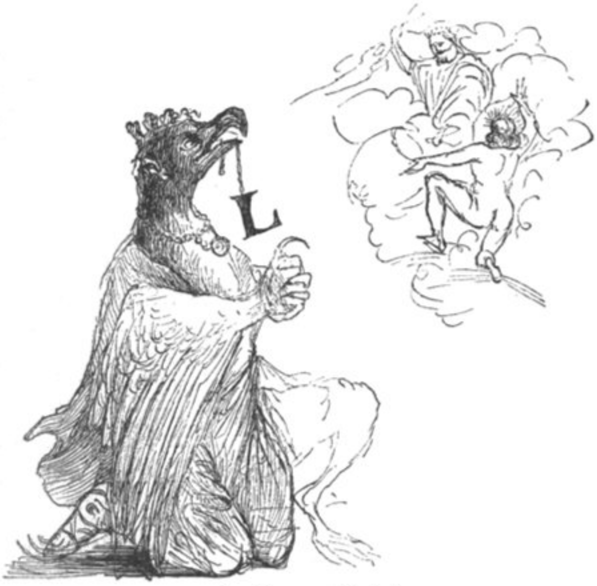
Un jour, il alla jusqu'à faire son devoir avec son crayon, le sujet étant la mort de Clitus. Ses camarades commirent plusieurs erreurs dans le texte ; mais le dessin qu'il présenta reproduisait la scène du meurtre avec une si étonnante vigueur et une si remarquable véracité, que M. Grandmottet, le proviseur, homme de jugement et d'esprit, décerna la place d'honneur à Gustave Doré pour sa parfaite description du meurtre de Clitus. Il ne cessa d'encourager l'enfant à persévérer dans son art.

« Etudiez, lui disait-il, et vos aspirations se réaliseront tôt ou tard. »

Le père Doré, toujours incrédule au sujet des succès en peinture que l'avenir pouvait promettre à son fils, fut cependant tellement satisfait de ses progrès, qu'il lui promit de l'emmener dans la première course qu'il ferait hors d'Alsace, s'il continuait à se bien conduire et à remporter des prix.

En ceci comme en toute chose, Doré demeure unique dans son genre. Il fut un des rares hommes célèbres qui se distinguèrent à l'école, où le génie obtient d'ordinaire plus de pensums que de récompenses.

M. Doré tint parole, et Gustave l'accompagna dans le mémorable voyage qui se termina par Paris. L'enfant passait beaucoup de temps avec son père. Ensemble, ils exploraient les forêts, les vallées et les monts des Vosges. Tandis que l'ingénieur travaillait, Gustave contemplait silencieusement les beautés de la nature ; en été, il escaladait les pics, franchissait les rivières à la nage, chassait les papillons dans les prés. Il se couchait dans l'herbe pendant des heures, les yeux fixés sur le ciel, savourant à longs traits le charme d'un torrent écumeux et bondissant, ou les délicieux mystères d'une clairière pleine de lumière et d'ombre.



Jupiter et l'aigle

Comme il le répétait à ses amis, il aimait la nature sous tous ses aspects. Mais surtout il l'aimait farouche et sauvage. Il avait étudié chaque arbre des forêts ; il connaissait le nom et le parfum de la plus humble des fleurs des haies. Son œil découvrait aux fentes des rochers les simples et les plantes guérissantes, et sa main allait les chercher dans leurs cachettes les plus impénétrables. Il savait où les oiseaux faisaient leurs nids, où les rossignols chantaient dans les bois ; il reconnaissait la trace des daims et le sillage de la vipère ; il n'ignorait pas l'asile secret des écureuils. La croupe du ballon de Gubwiller, le Hoheneck, le ballon d'Alsace lui étaient familiers, comme tous les sentiers de la montagne et les crevasses des parois abruptes, comme les ruisseaux et les vallées du pays : sa fertile imagination se nourrissait de cette variété infinie. Ces journées, passées dans les Vosges à suivre de loin son père, à s'égarer quelquefois perdu dans ses pensées, éveillaient en lui une phénoménale et puissante fougue créatrice ; il leur dut peut-être la libre et multiple faculté qui lui assigne une place unique dans le domaine de l'art. Les histoires et les légendes racontées par son aïeule, les contes de fées qu'il aimait à entendre dire par les campagnards de la petite Forêt-Noire, les fables de Françoise, les récits bibliques répétés par sa mère : toutes ces traditions, tous ces souvenirs du passé peuplaient son esprit de personnages imaginaires qui, pour lui, devenaient de vivantes réalités. La brise plaintive soupirant dans les hautes cimes des sapins du Schwarzwald lui semblait l'appel d'une âme errante ; les lumières et les ombres glissant sur les troncs des arbres devenaient des elfes dansant sur un sol enchanté ; les gorges et les ravines devenaient l'entrée de grottes peuplées de nymphes, ou de cavernes de dragons. Doré chérissait ses illusions, et n'aurait point été surpris, disait-il plus tard, si des génies étaient sortis des cavernes, brandissant des torches, tant il était convaincu que l'ombre jetée par les pics de Gubwiller et de Hoheneck cachaient des géants terribles, implacables dans leur fureur, arpentant furieusement le pied des monts.

C'est peut-être cette idée de l'enfant qui inspira à l'homme les portraits de Gargantua, le colosse rabelaisien, qui, pour se soustraire à la foule suffocante de Paris, était forcé de se tenir sur les tours de Notre-Dame.

Parmi les innombrables légendes dont se nourrit la superstition alsacienne, il y en avait deux qui charmaient plus particulièrement le jeune Gustave : d'abord celle de la cathédrale que j'ai racontée plus haut, puis celle de sainte Odile, patronne de l'Alsace.

Au VIIe siècle, un grand seigneur, le duc Etticon, s'établit dans cette partie de la vallée du Rhin et prit le titre de duc d'Alsace. S'étant marié, il désirait ardemment un héritier : car, soit à Obernheim, soit à Hehenbourg, il n'y avait pas de chevalier aussi puissant qu'Etticon. Enfin l'enfant naquit ; c'était une petite fille assez laide et aveugle. La fureur du père fut telle, qu'il ordonna de faire mourir l'enfant. Personne n'eut le cœur de lui obéir ; mais on la prit à sa mère Bereswinde, on la baptisa secrètement du nom d'Odile et on l'éleva en secret dans un couvent de la Forêt-Noire. Elle grandit en piété, en intelligence et en bonté, et la vue lui fut rendue miraculeusement, dit la légende. Son frère Hugues la ramena à la cour de son père, ce qui indigna celui-ci, au point qu'il s'emporta jusqu'à frapper fatalement le jeune homme. Odile s'en allait tristement, lorsque Etticon, saisi de remords, la retint et se convertit. Il lui donna le domaine de Hohenbourg, et Odile y bâtit le couvent qui porte son nom ; elle opéra des cures merveilleuses, et les Alsaciens croient fermement qu'elle fit jaillir du roc une source qui possède des vertus surnaturelles, entre autres celle de guérir de la cécité.

Gustave visitait fréquemment la source, et il avait une profonde vénération pour sainte Odile. Je demandai un jour à M. Kratz si, lui aussi, croyait à l'efficacité des eaux de Hohenbourg et s'il s'y était jamais baigné.

« Cent fois, mille fois ! Me répondit-il ; et quant à Gustave, il ne croyait pas qu'il existât au monde d'endroit plus beau que Sainte-Odile ! Chaque fois qu'il y venait, il lavait ses yeux avec l'eau sainte, preuve qu'il croyait en sa vertu. »

De ces deux légendes datent les deux grands cultes artistiques de la vie de Doré : l'architecture gothique, et les forêts de sapins. Nul n'a mieux reproduit la profondeur des unes, la pureté de lignes de l'autre ; on croit respirer les odorantes effluves du Schwarzwald, et entendre le carillon des tours et le chant des prêtres sous les voûtes des cathédrales.

Gustave vivait donc en pleine fantaisie avec ses saints, ses gnomes, ses lutins, et petit à petit il s'accoutuma à croire que s'il désirait ardemment quelque chose il l'obtiendrait par un miracle.

CHAPITRE V

L'ALBUM DE MADAME BRAUN — 1847 —
PARIS — PHILIPON — TEMPLIER

Je rebrousse chemin, pour ne point omettre deux incidents qui appartiennent à Strasbourg.

Lorsque Gustave eut huit ans, il fit une chute dans le jardin et se cassa le bras.

« Il était si actif, me disait Françoise en me racontant cet accident, que cela ne l'empêchait pas de travailler. Il faisait toujours ses bonshommes. Je le soulevais sur ses oreillers et j'arrangeais devant lui une planche sur laquelle il dessinait. Il ne pouvait se servir que de sa main gauche, mais il ne se plaignait jamais, chantant d'une aube à l'autre, et toujours à ses croquis. Je ne l'ai jamais vu sans un crayon entre ses petits doigts, fredonnant, dessinant et sérieux comme un homme. »

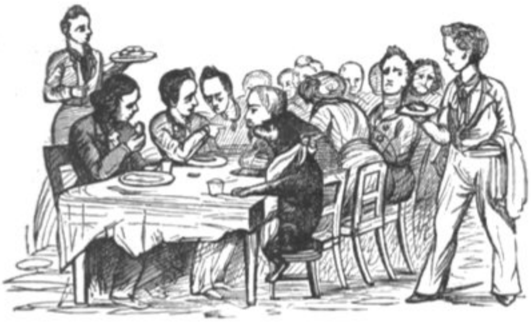
Mme Braun, dont j'ai parlé plus haut, l'inséparable amie et la voisine des Doré, avait été fort belle. Elle avait épousé un officier distingué de l'armée française ; et Gustave, qu'elle chérissait, allait souvent chez elle. A huit ans, il remplit un album de croquis, et « un soir que nous nous moquions de lui, me dit-elle, parce qu'il dessinait tant, il me tendit le petit livre, en cadeau. »

C'était un cahier comme les enfants en ont à l'école ; il l'avait recouvert de papier doré et d'une vieille reliure de cuir. Sur la première page, il avait écrit de sa calligraphie d'enfant, mais avec une précision artistique, ce titre : *Les brillantes aventures de M. Fouilloux racontées par...* Ce nom de Fouilloux surtout était une merveille d'écriture.

La page suivante introduit le héros, le chien de Mme Braun ! L'animal arrive dans la famille, qui l'accueille avec bienveillance, mais il se fait un ennemi de Fox, vieux terrier, depuis longtemps gardien de la maison et qui regarde le nouveau venu avec jalousie.

M. Fouilloux et M. Fox se dévisagent de chaque côté d'une barrière, car ils sont condamnés à partager le même chenil. L'expression de ces deux têtes n'eût pas été indigne du pinceau de Landsees. Le regard questionneur et humble du pauvre Fouilloux implore ; le visage ridé de Fox est hargneux et agressif ; il se soumet au décret de son maître, qui lui impose ce voisin détesté ; mais il proteste à sa façon. On sent qu'il lui serait doux de le mettre en pièces.

Malgré l'incertitude du crayon, la ressemblance des chiens était frappante ; l'enfant avait donné tant de vérité, de mouvement et de vie à cette scène muette, qu'elle s'expliquait d'elle-même.



Fouilloux raconte ses aventures aux familles Braun et Doré (1840)

Successivement nous faisons connaissance avec les aventures du héros. M. Fouilloux se rend chez l'épicier, et en se servant des denrées qu'il y trouve, prend du poivre pour du sucre, et ses éternuements menacent de le trahir. Il se cache sous une table, les gens de la boutique le cherchent ; un chien étranger passe, on le prend pour le coupable et on le châtie, tandis que M. Fouilloux s'échappe. Le malheureux roquet, la queue entre les jambes, s'éloigne, sans comprendre pourquoi il a été battu... Comme la précédente, cette scène est parlante.

Plus loin, M. Fouilloux va se baigner ; il prend froid et tombe malade. On voit le colonel Braun tenant l'animal, pendant que Mme Braun administre à celui-ci une dose d'huile de ricin. Les portraits sont d'une fidélité surprenante. - A la page suivante, M. Fouilloux entre en convalescence. Le malade, revêtu d'une longue robe de nuit, la patte sur son cœur, détaille ses souffrances.

Mme Braun, qui se tient derrière sa chaise, l'écoute avec une maternelle sollicitude. Le colonel, devant lui, semble peser chaque parole avec une profonde sympathie. Tous deux s'écrient : « Pauvre Fouilloux, comme il a dû souffrir ! »

Le prochain croquis nous montre Fouilloux dansant. Le texte porte : « *Mme Alexandrine* (la mère de Gustave) *enseigne la polka à M. Fouilloux*. Il apprend avec tant d'aptitude et de plaisir, qu'il devient un polkeur enragé. »

Ici, tous les personnages sont d'une ressemblance inouïe, bien que le visage de Mme Braun soit légèrement indistinct. Jamais Mme Doré n'a été mieux représentée ; son profil est pur et clair ; l'expression de ses yeux et de sa bouche, ainsi que toute la pose, est d'une vérité parfaite.

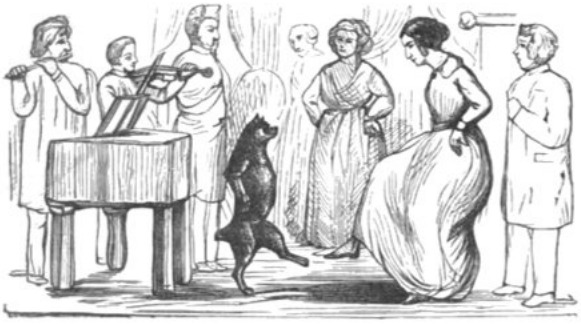
Malgré le vif intérêt qu'excitent les Aventures de M. Fouilloux, je ne puis les donner au complet. Je me bornerai à dire que les dernières pages sont à la hauteur des précédentes, par l'esprit et l'exécution. Le volume se termine par cette dédicace :

« Je prie M. et Mme Braun de m'envoyer d'ici à quinze jours le texte des dessins que j'ai pu oublier, et des aventures qui ont eu lieu depuis leur retour à Strasbourg, dont je voudrais faire un second volume.

N'oubliez pas.

J'embrasse les auteurs du roman. »

Il paraîtrait donc que Mme Braun avait ou écrit ou suggéré cette histoire à Gustave, qui devait être alors à Saverne ou à Bourg. Mme Braun ne peut se rappeler exactement en quel lieu il fit ce travail, mais elle est disposée à croire que c'est à Saverne, puisqu'il était si jeune à cette époque. — Toutefois, le second volume des brillantes Aventures de M. Fouilloux ne vit jamais le jour : plus que jamais M. Doré décourageait son enfant quand il le voyait se livrer à ces élucubrations visionnaires et artistiques.



Mme Alexandrine apprend à Fouilloux la polka. Il devint au bout de quelque temps un polkeur enragé (1840)

A cette époque (1840), Gustave avait une mémoire extraordinaire, un grand fond d'esprit naturel, et il se laissait aller à des jugements extrêmes. Plein de douceur, il se montrait fort opiniâtre ; il adorait sa mère et, nous l'avons dit, il la traitait avec respect ; mais son père lui imposait peu, et ses frères avaient souvent à souffrir de son excessive vivacité. Il les jetait à terre et tombait sur eux à poings raccourcis ; mais sa colère bientôt passée, il oubliait ses rancunes, et la paix, promptement rétablie, se signait par des tours de clown qu'il avait appris comme par instinct et auxquels il initiait ses frères.

Si nous revenons au journal de Doré, nous voyons que le séjour de ses parents à Paris, en 1847, ne devait durer que trois mois ; l'idée de retourner vivre en province, après avoir goûté les plaisirs et les charmes de la capitale, lui déplaisait beaucoup. Il s'ingéniait pour trouver un moyen de rester à Paris seul après le départ de tous les siens, et de se consacrer définitivement à la carrière des arts. Ses parents s'y opposaient vivement ; ils désiraient le voir, comme ses frères, entrer à l'École polytechnique. Un jour, après être resté quelques instants devant la vitrine d'Auber et Philipon, place de la Bourse, il rentra à son hôtel et jeta sur le papier une demi-douzaine de caricatures dans le genre de celles qu'il y avait vues. Puis, profitant d'une absence de ses parents, il retourna au magasin et présenta ses croquis. M. Philipon les examina attentivement, questionna l'auteur avec bienveillance sur sa position, et le renvoya avec une lettre où il priait M. et Mme Doré de venir lui parler. M. Philipon les conjura, avec tous les arguments qu'il put trouver, de ne plus s'opposer à la vocation du jeune homme, et finit par obtenir leur assentiment à ce qu'il demeurât à Paris, et leur promit de veiller sur lui et de lui acheter ses dessins.

Le 17 avril 1848, M. Doré père signait un contrat avec M. Charles Philipon, par lequel celui-ci s'engageait à prendre, pendant trois ans au moins, un carton par semaine exécuté par Gustave Doré, âgé de seize ans. Celui-ci s'engageait à ne travailler pendant ce temps pour aucun autre éditeur : eu égard à sa minorité, M. Doré père se portait garant de l'exécution du contrat, avec cette seule clause, toutefois, que M. Philipon ne pourrait exiger plus d'un dessin par semaine, si, pour cause d'études, de vacances ou de santé, Gustave Doré était empêché d'en fournir davantage.

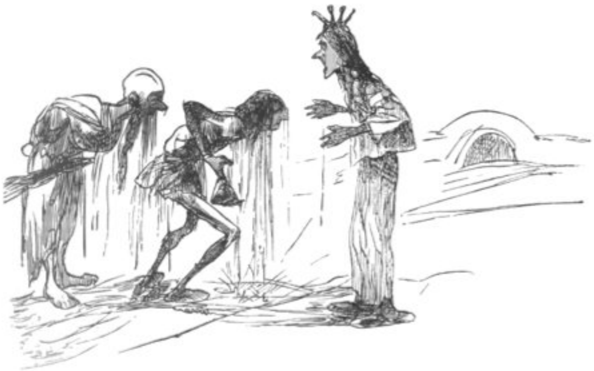
Le Figaro du 4 décembre 1848 a reproduit ce document, avec une lettre de M. Doré.

Dans son journal, Gustave insiste sur les bontés de M. Philipon ; il constate que, sans son obligeante intervention, il se serait vu condamné à retourner en province et à y gaspiller les meilleures années de sa jeunesse. Les arrangements pris alors vouèrent pour ainsi dire Doré à la caricature, de 1847 à 1858. Philipon venait, en effet, de fonder le *Journal pour rire* (novembre 1847), et chaque semaine le jeune dessinateur devait fournir à cette publication une page illustrée, tout en continuant, tant bien que mal, ses études au lycée Charlemagne, où il eut pour condisciples Edmond About et H. Taine.

Cependant, la charge n'avait pas toutes ses préférences ; et si pendant cinq ou six ans il en produisit un grand nombre, c'est que son unique éditeur Philipon n'avait qu'une spécialité : la caricature. A ses moments de loisir, il étudiait sérieusement le dessin, et en 1853 il se libéra enfin du genre comique, dont il était complètement rassasié.

Dans l'ordre chronologique vient se ranger ici une suite de plusieurs années dont, par insouciance ou modestie, Doré ne fait aucune mention dans ses notes, et pendant lesquelles il déploya des trésors d'activité, d'imagination et de puissante énergie.

Parmi les anciens amis de sa famille qui résidaient à Paris, il trouva Paul Lacroix, illustre écrivain et historien célèbre, homme d'une grande expérience, qui redoutait pour le jeune artiste les dangereux effets d'une indépendance aussi prématurée. Sans vanité aucune, Gustave commençait à se rendre compte de son talent et à avoir une pleine confiance en son avenir. Il a dit, et nous devons le croire, qu'il étudiait sérieusement ; toutefois, cette question peut s'envisager de diverses manières. Certes, il ne manquait pas de zèle et d'application, mais il travaillait de mémoire, d'imagination, sans maître, sans copier la nature sur le vif ; prodiguant les croquis classiques et modernes, il puisait à la source vagabonde des souvenirs et de la pure fantaisie.



Croquis extrait de Calypso
« C'est une épreuve des dieux »

Un matin, M. Templier, éditeur bien connu, montra à Gustave Doré une photographie qu'il désirait reproduire le jour même dans son journal. Doré la prit, la regarda nonchalamment, sans aucun commentaire et tout en parlant d'autre chose ; puis il sortit, laissant la photographie sur le comptoir. A quatre heures, il rencontra M. Templier, qui lui demanda le dessin promis. « Mon Dieu ! Répondit Doré, j'ai oublié l'original, mais je vais vous faire cela de suite. »

Il prit son album, et au bout de quelques minutes il présenta un admirable dessin à l'éditeur ; c'était une copie très exacte de la susdite photographie, mais embellie : car, en indiquant plus fortement un chemin, il donnait plus de vigueur au paysage. Il raconta ensuite à M. Templier que, tandis qu'il regardait l'original, il avait fortuitement observé que le chemin faisait tache, et s'était bien vite rendu compte du changement qui était à faire.

Une telle rapidité d'exécution fut bientôt connue. Les éditeurs en parlaient, les amis la vantaient, tout Paris se répétait cet incident ; et Doré, non sans raison, put se croire un artiste déjà célèbre.

CHAPITRE VI

LYCÉE CHARLEMAGNE — PARIS — LE LOUVRE — L'HISTOIRE DE CALYPSO

Gustave n'accorde que deux lignes aux jours qu'il passa au lycée Charlemagne, et qui cependant doivent être comptés parmi les plus brillants de sa vie. — Dans ce collège, d'où sont sorties un grand nombre de nos illustrations contemporaines, il se trouva vite à l'aise : Edmond About, le romancier ; Taine, l'historien philosophe, devinrent ses amis intimes. Sa réputation de dessinateur l'avait précédé, et les élèves regardaient curieusement cet adolescent maniant le crayon de Léonard de Vinci avec le génie de Michel-Ange. On l'entourait ; on le fêtait, on lui demandait des esquisses : on le considérait comme un prodige. Au milieu de ces multiples occupations, on se demande comment il pouvait venir à bout de tout ce qu'il entreprenait. Il dessinait pour Philipon, il illustrait les œuvres de Lacroix, il fournissait en secret des pochades originales à une douzaine d'éditeurs différents, sans se répéter jamais, et, malgré cela, ses études avançaient : poésie, histoire, mythologie, latin ; et sur toutes les questions relatives aux grands personnages de l'histoire et aux traditions classiques, il passait facilement premier de sa classe.

Un jour, le professeur Gérard donnait sa leçon d'histoire, et tâchait de démontrer à ses élèves le caractère et les traits les plus saillants de certains empereurs romains. Il terminait en disant :

« Doré, venez au tableau et ébauchez-nous le portrait de Néron, afin que ces messieurs comprennent ce que je veux dire et voient comme il était fait. »

Gustave aussitôt dessina un portrait qui satisfit pleinement le maître et toute la classe enthousiasmée.

M. Beyer, un homme d'esprit qu'on appelait « l'homme le plus gros, mais le plus fin de France », également professeur de Gustave, rappelant cette habitude qu'avait son élève de démontrer ses devoirs à l'aide de son crayon, raconte qu'il lui disait :

« Chacun a sa méthode. C'est apparemment la vôtre de traduire ainsi le grec. Continuez : je respecte votre idiome, bien que ce ne soit pas le mien. »

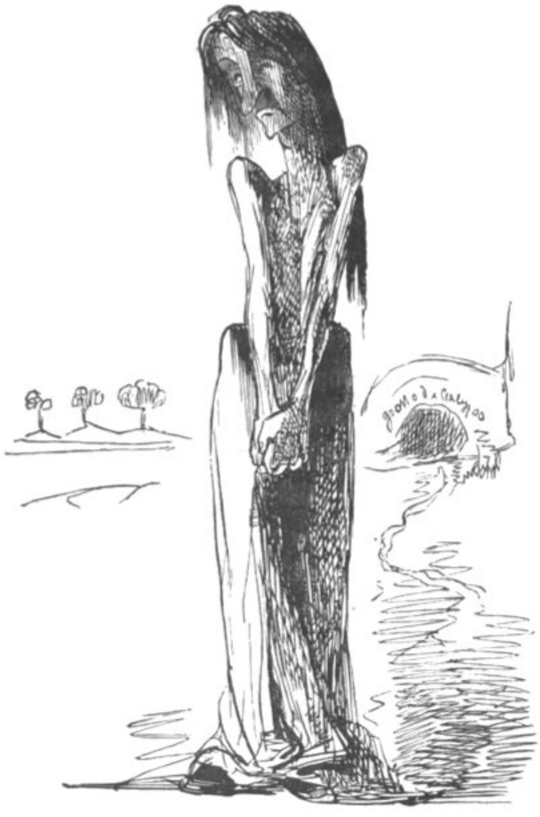
Puis, le prenant à l'écart, il ajoutait :

« Tant que vous resterez dans ma classe, il ne sera pas fait mention de Vitellius ; instinctivement vous le représenteriez sous mes traits, et il me reste encore un grain de vanité.[3] »

Avant la fin de sa vie de collège, Gustave s'était mis secrètement à illustrer les *Contes drolatiques* de Balzac, Rabelais, *Le juif errant* et les *Légendes populaires*. Il cachait ses livres dans son pupitre, et l'on ne s'aperçut de sa supercherie que longtemps après.

L'argent qu'il gagnait chez Philipon payait tous ses frais de collège, et l'on avait peine à croire qu'un garçon de cet âge réussît à faire de tels bénéfices en exerçant le précaire métier d'illustrateur de journaux comiques.

Les artistes commençaient à envier son bonheur ; le monde parisien raffolait de lui. Son jeune visage était partout connu, on l'appelait « le dessinateur prodige » ; mais petit à petit, l'habitude fit pâlir cette idolâtrie, et ses œuvres, d'un mérite si invariable, faisaient dire à la critique : « Peut-être avons-nous fait une montagne d'une taupinière. »



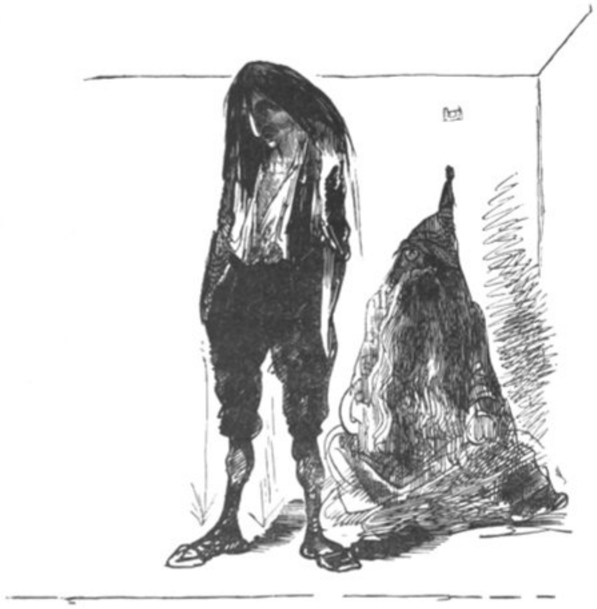
« *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse* » (croquis)

Gustave, cependant, n'avait qu'une pensée : l'Art. Il ne lui vint point à l'idée de prendre un maître de dessin ; jamais on ne lui entendait parler de modèles, et l'on n'osait pas lui conseiller d'y avoir recours. Les longs apprentissages, où s'attardent tant d'artistes, lui étaient inconnus, il les avait traversés d'un seul bond, et il ne savait rien du cruel découragement qui suit l'insuccès.

A douze ans, il avait dessiné un Hercule qu'il montra à Philipon, et, à son grand étonnement, il vit son Hercule gravé et mis en vente sous le titre de « Hercule chez Augias. » L'éditeur du *Journal pour rire* n'en pouvait croire ses yeux : lorsqu'il vit l'original pour la première fois, il questionna longuement Gustave, qui lui répondit que c'était là son idée du demi-dieu, et qu'il n'y avait rien d'étrange à ce que ses doigts traduisissent ce qu'il avait dans la tête.

« Ce n'est pas tout ; j'ai encore mille esquisses dans mon portefeuille, et le double là, » ajouta-t-il en se touchant le front.

J'ai devant les yeux un petit album provenant de ce portefeuille, et qui est rempli d'illustrations de l'*Histoire de Calypso*, inventée lorsque Gustave savait à peine se servir d'une plume. Le portrait de Calypso, sur la première page, est des plus comiques ; on pourrait à juste titre y voir une superbe revanche d'écolier.

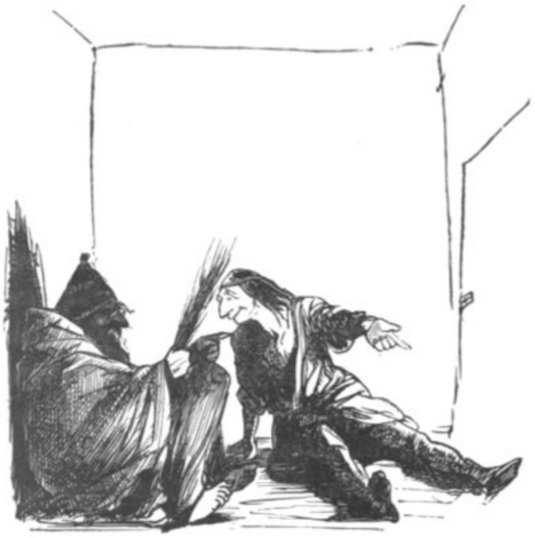


Croquis extrait de Calypso
« *Télémaque et Mentor* »

Doré, comme tous les enfants français, éprouvait un certain dédain pour Télémaque, et son instinct d'artiste le poussa à se venger de ses professeurs en montrant au monde la véritable opinion qu'il avait de ce classique mais insipide et monotone quatuor. Sa nymphe éplorée gémit sur la rive, et voici le texte : « Calypso ne peut se consoler du départ d'Ulysse. Depuis dix jours, la pauvre dame est clouée au rivage. Le jeûne a considérablement amoindri ses formes et changé son teint. Ses pleurs ont péniblement défrisé sa chevelure. Elle sanglotait affreusement, en s'écriant : « Oh, Ulysse, mon chou, sors des vagues. Ah, comme tu me fais souffrir ! »

---

[3] Voir *Gustave Doré, peintre, sculpteur, dessinateur et graveur*, par René Delorme (Ludovic Baschet éditeur, 1879 Paris).



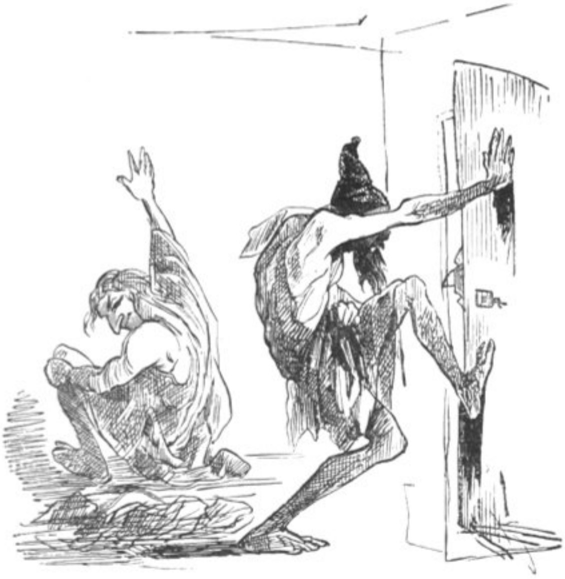
Croquis extrait de Calypso
« *Télémaque et Mentor causent ensemble* »

Le reste est à l'avenant ; mais voici qui est plus curieux. Nous ne savons pas encore précisément quelle langue se parlait à Ogygia, lorsque Calypso se désolait ainsi sur ses rives boisées. Or, pour exprimer ces antiques douleurs, la déesse de Gustave Doré se servait arbitrairement d'un volapück que Babel confuse ne connut jamais. Sans doute, on eût mieux connu ce dialecte dans les petites communes de Saverne et de Barr que dans la contrée où Ulysse se laissait captiver par les charmes de la fille d'Atlas. Mentor et Télémaque parlent la même langue commune. Le père C..., célèbre et distingué dominicain, tenant entre les mains le petit volume en question, parcourut le texte, puis s'écria, après avoir bien ri de cette Calypso travestie :

« Mais voyez donc, Doré ne savait pas même le français quand il a fait cela ! Comment un gamin de dix ans a-t-il pu agencer un pareil entretien ? Cela passe toute imagination : une Calypso parlant le patois d'une province alsacienne aurait étonné Homère lui-même. »

Rien n'arrêtait Doré quand il avait une idée en tête. Il composait ses soi-disant poèmes, et lorsqu'un mot lui venait qu'il ne savait pas épeler en français, sans hésiter il l'écrivait dans un idiome quelconque. Il se fiait à ses inspirations, et s'il eût connu alors l'immortel poème d'Homère, peut-être eussions-nous été privés de cette Calypso parlant en langue barroise.

A Paris, Gustave trouva encore une ancienne amie de sa mère, Mme Héronville, qui fut pour le jeune provincial une conseillère pleine de sollicitude et de bonté. Elle habitait rue Saint-Paul, et bientôt elle le prit chez elle. Cette cordiale hospitalité était avantageuse sous plus d'un rapport : d'abord, comme seconde mère, cette dame l'avait continuellement sous les yeux ; ensuite, la maison étant assez rapprochée du lycée Charlemagne, l'écolier pouvait aller et venir sans perdre de temps.



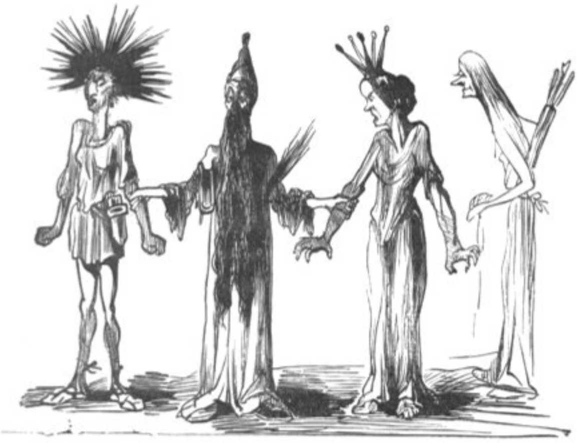
Croquis extrait de Calypso
« *Calypso sonne à la porte* »

Pour lui, qui avait passé toute sa vie en province, ne connaissant d'autre ville que Strasbourg, Paris était un vrai palais d'Aladin. Sans doute, Strasbourg avait sa cathédrale imposante, ses vieilles maisons, le Rhin superbe, les Vosges, leurs montagnes et leurs vallées, la Forêt-Noire, ses pins superbes, ses ruisseaux bruyants et ses fleurs sauvages ; mais il n'avait jamais eu l'idée de la majestueuse et grande capitale. Vivre à Paris, c'était pour Gustave un long rêve de bonheur, dont il ne se réveillait que pour retomber dans d'autres enchantements. Tout ce qu'il voyait excitait sa curiosité et raffinait son goût déjà épuré par l'idéal. Les places, avec leurs édifices grandioses ; le Louvre et le Luxembourg, avec leurs richesses artistiques ; les théâtres, les rues spacieuses, les boulevards bordés d'arbres et de magasins superbes ; le Palais-Royal et ses galeries fameuses, où chaque vitrine renferme des trésors de bijouterie et des chefs-d'œuvre de l'industrie humaine ; la place de la Concorde, les Champs-Élysées, les statues, les fontaines, le bois de Boulogne : en un mot, le Paris que l'on connaît et que l'on aime ; Paris, si justement nommé le caravansérail du monde entier, donnait à l'enfant une initiation qui allait compter dans sa vie. Les musées l'attiraient ; il passait au Louvre de longues heures, fasciné par les merveilleux chefs-d'œuvre qui, depuis des siècles, ont suscité l'admiration universelle. Il passait dans les interminables galeries, s'arrêtant longuement devant ces toiles magistrales qui attestent la supériorité de l'art et l'immortalité du génie ; il se perdait en contemplation devant cette foule de vierges et de chérubins, Marie et Madeleine, les saintes et les pécheresses palpitantes, vivantes encore sous le pinceau des maîtres de France, d'Italie, d'Espagne et de Flandre.

Après les tableaux, la sculpture. Il s'arrêtait de préférence où la Vénus de Milo s'isole dans sa pâle beauté ; aux salles où Michel-Ange règne en souverain, où Puget, Houdon, Michel Colombe et Jean Goujon ont honoré leur patrie par les travaux de leur glorieuse existence.

Dans ce monde des chefs-d'œuvre, Gustave buvait à longs traits l'inspiration des grands maîtres, et se sentait animé d'un ardent désir de les égaler un jour ; il brûlait d'impatience de suivre leurs nobles traces ; mais, chose étrange, pendant tout le temps qu'il passa au Louvre, il ne devint jamais, devant d'aussi beaux modèles, un servile copiste. Il comprenait sans doute l'inanité des efforts de ces malheureux soi-disant peintres qui se tenaient assis, en rangs serrés, devant le *Cennacolo* de Léonard de Vinci ou *La vierge* de Raphaël, comme s'ils voulaient faire ressortir davantage le contraste qui existe entre la splendeur de l'original et la pauvreté de leur imitation : quoi qu'il en soit, on ne le vit jamais marcher sur la trace des parias du grand art.

Il demeurait silencieux et rêveur devant les chefs-d'œuvre et, soit par fierté, soit par respect, il ne se permettait aucune observation.

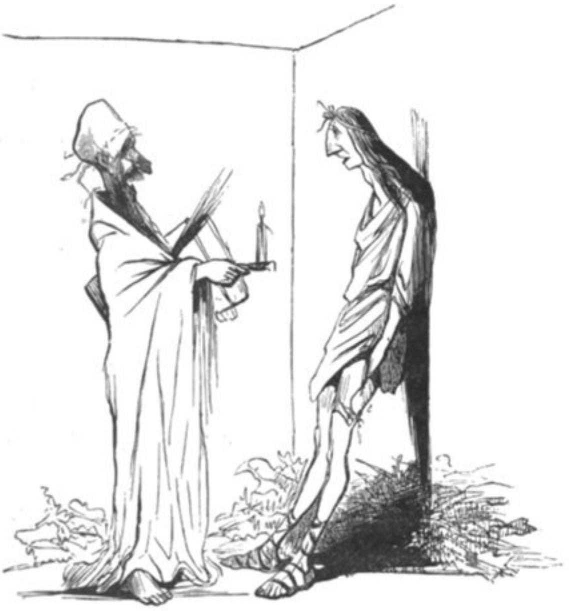


Croquis extrait de Calypso. « *On arrive au clos* »

M. Georges Duplessis, directeur de la Bibliothèque nationale, eut un jour l'obligeance de me montrer une superbe collection des premières œuvres de Doré, et il me dit, à cette occasion, que celui-ci venait souvent examiner les trésors de gravures anciennes et modernes qui y sont cataloguées avec tant de vigilance et de soin. Son maintien, paraît-il, était si simple, son attention si profonde, qu'il excitait l'étonnement des personnes qui le remarquaient, et quand on venait à le nommer, ces mêmes personnes répétaient :

« Gustave Doré ! Mais il est bien jeune pour être déjà aussi connu ! » Il prenait souvent des notes dans son carnet ; mais ici, comme au Louvre, il ne copiait rien. Ces notes se rapportaient simplement à un casque, une cuirasse, un détail de costume, une inscription, une date, et c'était tout.

« Il était scrupuleux jusqu'à la minutie, » me disait M. Duplessis, et il revenait parfois en courant pour donner un dernier coup d'œil à une gravure qu'il avait contemplée pendant une heure, incertain de n'avoir pas négligé un détail qui lui semblait important, et qui à tout autre eut paru insignifiant.



Croquis extrait de Calypso :
« *J'aimerais mieux être le roi ici* »

Il ne consacrait que quelques heures au sommeil ; c'était trop peu pour un garçon qui grandissait et poussait jusqu'au paroxysme l'amour du travail. Dès l'aube, il était sur pied ; dès que la lumière du jour lui paraissait suffisante, il se mettait à dessiner, et lorsque Paris commençait paresseusement à s'éveiller, il partait pour l'école ou faisait de rapides excursions dans les musées et les galeries de tableaux, tellement il craignait de perdre la moindre parcelle de son temps. Il parlait rarement de lui-même, non plus que de ses œuvres personnelles ; il observait toujours un tact discret vis-à-vis de ses intimes, s'enthousiasmant avec eux sur toute chose qui relevait des beaux-arts ; mais, s'il répondait à leurs questions sur la façon dont il passait son temps, il répétait invariablement : « Je travaille ! »

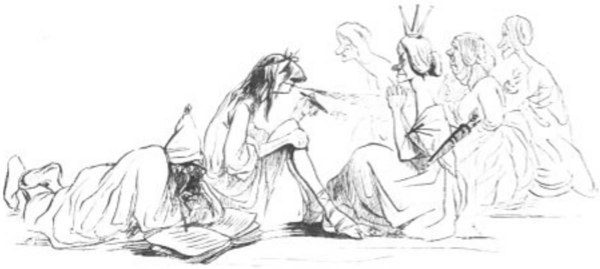
CHAPITRE VII

MORT DE MONSIEUR DORÉ — MME DORE VIENT À PARIS — INSTALLATION RUE SAINT-DOMINIQUE

Vers la fin de 1848, Gustave eut la douleur de perdre son père, qu'une maladie foudroyante venait d'emporter. Il ne l'avait pas revu depuis le jour où, ayant décidé de le laisser à Paris suivre sa carrière d'artiste, M. Doré l'avait confié à l'éditeur Philipon.

Pour tout héritage, le défunt laissait une propriété qui assurait à sa veuve un bien modeste revenu ; désormais, cette rente paraissait devoir suffire pour la maintenir à l'abri du besoin, elle et ses fils. Mais aussitôt Gustave vint à son aide en lui adressant tout l'argent qu'il gagnait, et contribua ainsi à améliorer beaucoup cette triste situation. C'était le bien-être.

Mme Doré résolut alors de venir à Paris, d'y élire domicile et de garder, réunis, ses enfants auprès d'elle. Elle se décida pour une habitation située rue Saint-Dominique, entre une cour et un petit jardin.



Croquis extrait de Calypso :
« *Quelle belle et aimable société !* »

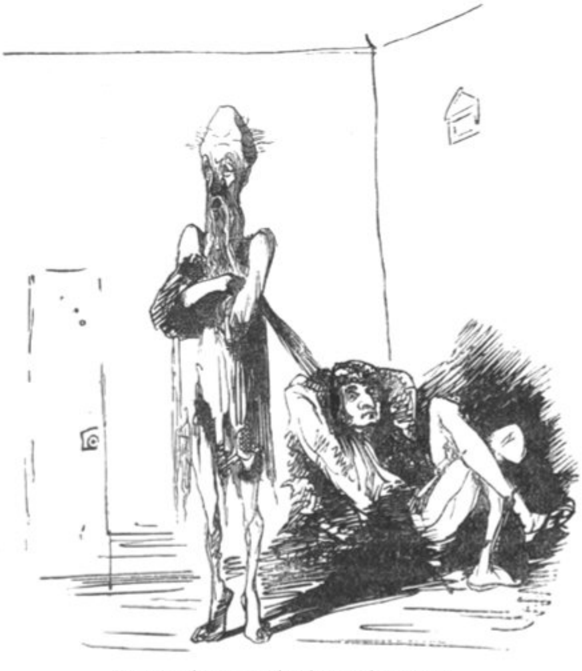
« La maison était en si mauvais état, me dit la vieille Françoise, qu'il fallut plus d'une année pour la préparer à recevoir la famille. En attendant, madame demeurait avec M. Gustave rue Saint-Paul, et elle passa l'hiver entier à courir pour presser les ouvriers, qui n'en finissaient pas de poser les papiers, de peindre et de vernir. »

Cette maison offrait pour les archéologues un intérêt historique. Le duc de Saint-Simon, à qui elle avait appartenu et qui l'habitait, parle d'elle dans ses *Mémoires*. Elle fut le théâtre de scènes singulières. En franchissant le seuil, on se remémorait le Régent, M. et Mme du Maine, la galante duchesse de Berri et tant d'autres qui nous sont connus par les indiscrètes révélations de Saint-Simon. L'hôtel était spacieux et confortable ; les pièces, d'une belle élévation, parfaite-ment distribuées. Lorsque l'habitation fut prête, la joie de Gustave ne connut pas de bornes. La première fois que la famille s'y réunit pour dîner, il se mit à gambader et à danser comme un véritable fou. En bondissant jusque sur la table dans un de ces exercices de joviale humeur, il finit par décrocher du plafond un lustre de valeur, qui se brisa en mille pièces. Mme Doré allait sérieusement se fâcher ; mais comme son fils n'avait mis à cet accident aucune malice, et, du reste, une personne, parmi les invités, lui ayant fait observer qu'il était de bon augure de casser du verre sur la table où l'on prenait le premier repas dans une maison neuve, elle se calma bien vite ; et la soirée se passa le plus gaiement du monde.

Tout d'abord, Gustave conçut le projet d'organiser des tableaux vivants qui représenteraient des scènes de la vie de Saint-Simon, et ces tableaux durent figurer au programme de la première soirée donnée par Mme Doré à ses amis et connaissances. Aucun des spectateurs d'alors n'a oublié cette fête brillante et les sensations éprouvées en voyant ces épisodes historiques fidèlement reproduits dans les appartements mêmes qui, jadis, en avaient été le théâtre. Gustave avait tout ordonné lui-même, comme autrefois il avait su disposer le cortège de Gutenberg, à Strasbourg. Avec la collaboration de ses frères et l'aide de M. Kratz, ses plans furent ponctuellement exécutés. Cette résurrection du passé délectait l'enfant, et il se pénétrait de cette atmosphère séculaire comme s'il eût assisté vraiment aux conférences du Régent, en l'an de grâce 1718.

J'ai appris depuis que Mme Doré avait obtenu cet hôtel par l'entremise d'un parent, descendant direct et héritier de l'illustre maison de Saint-Simon. Indirectement, les Pluchart se rattachaient à cette noble race, ce qui explique en partie l'enthousiasme de Doré et son intérêt pour leur superbe demeure. La distribution était des plus commodes. La chambre de Mme Doré communiquait avec le salon ; grande, tendue de bleu, elle était fort gaie. Sur l'un des murs, près du lit, se voyaient des portraits de famille, de curieuses miniatures disposées avec une certaine précision : la plus grande au centre, les autres diminuant de chaque côté. Gustave s'était réservé le soin de les placer de la sorte, et elles sont ainsi demeurées dans le même ordre jusqu'à ce jour. Au pied du lit, une petite porte conduisait à un cabinet occupé par Gustave. Il avait là son petit lit, et la pièce a conservé l'aspect d'une chambre d'écolier. Une quantité de tableaux pendent aux murailles, tous signés de la main même des artistes dont il fut l'ami à son arrivée à Paris. Cette chambre étroite est excessivement curieuse : bourrée de photographies, de livres, de gravures ; çà et là un buste, et, sur une paroi, une plaque en bas-relief du profil de l'artiste, un des meilleurs portraits de lui qui existent. On me dit qu'il est de sa propre facture. Si cela est vrai, il connaissait supérieurement la valeur de ses traits et leur véritable expression. La bouche est ferme et superbe ; les yeux vifs et perçants, la narine frémissante trahissent une nature impressionnable, tandis que le cou rond et souple porte la tête avec une dignité royale ; l'ensemble de la physionomie est marqué au sceau du génie, malgré l'air juvénile qui contraste avec la force virile des traits. Assurément, ce bas-relief doit avoir son histoire : personne n'a pu me la dire.

Lorsque Gustave fut installé rue Saint-Dominique, il s'occupa aussitôt de faire de mémoire un portrait de son père, qu'il répéta plus tard à l'huile, et qui est d'une ressemblance saisissante. M. Doré avait une agréable figure, complètement rasée, les yeux bleus, un bon et franc sourire ; son nez était petit et bien modelé, comme sa bouche. En somme, c'était un fort bel homme, à l'expression résolue, quoique pleine de douceur et de tendresse. Gustave devait lui ressembler ; sa tête, plus grande, avait le même contour et ses yeux la même couleur ; son front seul était beaucoup plus élevé.



Croquis extrait de Calypso :
« *Respect à Madame* »

Un des cadres suspendus dans la chambre de Doré contenait un portrait gravé de feu Paul Lacroix, représentant le savant érudit à l'âge de trente ans. On reconnaît, dans cette aimable physionomie, cette bonté et cette bienveillance dont ses amis, et Gustave en particulier, reçurent tant de preuves.

« Gustave a bien longtemps occupé cette petite chambre, me disait Françoise. Il n'a jamais été trop grand garçon pour ne pas vouloir dormir là où il pouvait entendre la voix de sa mère. Il ne pouvait ni entrer, ni sortir de chez lui sans passer dans l'appartement de madame. Elle lui donnait son premier baiser le matin, et le dernier chaque soir. Que de fois, quand il rentrait tard, la trouvait-il éveillée ? Il se fâchait de ce qu'elle l'attendait ainsi ; mais lors même que le sommeil l'eût gagnée, le pas de son fils l'aurait réveillée, ce qui revenait au même. »

La chambre de sa mère servait souvent d'atelier à Gustave ; la lumière était bonne ; il lui plaisait de travailler chez « maman », et il préférait cette pièce à toutes les autres.

CHAPITRE VIII

MONSIEUR LACROIX — DU TACQ — LES GRAVEURS — JALOUSIES

Lorsque je fis la rencontre de M. Lacroix, il venait d'atteindre sa soixante-dix-septième année. Il était fort et vigoureux ; ses yeux bleus pétillaient d'intelligence, et ses fraîches couleurs contrastaient avec ses cheveux blancs. Quand il venait à parler de Gustave Doré, racontant comment il le pressait d'étudier, on voyait que, pour lui, l'étude était le mot suprême. Il se rappelait trop sa propre jeunesse et ses vaillants efforts, pour ne point faire valoir l'impérieuse nécessité du travail auprès de celui qu'il aimait comme un fils.

M. Lacroix me disait :

« A dater du jour qu'il vit Philipon accepter ses dessins, bien qu'il n'eût que quinze ans à peine, Gustave se considéra comme doué de moyens extraordinaires, et j'ai souvent pensé que ce marché avait été conclu prématurément. Il aimait son art à ce point que, pendant longtemps, il eut l'ambition de perfectionner la gravure et la sculpture sur bois. Ce sujet le préoccupait profondément ; il en parlait sans cesse, et, tout gamin encore, il avait l'assurance de se considérer comme un maître. Il répétait : « Jusqu'à la fin de ma vie, je serai l'avocat de cette cause. »

« Je ne pense pas qu'il y ait jamais renoncé, mais d'autres idées trouvèrent place dans son esprit à côté de celle-là. Il est assez naturel que lorsqu'à seize ans il vit tout Paris rire et pleurer devant ses dessins, la tête dût lui tourner. Il faisait des centaines de croquis qui restèrent sans emploi, tant sa verve était franche et fertile. Je fus tellement frappé de ses œuvres et de certains dessins qu'il exécuta pour Philipon, que je lui promis de lui confier, pour les illustrer, quatre de mes livres que Du Tacq était en train de publier.

« Mon éditeur me crut positivement fou en me voyant mettre ce travail entre les mains d'un garçon de cet âge, mais ses objections tombèrent bien vite lorsqu'il se rendit compte de toute la souplesse de son talent. Doré avait offert des dessins à des maisons importantes, qui toutes les avaient refusés : ce qui le blessa horriblement ; il était si impatient qu'il en donna beaucoup pour rien, afin de pouvoir dire que tel ou tel était son éditeur. Il s'imaginait ne pouvoir avancer qu'en étant continuellement en vedette devant le public.

« Je lui donnai de l'ouvrage de temps en temps, et je fis un arrangement avec mon éditeur, pour qu'il lui prît de petites ébauches, m'estimant heureux de garantir que, le cas échéant, il serait, par moi remboursé de ses débours. Gustave crut devoir ses gains à son seul talent. Chaque fois qu'il recevait la moindre somme, il était comme électrisé et enfiévré d'une ambition nouvelle.

« Vous voyez, monsieur Lacroix, me disait-il, malgré tous leurs embarras, prétendant qu'ils n'en voulaient pas, et d'autres bêtises, je suis payé, et bien payé : ce qui veut dire que je fais aussi bien, sinon mieux que les autres. Il n'y a pas de doute, je suis un artiste, cela est clair ! »

« J'aimais à le voir ainsi ardent, passionné pour la lutte ; mais je l'engageais toujours à travailler, et à travailler ferme, pour devenir réellement un grand artiste.

« Je n'ai pas besoin de travailler beaucoup maintenant, répondait-il en frappant son front d'un geste prophétique : « Tout est là ! »

« Mais pour en revenir à mes livres, je les lui envoyai. Il vint me voir quinze jours plus tard.

— Eh bien ! Lui dis-je, parlons de l'histoire ; l'avez-vous lue ?

— Oh ! Fit-il gaiement, j'ai saisi en rien de temps : les planches sont prêtes !

— Quelles planches, m'écriai-je, me levant tout surpris. Comment prêtes ?

— Pour vos illustrations : il y en a juste trois cents.

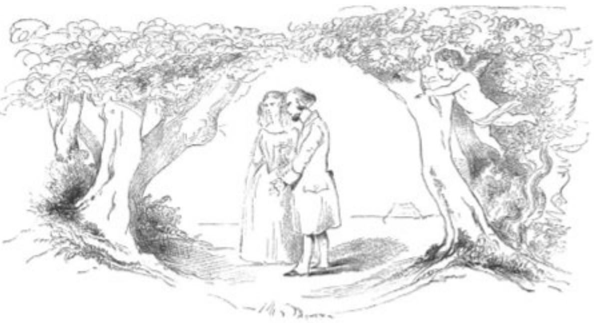
« Et il se mit à sortir un grand nombre de pièces de bois de ses poches. « Les autres sont dans un panier à la maison. »

« Tout en parlant ainsi, il amoncelait tranquillement ses carrés de bois sur la table. J'étais tellement stupéfait que je n'osais lui laisser voir ce que je pensais. Je le vois encore, debout devant moi, ses beaux yeux pleins de flamme, rougissant et pâlissant tour à tour dans le feu de son enthousiasme, ses mains fines plongeant dans ses poches pour en retirer un morceau de bois sur lequel il avait laissé une merveille de dessin et d'exécution. J'en ramassai deux ou trois, sans me prononcer sur leur valeur.

— Porte cela chez Du Tacq ! Lui dis-je brusquement, et vois ce qu'il décidera.

— Bon ! répondit-il. Et il fit incontinent la roue sur mon meilleur canapé, sauta, dansa comme un acrobate émérite pendant plusieurs minutes ; avec un soupir d'aise et un joyeux « au revoir », il partit comme un trait. Je tremblais pour mes tableaux et mes porcelaines pendant ces subites évolutions, qu'il exécutait avec l'agilité et la grâce d'un jeune chat.

« Lorsqu'il eut disparu, j'examinai une des planches, et, malgré moi, mes yeux se mouillèrent de larmes. Il était si gai, si léger d'esprit ; il faisait tout avec si peu d'effort, prenant son talent, son génie comme une chose naturelle, que je sentais combien il serait impossible de le faire étudier sérieusement. J'allai chez Du Tacq quelque temps après, désireux d'apprendre ce qu'il pensait des susdits dessins.



M. et Mme Doré (croquis extrait d'une des premières lettres illustrées de Gustave Doré, 1845)

— Les mots me manquent, fit-il, pour m'exprimer au sujet de ces merveilles. Ces illustrations sont admirables, et quelques-unes sont des morceaux tellement remarquables que je les ai portées à Mme Du Tacq. Je n'en ai rien laissé voir au jeune Doré ; je lui ai demandé seulement s'il pouvait et voudrait reproduire les dessins en question. Il consentit de suite, pensant sans doute que je n'en étais pas satisfait. Mais jugez-en vous-même ! Ceux que j'ai choisis sont divins, exquis : comme des Vélasquez. Jamais je n'aurais consenti à les voir toucher par le burin d'un graveur. Ils sont, à l'heure qu'il est, dans le salon de ma femme, encadrés à la place d'honneur. J'ai quelque expérience en dessins sur bois, n'est-ce pas ? Eh bien, je n'ai jamais rien vu qui put se comparer au travail de ce jeune homme. Il a devant lui un avenir immense.

« Ce furent les propres paroles de Du Tacq. Je le remerciai d'avoir caché son enthousiasme à Gustave, qui, exalté par l'éloge, n'aurait plus souffert que l'on prononçât devant lui le mot d'*étude*.

« L'éditeur avait raison. Les graveurs gâtaient ses plus belles œuvres ; il s'en désolait et courait tout Paris à la recherche de ciseleurs, comme un joaillier qui veut assortir des pierres fines. Il maigrissait de dépit et de chagrin quand les gravures ne rendaient pas fidèlement ses dessins. Il fallait voir alors l'enfant gronder et haranguer des hommes trois et quatre fois plus âgés que lui, parce qu'ils ne savaient pas leur métier. Il tenta même de leur apprendre à graver ; il leur donnait des instructions minutieuses sur un art qu'il n'avait pas appris lui-même. Quelques-uns le lui faisaient sentir peu généreusement ; alors il les quittait, exaspéré, et se décourageait en les voyant rire sous cape, après avoir accueilli froidement ses conseils.

— C'est parce que je suis si jeune et si petit, disait-il. Ne grandirai-je donc jamais ?

— Voyons, tu n'es qu'un enfant ; pourquoi n'en aurais-tu pas l'air ? Ne te chagrine pas. Tu vieilliras, je te le promets, et bien assez vite ! Dans quelques années, tu voudras paraître jeune, et tu viendras te plaindre de ce que je ne pourrai pas te rendre ton enfance.

— Oh ! Jamais, monsieur Lacroix, murmurait-il ; j'ai été trop souvent humilié de ce que l'on me croit trop petit pour me confier un travail sérieux. Il n'y a que vous et Philipon qui sachiez vraiment m'apprécier.

— Tu n'es qu'un enfant boudeur et mécontent, lui répondis-je, et assez niais, surtout, pour te tourmenter de bagatelles. Tu n'es pas reconnaissant des dons rares que tu possèdes, et si tu es pâle et chétif, c'est ta faute, tu travailles trop. Sois patient et ne t'irrite pas.

« Alors il me rangeait au nombre de ses ennemis, quelques rivaux d'art ; m'accusait d'être de leur parti, et non pas du sien.

« Naturellement, s'écriait-il, vous pensez que je dessine *tolérablement* pour un petit garçon, mais en toute sincérité, au fond de votre pensée, vous trouvez que M. ou N. valent mieux que moi. Vous pouvez me blesser, mais vous ne me dompterez pas ! Ces artistes, que vous me préférez, me sont réellement inférieurs. J'ai plus de talent dans mon petit doigt qu'eux dans toute leur personne ! Mais vous êtes tous ligués contre moi. » Et il se cachait son visage dans ses mains, avec tous les signes d'un désespoir exagéré.

« Je tâchais de le consoler, mais en vain ; l'accès devait s'apaiser de lui-même, et une nuit de sommeil y suffisait d'ordinaire.

« Il finit par tomber sur trois jeunes ouvriers aussi habiles graveurs qu'il était habile dessinateur, et dès lors je n'entendis que rarement des plaintes sur la mutilation de son travail. C'étaient des jeunes gens intelligents, très aimables et capables d'apprécier le génie supérieur de Gustave. Ils semblaient saisir, par intuition, les pensées de Doré. Une sincère amitié s'établit entre eux, et leurs travaux en gagnèrent plus de charme.

« Ce fut alors que Doré prit place parmi les meilleurs dessinateurs du jour. Ce qui avait, au début, fait douter de sa force, c'était son physique, qui plaidait contre lui. A dix-sept ans, il en paraissait douze. On l'aurait difficilement cru fils de la rude Alsace, si l'on n'avait su quel immense ouvrage il abattait sans se plaindre jamais de malaise ou de fatigue.

« Il s'opéra en même temps un changement dans son esprit ; il ne parlait plus de sa personnalité à lui, mais des grands maîtres classiques dont il contemplait les œuvres au Louvre et dans les musées. J'attendais toujours qu'il vînt me dire : « Monsieur Lacroix, vous avez raison, je sens qu'il faut étudier d'après nature et d'après des modèles. »

« J'attendis en vain. »

M. Lacroix me dit encore :

« Je voyais Gustave presque journellement, et j'observais que son découragement croissait avec ses succès. Un matin qu'il déblatérait, selon son habitude, contre l'un de ses confrères, homme d'un certain âge et artiste hors ligne, je ne pus m'empêcher de lui dire, sachant que ce confrère était parvenu à force de persévérance :

« Tu parles de M..., souviens-toi qu'il n'eut jamais un talent naturel ; mais il a travaillé de bonne heure et selon les méthodes voulues. Tu veux devenir grand, alors dessines d'après des modèles. Michel-Ange, Raphaël, Rembrandt, Rubens, de Vinci, ces maîtres qui t'enthousiasment, n'ont pas fait autre chose ; tandis que toi, qui n'es d'aucune école, tu ne sais pas ce que tu fais. Chacun t'accordera des idées, mais il ne suffit pas d'esquisser, il faut travailler avec des règles fixes ; et quant au nu, il est moralement et physiquement impossible de le peindre sans étudier d'abord sur le nu. »

« Il se fâcha.

— Des modèles, toujours des modèles ! Monsieur Lacroix, je vais vous confier un secret. Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, et j'ai souvent fait des études de tête ; mais mes vrais modèles, je les prends à l'École de natation, où j'en vois à peu près trois cents par jour. »

« Il me fit cette communication, les yeux pétillants de malice, sa colère était déjà tombée ; et il me regardait triomphalement, semblant me dire : « Vous voilà bien attrapé ! »

« Mais, lui répliquai-je, tu ne vois là que des hommes ou des jeunes garçons. Comment feras-tu pour l'autre sexe ? D'ailleurs, l'École de natation est le rendez-vous des obèses et des ventripotents. »

« Il hésita un instant, interloqué ; puis il reprit :

« Soit ! Mais j'ai toutes sortes d'hommes, de femmes et d'enfants en tête, et je connais parfaitement l'anatomie de chaque être humain. — Je la connais d'instinct. »

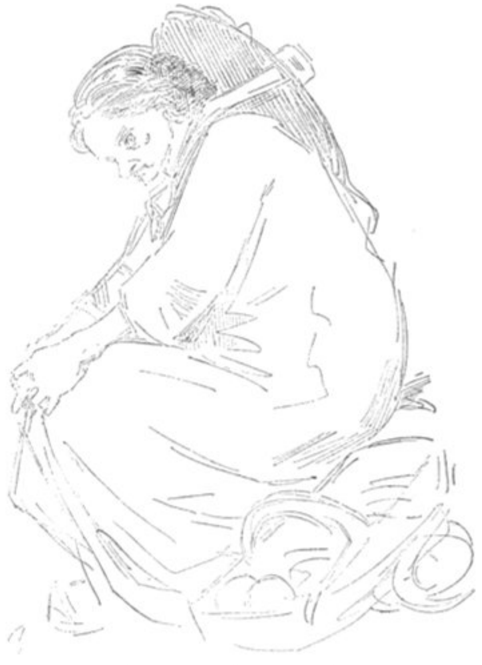
« J'en demeurai rêveur ; son aplomb me confondait. Enchanté d'avoir le dernier mot, il bondissait déjà comme un jeune étalon, marchait sur ses mains, et il finit par une voltige qui aurait ébloui un clown de profession. Que faire avec une nature pareille, tantôt homme, tantôt enfant ?

« J'observai cependant que, sans vouloir me donner la satisfaction de prétendre que j'eusse raison, il prouvait, par ses actes, que mes discours avaient pris racine dans le dur terrain de son entêtement. Il courut Paris, non pas en quête de modèles, mais de gravures, et il découvrit une merveilleuse collection de reproductions en taille-douce des dessins de Michel-Ange, de Rembrandt, de Rubens, etc. ; des gravures qu'on ne se procurerait aujourd'hui à aucun prix, et de si fidèles copies des maîtres, qu'elles étaient elles-mêmes des études d'une rare valeur.

« Quelques jours après notre dernier entretien, j'eus l'occasion de le féliciter sur un personnage qu'il avait dessiné et qui était si fort en avance de ses précédentes œuvres, que j'eus la conviction intime qu'il avait enfin suivi mes conseils. Il me regarda avec un sourire triomphant et me raconta l'histoire des gravures.

« Laissez-moi vous dire, fit-il, que je les ai toutes apprises par cœur et copiées de mémoire. »

« Il me montra, en effet, la collection complète de ses copies, et, parole d'honneur, plusieurs me parurent supérieures aux originaux. Elles étaient superbes et se distinguaient par une douceur de ton ravissante. Il était fier de ce tour de force, et il en parlait avec orgueil ; mais il s'obstinait toujours à ne point vouloir travailler d'après le nu. Je ne désespérais pas encore, encouragé par un premier pas dans la bonne voie.



Croquis du jeune âge
(extrait de l'album de Doré, 1840)

« Un jour, dans une conversation, je l'appelai *dessinateur*. Il se rebiffa, en me faisant observer qu'il était artiste et qu'il désirait être traité de *peintre*. Alors même que je n'eusse vu aucune peinture de lui, je gardai un silence prudent, persuadé qu'il me ménageait quelque surprise. Mais ce ne devait pas être de sitôt.

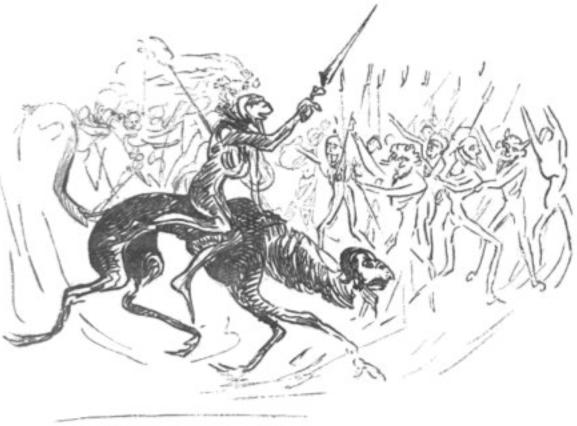
« A seize ans, il fit un séjour à Dieppe avec sa mère. Il y peignit son premier tableau, qu'il me montra avec orgueil ; le dessin était correct, le sujet gracieux, mais c'était peint dans une couleur uniforme. Un pêcheur amarrait sa barque avant la tempête ; penché, il maniait une corde ; il était gris comme le bateau, la corde et le reste. L'eau même était grise, les poissons eux-mêmes, s'il les eût mis en scène, eussent été gris. L'effet était singulièrement comique : je partis d'un éclat de rire.

« Tout à coup, il devint furieux. Je cherchai à lui représenter que nul être au monde ne pouvait se nommer peintre en façonnant des tableaux d'une seule couleur uniforme et, qui plus est, d'une couleur fausse.

« Ta composition est bonne, mais le reste ne vaut rien ; tu n'y entends pas le premier mot, pas même à préparer ta palette. Étudie et... »

« Ah ! C'est votre opinion ! S'écria-t-il indigné. Eh bien ! Attendez un peu, et vous verrez. Je vous dis que je ne suis pas né dessinateur, mais peintre ; moquez-vous tant que vous voudrez, cela ne durera pas. »

« A quelque temps de là, il m'invita à dîner chez lui, et il me conduisit à son atelier.



Croquis extrait d'un Dante illustré par Doré, âgé de dix ans, ayant pour titre “Voyage à l'Enfer”, 1842.

« Voilà, mon ami ! Qu'en dites-vous ? » Et il me montra une toile longue de deux mètres, haute d'un mètre et demi, sur laquelle il avait peint un délicieux paysage, charmant de lumière et d'ombre, ravissant de conception et excellent de coloris. J'avais renoncé à m'étonner avec lui, mais je ne fus pas maître de moi à cette vue.

« Comment as-tu fait cela ? J'ignorais que tu te fusses absenté. Où as-tu travaillé ? Dans quels champs ? »

« Je vous assure que l'éclat des fleurs qu'il avait créées était celui de la nature elle-même. Elles étaient si nombreuses et si variées, qu'on éprouvait l'ineffable sensation d'entrer dans une prairie fleurie et embaumée après avoir quitté une plaine stérile. Et cependant un singulier effet de brume prêtait à ce champ une étrange mélancolie. Une triste fleur, un coquelicot solitaire penché sur une haie, donnait envie de le cueillir.

« Il se mit à rire. « Où ai-je étudié ? Toujours la même chanson, mon ami. Nulle part depuis notre dernière entrevue ; mais, ce jour-là, en parlant de paysages, vous avez cité des vers charmants. Pendant que vous parliez, je voyais en pensée leur véritable signification. Oh ! Je n'oublie pas ce que vous dites, monsieur Lacroix. Ce tableau, ce sont vos vers de Virgile. »

« Il s'était rapproché de moi, et il me regardait en souriant de ses yeux caressants ; et lisant dans les miens mon immense stupéfaction, il s'en amusa comme un enfant, et commença incontinent la série de ses tours et de ses cabrioles, exercices par lesquels il se soulageait de toute tension d'esprit et qui témoignaient de sa haute satisfaction. Ma surprise était pour lui le plus flatteur des éloges.

« Pendant ses évolutions, je réfléchissais. C'était l'ancien conflit entre l'imagination et la réalité. Le fait existait : n'importe par quels moyens, naturels ou surnaturels, il avait fait une grande œuvre. J'étais touché par la délicatesse de cet hommage, cette attention à mes paroles. Eût-il vécu des siècles dans les champs de Virgile, y dessinant sans cesse, il n'aurait rien produit de plus beau et de plus vrai ; son tableau était le fruit d'une inspiration souveraine, le plus précieux et le plus rare des dons. L'arrêtant enfin dans ses gambades, je le pressai dans mes bras, et de mes lèvres s'échappèrent involontairement ces mots, que je n'avais jamais prononcés en sa présence :

« Gustave, je cède ; tu es un génie ! »

CHAPITRE IX

TRAVAUX — DÉSAGRÉMENTS D'UN VOYAGE D'AGRÉMENT — DU IER AU XIXÈME SIÈCLE

A dix-sept ans, Doré composa un volume fort intéressant intitulé : *Désagréments d'un voyage d'agrément*, illustré de vingt-quatre lithographies et de cent soixante-quatorze dessins, publié par Arnould de Vresse, et qui obtint une immense popularité. Une courte introduction nous apprend que M. Plumet, quincaillier retiré mais romanesque, demeurant avec sa femme dans un verger d'Auteuil, se rend un soir, avec elle, à l'Opéra. On joue *Guillaume Tell*, et l'air « Sombres forêts, » chanté par Mlle Nau, enthousiasme à ce point les Plumet qu'ils se décident à partir pour la Suisse.

On voit d'abord le couple chez lui, après la soirée de l'Opéra. Mme Plumet rêve de nymphes flottant dans les airs, entre des rochers à pic ; tandis que M. Plumet, la tête sur l'oreiller, sent son âme s'envoler sur des ailes vers les Alpes aux neiges éternelles. Le rêve de Plumet est très drôle. Le cœur pourvu de grandes ailes blanches, planant sur le quincaillier endormi, indique d'une façon tout originale son comique désir de visiter le pays de Guillaume Tell.

La suite des croquis nous montre les Plumet faisant leurs malles ; le mari gros, court et vieillot ; la femme grosse, courte et frisant la quarantaine. Leur chien les accompagne, et Doré se hâte de nous les montrer au milieu des montagnes, des touristes et des hôteliers. M. Plumet éprouve le besoin d'écrire ses impressions, et les plus spirituelles des illustrations rendent les descriptions de *Chamounix* et de ses environs. Les personnes qui ont visité la Suisse apprécieront surtout la file de mendiants sur la crête du mont, se perdant dans l'espace.

M. Plumet questionne le cocher :

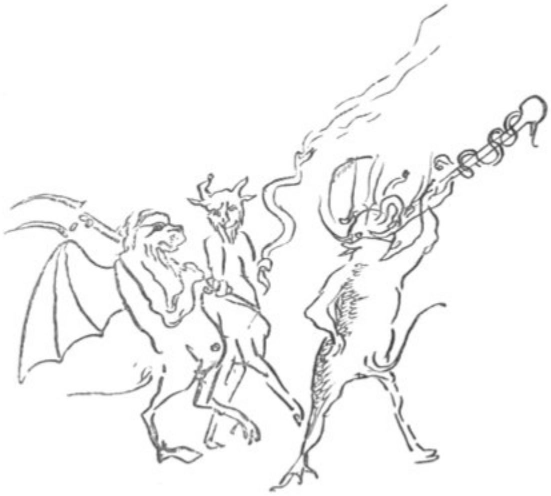
« Pourquoi y a-t-il donc tant de mendiants et de crétins dans ce pays ?

— Ah, vous savez, m'sieu, on ressemble toujours au pays ; quand il est vilain, on est vilain... » etc., etc.

Paris s'amusa longtemps des malheurs des Plumet ; aucun Français ne visita jamais la Suisse sans y penser ; les scènes étaient si grotesques et en même temps si réalistes, que le souvenir en restait ineffaçable. Ce livre est devenu fort rare ; il n'en existe probablement pas douze exemplaires ; les dessins en sont excessivement bien gravés, et plus que jamais la renommée s'occupa de Gustave.

Cette même année, il fit la *Ménagerie parisienne* pour le *Journal pour rire* ; *Les différents publics de Paris*, pour le *Journal amusant* ; et plus tard : *Trois artistes incompris, méconnus et mécontents ; leur voyage en province et ailleurs, leur faim dévorante et leur fin déplorable*. Ce volume parut aussi chez A. de Vresse, orné de vingt-cinq planches et de cent cinquante-cinq dessins. Dès qu'il l'eut terminé, il fit pour le *Journal amusant* : *Folies gauloises depuis les Romains jusqu'à nos jours*. Album de mœurs et de costumes, toujours avec le même succès. La rapidité de son exécution émerveillait ses éditeurs. Il suffisait de lui donner une idée ; aussitôt il la dessinait sur bois, et Paris se pâmait encore sur une de ses œuvres qu'il préparait déjà la suivante. Le démon du travail le possédait, et ses confrères, qu'il désespérait, n'avaient plus qu'un seul espoir, celui de le voir succomber à la fatigue. Mais il n'en fut rien.

Il travaillait pour le plaisir de travailler, et non pas pour le gain ; on le payait médiocrement à cette époque, et son extrême facilité de production lui nuisait ; les éditeurs en profitaient pour baisser les prix, disant qu'il inondait le marché. En cela, il manquait peut-être de prévoyance. Les éditeurs, qui souvent ont à presser leurs artistes, se demandaient quel était ce jeune homme toujours prêt, souvent en avance même au moment stipulé.



Croquis de Gustave Doré pour le "Voyage à l'Enfer", chapitre X (Strasbourg, 1842)

Le bruit qui se faisait autour de son nom le porta jusqu'en Angleterre. Mrs T. Warne et Cie lui envoyèrent une commande qu'il exécuta avec la même vertigineuse rapidité. *Two hundred humorous and grotesque sketches with eighty six plates and three hundred and two drawings by G. Doré*. Ce volume eut un immense succès, et cet hommage rendu à un Français par un pays qui possédait tant d'artistes éminents dans le même genre, flatta Doré, le stimulant à de nouveaux efforts.

Il se mit à une série d'esquisses qui prouvent la fertilité de son imagination et l'étendue de ses connaissances, sous le titre : *Historical pencil-*

lings ; or from the first century to the nineteenth, publiées longtemps après, 1865, par Hotten et Co, aujourd'hui Chatto et Windus.

Composés pendant ces heures de l'adolescence où tout est couleur de rose, où la lampe de l'artiste brûle toute la nuit, où l'espérance ouvre ses portes d'or, ces dessins sont parmi les plus remarquables qu'il ait exécutés. Les personnages et les costumes révélaient un archéologue sérieux, et il dut y consacrer plus de soins et de temps qu'il n'en mettait de coutume à ses œuvres.

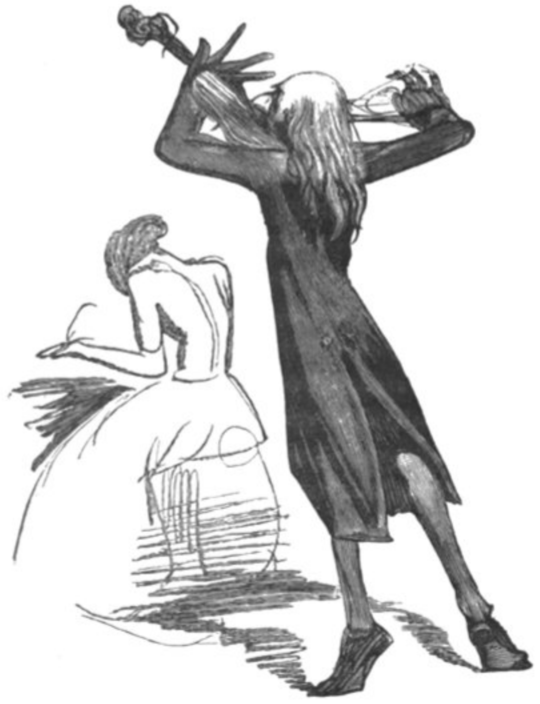
De la première à la dernière, ces scènes témoignent d'une puissance, d'une vérité et d'une instruction profonde. Il commence par *Un ancien Breton contemplant le costume de ses descendants* et finit par *Dandyism ruralizing* (L'élégance à la campagne). Dans le second dessin (*Culte druidique*), il nous montre en grand détail un sacrifice humain. Se détachant sur un fond de forêt sombre, la victime est couchée sur une pierre plate formant l'autel ; un druide prosterné prie les dieux de recevoir favorablement le sacrifice ; des spectateurs ivres de sang contemplent la cérémonie.

Des guerriers revêtus d'armures, des femmes les yeux agrandis par l'effroi, des enfants de tous les âges, des chiens de races diverses, des bannières, des bijoux et mille autres accessoires complètent un tableau décrit peut-être par César, mais créé certainement par l'imagination de Doré.

Plus loin, c'est *la religion au Ve et au VIe siècle*, avec des nobles seigneurs, vieux et jeunes, abandonnant les pompes mondaines pour se cloîtrer dans des cellules, des femmes belles et dignes, des vierges douces et tendres se consacrant à cette foi nouvelle, renonçant au présent pour acquérir les récompenses du ciel. Doré nous montre le lugubre cortège quittant les forêts solitaires pour passer dans la cathédrale : maigres et pâles ascètes qui n'ont pas mangé depuis de longues heures, disciples des premiers chrétiens, s'imposant le jeûne et les macérations.

Le dessin suivant révèle une phase nouvelle dans la chrétienté : *L'inquisition ayant recours à la torture par l'eau pour sauver les âmes*. La victime, la tête en bas sur une pierre inclinée, ingurgite par un entonnoir des litres d'eau qu'un bourreau verse sans trêve. Les juges du saint tribunal regardent, impassibles ; les inquisiteurs, masqués, sont groupés à l'entour, fixant par l'ouverture de leur cagoule leurs yeux cruels sur le supplicié ; l'horreur et la cruauté de cette scène barbare sont rendues d'une façon poignante ; on devine que, même après l'aveu extorqué par la douleur, le malheureux sera condamné à périr.

Le cinquième dessin s'appelle : « *Chevalerie errante au XIIe siècle*. » Gustave Doré conçoit un épisode qui doit remonter aux temps légendaires, car il est impossible qu'un œil humain ait jamais été témoin du spectacle qu'il nous offre. Une cavalcade de cavaliers armés de toutes pièces, montés sur des coursiers richement caparaçonnés, se ruent pêle-mêle au combat et à la victoire, la lance en arrêt, à la suite de l'impétueux guerrier qui les anime à la charge. Ils courent vers le but mystique de l'honneur, vers cette rivière éternelle qui coule limpide et calme au pied des murs de la forteresse crénelée, et porte sur son sein des galères antiques aux formes singulières, peuplées d'équipages fantômes.



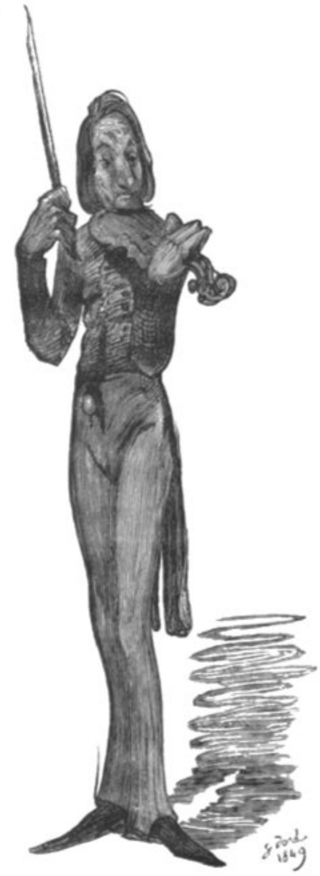
Premier croquis pour "Trois artistes incompris"
(Paris, 1847)

Je ne puis décrire en détail tous les sujets de cette collection remarquable ; mais je ne résiste pas au désir de les mentionner en courant : *Le jugement de Dieu* (sixième tableau), un combat en champ clos ; *Les droits du seigneur*, représentant une bergère fiancée à un paysan, dont le joli minois a captivé le vieux baron et lui a remis en tête certains privilèges féodaux du moyen âge. L'amoureux lutte entre les mains des valets du seigneur. Des porcs, stupéfaits, se vautrent sur la terre ; un chien, furieux de l'attentat, aboie avec rage ; mais la jolie bergère paraît absolument résignée à son sort. Au XIXe siècle, les grands seigneurs sont d'ordinaire irrésistibles ; ils ne l'étaient apparemment pas moins au XVe.

Le n° 8 est un tournoi dont la beauté est le prix (A. D. 1450), où figure William Peveril le grand baron, lord de Wellington ; une de ses nièces, Milette, est la belle pour laquelle les chevaliers concourent.

Le n° 9 représente une longue procession de seigneurs et de dames, dans la première période de la Renaissance, avec leurs valets et leurs pages, se dirigeant vers un parc magnifique. Doré avait peut-être à l'esprit François Ier et le château d'Anet, où le roi prodigue tenait si gaillardement sa cour et où la belle Diane de Poitiers, après avoir séduit le père, gouvernait le fils.

Vient ensuite un *Bal sous Henri III*, où les danseuses portent les énormes fraises de l'époque.



Croquis extrait de "Trois artistes incompris"

Le n° 11, *Surpris par la ronde, règne de Henri IV*, nous montre un ravissant tableau du vieux Paris. Une Juliette reçoit son Roméo, perché au dernier échelon d'une échelle de soie ; mais les compagnons du guet dirigent la lumière de leur lanterne sur le couple amoureux, et troublent ainsi leurs tendres roucoulements. Doré s'est donné carrière dans ce sujet, dont tous les détails lui sont familiers.

Dans le n° 12, intitulé : *Après l'édit de Richelieu contre le duel*, on voit la fameuse place Royale, où, au milieu de la foule pressée, six hommes se battent. Ce sont les trois derniers duels qui eurent lieu longtemps après la promulgation du décret de l'astucieux cardinal. Les costumes sont merveilleux d'exactitude et reproduisent fidèlement l'époque de Louis XIII.

Le n° 13 est *Une charge de chevau-légers sous Louis XIV*. Ces chevau-légers sont d'énormes coursiers ruant, se cabrant avec leurs gigantesques cavaliers. On dirait plutôt des centaures que des hommes ; car, dans l'immense confusion du tableau, il est difficile de savoir où le cheval commence et où le cavalier finit. Une intention satirique se fait jour ; le crayon du caricaturiste a exagéré les détails ; les revers des bottes logeraient une famille, et la queue d'un cheval écumant et essoufflé s'enlève comme un panache dans le ciel.

Le n° 14 : *Racine joué à la cour de Versailles*, nous apprend les modestes exigences de la scène de ce temps-là. Si Shakespeare jouait dans une grange, Molière et Racine n'étaient guère plus fortunés comme pompe théâtrale. Doré s'est plu à peindre la noble assistance avec une irritante symétrie. F. Wright a dit, en parlant : de ce sujet : « Les spectateurs sont admirables, ils ressemblent à un bosquet très régulier de lauriers soigneusement coupés et plantés. C'était le siècle des perruques. »

Une pastorale sous Louis XV (n° 15) fut sans doute inspirée à Doré par les romans d'Honoré d'Urfé, tous remplis de bergers idéals et de villageois idylliques. La bergerie de Doré a un certain charme mythologique, ses femmes semblent vêtues de nuages roses ; le mot *Amour* éveille en elles d'ineffables sensations, et leurs regards voluptueux jettent des flammes aux bergers respectueux agenouillés devant elles. Des agneaux échangent un baiser, de nombreux cupidons les contemplent, perdus dans les branches. Les moutons mêmes se conforment à l'étiquette de la cour et en ont la grâce digne et compassée.

Le n° 17 représente plutôt les coiffures exorbitantes en vogue sous Louis XVI que des personnages. Doré les détaille avec une étonnante variété et un fier persiflage.

Avec le n° 18, nous arrivons aux *Modes du Directoire : les Incroyables*, 1798, et nous assistons aux exagérations somptueuses des merveilleux et des merveilleuses du temps.

Dans *Corinne ou le charme de la voix*, on reconnaît le modèle que Doré se proposait : Mme de Staël et ses deux filles exilées à la cour de Russie. La célèbre femme auteur, debout à droite, tient une branche de myrte ; une de ses filles, en costume grec, joue d'une harpe aux mille cordes ; et la mère, se rappelant sans doute l'algarade de Napoléon, couve sa Corinne d'un œil plein d'extase. Mme de Staël, sans être belle, n'avait pas l'énorme embonpoint que Doré lui a prêté. Si elle pouvait se voir comme il l'a dépeinte, elle se dresserait dans son tombeau, pour redire sa triste plainte : « Je donnerais la moitié de mon savoir pour un peu de beauté, et je dirais encore que c'est pour rien. »

Le n° 19 exhibe une partie de plaisir, sur un des neuf bateaux qui peuplent le lac du bois de Boulogne. Un des membres de la société déclame des vers. Bustes rembourrés, tailles démesurément longues et minces : tout indique l'actualité de l'époque où le dessin fut conçu ; mais l'engouement et la gaieté, si bien représentés, sont de tous les temps.

« *Dix ans plus tard, où un changement de modes* » vient clore la série. C'est le tour du monde en vingt tableaux : des druides à l'an 1840, il y a loin. A l'arrière-plan, les druides ; au premier, nos contemporains. Doré s'est complu à réaliser, dans cet épilogue à la fois artistique et philosophique, la grande épopée des mœurs et des costumes du monde.

CHAPITRE X

DÉCEPTIONS — TRAVAUX — AMITIÉS

Pour terminer à sa satisfaction cette remarquable série, Doré dut faire une dépense considérable de recherches et de savoir, et par cela même, indépendamment de son mérite spécial et supérieur, elle reste une des plus curieuses productions de ce génie de quinze ans. Pas un de ces vingt tableaux qui ne soit un chef-d'œuvre ; l'inspiration en est géniale et féconde, l'exécution consciencieuse et heureuse. Mais il faut conclure du fait qu'ils restèrent si longtemps en portefeuille, que ce furent de ces malheureux travaux que, selon M. Lacroix, « Gustave offrit à des éditeurs différents, qui tous refusèrent de les examiner, à cause de l'extrême jeunesse de l'auteur. On se figure douloureusement le chagrin de l'enfant qui, après avoir travaillé si courageusement, voyait le fruit de ses veilles refusé et condamné à une longue obscurité. »

M. Daubrée raconte :

« A cette époque, Doré commençait à prendre sérieusement à cœur les déboires de la vie artistique : bien qu'il ne se plaignît jamais, ses déceptions empoisonnaient et aigrissaient son charmant naturel. Il ne voulait pas comprendre qu'à son âge il devait être patient et que le succès lui viendrait à son heure. »

Cependant, plus il se chagrinait, plus il s'acharnait à son œuvre. Une note qui accompagne ses planches historiques dit qu'elles ont été exécutées à l'âge de quinze ans. Il les commença la première année qu'il passa à Paris : travaillant alors pour Philipon, illustrant plusieurs volumes pour le bibliophile Jacob, et suivant les cours du lycée Charlemagne.

La chute de Louis-Philippe et la révolution de 1848, avec toutes ses horreurs, fournirent des sujets pleins d'intérêt au jeune artiste. Le lycée Charlemagne était situé au cœur du faubourg Saint-Antoine, dans le centre révolutionnaire ; les hautes maisons peuplées d'innombrables habitants, où chaque cour, chaque allée s'emplit en un instant des clameurs d'une foule surexcitée, débordant comme la lave sur les flancs du Vésuve, Doré, put dans ce quartier même, être témoin de scènes épouvantables. Un peuple furieux, insurgé contre ses despotes, se défendant jusqu'à la mort derrière des barricades improvisées ; l'insurrection se manifestant par des canonnades, des massacres, des révoltes militaires, des bâtiments enflammés ; le cri des blessés fauchés par la mitraille, les compagnies de soldats écrasant des masses d'hommes, de femmes et d'enfants en délire : tout cet ensemble sinistre offrait un spectacle plus monstrueux et plus saisissant que Waterloo ou Sedan.

Doré était à l'âge où de pareilles scènes font sur l'esprit une impression profonde. Il regardait avec le cœur et les yeux d'un patriote ; mais en même temps l'artiste étudiait cette tempête humaine, et voyait déjà dans sa pensée les groupes vivants et confus renaître sous son crayon. Jour et nuit, il était au plus fort de l'émeute, ne prenant jamais de notes, mais se pénétrant de chaque épisode de cette lutte suprême. Ce fut alors, sans doute, qu'il acquit son merveilleux talent de grouper ses personnages. Dans ses premiers croquis, on ne voit que deux ou trois figures réunies ; plus tard seulement, il introduit un nombre inouï de comparses dans ses tableaux. Ses admirateurs se sont souvent demandé comment, n'ayant jamais fait de campagne, il réussissait à peindre si fidèlement des champs de bataille et des combats. Il possédait cet art difficile de grouper les masses, et si on lui a reproché quelquefois des incorrections de dessin, on n'a jamais mis en doute la fécondité de sa force créatrice, ni le réalisme de ses sujets.

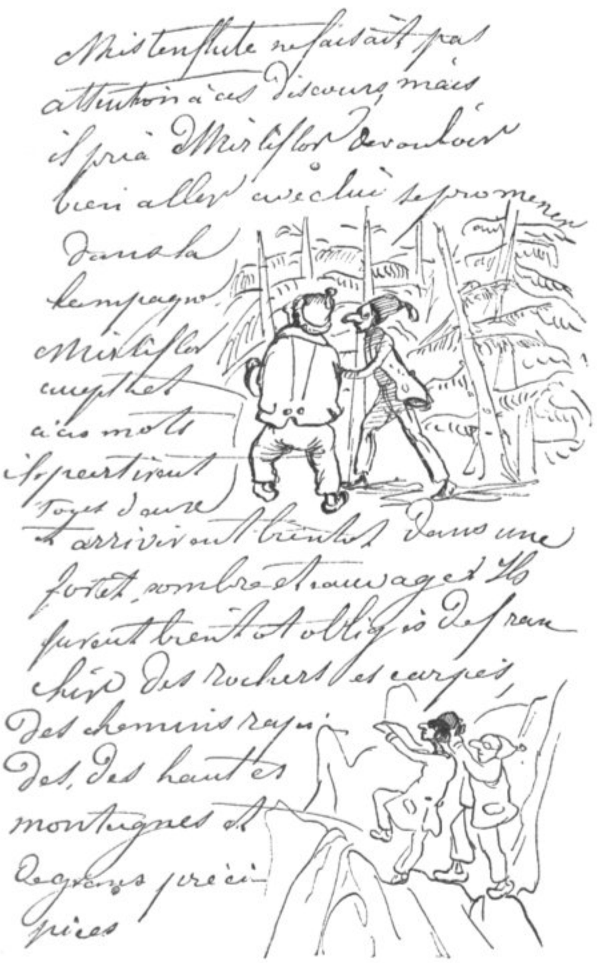
La révolution de 1848 lui fut un grand enseignement, et il lui doit ces études sur le vif qui l'ont immortalisé. Terrible, mais utile leçon.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les albums contenant les *Trois Artistes*, le *Voyage d'agrément* et les *Cartons historiques* sont extrêmement rares et hors de prix. M. Lacroix m'a dit qu'il ne possède pas un seul exemplaire de ceux de ses livres qui ont été illustrés par Doré, et dont il s'est pourtant vendu des milliers de volumes. La province, qui appréciait si vivement le bibliophile Jacob, a dévalisé la capitale.

Gustave Doré avait dix-sept ans. Il collabora avec Gëni pour des *Esquisses militaires* publiées dans le n° 9 des *Petits albums pour rire* et qui sont entre les mains de Philipon. Un autre succès populaire, *La vie d'une Parisienne, Marceline et autres*, n° 22 de la même collection, suivit de près. Cet ouvrage est si riche en idées spirituelles et comiques, que depuis trente ans on y puise sans cesse, et pendant un siècle encore on y trouvera des inspirations.

Chaque nouveau succès ravissait Gustave ; mais il avait trop d'ambition pour se reposer déjà, et, de plus, l'appellation de dessinateur commençait à le froisser. Continuellement devant le public comme esquissant sur bois, il craignait qu'on ne le considérât jamais autrement. Il faisait rire Paris, mais il aspirait à une vocation plus haute, et ne se contentait plus des triomphes du caricaturiste.

Toutefois, il publia encore la première partie des *Collégiens*, et la seconde partie, sous le même titre, en collaboration avec Bertall, qui toutes deux forment les n^os^ 32 et 36 des *Albums pour rire* ; sans oublier la planche qu'il fournissait hebdomadairement à Philipon pour le *Journal pour rire*.


Mistenflute ne faisait pas
attention à ces discours mais
il pria de Mirliflor de vouloir
bien aller avec lui se promener
dans la
kempagne.
Mirliflor
acepthet
à ces mots
ils partirent
Toyet d'ause
ils arriverent bientot dans une
forêt sombre et sauvage et ils
furent bientot obligés de fran
chir des rochers et escarpés,
des chemins rapi
des, des hautes
montagnes et
des gravés préci
pices

Le voyage de Mistenflûte et Mirliflor (vers 1840)

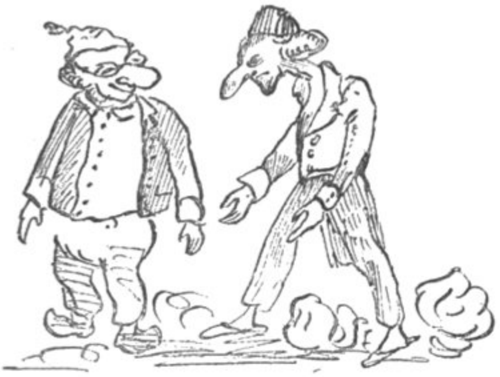
Dans son journal, Doré parle de son travail et des raisons qui l'y faisaient persévérer ; il nous apprend que de 1848 à 1853, il a produit des milliers de dessins, exclusivement des charges, parce que Philipon, son unique éditeur, n'en publiait pas d'autres. En 1853, il vit une porte de salut ; il demanda et obtint l'autorisation d'illustrer Rabelais, qui paraîtrait dans le même format et de la même manière que le *Journal amusant*. Il croit que c'est la première de ses œuvres qui ait fait réellement sensation et qui ait appelé sur lui les éloges de la presse.

Avec une modestie qui lui fait honneur, Doré s'exprime en ces termes sur une de ses productions les plus importantes ; mais comme il ne mentionne pas les deux publications qui précédèrent le *Rabelais*, j'en parlerai moi-même auparavant.

La première fut un livre de Paul Lacroix, illustré par lui de quatorze planches, intitulé : *Le Singe ou la Famille de l'athée*. Le bruit s'est accrédité que c'était là le volume qu'il illustra à quinze ans ; mais comme M. Lacroix parle d'un panier de planches de cent cinquante dessins vus chez lui, il est peu probable que ce soit le même, celui-ci ne contenant que quatorze planches. En parlant des œuvres d'un enfant de génie, on est disposé à le rajeunir encore davantage pour rendre ses efforts plus prodigieux. Quoi qu'il en soit, M. Lacroix et Du Tacq furent d'accord pour crier au miracle. Doré n'avait pas de quoi se plaindre ; dès ses débuts, il eut de chauds partisans, et plus d'un de ses admirateurs d'alors prophétisa la gloire future du petit Alsacien.

Sa fécondité lui nuisait ; le public, qui veut toujours être adulé, flatté, caressé, dépréciait ses œuvres par satiété, et se lassait de ce qu'on lui servît des mets plus nombreux qu'il n'en commandait. Plus tard il apprit à faire attendre le public et l'éditeur ; dès qu'il eut cette prudence, il réussit mieux.

Par une singulière coïncidence, à son arrivée à Paris, Gustave eut la chance de rencontrer trois littérateurs entièrement différents : un penseur, un romancier, un philosophe, tous trois également supérieurs, tous trois également attachés au jeune artiste : Edmond About, Hippolyte Taine, et le bibliophile Jacob.



Le voyage de Mistenflûte et Mirliflor (vers 1840)

Doré raffolait d'About, et des histoires à mourir de rire qu'il racontait au lycée ; histoires qu'on l'accusait d'inventer séance tenante, mais aussi spirituelles qu'invraisemblables. Pendant longtemps, le dessinateur et l'auteur de la *Grèce contemporaine* restèrent inséparables, et surtout au commencement leur amitié fut sans nuages.

Taine, contemporain d'About, eut constamment avec Gustave les relations les plus cordiales. Le jeune homme admirait cette puissante intelligence, ce solide et réel talent ; l'écrivain s'inclinait devant la brillante imagination et la versatilité de pensée et d'exécution de son condisciple : on me dit que sans jamais avoir été amis intimes, ils vécurent dans une mutuelle admiration de leur génie particulier, s'intéressant aux progrès que chacun d'eux faisait vers la célébrité et le succès.

Les meilleures œuvres de Taine ont été illustrées par Doré, et le temps que celui-ci leur consacra fut pour tous les deux une occasion de plaisirs et d'avantages réciproques. Le nom de Taine est associé aux plus belles heures que Gustave passa au lycée Charlemagne : aussi, jusqu'à sa dernière heure, garda-t-il les mêmes sentiments dévoués à l'égard de ce compagnon de sa jeunesse et de son âge mûr.

CHAPITRE XI

VACANCES — FLATTEURS — VOYAGE EN SUISSE — SÉJOUR EN ALSACE — FROISSEMENTS D'AMOUR-PROPRE

Chaque année, l'été venu, Gustave Doré prenait des vacances. Le changement d'air et de milieu, cette interruption momentanée de travail lui permettaient de se livrer le reste du temps à son labeur surhumain. On le recherchait beaucoup dans le monde ; le faubourg Saint-Germain lui ouvrait ses portes. Il allait à une demi-douzaine de réceptions le même soir, disait un mot aimable à la maîtresse de la maison ; puis, quand on cherchait l'artiste prodige pour le présenter à une notabilité quelconque, il avait disparu. Cependant, si on l'eût suivi, on l'aurait probablement retrouvé rue Monsieur le Prince, dans son atelier, travaillant passé minuit à ses planches, éclairé d'une petite lampe, oubliant le monde et ses triomphes, tout entier à son inspiration. En dehors de son art, il trouvait le plus grand plaisir à écouter de la bonne musique. On le voyait souvent rue Le Peletier, où les opéras de Meyerbeer, de Rossini, de Glück et d'Halévy étaient alors savamment interprétés. Il fréquentait aussi les Italiens, où Paris applaudissait Grisi, Mario, Lablache, Alboni, Viardot, Tamberlich et tant d'autres étoiles de premier ordre. Le « Tout-Paris » de l'aristocratie, du luxe, de la beauté et de la mode remplissait la salle, et dans la foule brillante on distinguait tous les célèbres critiques et les hommes de talent. Personne, peut-être, dans cette vaste assemblée, n'éprouvait plus que Doré une profonde satisfaction. Non seulement il savait comprendre et apprécier la musique, mais encore il chantait avec un sentiment exquis, d'une fort agréable voix de ténor. Il manquait rarement une première, surtout jamais celles de l'Opéra. M. B..., un de ses amis intimes, disait :

« Gustave a deux passions : le dessin et la musique. Un air de Rossini suffit à lui faire quitter son crayon, et l'ouverture de *Guillaume Tell* l'emporte dans les régions de l'extase. »

Non content de chanter, il continuait à jouer du violon, comme à Strasbourg ; et M. Vaucorbeil, exécutant distingué, depuis directeur du nouvel Opéra, lui donna quelques leçons. Où trouvait-il le temps de se distraire ainsi ? Eternelle question qu'on se pose devant cette existence si prodigieusement remplie, et que nul n'a pu résoudre. Il jouait pour son agrément, étudiait en secret, si bien qu'en peu de temps, en présence de ses rapides progrès, son maître lui avoua qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Ceci prouve son aptitude ; il manquait, cela va sans dire, de cette technique que l'habitude et l'expérience peuvent seules donner ; mais on s'accordait à dire qu'il jouait délicieusement, avec un grand charme et une singulière facilité d'exécution.

La musique lui fut salutaire en le reposant de ses fatigues. Rien ne lasse le cerveau comme de travailler toujours dans le même sentier, quelque fleuri qu'il soit : les deux arts de la peinture et de la musique, en alternant, lui donnaient une variété salutaire.

Doré ne réalisait pas assez toutes les ressources qui étaient en lui. Il ne faisait rien à demi, se donnant tout entier au but qu'il avait en vue, et ne s'accordant quelque répit qu'après l'avoir atteint. Sa ténacité était à la hauteur de son ambition.

Toutefois, on aurait tort de croire que, vu le succès éclatant de ses premiers débuts, Doré n'eut pas à lutter contre des obstacles réels et parfois décourageants. Il excita autant de jalousies mesquines qu'une jolie femme. Il n'est certes pas aisé de dire en ce monde : *Veni, vidi, vici* ; mais Doré l'avait dit, et il voulut le justifier.

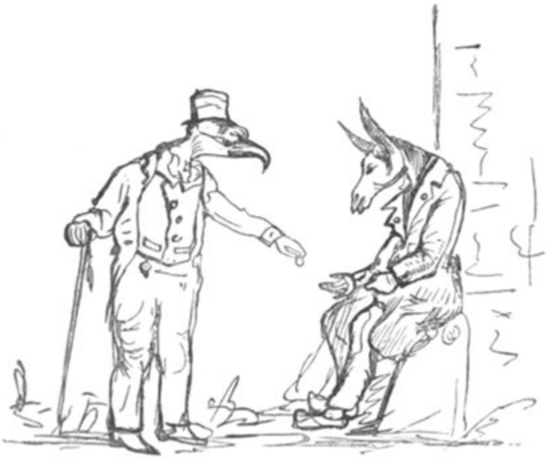
Le public de Paris est un public bien singulier. Peu importe l'individu ou la profession qu'il exerce, s'il plaît de prime abord, il est adopté d'emblée ; la question de talent est tout à fait secondaire. Cette indulgence relative et irraisonnée offre des dangers pour celui qui en est l'objet, elle est le fruit plutôt du caprice que du jugement raisonné : aussi l'homme supérieur seul lui résiste ; il grandit en dépit de l'hommage passager.

Avec cet instinct qui est à la fois le guide et le tourment des belles natures, Doré avait conscience de ces adulations et de cet engouement ; plus il était acclamé, plus ses préoccupations devenaient impérieuses. Comme tant d'autres, il voyait autour de lui des gens avides de lui dresser un piédestal, mais dont l'enthousiasme tombait dès qu'il s'agissait de l'y maintenir. Il ne rêvait rien moins que d'être tout ensemble da Vinci et Michel-Ange.

Franc, loyal et honnête, il ne déguisait pas cette secrète aspiration. La flatterie, toute vile qu'elle soit, n'en est pas moins habile ; elle sait toucher le point vulnérable. Doré était entouré de soi-disant *amis bien intentionnés*, mais profondément jaloux au fond, tâchant de se venger de leurs échecs en lui tournant la tête par des compliments imprudents ; dès lors, ne rencontrant pas ailleurs un culte aussi bruyant, sa vanité s'alarmait, et, après tous ses succès, il se lamentait d'être, à vingt ans, incompris et méconnu.

Harassé de fatigue, après une journée de flânerie par les rues, d'entretiens avec ses éditeurs et ses courtisans, il rentrait rue Saint-Dominique dans un état de surexcitation nerveuse causé par ces alternatives de dépit et d'exaltation. Mais là, plus heureux que beaucoup d'autres, il trouvait un intérieur confortable : une femme qui l'adorait et croyait en lui, qui lui tendait les bras, un cœur aimant et dévoué, prête à lui prodiguer ces mille consolations que la tendresse maternelle inspire, et qui tombaient comme un baume salutaire sur son amour-propre blessé, sur son orgueil froissé. Gustave n'était pas ingrat envers cette sollicitude constante de sa mère. Leur mutuelle affection le préserva du vice, des tentations qui cherchent à séduire l'artiste dans Paris. Il aimait son *chez lui*, il se sentait attiré, par les douces influences familiales, vers les récréations simples et les joies tranquilles du foyer domestique. La destinée lui fut clémente, en lui préparant ainsi les voies vers le seul bonheur intime et sincère qu'il goûta jamais dans sa vie inquiète et aventureuse.

Ayant terminé les illustrations de Byron et le temps des vacances étant arrivé, Gustave partit pour la Suisse, en compagnie de sa mère et de son frère. Son absence de Paris dura près de deux mois ; et comme il disait lui-même, il s'absorba dans le grandiose spectacle des Alpes.



La Charité, dessin original, inspiré d'une publication de Granville, "Les métamorphoses du jour"
(Strasbourg, 1842)

Cet amour des montagnes avait grandi en lui, comme sa tendresse pour sa mère, comme sa passion pour son art. En Suisse, il s'enivra de liberté, jetant au vent les entraves qui commençaient à l'enchaîner à Paris. Son intrépidité, son audace inquiétaient sa mère qui, écrivant de Chamounix, le 20 août 1853, disait à une amie : « Gustave m'effraye par ses excursions dans les glaciers. Néanmoins, il est revenu du Jardin en fort bon état, ainsi que son frère. Les guides prétendent que ce sont deux chamois. »

Après une phase d'enthousiasme, la réaction survient. Il faut croire que, même au milieu des grands pins et des neiges, il ne fut pas toujours dans les meilleures dispositions ; il songeait peut-être à de futures entreprises, se demandant s'il réussirait. Les plus hautes cimes ne parviennent pas à nous enlever au-dessus de la réalité, quand une fois la méfiance de nous-mêmes s'empare de nous. Il est évident que Gustave éprouvait ces défaillances, nées sans doute de la fatigue causée par son prodigieux labeur, durant l'hiver de 1852 et le printemps de 1853. Mme Doré écrivait encore de Chamounix : « Rabelais le distrait un peu. Il en est à sa vingtième planche. »

Ces quelques mots en disent plus qu'un volume.

Doré revint par l'Alsace, où il renoua des amitiés d'enfance. Rien de saillant n'y marqua son séjour. On le traita comme un mortel ordinaire, ce qui lui parut singulier après ses triomphes de Paris. Il s'était représenté l'accueil qui l'attendait dans sa patrie, et dans son désir de plaire, il avait exagéré les sentiments qu'il devait inspirer. Ceux avec lesquels nous avons été élevés voient difficilement ce qu'il y a de remarquable en nous. On reçut Gustave avec des démonstrations d'affection sincère, il est vrai, mais sans aucun éclat ; il était trop jeune pour apprécier à sa juste valeur la cordialité de ses compatriotes ; il avait oublié le proverbe qui dit que « nul n'est prophète en son pays ». Et au lieu de se féliciter des plus petites marques d'approbation, il se chagrinait de n'inspirer d'autres manifestations que celles d'une loyale amitié. Il était arrivé, fier de se présenter à ses anciens amis, comme un artiste de mérite, frappé au coin de la faveur parisienne, et il ne s'expliquait pas leur silence au sujet de sa position brillante, de ses talents, de son avenir. Il avait été absent quatre ans, et il ne se rendait pas compte que le mérite seul de n'être pas complètement oublié dans sa province constituait un flatteur témoignage, tout en son honneur.

Il rentra dans Paris, mécontent, avec les germes de découragement que ce séjour avait semés dans son âme : la blessure saignait, elle ne se cicatrisa jamais complètement. Ce fut la première et la suprême désillusion de sa vie. Il ne cessa plus de se considérer comme méconnu par ses compagnons d'enfance, et mésestimé de ses concitoyens.

Malgré ces amers soucis, il travaillait toujours, et au printemps de 1854, il acheva une œuvre qui révélait plus de réflexion et d'étude que les précédentes, une puissance d'exécution qu'on ne lui soupçonnait pas. Il en fut récompensé par un succès qui aurait dû le consoler de son humiliation imaginaire ; mais le souvenir de celle-ci était demeuré si poignant, que même, devant l'indiscutable et triomphante renommée de son *Rabelais*, il s'écria amèrement : « Je me demande ce qu'ils diront, maintenant ! »

CHAPITRE XII

RABELAIS — NOUVELLE SIGNATURE — NOUVEAUX TRAVAUX — VOYAGES

Après la publication du *Byron illustré*, qui parut en livraisons à 20 centimes[4], Doré se mit à illustrer une édition de *Rabelais*, publiée dans l'*Album pour rire*, également à 20 centimes le numéro.

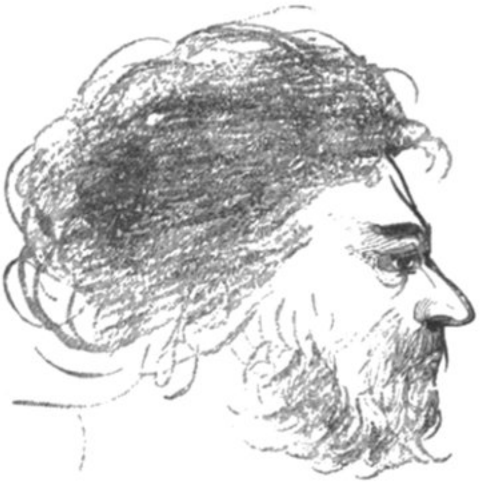
Les aventures de Gargantua et de Pantagruel ont épuisé la pensée humaine et renferment un trésor de sagesse et d'érudition. La France et l'étranger ont, depuis longtemps, fermé les yeux sur l'excessive liberté du langage, et il est aisé de comprendre comment Doré, avec son exquise appréciation du comique, ait été possédé de l'ardent désir d'illustrer les œuvres de François Rabelais.

Il venait d'avoir vingt ans lorsqu'il commença ce travail. Il semble merveilleux qu'ayant si peu de temps à sa disposition il soit parvenu à exécuter une œuvre aussi considérable, nécessitant des études approfondies du sujet. Il résulterait donc que ce fut une de ces surprenantes révélations du génie que chaque artiste de talent perçoit une fois dans sa vie, mais dont un petit nombre d'entre eux sait faire un aussi noble usage. Doré comprenait Rabelais, et son intuition lui dictait ce qu'il fallait interpréter et ce qu'il fallait abandonner. Il démontra sa compréhension des problèmes philosophiques et allégoriques du curé de Meudon, en leur laissant toute leur beauté mystique, sans tenter de les illustrer. Ce discernement fait autant d'honneur à son esprit qu'à son intelligence de dessinateur, et le servit admirablement.

Il a dit modestement : « Ce fut le premier ouvrage qui fit sensation et qui, par l'entremise de la presse, attira sur moi l'attention du monde. »

Paris retentissait de son éloge. Du premier dessin, où Gargantua déroule son parchemin devant les pygmées, jusqu'au dernier où « *Au bout estoit descript le pays d'Egypt, avecques le Nil et ses crocodiles, cercopithèques, ibicles, etc.* », ce livre est une succession non interrompue de scènes superbes, vivaces et palpitantes, parmi lesquelles ressortent, avec une surprenante réalité, des portraits faits — d'imagination ! Qu'on se figure la surprise et le bonheur des Parisiens, qui savaient Rabelais par cœur, de se trouver tout à coup confrontés avec ces personnages familiers, revêtus d'une individualité nouvelle, se mouvant dans le milieu qui leur appartenait. « Ce cabaret fameux où l'on montait de la basse ville par autant de degrés qu'il y a de jours en l'an » ; — le repas sur l'herbe ; — la danse pêle-mêle au son des flageolets ; — Gargantua allant à la messe ; — son arrivée à Paris avec son gigantesque coursier où, comme dit Rabelais : « *Il fut vu de tout le monde en grande admiration, car le peuple de Paris est tant sot, tant badault et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecques ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur évangélique. Et tant molestement le poursuivirent, qu'il fut contrainct soi reposer sur les tours de l'ecclise Nostre-Dame.* »

Et puis encore : Gargantua visitant l'église de Vède et la démolissant ; — ses aventures avec ses nobles compagnons Tripet, Hastiveau et Tocquedillon ; — la mort de sa femme et la naissance de son fils Pantagruel.



Dessin (1840)

L'un des dessins les plus vigoureux est celui de Gargantua pleurant sur la mort de Badebec. On voit sa face énorme encadrée dans une fenêtre noire, ses mains colossales crispées sur le rebord, ses traits convulsionnés par l'angoisse, les larmes jaillissant de ses yeux clos et tombant sur la tête de la foule comme de grosses perles oblongues, tandis que le veuf gémissait piteusement : « *Ma tant bonne femme est morte qui était la plus ceci, la plus cela, qui fut au monde. Et soudain il pleu-*

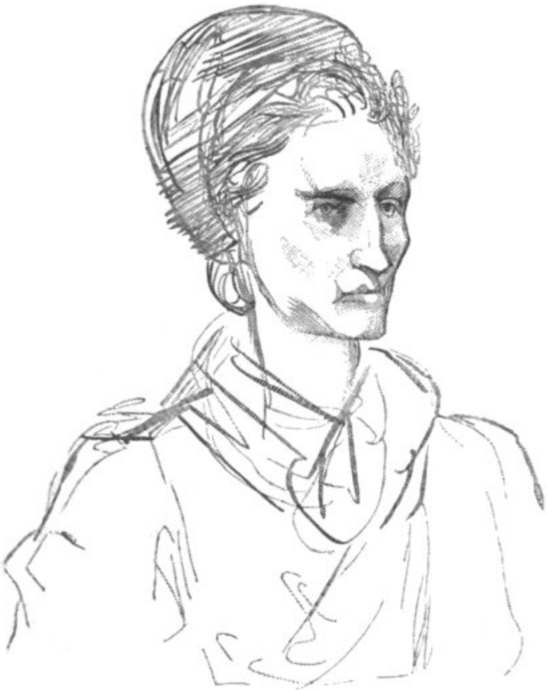
---

[4] Il paraît impossible de rien savoir de ce *Byron illustré*, sauf qu'il fut imprimé dans l'édition Bry, en livraisons à quatre sous pièce, sur papier tellement ordinaire que, probablement, pas une des planches n'existe à l'heure qu'il est. On tenterait en vain de se procurer cet ouvrage. Le docteur Michel Doré, neveu par alliance de Gustave, m'assure qu'il se trouve dans la Bibliothèque nationale, mais qu'il n'en connaît aucun autre exemplaire. Ces illustrations sont cependant fort importantes, comme étant les premiers dessins sérieux exécutés par Doré au temps où il n'était encore que caricaturiste. Le docteur Michel constate que l'on y trouve des merveilles de pensée et d'inspiration. Doré était un ardent admirateur de Byron.

M. Thierry, conservateur en chef de la Bibliothèque nationale, après de longues recherches, a fini par retrouver cette édition. Les dessins sont authentiques, mais ne portent pas sa signature, probablement parce qu'étant d'un genre nouveau, il hésita à apposer son nom sans être sûr de l'accueil que le public leur ferait.

roit comme une vache. » Je ne puis mieux faire que de citer les paroles de Paul Lacroix, au sujet de l'apparition de ce livre. Il me disait :

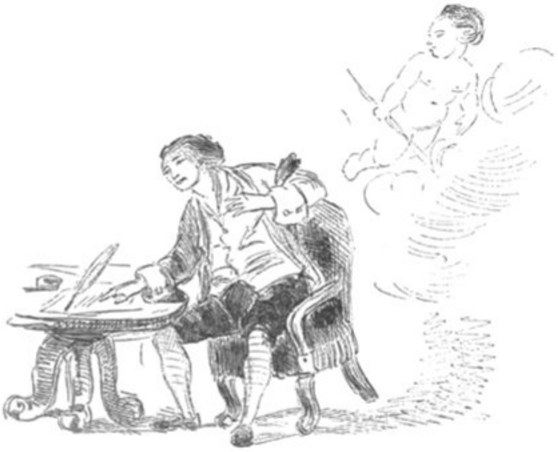
« Je ne puis vous rendre la sensation qu'il fit. On n'entendait que les noms de Doré et de Rabelais ; on ne parlait que du livre merveilleux, des illustrations plus merveilleuses encore. On ne voulait pas croire que l'auteur fût un jeune garçon ; on me jetait des démentis au visage ; j'avais beau dire que nul autre que Doré n'en eût été capable. Non seulement les dessins étaient remarquables, mais tout d'abord, on voyait qu'il ne leur avait pas été fait justice. En premier lieu, des ouvriers ineptes en avaient abîmé plusieurs, et en second lieu, le papier sur lequel ils étaient imprimés était tellement commun, que les effets les plus délicats disparaissaient. Gustave, en les voyant, se souvenant de ce qu'il avait créé, enrageait.



Dessin original
(extrait de l'album de Gustave Doré, 1841)

« Qu'importaient cependant le grossier papier, la reproduction imparfaite !... la conception puissante, la fantaisie phénoménale demeuraient. Les taches matérielles étaient impuissantes à déguiser l'éclat de l'astre qui se levait, étincelant comme un météore, sur Paris.

« Il m'avait communiqué qu'il lisait Rabelais, et que les œuvres du jovial prêtre le charmaient ; mais je ne me doutais pas que si vite il se mettrait à illustrer l'édition que j'en faisais. Il va sans dire que j'en fus enchanté, car j'avais foi en lui, et je tenais à lui fournir toutes les occasions possibles de se distinguer. Personne, plus que moi, n'a ressenti de joie en voyant, noir sur blanc, tous ces personnages extraordinaires : Gargantua, Pantagruel, Panurge, Epistemon, Triboulet, frère Jean, et la grotesque cohorte que notre imagination avait si souvent évoquée. Doré les logea dans des tours et des cavernes, dans des palais et des masures moyen âge, dans un cadre supérieurement dessiné ; mais surtout il les fit si vivants et si naturels, qu'en les voyant je riais comme je n'ai jamais ri en ma vie. Il venait d'éterniser le nom de Rabelais, et il était bien naturel qu'il en conçût quelque orgueil et que l'universelle acclamation de son talent lui tournât légèrement la tête. Il se publia tant d'éditions de ce livre, que les planches s'usèrent, et l'on regrettera toujours la rareté du nombre d'exemplaires qui subsistent comme preuve du plus colossal triomphe qu'ait jamais obtenu un adolescent de l'âge de Gustave Doré. »



Un étudiant au travail
(croquis d'une lettre illustrée)

MM. Chatto et Windus publièrent *Rabelais* en Angleterre, en grand format, contenant tous les grands cartons et beaucoup des plus petits dessins qui se trouvent dans l'original. Les planches usées dans l'édition Bry furent remplacées par d'autres tout aussi vigoureuses et, de l'avis de plusieurs, supérieures même aux premières. Le livre fut reçu du public anglais avec un vif enthousiasme, et la popularité de Rabelais s'en accrut davantage.

Lors même que Doré l'eût commencé en 1853, cet ouvrage ne fut publié qu'au commencement de 1854. En parcourant le volume, je fus frappé d'une irrégularité dans un des premiers dessins qui, au lieu de la signature usuelle : *G. Doré*, porte celle de *Doré D.*, qui signifie sans doute : *Doré dessinateur*. Est-ce à dessein ou non : on l'ignore ; mais il est certain que c'est la seule fois qu'il se soit servi de cette formule. Que se passait-il dans son esprit, en indiquant ainsi ce titre qu'il détestait, cette appellation qui lui semblait une injure ! Chaque fois qu'on la lui donnait, il la répudiait avec indignation.

Dans son journal, Doré dit que le succès de *Rabelais* inspira à divers éditeurs de faire des recherches dans la littérature du passé, afin d'y trouver quelques ouvrages dont le sujet comporterait le même genre d'illustrations, c'est-à-dire le moyen âge bouffon. Il en résulta qu'il eut à enrichir de ses dessins plus d'un roman de chevalerie : l'*Histoire du chevalier Jauffre*, *la Belle Brunissende*, *Fier à Bras d'Alexandre*, et ensuite la *Légende du Juif errant* et les *Contes drolatiques* de Balzac.

Pour ne pas épuiser la vogue par la répétition d'un genre analogue, il refusa carrément d'illustrer, comme on le lui demandait, Boccace, Brantôme, les *Cent nouvelles*, etc., etc.

La guerre avec la Russie venait d'éclater. Il eut alors l'idée de fonder un journal, qui donnerait journellement, pour ainsi dire, le bulletin des faits d'armes des troupes françaises et anglaises. Cette publication parut sous le titre de *Musée anglais-français*. Elle fut imprimée dans les deux langues, et des deux côtés de la Manche, les partisans de la glorieuse alliance des nations amies se la disputaient. « Exceptionnellement, dit Doré, le premier numéro fut celui qui causa la plus vive impression. » Le journal se termina avec la fin de la campagne de Russie.

Dans le catalogue des œuvres de Doré, il est fait mention de son *Histoire dramatique, pittoresque et caricaturale de la Sainte Russie*, d'après les chroniqueurs et historiens, Nestor, Nikam et Kharamsin (Paris, J. Bry, 1854, 207 pages, 500 dessins). Ces deux derniers mots donnent l'idée de ce travail prodigieux de l'esprit et de la main, qui, selon l'expression d'un contemporain, donnait le vertige à ceux qui voyaient Doré manier son crayon. Ses doigts volaient sur la planche, et il en dessinait une nouvelle avant qu'on eût pu croire la précédente terminée. Son imagination emportée était si admirablement servie par la fougue de l'exécution, que jamais il ne regardait deux fois ses dessins pour les corriger, sûr que son crayon avait fidèlement reproduit sa fantaisie.

Décrire le succès de la *Sainte Russie* serait revenir sur celui de *Rabelais*. Ces scènes brillantes venant avec une incroyable rapidité sur les talons de Gargantua excitèrent à la fois des transports d'admiration et des doutes incrédules. Cependant, nul autre que lui n'en fut l'auteur, et dans tout Paris personne n'aurait pu l'égaler en originalité et en finesse. Comme le dit M. Lacroix, « il était impossible de jamais prévoir ce qu'il ferait ; il jetait au public ses inspirations avec une prodigalité telle qu'une moitié du monde restait confondue d'admiration, et l'autre moitié muette de stupeur. »

Cette année-là, les vacances le retrouvèrent en Suisse. Mme Doré écrivait à M. Lacroix : « Gustave est fou de confiance et de joie ; il regarde les déceptions avec mépris. Il refuse absolument de revenir par l'Alsace et dédaigne ceux de ses compatriotes qui ne l'ont pas assez bien reçu la dernière fois. Je prends un suprême plaisir à contempler ses rêves d'avenir. » Il avait repris ses excursions dans les Alpes, car sa mère continue : « Les guides ont conçu pour lui une affection absolue. » Et plus loin, à propos des conseils que M. Lacroix lui adressait, elle ajoutait : « Il est immensément fier de votre intérêt pour lui, et cela le poussera dans la bonne voie, sans qu'il s'en doute. »

On en conclut qu'il n'était pas facile de diriger Gustave, ou même de lui donner des conseils. La prospérité ne l'avait pas gâté ; mais il ne pouvait s'empêcher de sentir, ce que tout le monde reconnaissait : qu'il était exceptionnellement doué, et que l'avenir lui appartenait. Il avait loyalement gagné ses lauriers, et l'on ne saurait le blâmer de les avoir portés avec quelque ostentation, et moins avec la dignité d'un homme que la joie d'un enfant.

Durant ce voyage, sa gaieté devait être contagieuse : car, dans aucune de ses lettres, Mme Doré ne parle d'inégalité d'humeur parmi les membres de la société, qui se composait d'elle, de ses trois fils et parfois d'un ami.

L'affection qui unissait cette famille était douce et touchante, non moins que le dévouement des fils pour leur mère.

La présence de celle-ci était toujours affectueusement accueillie : aucune excursion n'était agréable sans elle. C'était *mère* par-ci, *mère* par-là. Les trois garçons rivalisaient de soins et d'attentions. Gustave était son favori ; elle ne s'en cachait pas. Bien qu'Ernest fût l'aîné, il semblait le chef de la famille ; il se constituait le guide des voyageurs et décidait de leurs mouvements ; et cela sans exciter de jalousie, car ses frères, fiers de sa renommée et de son talent, s'estimaient heureux de lui céder la première place.

Ils se rendirent à Bellegarde, d'où Mme Doré écrit, le 7 août : « Pendant le mauvais temps, Gustave me fait de la musique. » Ce qui prouve que le fidèle violon l'avait accompagné. On se représente la douce entente qui régnait entre eux, et la façon délicieuse avec laquelle ils passaient le temps lorsque la pluie les retenait prisonniers : rappelant, ainsi que nous l'avons vu, les soirées de la rue Saint-Dominique, où Gustave jouait du violon pendant des heures entières, accompagné par ses frères, Ernest et Émile.

Ils allaient par plaines et par monts, en vrais touristes, Gustave n'hésitant pas de donner l'ordre de « plier leurs tentes comme des Arabes et de s'éloigner en silence. » Mine Doré écrit encore : « Mon féroce Gustave m'a fait changer mon itinéraire. Il me mène de nouveau à Chamounix, un endroit que je voulais surtout éviter. Un ami de Bourg lui a dit qu'Interlaken est comme un jardin anglais. » Et plus tard : « A Cologne (après avoir passé par Bruxelles), Gustave travaille de ses doigts et de son imagination. Son album est plein d'esquisses. Nous avons tout vu ; les églises byzantines, grecques, et tout ce qui s'ensuit. »

A la lecture de ce paragraphe, nous voyons d'abord que Gustave, malgré toute sa tendresse pour sa mère, ne subordonnait plus ses propres désirs à ceux de Mme Doré ; ensuite il est démontré que, malgré ses préjugés contre l'Alsace, il aimait encore suffisamment ses anciens amis pour désirer jouir de leur société ; et il faut noter enfin que son album était plein de croquis. Pour la première fois, il est fait mention qu'il dessinait alors d'après nature : chose nouvelle pour lui, sinon sa mère n'eût pas songé à en parler. Aussi, comme elle l'écrivait à M. Lacroix, « la famille était non seulement surprise, mais charmée. »

La même année, M. Daubrée se joignit aux Doré pendant leur voyage aux environs de Chamounix, et il s'exprime ainsi :

« Nous passâmes plusieurs jours ensemble, et je ne puis vous dire assez quel était l'enthousiasme de Gustave. Par un temps superbe, nous étions toujours dehors. Il restait en contemplation devant la beauté des sites, comme enivré d'admiration ; mais je ne le vis jamais prendre un croquis ou une note. Je lui demandai un jour, en riant, s'il n'estimait pas assez le paysage pour prendre la peine de le copier, et s'il ne songeait pas à le dessiner. Il me regarda avec une expression que je n'oublierai jamais, en me disant : « Ne pas l'estimer assez ? Attendez, mon ami, et vous verrez ! »

« Il ne fut plus question de croquis d'après nature, mais cette indifférence apparente me faisait pitié ; car nous passions par un pays d'une souveraine beauté, et j'appréhendais que Gustave, qui savait si bien rendre les scènes alpestres, ne perdît une occasion unique d'étudier la nature sur le fait. Le quatrième jour, le mauvais temps nous cloîtra dans une auberge de village ; Gustave ne se montra pas, et comme je dînai avec d'autres amis, je ne le revis même pas le soir. Le lendemain, avant le déjeuner, il me mena dans sa chambre avec un petit air de mystère, et vous jugerez de ma surprise lorsque je vis, éparpillés dans la pièce, plus de vingt dessins complètement terminés, de cette contrée dont je connaissais chaque pouce de terrain : les uns à l'huile, les autres à l'aquarelle, mais tous reproduisant exactement les sites par lesquels nous avions passé les jours précédents. Il n'avait oublié aucun point saillant ; bien plus, il avait jugé digne de son pinceau des points de vue négligés par les autres artistes.

« Tout en lui exprimant notre surprise, nous le félicitions chaleureusement. Il avait peint entièrement de mémoire, enfermé dans sa chambre pendant vingt-quatre heures consécutives ; je ne crois pas qu'il eût fermé l'œil une seule fois, et il mangeait tout en travaillant. C'était insensé ; nous fûmes obligés de le gronder. Mais il était si fier de notre étonnement, qu'il ne se sentait pas fatigué ; il proposa même une longue excursion, que nous commençâmes immédiatement après le déjeuner de midi.

« Je m'entretenais avec lui de ce qui me semblait une preuve de merveilleuse mémoire et de prodigieux talent. « Oh, cela n'est rien ! fit-il. Vous ne vous doutez pas, monsieur Daubrée, de ce dont je suis capable, mais je me connais et je ne trouve rien d'étrange à me souvenir de ce que j'ai vu ; j'aurais été plus surpris d'en avoir oublié quoi que ce soit. »

« Je maintiens, insiste M. Daubrée, que personne n'a jamais si bien peint les Vosges, parce qu'il en connaissait chaque recoin ; et, selon moi, sa façon de comprendre les paysages de la Suisse était supérieure à celle de tout autre. »

Un incident assez intéressant signala le passage de la joyeuse petite troupe en Hollande. Arrivé à minuit, à la frontière, Doré ne trouva plus son passeport. En vain donna-t-il son nom, le douanier impitoyable refusa de le laisser poursuivre sa route. Enfin, un rayon d'intelligence éclaira soudain le cerveau obtus de l'employé. En entendant répéter tout au long « Gustave Doré », il sourit malicieusement, comme pour dire : « Je vais l'attraper. » Et il s'exprima en ces termes :

« Si vous êtes réellement Gustave Doré, il vous sera facile de le prouver. Faites-moi un croquis de n'importe quoi. »

Les voyageurs, qui se plaignent quand ils ont seulement à montrer leurs clefs, s'apitoieront sur le sort du pauvre artiste condamné à évoquer la Muse, à cette heure indue ; mais Doré, tirant de sa poche un carnet, s'approcha d'une fenêtre et ébaucha un groupe qui conversait sous un réverbère. En quelques minutes, il rendit le dessin entièrement terminé à l'employé qui, chapeau bas, et tout en lui délivrant un nouveau passeport, permit à l'artiste et à sa famille de passer outre. Ce vigilant cerbère garda le dessin, qu'il montre avec orgueil. Je cite avec plaisir cet épisode ; c'est probablement l'unique fois qu'un douanier ait fait preuve de discernement et d'intelligence.

CHAPITRE XIII

PEINTURE — PARIS COMME IL EST — DÉBUTS AU SALON — LES SALTIMBANQUES — VIE DE FAMILLE

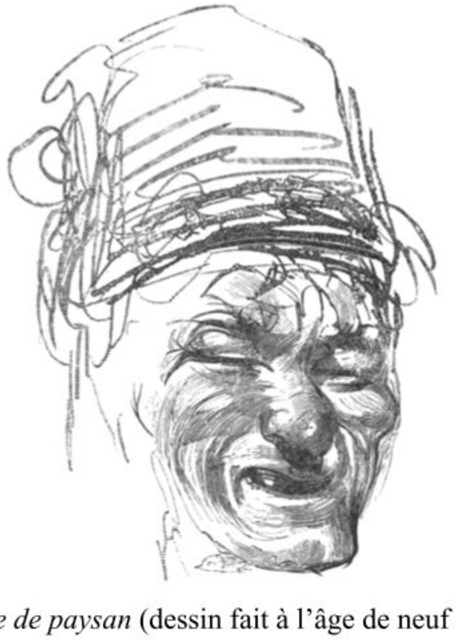
J'ai parlé trop sommairement, il me semble, des premiers essais de peinture de Doré ; mais il me paraît prouvé que, lors même qu'à son retour à Paris après ce voyage, il se fût remis à s'occuper d'illustration, ce fut bien réellement l'année précédente qu'il avait commencé de peindre. M. Lacroix parle d'une série de tableaux exécutés « lorsqu'il n'était qu'un enfant ». Il est probable qu'après la tentative de Dieppe, il a continué ce travail en secret ; mais il faut se rappeler que son frêle extérieur le faisait paraître plus jeune qu'il n'était en réalité.

J'ai eu l'occasion de voir une excellente photographie de lui, prise en 1853 ; d'après ce portrait, où on ne lui aurait donné que seize ou dix-sept ans, il est assis, légèrement penché en avant, une main passée sur le bras de son fauteuil, l'autre légèrement soulevée, un cigare à demi consumé entre les doigts. Le visage est saisissant ; son front était si haut que, l'ayant mesuré, on constata que la distance entre la pointe du nez et la racine des cheveux était plus considérable que celle du nez au menton ; cette singularité me frappa. Ses cheveux longs et d'une abondance extraordinaire étaient rejetés en arrière sur les tempes ; ses yeux profonds s'enfonçaient dans l'orbite avec une expression résolue et obstinée qui révélait les qualités dominantes de son caractère. Les joues légèrement creusées, les lèvres serrées prêtaient au visage je ne sais quelle expérience de la vie, en désaccord avec son extrême jeunesse, et semblaient dire : « Je me connais. » Le corps était mince, très maigre ; les vêtements flottaient. Si je parle ainsi en détail d'un vieux daguerréotype, la raison en est dans ces paroles énergiques de Françoise qui, me trouvant un jour en contemplation devant ce portrait, posa son doigt ridé sur le verre et me dit : « Vous regardez, n'est-ce pas ? C'est que c'est une bonne ressemblance. A cet âge-là, c'est lui, lui tout à fait, il n'y a pas à dire ! »

A cette époque, Gustave fit la connaissance de Théophile Gautier qui, comme ses premiers et illustres amis, exerça une grande influence sur le caractère du jeune homme.

J'en reviens à M. Paul Lacroix et au récit qu'il me fit de l'initiation de Gustave à la peinture. Depuis le Pêcheur gris de Dieppe, il s'était décidé à cultiver cette spécialité de son art ; il avait mis ses facultés à l'épreuve en se livrant à une foule d'expériences.

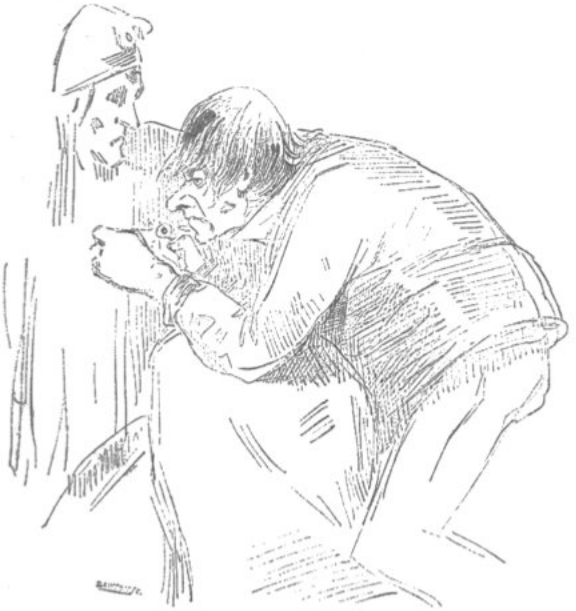
« Ne me parlez pas de ses premiers efforts, disait le bibliophile Jacob. Plus il produisait, plus il voulait produire. Je remarquai qu'à son retour de ses dernières vacances (1854), il avait du nouveau en tête, tellement il était gai et sur le qui-vive. Presque simultanément se développa chez lui une tendance que je regrettais de voir grandir en un jeune homme aussi admirablement doué : il conçut de l'aversion pour tous les dessinateurs, sculpteurs et autres artistes de cette catégorie. Quant aux peintres, c'était pire : les noms de Meissonier et de Gérome l'horripilaient ; quand on parlait devant lui des prix fabuleux auxquels atteignaient leurs toiles, il ne se possédait plus. Il ne voulait pas comprendre que les années et l'expérience mûrissent le talent et méritent le succès : mesurant l'approbation du public au sentiment qu'il avait de sa propre valeur, il ne cessait de se croire méconnu. Son exaspération fut au comble, lorsqu'il apprit que Meissonier avait reçu 200,000 francs pour un seul tableau. « Comment, s'écria-t-il, pour une chose pareille ! Regardez, moi, je sais peindre, je sais que je pourrais peindre mieux que lui. M'a-t-on jamais payé une seule de mes œuvres 200,000 francs ? Non ! et jamais on ne le fera. Le fait est que personne ne me comprend, je vivrai et je mourrai incompris ou mal compris, ce qui est pire. »



Tête de paysan (dessin fait à l'âge de neuf ans, extrait d'un de ses albums)

« Vous ne sauriez croire combien j'étais contrarié de l'entendre s'exprimer de la sorte. Quand ses boutades le prenaient, il était inutile de le raisonner ou de chercher à le consoler ; de lui représenter qu'il était insensé en se préoccupant des autres peintres, et en se rendant ainsi malheureux. Il persistait à se tourmenter, et je tremblais pour son avenir, si ce découragement et cette aigreur venaient à persister.

« Je m'étonnais du changement survenu dans ce naturel si gai, si tendre, si enjoué. Il était plein de sympathie pour tous, sauf pour les membres de sa profession. Durant cette triste phase, sa mère eut beaucoup à souffrir ; leur profond et mutuel amour eut seul le pouvoir de combler l'abîme ouvert devant lui. Sec et cassant avec les autres, Gustave avait pour Mme Doré une telle vénération qu'il semblait indifférent à tout autre sentiment. Elle pensait avec lui et pour lui ; il la consultait en toute chose ; cédant toujours à ses avis, lui si déterminé et si opiniâtre dans ses relations du dehors. J'avais espéré le voir s'adoucir et renoncer à railler les artistes et les peintres ; mais quelque temps après l'incident des 200,000 francs de Meissonier, je l'entendis attaquer cet illustre maître avec un redoublement de violence ; je ne lui cachai pas la honte que je ressentais en voyant un garçon de son âge se comporter ainsi, et je lui conseillai d'apprendre à se modérer. Au lieu de se fâcher, il me répondit froidement qu'il allait stupéfier le monde.



Dessin de jeunesse
(extrait de l'album de Gustave Doré, 1844)

« Je vais peindre une série de tableaux », continua-t-il « représentant les vilenies de Paris : vous savez, les vieilles rues, les misérables, les proscrits, et tant d'autres sujets de réalisme que j'ai médités ces temps derniers. Je me moque des autres artistes et de ce qu'ils produisent. Vous croyez que je suis jaloux de Meissonier ; vous vous trompez ; je suis au-dessus de sentiments aussi mesquins, comme je suis au-dessus d'hommes aussi insignifiants. Vous verrez ce dont je suis capable. Adieu, je vais travailler !

« Avant que j'eusse pu le questionner, il était parti ; me trouvant moi-même fort occupé ce jour-là, je n'eus pas le temps de réfléchir à ses paroles, je les oubliai comme tant d'autres projets plus ou moins fantaisistes éclos dans son imagination.

« Quand j'y réfléchissais, je considérais cette colère comme un aiguillon qui devait le talonner pour de nouveaux et plus puissants efforts.

« Quelques semaines plus tard, je fus invité à dîner chez lui, et il m'annonça qu'il avait à me montrer un nouvel ouvrage : « *Paris tel qu'il est* ». En sortant de table, nous passâmes dans l'atelier, et ma stupéfaction fut celle que j'avais invariablement ressentie chaque fois qu'il me préparait une nouvelle surprise. Il aimait les coups de théâtre et jouissait de l'effet produit sur ses amis par un tour de force inouï ou un résultat surprenant.

Paris tel qu'il est consistait en douze toiles colossales, quelques-unes hautes comme la pièce où elles se trouvaient, extraordinairement bien exécutées et peintes en moins de temps qu'il n'en faut à la majorité des artistes pour préparer leurs toiles et leurs pinceaux. Ses effets provenaient moins du coloris que de la façon dont il avait groupé ses personnages ; le dessin en était hors ligne. Chaque tableau était plus effrayant que le précédent, ils soulevaient le cœur à force de réalisme. J'avais peine à me persuader qu'il eût pu représenter de pareilles horreurs en si peu de temps. Comme je lui adressai de sincères félicitations, il me dit en riant :

« Eh bien ! Que pensez-vous de Meissonier maintenant ? »

« Ce n'était pas précisément la même chose : mais je n'eus pas le courage de lui déclarer qu'il y avait encore de l'écart entre eux.

« Le même soir, Théophile Gautier vint inspecter les chefs-d'œuvre.

« Mais qu'en ferons-nous ? S'écria-t-il. Quelle salle, quelle galerie du monde acceptera d'aussi révoltantes productions ? Elles sont trop indécentes pour les exposer ; trop grandes, trop réelles pour tomber dans l'oubli. Qu'en adviendra-t-il ? Elles puent la misère des recoins les plus vils et les plus infâmes de Paris ?... Qu'en fera-t-il ? »

« Gustave n'était, après tout, qu'un enfant ; ayant observé, il avait donné carrière à son imagination, et de mémoire il avait peint les tableaux qu'il nous montrait. Théophile Gautier et moi, nous parlâmes longuement ensemble de l'avenir réservé à ces toiles repoussantes. Le lendemain, Gustave nous dit :

« Ne vous inquiétez pas de ce qui en adviendra. Je connais deux Américains qui les achèteront pour les exposer dans leur pays. Je les ai fait voir à mes clients transatlantiques, et ils me les payeront 110,000 francs.

« Je fus charmé de cette nouvelle, et je le pressai de conclure. « Tu es en veine, Gustave, lui dis-je ; je te félicite, mais n’hésite pas ; dis à ces messieurs que tu leur cèdes tes tableaux à ce prix. » Il tomba d’accord, et nous allâmes consulter sa mère.

« Je vous ai donné une idée du caractère de Mme Doré et de l’influence qu’elle exerçait sur son fils : en voici un exemple. Il lui fit le même récit qu’à moi, et il lui conta la proposition des Américains. Aussitôt elle s’écria : « Alors, n’accepte pas. S’ils t’offrent 110,000 francs, c’est qu’ils sont prêts à en donner davantage. Demandes-en 140,000. Il est clair que des gens qui peuvent payer la première somme peuvent payer la seconde. »

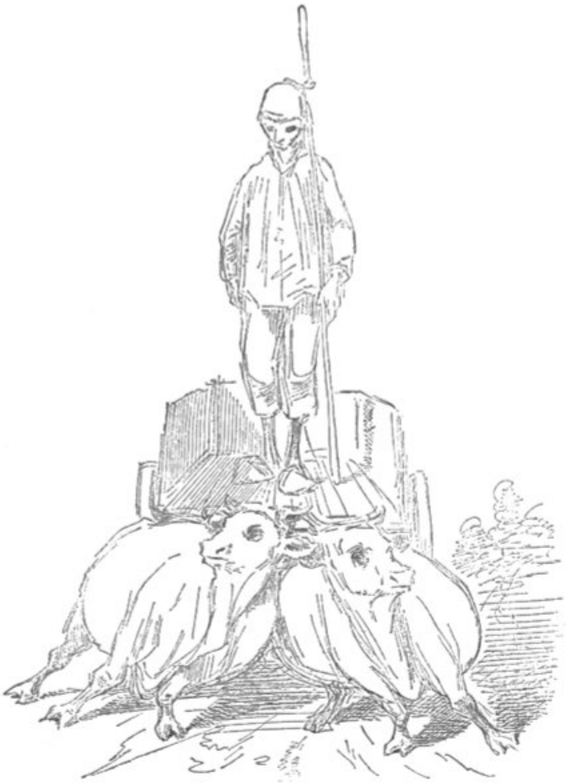
« Mais, chère madame, lui dis-je, cela n’est pas clair du tout, et l’un ne comporte pas l’autre. Ces hommes paraissent suffisamment honnêtes et disent carrément que tel est leur dernier prix ; c’est une belle somme, prenez-la. (Je tenais surtout à ce que cette série de tableaux sortît du pays.) Ne réfléchissez pas, mais décidez-vous tout de suite. Je désire savoir que l’affaire est conclue. »

« Mon ami, répondit-elle, avec une singulière candeur, je vous ai donné mon avis. Gustave est roulé par tous ceux qui ont affaire à lui ; sa mère seule apprécie sa grande valeur ; il est crédule, et comme un insensé il accepterait la première offre venue. Et vous, vous lui conseillez de manifester qu’il n’a pas son œuvre en haute estime, puisqu’il la laisse au premier offrant, au prix qui lui est proposé. C’est tout bonnement ridicule et hors de question. J’ai dit : 140,000 francs ; pas un sou de moins ! »

« Il est inutile de répéter tous les arguments qu’elle mit en avant, les précédents qu’elle invoqua ; il suffit de dire qu’elle ne céda pas d’un pouce, et qu’elle fut entêtée autant que femme peut l’être ; ce qui n’est pas peu dire. Elle finit presque par me convaincre que l’offre de 110,000 francs était une insulte pour son fils. Et je partis assez inquiet, car je me doutais que les acheteurs pourraient bien être de bonne foi. Le lendemain, Gustave les revit et demanda la somme fixée par sa mère ; ils refusèrent net, alléguant les frais d’emballage et de transport, les droits à payer à New York et les mille faux frais nécessités par la manipulation de ces toiles énormes. En un mot, ils regrettaient de ne pouvoir offrir un sou de plus.

« Cette collection était destinée à un panorama ambulant, peut-être à un cirque annoncé à grand renfort de tambours et de trompettes ; mais ce qui attirait Gustave, c’était l’idée de la réclame qui se faisait autour de son nom. Il voyait l’Amérique entière affluer devant cette œuvre, dont il avait déjà fait une idole. Il se voyait illustre en un jour, non comme dessinateur, mais comme peintre et placé, du coup, au pinacle de ses rêves. La question d’argent ne le préoccupait pas une minute ; quand il s’indignait parce que des confrères gagnaient de fortes sommes, l’intérêt matériel n’y était pour rien, seule la vision d’une infériorité présumée le hantait jour et nuit.

« Il écouta froidement les arguments des Américains, puis refusa de conclure sur les premières bases. Les paroles de sa mère retentissaient à ses oreilles ; son respect pour elle primait la vanité et l’amour-propre. Et les acheteurs furent éconduits.



L’union fait la force (premier croquis, 1845)

« Il raconta l’entrevue à Mme Doré. « Ils reviendront, dit-elle. Mon pauvre Gustave, tu ne connais pas le monde ; tu te laisserais plumer. Ils jouent au plus fin. Ils reviendront ! »

« Mais elle se trompait. Gustave attendit en vain. Les Américains, qui devaient le rendre célèbre aux États-Unis, ne donnèrent plus signe de vie. Cette déconvenue l’affligea longtemps, mais il n’y fit jamais allusion. Mme Doré fut vivement contrariée, et elle ne se fit pas faute de traiter les acheteurs disparus de gens de mauvaise foi, de misérables, de mécréants. Nul n’a jamais su ce que les tableaux sont devenus. Je suis porté à croire que, dans le premier moment de sa mortification, Gustave les détruisit lui-même ; Théophile Gautier est aussi de cet avis. Toutefois, il faut l’avouer, ces toiles constituaient de merveilleuses études de réalisme, et je ne suis pas sûr que celui qui les avait signées ait jamais rien produit de mieux en ce genre. »

Durant l’été de 1854, quelques-uns disent

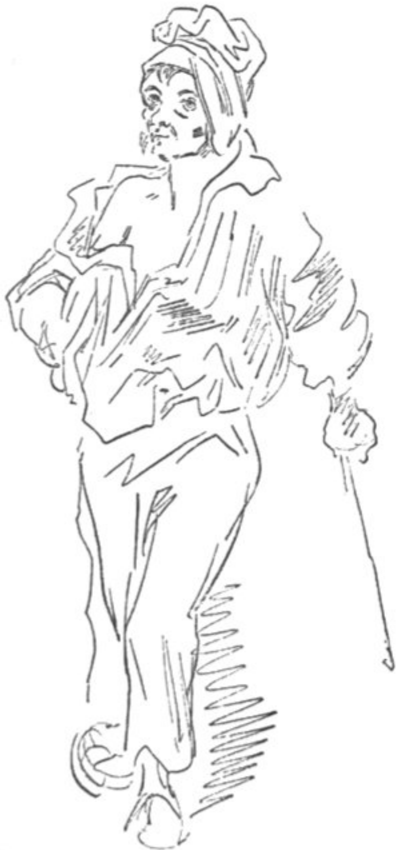
1855, Doré parut pour la première fois comme peintre devant le grand public ; il exposa au Salon deux tableaux : *L'enfant rose et l'enfant chétif* et *La famille de saltimbanques*. Le premier représente deux mères avec leurs enfants, l'une riche et bien portante, l'autre déshéritée de tout. Le second montre une famille de pitres forains échoués au bord d'une route, dans un état de complète misère. On voit le père aux yeux vitreux, dans un maillot pailleté ; la mère, dans ses jupes de Colombine, ternies, fripées ; les enfants ayant déjà l'air dur et avide, résultat d'un long apprentissage de malheur et de vagabondage. Cependant, la nature sourit derrière ce masque de dénuement ; un enfant dort paisiblement sur le sein de sa mère ; une lassitude touchante est indiquée dans la pose abandonnée des membres ; il porte la culotte de satin, les souliers de couleur, le maillot fripé, qui prouvent qu'il a joué son rôle dans le spectacle du jour ; un hibou, attaché par une chaîne à une table, semble protester, par le regard de ses yeux ronds, contre l'existence qu'on lui fait subir ; tandis qu'un pauvre roquet, orné d'une collerette et d'une robe à volants, fait le beau devant sa maîtresse, comme pour lui dire : « J'ai bien fait mes tours ; prends-moi, caresse-moi. » Une poignée de cartes à jouer, étalées à terre, disent que la bohémienne a interrompu la bonne aventure pour s'occuper de l'enfant qu'elle tient sur ses genoux.

Ce tableau est souverainement pathétique ; mais il ne rapporta aucun avantage à son auteur. La presse ne le mentionna même pas. Paris ne parut pas se douter que Doré, son dessinateur favori, se présentait sérieusement comme peintre, à un moment surtout où la ville était inondée de journaux de Bry, qui ne coûtaient que deux sous rendus chez les souscripteurs, et dont Gautier disait avec ironie :

« Comment est-il possible de croire au mérite de ces œuvres multipliées qui vous arrivent régulièrement chaque jour, sous forme de gazette ou de livraison, surtout si ce sont de vives, spirituelles et fidèles copies de nos mœurs et de nos excentricités, pleines de force, de verve et d'entrain ; originales en pensée et en exécution, exprimant nos goûts, nos caprices, nos lubies ; les vêtements que nous portons, les types de grâce ou de coquetterie qui nous plaisent, et le milieu dans lequel nous passons notre vie ? Qui donc croira à leur valeur ? »

Doré le peintre n'avait pas de chance contre Doré, le dessinateur ; et cependant, la peinture était son idole, son espoir de gloire ; tandis que l'illustration représentait seulement la renommée du jour et l'argent comptant.

Mme Doré dépensait largement les gains de Gustave. L'hôtel de la rue Saint-Dominique était dispendieux ; le loyer seul se montait à 10,000 francs ; le revenu de la veuve était mince, ayant encore diminué depuis la mort de M. Doré, à la suite de spéculations désastreuses dans lesquelles celle-ci s'était embarquée. Les deux autres fils ne gagnaient pas grand'chose. Gustave, lui, gagnait beaucoup et dépensait royalement, et ce qui était à lui appartenait à toute la famille. Il fit preuve d'abnégation, à cette époque, en se dévouant à une spécialité qui lui déplaisait, au lieu de s'adonner à la vocation vers laquelle l'ambition l'appelait. Il travaillait sans se plaindre à ses planches lucratives, et prenait sur son sommeil le temps qu'il consacrait à sa chère peinture. Mme Doré, dont il ne pouvait tromper l'instinct maternel, s'alarmait de cette application soutenue ; mais il plaisantait au seul mot de fatigue, et il se vantait de son tempérament de fer. Tandis que la mère se consacrait entièrement au fils, celui-ci n'aurait pas souffert qu'elle fût privée du bien-être dont elle jouissait du vivant de son mari, et il travaillait plus encore, afin d'y pourvoir, espérant qu'elle s'accoutumerait à ne manquer de rien. Mme Doré était, du reste, une ménagère économe, prodigue seulement lorsqu'il s'agissait de son cher Gustave.



Premiers dessins (1844)

Il paraît qu'elle et Françoise rivalisaient jalousement à qui lui donnerait le plus de soins.

« Mme Doré veillait la nuit pour l'attendre, me disait la vieille bonne, et avant qu'il s'éveillât le matin elle était déjà auprès de son lit. Elle ne me permettait presque pas de le servir, et pourtant il était mon enfant autant que le sien. Elle l'a mis au monde, mais je l'ai élevé, et malgré cela, bien rarement il m'était permis de faire pour lui ce que j'aurais voulu. Madame voulait examiner et raccommoder son linge, mais moi j'insistais, pour repriser ses bas, et même, à certains jours, on me refusait ce plaisir. »

D'un autre côté, M. Daubrée me racontait :

« Mme Alexandrine grondait Françoise de ce qu'elle travaillait tant. La vieille femme était sur pied du matin au soir, toujours affairée. Les seuls objets qu'elle ne se hasardait pas à toucher étaient les planches de Gustave, sacrées pour tous, et que le plumeau ne devait pas effleurer. « Françoise, disait Mme Doré, reposez-vous, vous vieillissez, et je puis gérer la maison. Vous semblez croire qu'elle ne sera pas assez bien tenue pour Gustave, comme si sa mère n'était pas capable d'y veiller. C'est monstrueux ! » Françoise eut un sourire de triomphe pendant que M. Daubrée parlait.

« Oh ! Oui, s'écria-t-elle, madame croyait qu'elle pouvait tout faire, et elle était bonne pour moi ; mais je savais mieux qu'elle comment M. Gustave voulait être servi ; il trouvait bien tout ce que je faisais pour lui, et c'était bien naturel. Ne l'avais-je pas soigné depuis sa naissance ?... D'ailleurs, madame était la maîtresse, et c'était à moi de travailler, je ne faisais que mon devoir. »

J'en reviens aux deux tableaux du Salon. Sa famille et ses amis ne possèdent aucune mention faite de ces œuvres. Gustave souffrit cruellement de l'inattention du public et du silence de la presse ; il concentra toutefois son chagrin au fond de son cœur et poursuivit bravement son travail d'illustrations ; ce fut une des rares occasions où il fit preuve d'empire sur lui-même, en ne se plaignant pas hautement de l'injustice de ses contemporains.

On ignore quel fut positivement le sort de *L'enfant rose et l'enfant chétif*, et celui de la *Famille des saltimbanques*. Goupil possède une reproduction de celle-ci, mais non l'original. Lorsque M. Lacroix vit ce tableau, il s'écria :

« Voici une des pages de sa série réaliste : *Les vilenies de Paris*. Je reconnais cette famille de baladins des rues ; l'exécution est meilleure, mais il n'a pu faire mieux pour le dessin. Il doit avoir étudié ces malheureux sur nature. Quelle misère ! Quel art ![5] »

CHAPITRE XIV

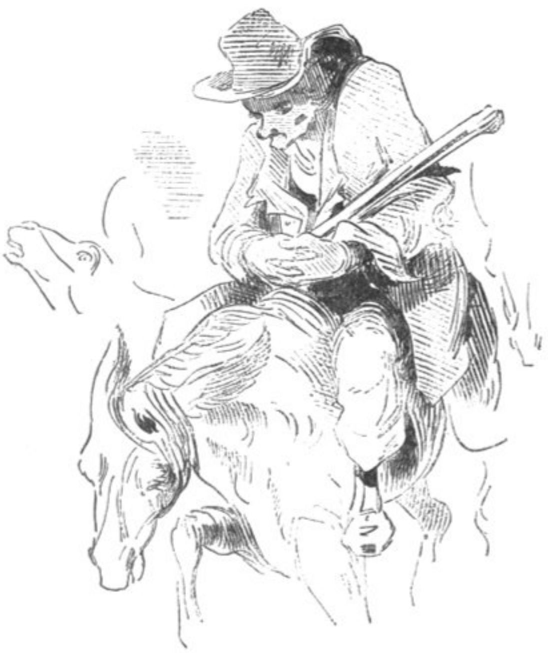
ACTIVITÉ PRODIGIEUSE — LISTE DES TRAVAUX EN 1855 — DORÉ EXPOSE POUR LA PREMIÈRE FOIS — DÉBOIRES

Durant l'automne et l'hiver de 1854, les multiples occupations de Doré lui laissèrent peu de temps. Il avait sur les bras trois ouvrages importants ; entre autres : *La chasse au Lion*, de Jules Gérard, publiée, en 1855, à la Librairie nouvelle, en un volume in-12, avec de nombreux dessins et un portrait de l'auteur. Il inaugurait un genre différent et, une fois de plus, faisait preuve de son étonnante versatilité. Les animaux, les arbres, les forêts, les sites sauvages, ressortaient avec une si rude beauté, que le public, en les voyant, disait que Doré n'avait qu'une spécialité, celle de réussir en tout. Il se trouvait à l'époque du succès, et, comme pour Aladin, sa baguette réalisait chacun de ses désirs.

Il n'est pas sans intérêt de connaître sa façon de travailler : il ne faisait jamais d'esquisse préliminaire sur papier ; mais il dessinait d'emblée sur le bois. Extrêmement difficile pour ses planches, il refusait toutes celles d'une qualité inférieure. Le bois devait être le buis le plus lisse et le plus blanc, et ce bois lui coûtait fort cher. Une planche de moyenne dimension valait 80 francs, et les plus grandes en proportion ; il en employait une quantité énorme, qui représentait un capital considérable. Il n'eut jamais l'idée de se servir de matériaux de seconde qualité ; au contraire, il avait une sorte de loyauté probe et innée qui le portait à exécuter la commande la plus minime avec le même soin que les œuvres les plus importantes. Doré ne faisait rien d'incomplet, et s'il y avait perte, c'était lui qui la supportait. Ayant en vue de porter la gravure sur bois à son extrême limite, il était résolu à imposer des idées qui, chez lui, étaient devenues des convictions. Il avait pour axiome que, pour faire bien, il fallait faire de son mieux. Il ne s'épargnait pas, sacrifiant de l'argent sur ses commissions, et se donnant corps et âme au public, avec une magnifique générosité. Il prétendait montrer au monde jusqu'où peut aller l'art du dessinateur, et consacrait à cette mission ses finances, son labeur et sa pensée. Obstiné, entêté, déterminé et infatigable, il eut la satisfaction de voir triompher la justesse de ses opinions. A cette époque, la gravure sur bois prit un développement qui devint presque une manie. Chaque auteur voulait un livre illustré par Doré ; chaque éditeur demandait de nouvelles éditions des œuvres anciennes, en collaboration avec lui. Le jeune artiste n'hésitait devant rien, emporté par cette marée montante du succès, qui pour lui se traduisait, outre la célébrité et la fortune, par des nuits sans sommeil, des journées fiévreuses, par un acharnement au travail qui lui faisait une existence de galérien. Un membre de sa famille, en me parlant de cette phase de sa vie, me disait :

---

[5] Doré doit avoir fréquemment reproduit les *Saltimbanques*.



Premiers dessins
(croquis extrait de l'album
de Gustave Doré, 1846)

« Je ne pense pas qu'en moyenne, pendant une année, Gustave ait dormi plus de trois heures sur les vingt-quatre. Il allait et venait, entre les auteurs, les journalistes et les éditeurs, dans une surexcitation qui ne se calmait jamais. Nous étions préparés à voir sa santé en souffrir ; nous avions peine à croire qu'un être humain pût concevoir et exécuter autant de travaux dans la limite qu'il s'imposait ; mais, chose inouïe, il ne se plaignit jamais d'aucun malaise, pas même d'un mal de tête : il travaillait, travaillait, travaillait ! »

M. Kratz demeurait rue Jacob, près de la rue Monsieur le Prince, où se trouvait l'atelier de Doré. En passant devant la porte de son ami, à huit heures du matin, Gustave montait et lui disait : « Arthur, viens me prendre à sept heures pour dîner, je serai tout le jour dans mon atelier. »

Durant des mois de suite, il y arrivait à cette heure matinale, travaillait jusqu'à une heure, courait à une gargote voisine avaler quelques bouchées, sans même s'asseoir, puis il retournait à ses pinceaux. Lorsque M. Kratz venait le chercher à l'heure convenue, il se fâchait d'être obligé de s'interrompre pour aller dîner. « J'en serais mort, disait M. Kratz ; et observez, je vous prie, que ce n'était pas un accident passager, mais depuis des années il en agissait tous les jours ainsi. Je le regardais assis à cette place, et je me disais que personne n'avait été esclave d'une vocation autant que lui. Jamais de mauvaise humeur, jamais indisposé. Il fit des miracles, c'est le mot, au début de son séjour à Paris. Après le dîner, il retournait à ses planches ; et à la lumière de sa lampe, il dessinait souvent jusqu'au jour. »

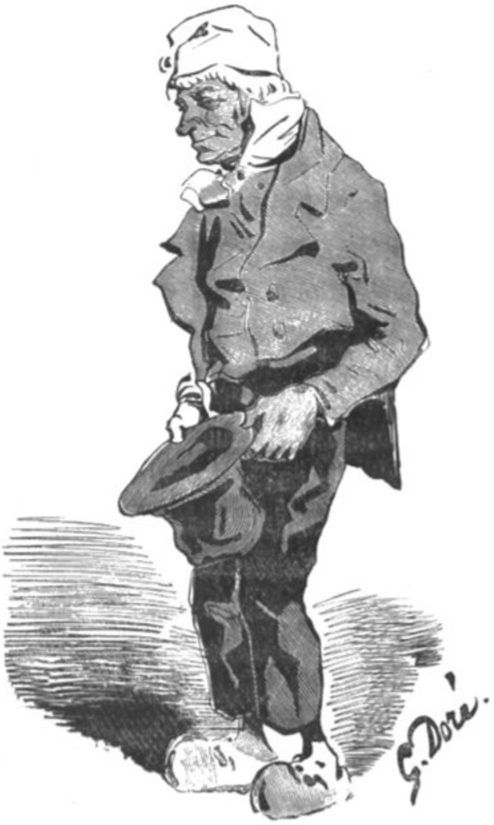
A l'appui de ce qui précède, il suffit de donner en détail le nom des volumes illustrés par Doré et le nombre des dessins qu'il exécuta en 1855 seulement. En premier lieu, les *Contes drolatiques* de Balzac, cinquième édition, ornée de quatre cent vingt-cinq dessins. Cet ouvrage fut publié par la Société générale de la Librairie, rue Richelieu, et dans le *Journal pour tous*.

Le notaire de Périgueux, Longfellow	1	dessin, page	8
Le docteur Trifone, Adrien Robert	“	“	65
Le rossignol, Anderson.	“	“	141
Les arrivages de blé à Odessa, Monnier	“	“	288
La reine de fer et la reine de soie, A. Neil	“	“	344
Le boxeur mort, W. Carleton.	5	“	347
L'héritière écossaise, Mackenzie Daniels	21	“	390
Leny et Lory, Alex. Neil	4	“	513
Les Agnes	1	“	141
Un ouragan en Russie pendant l'hiver	2	“	572
Noël	1	“	598
Calendrier 1856	1	“	624
Un mariage à distance, Phil. Audebrand	1	“	652
Le Président Brengels, Sleesk	2	“	669
Le carnaval	1	“	696
Un roi dans la Campine, Mücklingen	2	“	745
Le luthier du Tyrol, Michiels	1	“	767
Longchamps	1	“	866
Les émotions de Polydore Marasquin, Léon Gozlan	2	“	822
Voyage aux eaux des Pyrénées, Taine	65		

Je n'essayerai pas de décrire ces illustrations ; en parcourant la liste, on se rend facilement compte de l'étonnante variété de sujets qu'elle contient, et de l'immense dépense d'imagination qu'elle dut coûter à l'artiste. Les dessins faits pour le *Journal pour tous* ne sont pas du nombre de ceux qui exigeaient de longues recherches historiques ou un tour exceptionnel, comme, par exemple, les *Contes drolatiques* publiés en premier lieu à Londres par Chatto et Wendus[6].

Je ne m'appesantirai pas non plus sur les mérites de cette dernière œuvre : ce serait répéter, en quelque sorte, ce qui fut dit au sujet du *Rabelais*. Doré renouvelait, dans ses illustrations, l'effort de génie d'Honoré Balzac lui-même, avec cette différence, toutefois, qu'ayant compris Rabelais, il lui fut comparativement aisé d'interpréter les *Contes drolatiques*, tandis que ceux-ci n'auraient point suffi à l'initier aux « *Aventures de Gargantua et de Pantagruel* ».

Rabelais est excessivement risqué, mais profondément instructif, malgré sa licence ; les Contes drolatiques sont lascifs et spirituels, rien de plus. Doré avait donc devant lui une double tâche : concevoir un second ouvrage rabelaisien, à la fois semblable et opposé au premier. Son extraordinaire faculté d'invention lui vint en aide, son imagination lui suggéra la vérité dans l'infinie variété. Une fois encore, Paris émerveillé applaudit son idole ; ce jeune homme de vingt-deux ans, incessant, infatigable, incomparable créateur.



Strasbourgeois (dessin original, 1846)

Ces dessins produisirent un effet d'autant plus marqué, que la France venait de perdre le grand romancier qu'elle estimait comme une de ses plus illustres gloires. La popularité du jeune Alsacien s'en accrut. On répétait à l'unanimité qu'il était le premier dessinateur du monde, on criait au prodige. Cette enthousiaste admiration était d'autant plus flatteuse, qu'elle lui était accordée par le public le plus sévère de toute l'Europe.

Le voyage aux Pyrénées parut chez MM. Sampson et Lowe, de Londres ; le texte anglais par Henry Blackburn, et eut beaucoup de vogue.

En juin 1855, Doré, pour la seconde fois, se présenta devant le public parisien comme peintre. Il avait terminé quatre toiles : *La bataille de l'Alma*, *Le soir*, *La prairie* et *Rizzio*. Les trois premières furent acceptées à l'Exposition universelle et excitèrent un vif intérêt de curiosité et de controverse. Doré, le célèbre dessinateur, aspirait donc aux lauriers du peintre !

La bataille de l'Alma, la plus importante de ses toiles, fut la plus critiquée. Avant l'ouverture de l'Exposition, le bruit s'était répandu que Gustave s'apprêtait à concourir ; le nom de ces tableaux avait circulé, et About, en parlant de l'un d'eux, avait écrit que *Rizzio* serait un grand succès, et que Théophile Gautier partageait cette opinion. Doré comptait ses partisans par milliers ; mais dès qu'il s'agit de soutenir son talent comme peintre, il en vit diminuer le nombre, au point qu'il eût pu les énumérer sur les doigts d'une seule main. Toutefois, peu de jeunes artistes eurent comme lui, auprès d'eux, des amis sincères, des critiques aussi influents qu'About, Gautier et Paul Dalloz du *Moniteur universel.*

Théophile Gautier, en parlant de *La bataille de l'Alma*, constate que l'individualité disparaît dans un tourbillon ; que l'exécution est trop pressée ; il dit même « qu'à certains tons boueux l'on croirait que l'artiste n'a pas pris le temps d'essuyer son pinceau » ; mais il ajoute : « A travers les vapeurs brille un rayon de génie... le dessinateur a pris son rang. » A ses yeux, *La bataille de l'Alma*, avec ses défauts, n'est point une œuvre médiocre. Et il prononce les noms de Tintoret et de Velasquez, en parlant de certains détails étincelants dans le chaos général.

Edmond About regrettait que le *Rizzio* n'eût point été admis à l'Exposition ; mais il loua sincèrement et spirituellement *La bataille de l'Alma*; il applaudit surtout l'originalité qui, reléguant à l'arrière-plan les généraux et l'état-major, donnait la place d'honneur au soldat, aux chasseurs à pied, aux tirailleurs, aux zouaves. Il terminait en disant : « Vous n'imitez personne, mais avant peu le monde vous imitera. »

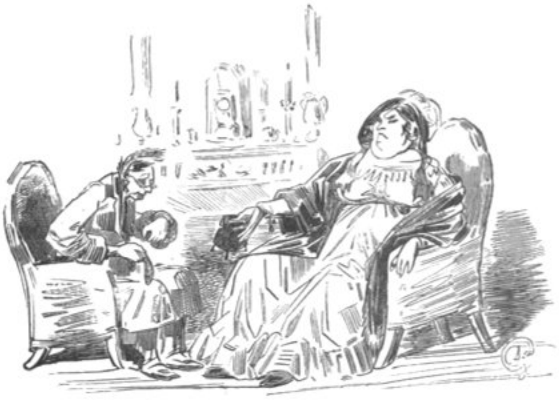
Ce sont là peut-être les critiques les plus justes du jeune peintre à ses débuts. D'après une observation d'About, qu'il fallait s'armer d'un télescope pour se rendre compte du mérite de ses tableaux, on peut conclure qu'ils étaient fort mal placés ; *Le soir* et *La prairie* surtout furent pendus dans les nues. Les meilleures places, comme dans toutes les expositions, reviennent de droit aux réputations faites ; les secondes aux célébrités en voie d'avancement ; et les jeunes artistes doivent s'estimer heureux d'être placés n'importe où. Cette routine, qui sacrifie les jeunes ambitions aux exigences de l'étiquette, justifie l'observation de l'Américain qui, tout récemment, au Salon, s'étonnait du grand nombre de toiles peintes par « M. Hors-Concours ». Mais tôt ou tard le vrai talent s'affirme, et eût-on pendu les œuvres de Doré sous les toits, il se serait trouvé une échelle assez longue et un homme assez résolu pour les atteindre et les désigner à l'attention de la foule.

---

[6] Cette publication des *Contes drolatiques* a été depuis longtemps supprimée en Angleterre. On ne s'explique pas cette prohibition, dans un pays où Rabelais jouit d'une liberté et d'une faveur particulières.

Le public n'avait devant les yeux que les trois toiles acceptées, tandis que Gautier et About avaient présentes à l'esprit les innombrables ébauches qui encombraient l'atelier de leur ami, et qui révélaient si clairement la main du maître. Paris s'inclina devant l'autorité de ces deux esprits distingués, en affectant la crédulité ; mais il se vengea sur le peintre de l'indulgence de la critique. Théophile Gautier l'avait baptisé du nom de Génie ; les Parisiens ne consentirent pas pour cela à devenir ses parrains ; comme un prince héritier d'un titre stérile, il n'en reçut ni les distinctions ni les émoluments. Le Jury ne lui discerna pas de médaille ; sa réputation ne s'en accrut pas. On parle de ses tableaux comme de cent autres ; l'illustre dessinateur de *Rabelais* et des *Contes drolatiques* était ignoré comme peintre. Ces tableaux ne furent pas vendus et revinrent à l'atelier, où la poussière s'épaissit sur leurs cadres. Quant au Rizzio, il demeura longtemps inconnu, et finit par échouer dans la Galerie Doré de Bond Street, à Londres. Malgré l'assertion de Gautier, « que Gustave ne prenait pas le temps de laver ses brosses, » le peintre avait consacré beaucoup de temps, de peine et de réflexion à ce travail ; il avait nourri des espérances qui ne se réalisèrent jamais, et durant cette Exposition de 1855, son amour-propre reçut une blessure dont il ne guérit pas de longtemps. Il s'était figuré que le succès qui l'avait poursuivi sur l'ancienne voie se jetterait à sa tête, s'il en prenait une nouvelle, il avait tant répété : *Aut Doré aut nullus* ! Au public parisien, qu'il était convaincu que cette devise était à jamais adoptée. Dans son froissement douloureux, les mots d'injustice, de cabale, de trahison lui montaient aux lèvres.

Avant de lui en faire un crime, il faut se rappeler que les premiers triomphes sont de dangereux précédents pour une nature impressionnable et nerveuse. La jeunesse ne croit pas aux échecs, et n'est pas cuirassée pour les accepter. Gustave Doré, véritable enfant gâté, agissait comme tous les enfants gâtés. Il prêtait tous les motifs possibles, sauf le vrai, à la froideur du public ; et il se désespérait parce que, s'étant placé lui-même sur un piédestal, on se refusait à adorer ce qu'il n'était pas encore, et ce qu'il se croyait sûr de devenir. Paris disait avec justice qu'il manquait de cette technique que l'expérience seule peut donner ; ce mot, qui s'applique à tous les arts et à toutes les professions, dit brutalement l'École, par laquelle il faut passer pour atteindre la perfection. Un artiste sans technique est comme une maison sans assises, comme un nom tracé sur le sable. M. Lacroix était jeune encore lorsqu'il conjurait Gustave d'étudier, de prendre des modèles, de copier la nature sur le vif ; il savait que pour atteindre à un légitime succès, il fallait y arriver par des moyens légitimes. S'il en était autrement, adieu aux longs apprentissages, aux heures énervantes de labeur, qui mettent des cheveux blancs sur les fronts de vingt ans. Si, sans avoir touché un pinceau ou étudié la peinture, on devient peintre, alors Raphaël et da Vinci étaient des imbéciles, et ceux qui marchèrent sur les pas de ces grands maîtres, des insensés ! Nous sommes dans un siècle de progrès ; toutefois on n'a point encore vu d'être humain atteindre les radieux sommets de l'art sans avoir péniblement et, pas à pas, gravi le rude sentier qui y conduit.



Dessin original (Paris, 1848)

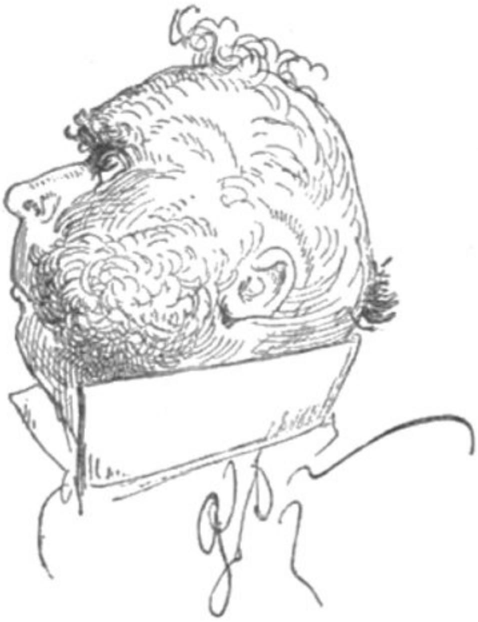
Il existe, il est vrai, des natures exceptionnellement douées ; mais plus Doré possédait de dons extraordinaires, plus il lui incombait de les cultiver. Le talent naturel ne suffit pas à faire franchir à l'homme de génie l'abîme qui sépare la volonté d'exécuter avec la faculté d'y réussir. Plus l'esprit est puissant, plus la nature est riche, plus le devoir existe ; se soustraire à ce dernier, c'est outrager l'art loyal, comme la loterie insulte au travail honnête.

Doré avait prouvé qu'il était seul entre un million d'hommes ; s'il avait suivi le conseil de Paul Lacroix, il aurait été le premier entre vingt millions. Tel qu'il était, il avait fait merveille en obtenant que ses tableaux fussent exposés, mais les dons naturels ne tiennent pas lieu d'études approfondies ; il ne trompait que lui-même, et les connaisseurs disaient : « C'est inné chez lui, mais il manque d'école. »

Comme je n'écris pas ici un traité sur l'Art, je ne veux pas chercher à définir ce mot *École* ; chacun l'interprète à sa manière. On sait ce qu'il signifie et ce qu'il signifiait en 1855, lors de la grande Exposition universelle.

Si Doré avait compris la portée de l'accusation alors dirigée contre lui, il se serait immédiatement mis à la réfuter par le seul moyen possible et légitime ; mais il était sincère dans son jugement sur lui-même, et ses convictions étaient si profondément enracinées, qu'il se trouvait dans l'impossibilité de les désavouer et de se rendre à une autre opinion. Il avait ses idées sur la peinture, et il s'y cramponnait ; il n'avait alors aucun désir de changer sa méthode, à laquelle il ne doutait pas de convertir ses adversaires. Il niait l'apprentissage de l'art, la nécessité du modèle ; ayant obtenu les plus brillants triomphes du dessin en suivant ce système, il s'obstinait à l'appliquer à la peinture. En pensant ainsi, il ne cherchait pas à s'éviter de la peine, car il travaillait du matin au soir. Ce principe bien arrêté était le résultat de sa façon d'envisager l'art, accru par cette immense confiance qu'il avait en lui-même. Jouissant d'une popularité rapide et extraordinaire, il avait la malencontreuse ambition de s'affranchir de tous les précédents, de fonder un art à lui pour la peinture comme pour l'illustration, un art n'appartenant à aucune école, et qu'on appellerait simplement « Doré ».

Dans un sens, il n'avait pas tout à fait tort, quand il s'imaginait que certaines personnes se liguaient contre lui. Il eut à lutter contre bien des jalousies, et au lieu de les considérer comme un hommage à son mérite, il s'en affligeait au point d'empoisonner sa vie ; il était trop inexpérimenté, trop las, trop excité, pour s'élever au-dessus des petitesses de sa vocation. S'il avait librement accepté une autorité autre que la sienne, il se serait évité d'incalculables tourments. Eût-il consenti à juger sainement la situation, il aurait compris que, pas plus que le monde, un peintre n'est créé en un seul jour. Mais il avait miné à fond un tempérament fougueux, épuisé déjà par une intempérance de travail, il commençait à entamer sa force physique, et il vivait au jour le jour sur le capital de sa jeunesse et de sa vitalité nerveuse ; moralement et matériellement il en souffrait. La tension fatigante causée par l'Exposition était à peine calmée, qu'il éprouva l'inévitable réaction, et après s'être consumé ainsi pendant une année entière, il sentit la nécessité de prendre ses vacances, et partit à la fin de l'été pour la Suisse, avec sa mère, ses frères et deux amis.



Tête type (Paris, 1850)

Mme Doré a dépeint à M. Lacroix quelques-uns de ses caprices et de ses soucis, dans les lettres qu'elle lui écrivait et desquelles j'ai extrait, par-ci par-là, quelques lignes, afin de donner un aperçu de l'état d'esprit de Gustave pendant ce voyage de 1855.

« Je ne puis assez vous dire avec quelle indélicatesse M. B... s'est conduit dans ces marchés de tableaux avec Gustave. Cela passe croyance. Pauvre Gustave ! Il est mortellement triste ! Il y a de quoi le pousser au suicide de se voir, lui, jeune artiste, continuellement dupé et joué. »

Il résulte de ce passage, que Doré avait d'autres travaux en mains, qu'il considérait assez importants pour les livrer à la publicité, et qu'il persévérait dans sa résolution de procéder comme par le passé. Le mouvement et le changement d'air ainsi que la quiétude d'esprit lui furent salutaires, et son naturel enjoué reprenait le dessus. Comme d'habitude il voyageait à l'aventure. Trois semaines plus tard, Mme Doré écrivait d'Ems :

« Mon pauvre Gustave n'aime pas à rester seul, donc je me conforme à tous ses caprices, ses exigences et ses goûts. En vérité, je ne puis qu'admirer son exaltation... mais je ne suis la mère que d'un artiste en embryon. En voyant, comme je le fais, d'innombrables châteaux en Espagne bâtis par sa jeune imagination, je me demande si tant de projets sont réalisables par un seul homme, quelles que soient sa capacité au travail et sa force de volonté. »

Doré avait donc retrouvé son humeur normale, et l'élasticité de son esprit l'emportait dans des rêves sans fin. Ce qu'étaient ses visions et ses projets, il le dit dans une de ses notes que je reproduirai en temps et lieu, car des circonstances se présentèrent durant le cours de cet été, qui jettent un nouveau jour sur la spontanéité et la versatilité de cette riche nature.

CHAPITRE XV

DALLOZ — VOYAGE AUX PYRÉNEES

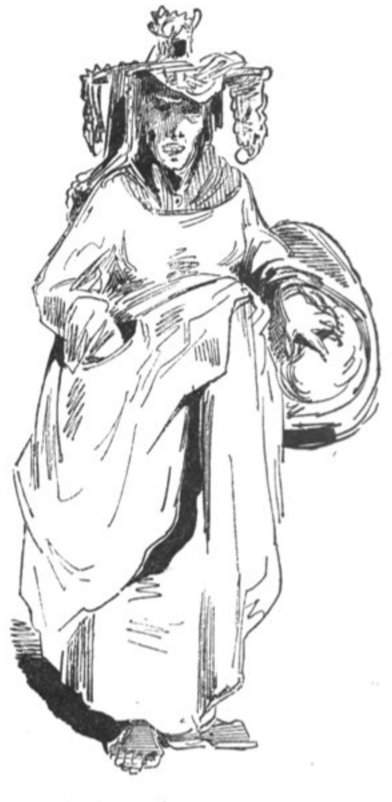
Doré, après avoir ramené sa famille à Paris, se décida à repartir pour le Midi, ayant à illustrer un livre intitulé : *Un voyage dans les Pyrénées*. Pour la première fois, il faisait marcher de front le plaisir et les affaires. Il avait toujours eu la chance d'être accompagné, dans ces excursions, par des parents ou des amis ; cette fois encore, il eut deux compagnons qu'il eût été difficile de surpasser en esprit, en instruction et en dévouement : Théophile Gautier et M. Paul Dalloz, le brillant éditeur du *Moniteur*, dont il n'a pas encore été question, mais qui n'en était pas moins un vieil ami de Gustave. Il éprouvait pour lui une de ces affections sincères et fortes qui croissent et grandissent avec les années. Dalloz aimait Doré comme un frère, et, par un étrange caprice de la nature, ils se ressemblaient au point d'être pris l'un pour l'autre. Dalloz reconnaissait à Doré plus de génie qu'à aucun homme vivant, et ne trouvait rien d'assez bon pour lui ; il ressentait à son égard une de ces parfaites tendresses, nées de sympathie et de désintéressement, qui ne calculent point, pour lesquelles le temps, l'absence, les sacrifices ne comptent pas ; qui ne voient rien au-dessus du bonheur de l'être aimé et qui semblent remplir le cœur tout entier.

Je me rendis, un jour, aux bureaux du *Moniteur*, uniquement pour parler à M. Dalloz de son cher artiste. Comme je l'ai fait pour le bibliophile Jacob, je lui laisserai la parole, en m'efforçant de rendre aussi littéralement que possible les expressions dont il se servit.

Il commença par un éloge éloquent de Doré comme homme et comme artiste. Sa voix, ses gestes, son regard trahissaient le plus profond attachement, et il s'exprimait avec une complète franchise :

« Gustave Doré, fit-il ; ah, mon cher Gustave ! Quel génie ! Je l'ai connu depuis son arrivée à Paris, en 1847 ; jugez donc si j'ai eu le loisir de l'étudier, de le juger et de l'apprécier. Notre amitié ne fut interrompue qu'une fois, et cela pendant une année. Nous nous prîmes de querelle à propos de peintures qui n'étaient dignes ni de lui, ni de son talent ; je le lui dis, et me prévalant de notre intimité, je le blâmai sévèrement. Il prit mes reproches en mauvaise part, nous nous séparâmes brouillés, et le hasard fit que de longtemps nous ne nous vîmes plus.

Je ne puis vous dire ce que j'en souffris ; je me disais : « Est-il possible qu'un homme de son intelligence et de son expérience puisse ainsi méconnaître l'intention d'un ami ! Comme si, en le critiquant, j’avais à cœur d’autre intérêt que le sien ! » J’étais jeune alors, bouillant ; sachant avec quelle loyauté je l’aimais, j’étais doublement blessé de la façon dont il avait reçu mes observations ; mais j’étais trop fier pour faire les premiers pas : vers une réconciliation.



(Paris, 1850)

« Un an après, comme je me promenais dans les Champs-Élysées, un fiacre passa si près de moi que j’eusse pu le toucher. Gustave Doré était dans ce fiacre. Nos yeux se rencontrèrent ; il me jeta un regard suppliant, donna l’ordre au cocher d’arrêter, sauta à terre et vint à moi, les larmes aux yeux, en s’écriant :

« Vite, embrassons-nous ! Je pardonne tes sévères critiques. Nous sommes deux imbéciles, une vieille amitié comme la nôtre peut-elle être brisée par une demi-heure de mauvaise humeur et une poignée de vérités ! »

« Inutile de vous dire la satisfaction que je ressentis. Pauvre cher Gustave ! À dater de ce jour, il n’y eut pas un nuage entre nous, et l’on ne saura jamais ce que nous étions l’un pour l’autre.

« Je me rappelle tant d’incidents de sa vie, que je ne sais par où commencer. Heureusement, il était si essentiellement gai, qu’il résistait par cela même aux fatigues d’une vie harcelée de travail et de surexcitation ; quand il n’était ni vexé, ni surmené, il voyait le côté drôle ou bouffon de toute chose. Nous passions, presque tous les étés, les vacances ensemble ; il me souvient tout particulièrement d’un voyage aux Pyrénées, à Biarritz et en Espagne. Vous savez qu’alors, en 1855, je crois, la Cour impériale était à Biarritz ; Napoléon III et la belle et jeune impératrice Eugénie y donnaient des fêtes splendides.

« Jamais nous ne nous sommes tant amusés. Théophile Gautier, Gustave et moi, nous étions comme des écoliers en liberté ; et Doré, qui avait la manie des tours de cirque et des voltiges d’acrobate, nous tenait en émoi par ses évolutions et ses contorsions ; nous étions préparés à le ramener estropié à Paris, mais aucun accident ne vint assombrir notre joie.

« Outre les fêtes du monde, Biarritz nous offrit des courses de taureaux. Doré raffolait de curiosité d’en voir une, et je partageai ce désir ; dès que le spectacle fut annoncé, il ne parla plus d’autre chose. La première course qui eut lieu devant la Cour fut si mal menée, que nos sympathies furent toutes pour les taureaux ; l’espada nous parut un monstre. Ce soir-là, nous dînâmes ensemble, et Gustave commença ses lamentations. Cette fameuse course de taureaux n’était qu’une inhumaine parodie ! Les toréadors des brutes, toute l’affaire ne valait pas le diable ! Bref, on aurait dit, à son indignation, que le spectacle avait été commandé expressément en son honneur, et qu’il était responsable du succès. Théophile Gautier, fort échauffé, somma Gustave de se taire et de ne pas dire de sottises : « Silence, jeune veau, cesse de beugler, ou je te coiffe de la soupière ! Tu ne t’y connais pas. Attends à demain ! » Jusqu’à la fin du dîner, Gautier fut pétillant de verve et d’esprit, mais Gustave ne parvenait pas à surmonter sa mauvaise humeur. Il alla jusqu’à dire :

« Je m’étais promis tant de plaisir que je n’en reviens pas !

— Grand Dieu ! fit Gautier, veux-tu nous laisser manger un peu ? Es-tu un bébé ou es-tu un homme ? Tu verras demain ! »

« Personne ne résistait à Gautier. Au dessert, M. Gustave consentit à se dérider, à abandonner le sujet des courses de taureaux et à redevenir bon enfant. Il sentait peut-être que les efforts redoublés du poète pour être aimable provenaient du désir de le distraire de son mécompte dont il était en partie la cause, en ayant peint sous de trop séduisantes couleurs le spectacle annoncé. Aussi, quand Gautier s’enthousiasmait, il n’y allait pas de main morte !

« Le lendemain, nous retournâmes au *Correo* ; le coup d’œil était véritablement superbe. L’Impératrice, dans tout l’éclat de sa beauté, était présente avec sa Cour, et l’amphithéâtre n’était qu’une mer rayonnante de visages épanouis. La course elle-même fut brillante. Le dernier taureau, aveugle d’un œil, se jetait de côté, ce qui embarrassait fort son adversaire, le matador.

« Celui-ci s’appelait Dominguez. Comme il se préparait à frapper, l’animal dévia et plongea ses cornes dans la cuisse du toréador. L’assistance se leva, en poussant des cris de terreur. Le blessé sortit lentement de l’arène ; nous le vîmes, à l’une des issues, bander sa plaie avec deux solides mouchoirs de soie, puis, avec une expression de résolution féroce, s’en retourner au taureau. Gustave était blanc comme un linge. Un banderillero agita sa cape, et Dominguez, au moment où l’animal allait l’éventrer, lui plongea son épée dans le cou, entre les épaules, jusqu’à la garde. L’animal tomba foudroyé. Je ne vous dirai pas l’enthousiasme général, au moment où Dominguez, ayant salué Leurs Majestés, quitta l’arène en chancelant. Gautier, Gustave et moi nous le suivîmes ; il se soutenait à peine, son brillant costume était souillé de sang ; il n’alla pas bien loin : nous le vîmes jeter ses bras en avant et s’abattre sans connaissance sur le sol qu’il avait ensanglanté. Tout le monde a entendu parler des courses de taureaux et des scènes palpitantes dont elles sont le théâtre ; mais Gautier donne la palme à celle-ci sur toutes celles dont il fut témoin. Comme on emportait Dominguez, il frappa sur l’épaule de Gustave, en disant :

« Eh bien ! Que penses-tu d’un véritable combat de taureaux, mon garçon ?

— Grand Dieu ! répliqua Doré. Quel spectacle, quelle audace ! Quel homme, et quel animal ! Dussè-je vivre mille ans, je ne l’oublierai jamais.

« De Biarritz, nous passâmes en Espagne. Je me souviens d’un petit bourg, Urrugne, où nous nous amusâmes royalement. Nous allâmes chez un antique loueur de voitures, nous y louâmes un carrosse d’apparat, auquel nous fîmes atteler ce que l’écurie fournissait de mieux en chevaux, et nous parcourûmes la ville en grand équipage. Gautier conduisait ; Doré et moi nous étions assis derrière, comme des valets de pied. Il faisait une chaleur atroce, le soleil dardait sur nous ; mais ayant commencé, nous étions décidés à poursuivre. Le carrosse était hermétiquement clos ; nous nous donnions de grands airs d’importance, et bientôt la foule se mit à nous suivre, criant : « Place aux illustres voyageurs ! » Gustave et moi, nous nous tenions les côtes pour ne pas éclater de rire ; et Gautier, énorme, soufflait sur le siège. Après avoir parcouru toutes les rues, nous fîmes halte devant la principale auberge. Gustave sauta à terre, ouvrit la portière, avec des saluts exagérés, et disparut dans l’hôtel. Nous le suivîmes, et la foule attendit curieusement, pour voir sortir du carrosse les nobles voyageurs ; enfin, s’enhardissant, ils découvrirent que la voiture était vide. En somme, malgré leur déception, les spectateurs prirent cette plaisanterie en bonne part. Gustave, que ce bon tour avait mis en verve, se livra à sa distraction habituelle, marcha sur les mains, bondit sur les tables et fit une série de sauts périlleux étourdissants. Lorsqu’il eut fini, il s’assit, en se frottant les mains de satisfaction. Ce grand artiste avait la naïveté d’un enfant et la laissait voir.

« Ce fut au retour de cette course en Espagne, qu’un soir, chez Gautier, une dame, en lui parlant de l’Andalousie, lui dit : « Maintenant, monsieur Doré, vous allez nous donner de nouveaux Vélasquez, je suppose ? »

— Je regrette de vous dire que non, madame, répondit Gustave en s’inclinant. Au contraire, je vais vous donner de nouveaux Doré. »

CHAPITRE XVI

NOUVEAUX TRAVAUX — LE JUIF ERRANT — L'ENFER DU DANTE

Après ses vacances, Doré se remit au travail et commença l'année 1856 par son « *Fier-à-Bras d Alexandrie, légende nationale*, traduite par Marie Lafon. Librairie nouvelle, 1 volume in-8°, 123 dessins. » Bientôt après parurent *Mémoires d'un jeune Cadet*, par Victor Percival, avec quarante-huit illustrations ; et enfin, *La Légende du juif-errant*, avec prologue et épilogue de Pierre Dupont, préface et notice bibliographique de Paul Lacroix, et ballade de Béranger, mise en musique par G. Doré, publiée par Michel Lévy en un volume grand in-folio.

La réception accordée au *Juif-errant* le vengea de l'insuccès de ses peintures l'année précédente. René Delorme en parle ainsi :

« Le *Juif-errant* est un événement dans la vie de l'artiste : il inaugure une manière plus large, un dessin dont les tonalités trahissent une main de peintre. Voici les premières grandes compositions en noir et blanc. Voici d'étonnantes interprétations de la nature : des cimes, des vallées, des océans, tout un monde embrassé d'un coup d'œil d'aigle. Le Juif-errant passe, comme un brin de plume, entraîné par un irrésistible ouragan, dans ces déserts et dans ces villes. Ses pieds légendaires se baignent dans la rosée claire des champs et dans la rosée sanglante des batailles. Du même coup, Doré s'est élevé à la hauteur des plus hautes conceptions poétiques. Il prend possession du domaine de la légende, et il y règne en maître absolu. »

J'en reviens au Journal de Doré, où je trouve ce qui suit :

« Je conçus, à cette époque (1855), le plan de ces grandes éditions in-folio dont le Dante a été le premier volume publié.

« Ma pensée était, et est toujours celle-ci : faire dans un format uniforme et devant faire collection, tous les chefs-d'œuvre de la littérature, soit épique, soit comique, soit tragique.

« Les éditeurs auxquels je fis part de mes plans ne trouvant pas mon idée pratique, m'alléguaient que ce n'était pas dans un moment où les affaires de la librairie avaient pour base le bon marché excessif, qu'il fallait lancer des volumes à cent francs, et qu'il n'y avait aucune chance de réussite à créer ce contre-courant.

« De mon côté, je raisonnai d'une manière opposée, et je basai mon espérance sur ce fait même : c'est que, dans tous les temps où un art ou une industrie tombe, il reste toujours quelques centaines de personnes qui protestent contre ce déluge de choses communes, et prêtes à payer ce qu'elle vaut la première œuvre soignée qui se présente.

« Mais ces arguments ne parurent convaincre personne, et je dus faire à mes frais le premier de ces livres : *L'Enfer* du Dante. Le succès et la vente de ce volume viennent justifier ce que je disais ; et dès ce moment, mes éditeurs entrevirent la possibilité de faire cette collection d'in-folio, dont sept volumes ont paru aujourd'hui (Doré écrivait en 1865) et qui, suivant mes plans, en comprendront une trentaine, dont voici à peu près la liste.

« Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de connaître ainsi par anticipation ce que sera mon œuvre dans une dizaine d'années :

Dante :	l'Enfer	Fait
—	le Purgatoire	A faire
—	le Paradis	—[7]
Les contes de Perrault		Fait
Le Don Quichotte		Fait
L'imitation de Jésus-Christ		A faire
La Vie des Saints		—
Homère : L'Iliade et L'Odyssée		A faire
Virgile : Géorgiques, Énéide		“
Ovide : Métamorphoses		“
Eschyle : Tragédies		“
Horace		“
Anacréon		“
Lucain : Pharsale		“
Arioste : Roland furieux		“
Tasse : Jérusalem délivrée		“
Ossian		“
Pages de l'Edda		“
Les Niebelungen		“
Le romancero		“
Les mille et une nuits		“
Molière		Fait
La Fontaine		A faire
Racine		“
Corneille		“
Milton		“
Byron		Fait
Spencer		A faire
Shakespeare		“
Goldsmith : Vicaire de Wakefield		“
Gœthe : Faust		“
Schiller : Théâtre		“
Hoffmann : Contes		“
Lamartine : Premières méditations		“
Plutarque : Vie des grands hommes		“
Boccace		“
Montaigne (J.-J.)		“

« Je m'arrête donc là : car voilà que j'empiète sur l'avenir, et ce n'est plus de la biographie. Cependant, si un renseignement spécial était nécessaire, je m'empresserais de le donner par retour du courrier.

---

[7] Le tiret indique probablement que Doré avait en mains les ouvrages en question.

GUSTAVE DORÉ Par A. Doré

« P. S. — Je ne suis ni garde national, ni époux, ni père, ni franc-maçon.

« G. D. »

On voudra bien se rappeler que Doré préparait ces communications intimes pour quelqu'un qui devait écrire sa vie en 1865. J'ai devant les yeux l'original de ces notes, qui me fut prêté par Joseph Michel, un jeune médecin qui épousa une fille de son frère aîné Ernest. Il est écrit de la main de Mme Doré ; son fils, qui détestait de manier une plume, lui dictait mot à mot ; l'authenticité en est donc indiscutable.

L'immensité des projets conçus par Doré donne une idée de cette ambition toujours inassouvie. Il ne se limitait à aucun genre, à aucun auteur, à aucune nationalité ; tout était pâture pour son insatiable amour de l'art pour l'art. Il est à remarquer que le mot de *peinture* ne parut pas une seule fois dans ce programme ; il hésitait donc à avouer hautement une vocation que ses concitoyens lui refusaient.

Durant l'automne de 1855, Doré se mit à étudier le Dante ; il se préparait sérieusement à cette grande entreprise ; ne connaissant pas l'italien, il lut Dante dans la traduction de Pies Angelo Fiorentino, avec le texte en regard. Cette traduction est en prose, et bien qu'elle soit d'un grand mérite, elle ne rend qu'imparfaitement les beautés du chef-d'œuvre. Si Doré n'avait pas su suffisamment de latin, la version de Fiorentino l'eût mal servi ; il eut à travailler doublement pour se rendre maître des véritables intentions du Dante. Longfellow a dit que l'art de traduire était une intuition, et il ne suffit pas de posséder à fond deux langues pour se mettre en rapport avec l'auteur ; une certaine perfection mécanique peut être le résultat de l'habitude ; mais, si la sympathie inconsciente n'existe pas, l'interprétation restera froide, incolore et incomplète.

Doré possédait au suprême degré ce don instinctif de compréhension et d'intuition ; il lui doit ses succès dans tant de genres opposés ; entre Rabelais et Dante, il y a un monde. Sans être un érudit ou un homme de lettres, Doré est le seul qui ait pu illustrer le poète de la Divine Comédie ; il est au-dessus de tous ceux qui l'ont tenté, les dessins que Michel-Ange en fit ayant été perdus pour la postérité. Il les avait tracés sur les larges marges de la célèbre édition Landino, et le volume, appartenant à Antonio Montanti, sculpteur florentin, fut englouti dans un naufrage, entre Livourne et Civita-Vecchia. Doré fit oublier Botticelli, qui, lui aussi, avait illustré le grand maître ; et cela n'est pas un médiocre triomphe. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il commença *L'Enfer*, et bien qu'il l'eût terminé en quinze mois, cet ouvrage ne parut que quelques années plus tard. Il donne lui-même une des raisons de ce retard : il s'était décidé à produire l'ouvrage à ses frais ; le coût des planches n'était pas une mince affaire ; il y en avait soixante-treize ; les bois étaient du prix de 75 francs pièce, sans compter le frontispice : une tête du Dante. Cette somme, avec le salaire des gravures, le papier, l'impression, la reliure, etc., constituait un total formidable pour un jeune artiste qui le jouait sur un résultat moralement et financièrement fort incertain.

Dans le Catalogue de Doré, *L'Enfer* figure parmi les œuvres de 1857. J'en parlerai donc comme appartenant à cette année, lors même qu'il ne fut publié qu'en 1860. En dépit du succès brillant qu'il obtint, Gustave sentait qu'il manquait encore quelque chose à l'appréciation unanime du public. Nous verrons plus tard comment M. Dalloz explique ce fait. Cependant les amis et la famille n'hésitèrent pas à placer les illustrations de *L'Enfer* en tête de toutes les précédentes.

Un matin, rue Saint-Dominique, je regardais quelques-uns des tableaux du maître, lorsqu'une grande toile, incandescente de flammes et de lueurs fauves, frappa ma vue. Elle représentait le même sujet que le n° 30 de *L'Enfer*.

> *Guardommi un poco ; e poi, quasi sdegnoso,*
> *Mi dimandò : « Chi fuor li maggior tui ? ».*
> *lnferno*, Canto X, 41-42.

Farinata degli Uberti, se dressant dans son cercueil, pose cette question à Dante et à Virgile.

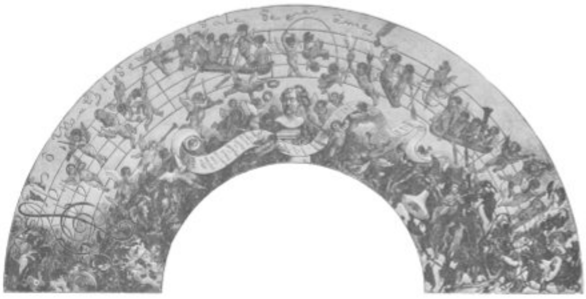
Le lieutenant-colonel Émile Doré, suivant mon regard, me dit :

« Le Dante est le chef-d'œuvre de mon frère et son ouvrage de prédilection ; il l'aimait à ce point, qu'il en a reproduit maintes fois les sujets à l'huile et à l'aquarelle. »

Dans la scène dont je viens de parler, il a produit des effets d'ombre et de lumière qui rappellent ceux de la *Leçon d'anatomie*, de Rembrandt.

Voici comment Théophile Gautier a jugé cette œuvre sublime, dans deux articles parus dans le *Moniteur Universel* du 30 juillet et du 11 août 1861 :

« Il possède cet œil visionnaire dont parle le poète, qui sait dégager le côté secret et singulier de la nature. Il voit les choses par leur angle bizarre, fantasque et mystérieux. Son crayon vertigineux crée, en se jouant, ces déviations insensibles qui donnent à l'homme l'effroi du spectre, à l'arbre l'apparence humaine, aux racines, le tortillement hideux des serpents, aux plantes les bifurcations inquiétantes de la mandragore,... aux eaux de sinistres miroitements d'acier ou des transparences pleines de replis squameux, aux montagnes des anfractuosités que l'imagination sculpte en bas-reliefs. L'artiste a inventé le climat de l'enfer, les montagnes souterraines, l'atmosphère brune où jamais soleil n'a lui, et qu'éclairent les réverbérations du feu central, les fleuves épais, semblables à des courants de lave, et pour le cercle froid un Spitzberg infernal, plus gelé que celui où le mercure se fige et dont la glace brûle les mains comme un fer rouge... La vignette de Francesca et Paolo lisant ensemble Lancelot ferait une délicieuse miniature pour un roman de chevalerie.



Dessin d'éventail fait pour Mme Rossini, 1862

« Dans la planche suivante, on voit la rencontre de Dante et de Farinata. Nous ne croyons pas que M. Gustave Doré, qui pourtant a fait de bien beaux dessins dans sa vie, se soit jamais élevé à cette hauteur magique. La lourde dalle de granit est rejetée en arrière : Farinata, vu à mi-corps, éclairé en dessous, appuie sa nuque contre la pierre tombale sur laquelle son ombre opaque se prolonge formidablement. Cette ombre d'une ombre a quelque chose de fantastiquement lugubre qui vous fait passer sur la chair le frisson de Job.

« ...Il est terminé l'immense voyage, et le peintre n'est pas plus fatigué que le poète. Ce labeur herculéen a été un jeu pour lui. Déjà il prépare *Don Quichotte*, *Les contes de Perrault* ; il défraye à lui seul une armée de graveurs, qu'il forme, qu'il instruit ; à qui l'artiste peut confier le dessin, sûr de le voir reproduit avec style, esprit et fidélité. »

Ici se place une réminiscence qui indique la puissance de concentration que possédait Doré, et qui démontre comment il savait, à l'occasion, se passer de livres, de références, de notes d'étude.

Un matin, son ami M. Kratz, étant encore couché, entendit frapper à sa porte : Doré entrait, un grand portefeuille sous le bras. M. Kratz, qui savait que de puis longtemps l'artiste travaillait chez lui jusqu'à midi, le questionna. « Il n'est rien arrivé du tout, répondit Gustave, seulement l'envie m'est venue de te faire visite aujourd'hui. Est-ce que je te dérange ? » Et il s'assit à un bureau près de la fenêtre, où d'ordinaire M. Kratz écrivait, en fredonnant un air d'opéra. Puis, ouvrant son portefeuille, il en tira une planche blanche ; et il se mit à dessiner rapidement, tout en causant. M. Kratz, légèrement indisposé, resta dans son lit, regardant son ami et, pour ne pas le distraire, il gardait le silence. — Alors, Doré lui-même amena la discussion sur une question soudaine. Cela dura deux heures. Gustave fumait un cigare après l'autre, sans interrompre son travail : ses doigts volaient sur la planche. M. Kratz avait fini par s'habiller ; celui-ci allait et venait, entrait et sortait, sans que son ami parût s'en apercevoir. Une heure plus tard, Mme Pilloud, la femme de ménage, vint mettre le couvert ; lorsque le déjeuner fut servi, M. Kratz interpella son ami :

« Allons, Gustave, lui dit-il ; il est temps de t'arrêter un instant, viens manger ! »

Doré tressaillit, posa son crayon et leva les yeux d'un air égaré :

« Tiens, c'est toi !... tu es là, mon vieux, bégaya-t-il.

Mais sans doute que je suis bête ! Le déjeuner ? Quelle heure est-il ? Si tard que ça ? Que ne le disais-tu pas ? Et moi qui me suis emparé de ton bureau !... »

Il se leva lentement, tout en parlant : il regardait la table, mais ne faisait pas mine de s'y asseoir. Il revenait d'un monde fantastique... et la transition avait été trop subite. Cependant, au bout d'un instant, il dit brusquement :

« Je crois que je vais déjeuner. »

Et ils se mirent à table. Son ami le connaissait : il ne voulut pas lui parler de son dessin. Pour lui plaire, il fallait scrupuleusement s'abstenir de le questionner sur ses faits et gestes. Durant le repas, Doré parla beaucoup, vite et sur un ton léger et futile ; on eût dit que son cerveau surmené se débarrassait ainsi du superflu de sa pensée. Il mangea rapidement, but un verre de champagne et, sans un mot d'excuse, se remit à son travail. Le monde n'existait plus pour lui ; son crayon le magnétisait, il s'isolait et vivait dans les sphères de l'imagination, dans le royaume exclusif de l'art ; puis, le croquis terminé, il revenait, reprenait la conversation où il l'avait laissée, et causait comme s'il ne s'était rien passé.

Ce jour-là, après une nouvelle heure de labeur continu, il se leva, en poussant un profond soupir de soulagement :

« Tiens, Arthur, que penses-tu de cela ? » dit-il en montrant à son ami une esquisse terminée. Et ajoutant, comme si c'eût été la chose la plus simple : « C'est un de mes dessins pour le *Dante* ; je vais le porter de suite chez Hachette. Adieu, je pars. Dînerons-nous ensemble ? J'ai passé une matinée charmante ; j'espère que je ne t'ai pas dérangé, mon vieux ? »

Et il partit, son portefeuille sous le bras.

M. Dalloz me disait, à propos du *Dante* :

« Les ennemis mêmes de Doré ne lui refusèrent pas l'éloge. Il n'avait jamais rien produit d'aussi fini, d'aussi fait ; on sentait qu'il y avait mis toute la perfection dont il était capable. Les journaux ne tarissaient pas de notices flatteuses. — La fièvre suscitée par Rabelais était dépassée. Gustave était en droit d'attendre une récompense de son pays ; mais elle ne vint point. Songez à tout ce qu'il avait créé outre ses peintures, à tous les auteurs qu'il avait illustrés, et vous conviendrez qu'on ne pouvait l'accuser de présomption, lorsqu'il espérait la croix d'honneur ; je n'oublierai jamais le chagrin qu'il ressentit de ne point l'obtenir. J'ai, dans mes papiers, une lettre de lui, qui est celle d'un homme désespéré, presque fou ; et tout cela, faute d'un bout de ruban rouge à la boutonnière. Un jour, j'allai chez lui ; je vis Mme Doré coiffée de son turban ; ses beaux yeux noirs flamboyaient comme ceux d'une pythonisse orientale ; elle me saisit par les épaules, et me secouant à me faire perdre haleine, elle s'écria : « Etes-vous, oui ou non, de nos amis ? Ne voyez-vous pas que nous sommes mortifiés, humiliés, écrasés, désespérés ? La maison est sens dessus dessous. Gustave ne mange plus ; il ne dort plus. Lui, le plus grand artiste de son siècle, est abattu et découragé, pour une misérable décoration que des gens indignes de délier les cordons de ses souliers ont obtenue au prix d'un sourire, et qui ne s'en soucient même pas. Son ingrate patrie ne sait pas l'apprécier. Honte sur Paris ! Honte sur la France ! Ne voyez-vous donc pas que je souffre, qu'il souffre, que nous souffrons tous ? »

« Je ne m'attendais pas à cette violente sortie. Souvent, il est vrai, Gustave m'avait parlé de l'ingratitude de ses concitoyens ; mais il ajoutait :

« Je me soucie de la croix comme de ça ! Mais je tiens au principe. Je suis humilié de ne compter pour rien dans mon pays. Je serais fier d'être quelqu'un en France, car j'aime ma patrie ! »

« Je promis à Mme Doré que j'agirais. Je la quittai et, sur l'heure, je me rendis chez le ministre de l'instruction publique. Je lui demandai si le nom de Gustave Doré était inscrit sur la liste des personnes désignées pour la décoration ; il hésita, et il finit par dire qu'on y avait songé, mais qu'il était bien jeune, que les candidats étaient nombreux, etc., etc. Il avait cent raisons ; néanmoins, il me demanda des détails sur Gustave et promit de s'occuper de l'affaire. Il me parut si bien disposé, du reste, que je le quittai en lui demandant l'autorisation de revenir dans un quart d'heure. Il me l'accorda ; je me précipitai chez Gustave et je courus à son atelier. « Donne-moi, lui criai-je, un exemplaire de tout ce que tu as fait ! » Et sans plus d'explications, j'emportai assez de volumes pour remplir ma voiture. Arrivé au ministère, un laquais me suivit, fléchissant sous une brassée de livres.

« Qu'est-ce que cela ? Fit M. B..., stupéfait.

— Quelques-unes des œuvres d'un jeune homme de vingt-trois ans, répondis-je. Et ce n'est pas le quart de ce que Gustave Doré a produit. »

Le ministre prit un volume et l'examina, puis un second, un troisième... Le temps passait. Enfin, il ramassa *L'Enfer* du Dante et le parcourut page par page, en silence ; et, posant le doigt avec emphase sur une des illustrations, il me dit tout à coup :

« Il suffit. N'ajoutez pas un mot ; ceci parle avec assez d'éloquence. Son talent en dit plus que ne le ferait une cohorte d'amis. Ce serait une insulte pour lui, une injustice envers sa patrie, si Gustave Doré n'appartenait pas à la Légion d'honneur ! »

« Je rapportai à Gustave ses exemplaires.

« Tiens, grand enfant, lui dis-je en l'embrassant, prends tes livres, ris et chante, mange et bois, dors tranquille et ne te lamente plus ! Tu seras décoré, non par mon influence, mais à cause de ton talent et du mérite de tes œuvres. »

« Et je lui racontai ce qui s'était passé dans le cabinet du ministre.

« Il me serra contre son cœur avec attendrissement, et Mme Doré, dans ses transports, faisait rayonner la pièce de l'éclat de ses yeux. Chère femme, son bonheur devint contagieux : le dîner fut charmant, la soirée tellement gaie, qu'elle est restée un de mes plus délicieux souvenirs de la famille Doré. Jamais je n'aurais cru que la croix de la Légion d'honneur produisît d'aussi salutaires effets. »

CHAPITRE XVII

EXCURSIONS D'ÉTÉ — LE TYROL — VÉRONE — VENISE

M. Dalloz me raconta encore une tournée qu'il fit, en compagnie de Gustave, dans le Tyrol, durant ce même été. Ainsi qu'en Espagne, il éprouvait comme une griserie de liberté, il se montrait d'une joie folle et toujours disposé aux plus joyeuses plaisanteries.

« Un jour, en approchant d'un hameau, il conçut l'idée de changer le cours d'un petit torrent qui tombait de la montagne ; nous étions à pied, et il fallut de gré ou de force obtempérer à ce caprice. Nous passâmes l'après-midi entière à transporter des pierres énormes et à les entasser, pour faire dévier l'eau de son lit naturel. Plus nous travaillions, plus nous devenions acharnés à ce futile projet. La nuit tombait, lorsque des paysans accoururent, attirés par le bruit de notre travail, et, nous prenant pour de véritables fous, tentèrent de nous arrêter. Gustave joua des poings et se jeta sur le premier qui s'avança vers lui. Vous aurez une idée de sa force musculaire, quand je vous dirai qu'il terrassa l'un après l'autre ces rudes montagnards, qui finirent par demander merci. La paix se rétablit. Nous leur apprîmes que cette digue n'était qu'un amusement de notre part. Et, pour cimenter la réconciliation, ils nous invitèrent à boire avec eux au village et à participer à une fête rustique qui se préparait.

« Gustave accepta volontiers. Nos physionomies seules avaient dû plaire à nos hôtes, car nous étions mis comme des vagabonds. Après le repas, nous prîmes part au bal, qui se donnait dans une salle de l'auberge. Doré arracha des mains d'un rustaud le violon qu'il tenait et se mit à jouer un air de danse, tandis que je m'emparai d'une vieille épinette. L'assemblée, gagnée par notre jeu, s'anima excessivement. Enfin, une vieille femme s'approcha de Gustave et lui confia mystérieusement qu'elle connaissait une grotte dans la montagne où se trouvait un violon magique, vieux de mille ans ; elle lui offrit de l'aller quérir. Gustave éprouva le désir de le posséder sur-le-champ, et la paysanne partit aussitôt avec une amie, tandis que la foule attendait impatiemment son retour. Vers minuit, elle rapporta le fameux violon, et Gustave, une fois qu'il l'eut entre les mains, ne le lâcha plus. Les airs de danse se succédaient avec un tel entrain, qu'au point du jour on sautait encore. Quant à Gustave, il se sentait dans son élément, il nageait en pleine joie : je ne l'ai jamais vu plus animé ni plus heureux.

« Le violon était véritablement remarquable ; il voulut l'acheter, mais la paysanne s'y refusa absolument et sans doute il dort encore dans la grotte, attendant quelque nouveau voyageur qui l'en fera sortir.

« De là, nous passâmes à Vérone, qui plut excessivement à Doré ; il explora la vieille cité dans tous ses recoins. Un jour, après avoir visité beaucoup d'endroits intéressants, nous arrivâmes à la tombe de Roméo et de Juliette. Le démon de la facétie s'empara de lui, et, au lieu d'éprouver une mélancolie sentimentale, il ne songea qu'à jouer le rôle d'un funambule de carrefour. Il enfonça son chapeau sur ses yeux, boutonna son veston jusqu'au menton et commença la série d'exercices acrobatiques dans lesquels il excellait autant qu'un clown émérite. La foule formait le cercle autour de lui, et lorsqu'il eut terminé la représentation, il fit le tour de la société, son chapeau à la main.

« L'assistance, émerveillée, le suppliait de continuer ; mais nous commencions à avoir faim, et d'ailleurs je m'apercevais qu'il se fatiguait à ce jeu-là ; enfin, nous parvînmes à nous éloigner, et à nous débarrasser d'une série de gamins qui couraient sur nos talons. Alors Doré, non moins enthousiasmé, se mit à compter sa recette. Il y avait de quoi payer un fort bon dîner. Il était en sueur, hors d'haleine ; mais il n'a jamais mangé, au Café Anglais, d'aussi bon appétit qu'à Vérone, ce soir-là.

« Nous traversâmes ensemble toute l'Italie, et tout en faisant ce voyage de plaisir, il étudiait à sa manière ! Son *Dante* en fait foi ; il y fait preuve d'une connaissance approfondie du paysage italien et de la littérature du pays ; son admiration de la Péninsule se traduisit également par la fine observation de son crayon. »

Si Doré avait été charmé dans la ville des Scaglieri et des Capuleti, quel ne dut pas être son enthousiasme pour Venise, royalement assise sur ses poétiques lagunes comme sur un trône !... La reine de l'Adriatique le fascina au point, qu'il oubliait d'en visiter les monuments et les curiosités : vivre à Venise lui suffisait. La chaleur était torride, mais il la bravait, sortant toute la journée et se couchant au hasard sur les bancs et même sur les dalles. Il disait à M. Dalloz : « Ne me parlez pas. Allez où vous voudrez, faites ce que vous voudrez ; mais laissez-moi jouir de Venise comme je l'entends. Venise pour moi est partout, avec ses palais, ses rues, ses canaux, ses lagunes ; je puis trouver ailleurs des musées et des églises, mais nulle part ma Venise... Laissez-moi ! »

Une fois, il resta pendant des heures dans un petit coin de la place Saint-Marc, adossé au mur d'une maison. Un autre jour, il s'étalait tout de son long, le menton dans les mains, les yeux pleins de rêve. Déjà, cette persistante et étrange flânerie avait attiré l'attention. Il ne s'en doutait pas, s'irritant seulement si les passants ou le bruit l'arrachaient à ses contemplations. Il refusa obstinément d'accompagner M. Dalloz à l'Académie des Beaux-Arts, disant qu'il se moquait des peintres italiens. Celui-ci se décida à y aller seul, mais en entrant dans une salle latérale, il vit un homme abîmé devant une toile de Bordone. C'était Gustave Doré. Il eut le tact de ne pas s'approcher de lui, de ne pas paraître l'avoir remarqué ; et, à son retour à l'hôtel, quelques heures après, il trouva l'artiste dans sa chambre, l'air ennuyé, les mains dans les poches. « Me voici de retour, Gustave, dit Dalloz. Et toi, qu'as-tu fait ? C'est péché de rester ainsi enfermé par un aussi beau temps !

— Oh rien, répondit négligemment Gustave ; j'avais un mal de tête, et par conséquent, nulle envie de sortir.

— Tu ne me demandes même pas où je suis allé ?

— Ah oui ! Où donc ?

— A l'Académie des Beaux-Arts.

— Ah !

— C'était superbe. Il y a là des tableaux magnifiques.

— Des maîtres italiens, cela va de soi ! »

Et fredonnant un air de Rossini, il s'approcha de Dalloz et fixa sur lui un regard inquisiteur.

« Oui. Et tu n'es pas sorti. C'est étrange ! dit Dalloz.

— Qu'y a-t-il d'étrange ?

— Eh bien ! J'aurais juré t'avoir vu dans une des salles, devant un tableau !...

— Quel tableau ? Demanda Doré, se dirigeant vers la fenêtre, le même refrain aux lèvres.

— Si je ne me trompe, c'était le *Mariage du Doge avec l'Adriatique*, de Bordone. Tu sais, celui où il jette l'anneau.

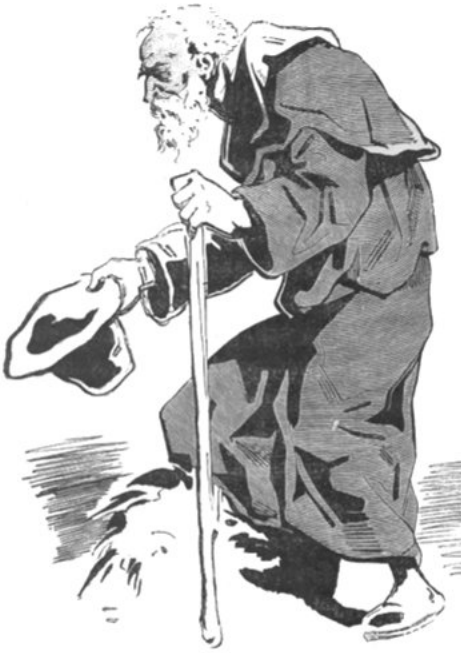
— Misérable ! interrompit Doré, en menaçant son ami du doigt. Tu m'as reconnu. N'importe !... c'est rudement bien fait. Que ne donnerais-je pas pour être l'auteur de ce tableau : c'est rudement bien fait. »

Dès lors, Doré ne dénigra plus autant l'art italien. Au milieu de ses plus grandes joies, il éprouvait de subits découragements, à la vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres ; il se demandait amèrement s'il prendrait jamais rang parmi eux.

CHAPITRE XVIII

SOMMES REÇUES — CATALOGUE DES ŒUVRES DE DORÉ — OUVRAGES ILLUSTRÉS

La fortune de Doré grandissait avec sa renommée. Aucun autre artiste n'a jamais reçu des sommes égales à celles dont se payaient ses illustrations. J'ai entendu parler de prix exorbitants donnés à des dessinateurs anglais, mais aucun d'eux n'a gagné ce que gagnait Doré. On a été jusqu'à dire que « ses planches valaient cent fois leur pesant d'or. » Dans les vingt années qui s'écoulèrent entre 1850 et 1870, on a calculé qu'il avait encaissé près de sept millions.



Souvenir du Tyrol (croquis)

M. Bordelin, un confrère de Gustave, très estimé et très distingué, et, de plus, ami dévoué de l'artiste, me disait un jour :

« Je lui ai vu gagner 10,000 francs en une seule matinée. Il avait quinze à vingt planches de buis devant lui, et passait de l'une à l'autre avec une vitesse et une sûreté de trait prodigieuses. Il n'en finissait aucune du premier jet, mais il y revenait à tour de rôle. Une fois, il termina vingt et un dessins, tous superbes, dans la matinée. Au coup de midi, il jeta ses crayons en riant, rejeta sa tête en arrière du mouvement qui lui était habituel et qui faisait flotter ses longs cheveux, et il me dit : « Croyez-vous que j'aie gagné mon déjeuner ? Ma parole d'honneur, j'ai une faim de loup. Allons manger ! »

Si Doré gagnait beaucoup d'argent, ce n'était pas que chaque illustration lui rapportât une forte somme, mais il se rattrapait sur l'énorme quantité.

Il passait de Dante à un almanach, d'une revue à un journal comique, et comme le disait Paul Lacroix : il travaillait aussi consciencieusement pour une feuille de deux sous qui lui rapportait 10 francs, que pour une édition qui lui en donnait 100,000. C'était là le secret de son succès, et même ses collègues lui accordaient cette vertu de suprême loyauté.

Une fortune aussi fabuleuse ne pesait guère pour lui, en regard de son ambition. Ce qu'il voulait, ce pour quoi il usait ses doigts, c'était le monopole du talent en sa propre personne ; et plutôt que de voir un autre nom que le sien s'imposer au public, il aurait renoncé au sommeil : souvent cela lui arriva. Peut-être la soudaineté de sa gloire était-elle la cause de cette constante préoccupation : il aurait cru déchoir, à la seule pensée de ne pouvoir s'élever davantage, et le succès d'autrui lui semblait une indirecte censure.

Mais si Doré s'enrichissait facilement, il était généreux et prodigue ; sa main s'ouvrait toujours pour secourir l'infortune et la misère. Un jour, en entrant dans son atelier, il vit tomber d'un échafaudage un ouvrier qu'on releva grièvement blessé. Le malheureux se lamentait : « Ma pauvre femme ! Qui lui donnera du pain tant que je serai à l'hôpital ? » Doré venait de recevoir le prix d'un de ses dessins, et tranquillement, il dit à l'homme : « Voilà cinq cents francs, mon ami ; si vous êtes dans le besoin et sans assistance, envoyez à l'adresse que porte cette carte. Courage et bonne chance ! »

On cite de lui mille traits de ce genre.

Je crois devoir placer ici une liste détaillée de quelques-unes de ses œuvres les plus importantes :

Le nouveau Paris, Émile de la Bédollière. 1 volume in-8, 150 dessins. Gustave Barba, Paris, 1857[8]

Aline, journal d'un jeune homme, Valery Vernier. Avec une grande planche. E. Dentu, Paris 1857.

L'habitation du désert, Mayne-Reid. 1 volume in-12, 60 dessins. Hachette, Paris, 1858.

La fille du grand chef, Ann Sophia Stevens. 1 volume, 15 dessins[9]. Ch. Lahure, Paris 1860.

The tempest, Shakespeare 1 volume in-4°. Londres, 1860.

Les figures du temps, notices biographiques, Louis Lemercier De Neuville. 1 volume in-12. Paris, 1861.

Les refrains du dimanche, Plouvier et Vincent. 1 volume in-12. Paris, Coulon-Pineau, 1861.

Le roi des montagnes, Edmond About. 1 volume in-8°. Hachette et cie. Paris, 1861.

Le Chemin des écoliers, Xavier Boniface Saintine. 1 volume in-8. Hachette, 1861.

La mythologies du Rhin, Xavier Boniface Saintine. 1 volume in-8°, 165 dessins. Hachette. Paris, 1862.

L'Espagne, mœurs et paysages, Léon Godard. 2 volumes in-40. Brun. Paris, 1862.

Histoire aussi intéressante qu'invraisemblable de l'intrépide capitaine Castagnette, neveu de l'homme à la tête de bois.

1 volume in-40, 43 illustrations. Hachette, 1862.

Gustave commença l'année 1863 par :

La légende de Croquemitaine, Ernest l'Épine. 1 volume in-40, publié par Hachette, avec 177 dessins.

Ce livre eut un tel retentissement qu'il s'en fit une édition de luxe sur papier vélin à exemplaires restreints. Il parut également à Londres, en 1866.

Suivirent rapidement :

Chasses au lion et à la panthère... , Benjamin Gastineau, 1 volume in-8° richement illustré. Hachette, Paris, 1863.

L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche, Miguel de Cervantes. 2 volumes in-folio — la grande œuvre de cette année, — 370 dessins. Hachette, Paris.

Les Contes de Perrault, commencés en 1862, terminés en 1863, plus de 100 dessins. Hetzel.

Histoire de la guerre du Mexique, Emile de La Bédollière, 3 volumes in-40. Paris, 1863-1868.

Histoire d'une minute, Adrien Marx. 1 volume in-12, Paris, 1864.

Flèche d'or, Metta Victoria Victor. 1 volume, 13 dessins[10]. E. Dentu, Paris, 1865.

L'ange des frontières, Edward S. Ellis. 1 volume, 10 dessins. E. Dentu, Paris, 1865.

De Paris en Afrique, Benjamin Gastineau. 1 volume in-12, Paris, 1865.

L'épicurien, Thomas Moore, traduit par Henri Butat. 1 volume in-8°, abondamment illustré. Paris, 1865.

Falmy realm, in-folio. Londres, 1865.

Atala, François-René Chateaubriand. 2 volumes grand in-folio, 89 dessins, Hachette, 1865.

Les vierges de la forêt, Nicholas William Busteed. 1 volume, 10 dessins[11]. E. Dentu, Paris, 1866.

---

[8] L'auteur de cet ouvrage donne 1857, le site worldcat.org donne 1860 avec une interrogation, et sur le site de la bnf : gallica.bnf.fr, aucune date n'est avancée : "Date d'édition : 18.." pas plus. *NdE*

[9] L'illustrateur crédité sur gallica.bnf.fr, serait un certain Shugg Sc. et non Gustave Doré (à moins d'un pseudo inconnu). *NdE*

[10] Je n'ai pu vérifier que l'illustration de cet ouvrage soit bien de Gustave Doré (c.f. ci-dessus). *NdE*

[11] L'illustrateur crédité sur gallica.bnf.fr, serait un certain Shugg Sc. et non Gustave Doré (à moins d'un pseudo inconnu). *NdE*

The adventures of baron Munchaüsen, 1 volume Londres, 1866.

Le Capitaine Fracasse, Théophile Gautier, 60 dessins. 1 volume grand in-8°. Charpentier, 1866.

Milton's Paradise lost, John Milton. Cassell, Petter, Galpin & Co, Londres, 1866.

La sainte Bible : selon la Vulgate. 2 volumes Grand in-folio, 200 dessins. Marne et fils, Tours, 1866.

La France et la Prusse, Emile de La Bédollière. Paris, 1867.

Toilers of the Sea, Victor Hugo. Sampson Low Marston and Co, Londres, 1867.

Fables de La Fontaine. 2 volumes in-folio, 8 grandes planches, 250 dessins. Hachette, 1867.

Pays-Bas, Belgique, Victor-Adolphe Malte-Brun. 1 volume in-8°. Hachette, 1867.

Le Purgatoire et le Paradis, Dante Alighieri. Hachette, 1868.

Idylls of the King, Alfred Tennyson, 36 dessins. Edward Moxon and Co, Londres, 1868.

Les idylles du roi, Alfred Tennyson. Hachette, Paris, 1869.

Le chevalier Beau-Temps, Quatrelles, préface d'Alexandre Dumas fils. Grand in-8°. Paris, 1870.

The poetical works of Thomas Hood, 2 volumes in-folio. Ward, Lock & Co. Londres, 1871.

Œuvres de Rabelais, 2 volumes in-folio. Garnier, Paris, 1872

Works of Rabelais, 2 volumes in-folio. Chatto Wendus, Londres, 1873.

L'Espagne, Jean-Charles Davillier, 300 gravures, in-40. Hachette, Paris, 1874.

Spain, Jean-Charles Davillier, Sampson Low et cie. Londres, 1876.

Cressy and Poictiers, John G Edgar. 1 volume in-8°, 50 dessins. Londres, 1876.

Londres, Louis Enault, 174 gravures sur bois. 1 volume in-40. Hachette, 1876.

Histoire des croisades, Joseph-François Michaud. Furne, Jouvet et cie, 1877.

La chanson du vieux marin, Samuel Taylor Coleridge. Grand in folio. Hachette, Paris, 1877.

Roland furieux, Lodovico Ariosto. Hachette, Paris, 1879.

Ce fut le dernier ouvrage classique illustré par Doré. Sa mère avait tort de traiter les projets de son fils de châteaux en Espagne. Il réalisa les plus importants, et si l'exécution eût été à la hauteur de ses théories, aucun triomphe n'eût jamais égalé le sien.

CHAPITRE XIX

BLANCHARD JERROLD — BADEN BADEN — VICTOR HUGO ET *LES TRAVAILLEURS DE LA MER* — LA BIBLE

Gustave Doré dessinait pour le *Illustrated London News*, et Blanchard Jerrold, qui écrivait alors pour cette publication, lui dédia vingt ans plus tard le livre qu'il venait d'écrire sur la vie de George Cruikshanh, dont Doré était un sincère admirateur. Voici cette dédicace :

A Gustave Doré.

« Mon cher Doré,

« Lorsqu'il y a quelque vingt-cinq ans, nous attendions ensemble à Boulogne l'arrivée de la Reine qui se rendait à Paris, nous passâmes une soirée à l'hôtel avec feu Robert Ingram[12], pour lequel nous avions entrepris, vous d'illustrer, moi de décrire les fêtes données à cette occasion. Ce fut une soirée charmante, qui se termina par une longue promenade, au clair de lune, sur la plage. Tout en causant, vous couvriez une grande feuille de papier, de charges, de croquis, de caricatures et de satires ; les événements publics se mêlaient aux bouffonneries privées ; les hauts personnages dont nous étions les chroniqueurs ne dédaignaient pas de nous admettre en leur compagnie. Je me rappelle la surprise d'Ingram, lorsqu'au moment de sortir, il jeta par-dessus votre épaule un regard aux notes dont vous aviez peuplé la large page. C'était un prodigieux tour de force, une émanation curieuse et complète du côté comique et ironique de votre génie ; et j'absous Ingram d'avoir décampé le lendemain matin, en l'emportant avant que nous fussions levés.

« Le souvenir de tout ce que contenait cette feuille de papier me pousse à vous dédier cette histoire de la vie et des œuvres de notre ami George Cruikshanh. En contemplant ses eaux-fortes et ses dessins sur bois, mon esprit revoyait sans cesse Rabelais, Le juif errant, les Contes drolatiques, et j'avais conscience d'une forte affinité entre un trait de votre génie et celui de notre inimitable George.

« C'est à l'illustre interprète de Rabelais et du Dante que je dédie ces *disjecta membra* de l'existence de l'interprète de Grimm, d'*Oliver Twist* et du *Falstaff* de Shakespeare.

Acceptez le livre, mon cher Doré, comme un hommage à votre génie, mais aussi comme un témoignage public de vos solides qualités comme ami, et de vos rares dons de spirituelle camaraderie.

---

[12] Éditeur du journal *The illustrated London News*.

« BLANCHARD JERROLD.
« Jour de l'an 1882. »

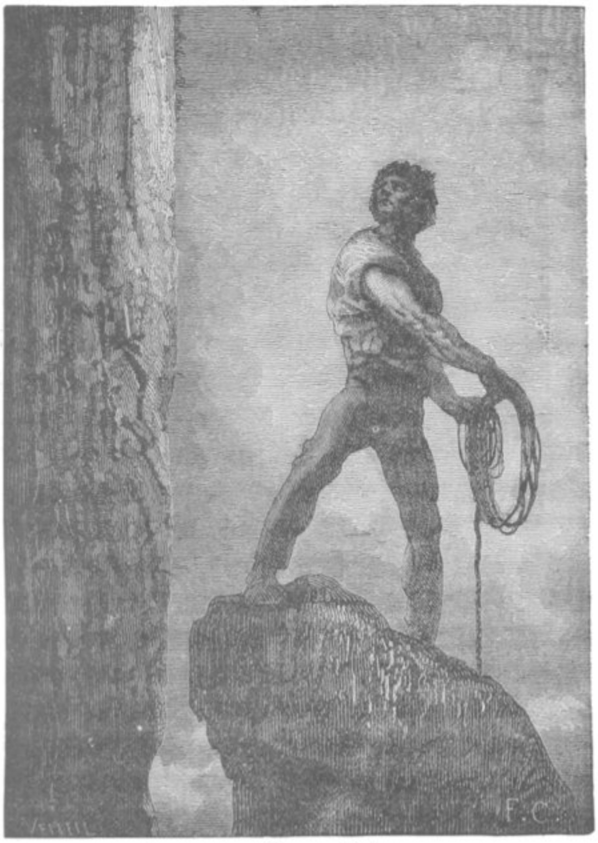
Autant que possible, Doré variait le but de ses excursions, et l'été 1862 le trouve à Baden-Baden, avec ses bons amis MM. Joanne, Paul Joanne et Arthur Kratz. A peine arrivé, il gagna 10,000 francs à la roulette et résolut immédiatement de consacrer cette somme à fonder un hôpital. M. Joanne père l'engagea à nous payer d'abord un déjeuner, dans les ruines du vieux château. Ainsi dit, ainsi fait : les Viardot furent de la partie, et Paul Joanne m'a raconté qu'au dessert, Doré les galvanisa de terreur en faisant le tour du parapet sur les mains, sans se préoccuper du péril qu'il affrontait si audacieusement.

Arthur Kratz me disait aussi que, le repas terminé, on proposa une excursion dans les ruines et les caves dont la forteresse abonde. En arrivant devant la fameuse fissure ou caverne, Doré s'écria : « Orphée ! C'est ici, j'en suis sûr ! » Et il proposa d'entonner le grand chœur qui précède la descente d'Orphée aux Enfers. Mme Viardot, qui n'avait jamais eu pareil désir, se mit à descendre lentement le rocher, en chantant sa partie ; elle portait un châle rouge qui brillait comme une flamme à l'entrée noire de la caverne. Étendant le bras d'un geste tragique, elle remplit l'air d'une mélodie sublime que les profondeurs de pierre répercutaient avec une puissance surnaturelle. Des étrangers, qui passaient par là, s'écrièrent : « Il n'y a que Pauline Viardot qui puisse chanter ainsi ! » Doré a souvent fait allusion à ce séjour à Baden-Baden, et aux charmantes relations qu'il y entretint avec la famille Viardot. C'est avec M. Louis Viardot, le traducteur de *Don Quichotte*, qu'il étudia le sujet qu'il allait illustrer. Il ne perdait point son temps, car il immortalisa plus tard la roulette et la maison de jeux dans son tableau le *Tapis Vert*, qui se trouve actuellement dans Bond-Street, à Londres.

C'est à Baden-Baden qu'il conçut la plupart des dessins qui, depuis, ont fait dire aussi souvent le « *Don Quichotte* de Doré, que le « *Don Quichotte* de Cervantès. »

Ce fut là aussi que, pour la première fois de sa vie, il tomba sérieusement malade. Il eut une attaque de bronchite et dut rester alité plusieurs jours. Il y revint le 1er septembre 1864, avec son ami Kratz, et le 10 du même mois, il entreprit un pèlerinage dans sa chère Alsace, à Barr, Sainte-Odile et Hohenwald. M. Pirav, l'éminent graveur dont le nom paraît en face de celui de Doré sur tant de planches superbes, vint l'y rejoindre. C'était un de ces « habiles jeunes artistes » dont a parlé Lacroix, un des plus consciencieux collaborateurs de l'artiste, et à ce titre, il mérite de n'être pas oublié dans ce livre.

En décembre 1864, Doré eut l'honneur de passer dix jours à Compiègne, sur l'invitation de l'empereur Napoléon III. Il s'y rencontra, entre autres personnages célèbres, avec Alexandre Dumas père, Jacques Offenbach, Duprez et sa fille.



Les travailleurs de la mer
(dessin tiré de l'édition anglaise)

J'ai vu, par hasard, au château de Folembray, chez Mme la baronne de Poilly, un curieux et touchant souvenir de cette visite. C'est une photographie représentant une nombreuse société ayant pris part à des charades et à des tableaux vivants au château de Compiègne. Doré avait arrangé lui-même les tableaux. L'un des plus réussis fut « la reine de Saba se rendant auprès de Salomon ». La plus belle des dames d'honneur de l'Impératrice représentait la reine : c'était la baronne de Poilly, née du Hallay-Coetquin ; le comte de Niewerkerke était Salomon. Doré ne pouvait se plaindre de ses acteurs. Dans la photographie dont je parle, se voyait, au centre, l'infortuné Prince Impérial, alors tout petit ; l'Impératrice, dans l'éclat de sa beauté ; l'Empereur, grave, mais bienveillant. La France ne possède plus ni les personnages, ni l'artiste, ni les invités, groupés en ce jour de fête. La mort et l'exil les ont dispersés : Compiègne ne s'anime plus des éclats de rire et des toilettes joyeuses de ces brillantes réunions.

Le 4 décembre de cette même année 1864, Doré lui-même donna un grand bal à Paris, et l'année se termina dans un assaut de travail et de fêtes.

J'ai devant les yeux un petit agenda de M. Arthur Kratz, où je puise les notes suivantes ; il est de 1865 :

10 février. Avec Doré, chez Rossini. Gustave chante de délicieux *Jœdels*. Alboni et Patti dans un grand duo.
7 mai. Chez Doré. Parmi les convives, About, de Najac et Lambert Thiboust.
27 juin. Dîner chez Rossini, avec Doré.
8 septembre. Baden-Baden. Mme Doré au Zæhrenjer Hof.
12 novembre. Dîner chez Doré. Musique de Saint-Saens.
14 décembre. Dîner et soirée, avec Gustave, chez Théophile Gautier.
29 mars 1866. Dîner et soirée chez Doré. Musique, Gounod, Gevaert, Alboni et Faure.
15 avril...

Je m'arrête..., j'en dirai plus long sur cette date un peu plus loin.

Pendant l'hiver de 1866, Doré fit paraître *Les travailleurs de la mer*, illustrés de 300 dessins ; et, à cette occasion, Victor Hugo lui adressait la lettre suivante :

Hauteville-House, 18 décembre 1866.

« Jeune et puissant Maître,

« Je vous remercie. Ce matin, à travers une tempête digne d'elle, votre magnifique traduction des *Travailleurs de la mer* m'est arrivée.

« Vous avez tout mis dans ce tableau : le naufrage, le navire, l'écueil, l'hydre et l'homme. Votre pieuvre est épouvantable, et votre Gilliat est grand. C'est là une belle page ajoutée à votre in-folio d'œuvres charmantes et terribles.

« Ce spécimen splendide de mon livre exige le reste. Dieu, vous et l'éditeur le voulant, il est certain que cela sera. Je serai pour vous l'occasion d'un monument de plus.

« Je vous envoie mes applaudissements et, en remer-ciement, mes effusions les plus cordiales.

« VICTOR HUGO. »

Ce mot de « traduction » employé au lieu d' « illustration » est la plus haute forme de l'éloge : et cette lettre d'un homme qu'il vénérait toucha profondément Doré.

En 1867, MM. Sampson et Lowe publièrent *Les travailleurs de la mer* à Londres, où l'ouvrage eut un double succès ; il avait exécuté les deux pages auxquelles le poète fait plus spécialement allusion, expressément pour le texte anglais de W. Moy Thomas ; mais, malgré le vœu de Victor Hugo, ce fut le dernier de ses ouvrages que Gustave illustra jamais. La renommée de cette œuvre magistrale est trop universelle pour s'y arrêter davantage : il nous suffira de dire qu'elle consolida sa gloire en Angleterre.

Immédiatement après, il conçut et exécuta *le Néophyte*, où il épuisa toutes les ressources possibles du blanc et du noir, dans une manipulation savante. Je reviendrai sur cet ouvrage quand j'aurai lieu de parler de la galerie Doré, à Londres. A cette même époque, la maison Marne, de Tours, et la maison Cassell et cie de Londres, s'apprêtèrent à publier simultanément *La Bible*. M. Galpin, un des associés anglais, vint à Paris à ce sujet, et fut présenté à l'artiste par M. Best, un des bons amis de l'artiste. La connaissance, faite dans des conditions aussi sympathiques, facilita tous les préliminaires et devint bientôt une amitié sincère. *La Bible* parut à Londres en 1866 et causa une sensation profonde. Dans un long article du *Quivis*, 7 avril 1866, parut une des meilleures notices que la presse d'outre-Manche lui prodigua.

Un long aperçu de la jeunesse de l'auteur accompagnait une appréciation exacte de son talent et une admiration profonde pour son génie.

En mars 1855, Doré correspondait avec M. Cassell, à propos des illustrations de Shakespeare. Il se défendait d'avoir signé un contrat avec d'autres éditeurs pour ce travail, ainsi que le bruit en avait été faussement répandu. Il répétait qu'il n'entreprendrait rien sans consulter les éditeurs anglais ; mais que cette entreprise était si vaste et comportait tant de labeur et de réflexion, qu'il lui était impossible de fixer une époque pour la conclure. « Mon intention, dit-il, est de faire du Shakespeare mon chef-d'œuvre ; d'ajouter aux grandes planches indépendantes du texte une foule d'illustrations moindres en faisant partie, comme, par exemple, au commencement et à la fin de chaque acte, dans les sonnets et même dans la vie de Shakespeare qui servira de préface. Enfin, mon idée serait d'annoncer mille dessins — pas un de trop pour un sujet si vaste, — et puis mille est un chiffre rond et sonore faisant bien dans les annonces et les affiches... »

Avant qu'il visitât Londres, le nom de Doré fut pendant deux ans continuellement devant le public anglais. Je transcris ici quelques vers à l'appui, qui ont été publiés dans le *Quivis* du 16 juin 1886.

TO GUSTAVE DORÉ.

Thou hast the subtle hand of older men
Bold, noble, graphic, rapid in design,
With immortality in every line.
Thy power is wedded id the poet's pen,
And on thy works we ponder in amaze.
It seems as though some artist from the dead,
Who long the vanguard of his brethren led,

Hath ris'n again, in these our latter days,
To vivify our art : Cervantes' wit,
And Dante's myriad forms of spirit life,
With now sweet peace, then sanguinary strife,
And now sublimest scenes of Holy Writ :
These are thy monument, and these shall be
Fix'd as the earth's immutability.

CHAPITRE XX

L'ATELIER — L'HOTEL DE LA RUE SAINT-DOMINIQUE — FETES ET RÉCEPTIONS

Quelque temps après l'installation de la famille Doré rue Saint-Dominique, Gustave déclara qu'il voulait s'y bâtir un atelier.

« Toute la maison fut sens dessus dessous, me dit la vieille Françoise, jusqu'à ce que cet atelier fût achevé. Il a coûté un tas d'argent et causé mille embarras ! Mais quand il y fut définitivement installé, M. Gustave fut aussi fier que si personne d'autre n'en eût jamais possédé de pareil, et toute la famille était du même avis. »

La pièce avait en effet l'aspect familial d'un salon. On y voyait un piano et d'autres instruments, des piles de musique, des livres, des sofas et des fauteuils commodes, des tables à jouer, des guéridons, une foule de boîtes à musique, statues, statuettes, bronzes, plâtres, aquarelles, médaillons, toiles colossales, photographies représentant les œuvres de Doré, surtout celles passées à l'étranger, et quantité d'objets curieux et rares. Mais tout ce qui touchait à son art était uniquement de sa main. Dans le véritable salon, étaient réunis de nombreux souvenirs donnés à l'artiste. J'y vis au-dessus de son propre portrait, une excellente photographie de Rossini avec une dédicace de la main du maestro ; à côté, le portrait de son père, que Doré avait peint de mémoire. En face, les traits presque effacés d'un ministre anglican, le chanoine Harford, tableau donné jadis à Mme Doré, avec cette inscription en anglais :

« Offert, en toute humilité, à la femme qui a eu l'honneur de mettre au monde le plus grand génie du XIXe siècle. »

Sur la cheminée de cette pièce se trouvait l'admirable pendule de bronze modelée par Doré et qu'il avait nommée *Le Ore*. L'appartement adjacent, divisé en stalles, était bourré d'originaux, épreuves, esquisses, ébauches, peintures, classées et rangées avec le plus grand soin. Le seul objet peu sympathique qui me frappa fut une gravure trop ressemblante d'Abraham Lincoln, suspendue au mur. Elle lui avait été envoyée de New York par un ami.

« Doré, me disait M. Daubrée, n'a jamais dédaigné ce qui lui fut offert avec amitié. Chaque présent qu'il recevait était soigneusement mis de côté et tendrement apprécié. Un jour, on lui envoya une bagatelle de Strasbourg ; le donneur et le receveur ne se virent que bien des années après, mais dès que Doré aperçut son ami, il le remercia de son attention délicate. L'ami avait oublié ; Gustave se souvenait.

« De la cave aux combles, l'hôtel Doré était l'idéal de la demeure d'un homme fastueux, aux goûts d'artiste et de bohémien. C'était une habitation princière, le parfum ducal l'imprégnait encore, mêlé à l'atmosphère du confort moderne ; et, certes, les hôtes distingués qui s'y pressaient en foule n'avaient rien à envier à ceux du Régent. Je cite au hasard : Rossini, Patti, Alboni, Nilson, Théophile Gautier père et fils, Daubrée, membre de l'Institut de France, Alexandre Dumas père et fils, Lambert Thiboust, Edmond About, Taine, le révérend Frederich Harford, les peintres Marchai, Frenat, Harpignies, Carolus Duran, le sculpteur Carrier-Belleuse, Bourdin, Pircen, Bourdelin, Leleux, Paul Joanne, Paul Dalloz, Kratz, Pagans, le délicieux chanteur espagnol Nadaud, auquel Doré demandait toujours la même romance : Lorsque j'aimais ; Listz, le grand Listz, Pauline Viardot, Garcia, le « sculpteur musical » Lacroix, le savant, Nadar, le « prodige », pouvant tout faire et faisant tout ; le docteur Michel, Gounod, le compositeur incomparable ; Émile Courtois, Campbell Clarke, et... tant d'autres.

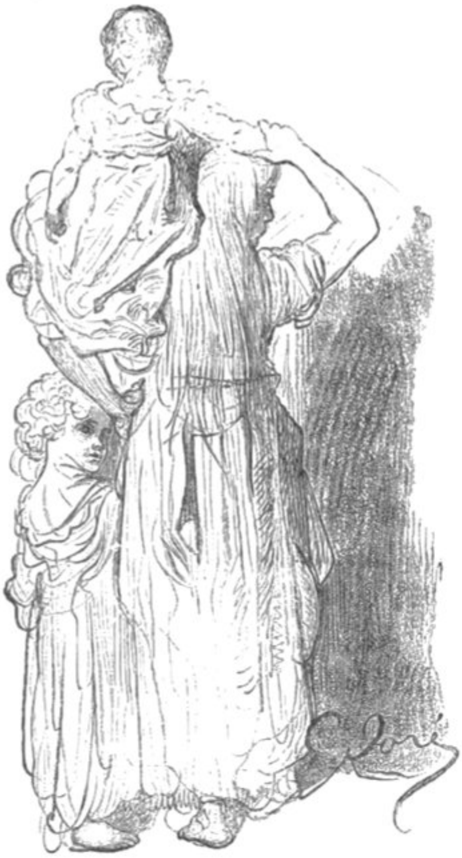
Figurez-vous l'atelier rempli de ces personnalités illustres ; Mme Doré, dans son grand fauteuil, recevant ses invités, et ses fils Gustave et Ernest faisant les honneurs avec leur grâce cordiale et empressée. Mme Doré portait invariablement un turban et affectait des modes moitié mauresques, moitié andalouses. M. Lacroix la comparait à une bohémienne comme il faut, et disait qu'elle était l'âme de ces réunions autant que Doré lui-même. Elle en jouissait vivement, recevant de tous autant d'hommages que si elle eût été encore jeune et belle, juste tribut dû à son intelligence et au charme de ses manières.

Elle recevait le dimanche soir et donnait en outre à dîner ce jour-là. Durant les dernières années, elle eut à ses côtés sa ravissante petite-fille Madeleine, qui épousa le docteur Joseph Michel ; belle, spirituelle, instruite, elle semble avoir hérité des vertus et des charmes de Mme Pluchart ; aussi se laissait-elle justement idolâtrer par son aïeule et par ses oncles.

« Les dîners hebdomadaires de Doré, dit M. Bourdelin, ont été en grande réputation ; il n'est pas beaucoup de littérateurs et d'artistes qui n'y aient eu leur place marquée. Dumas, Sardou, Gautier, avant eux Méry et beaucoup d'autres, y ont savouré certains plats de fondation qui tenaient le haut du couvert.

« A certains grands jours où Chevet amenait son armée de marmitons à la rescousse, pour célébrer la présence de quelque illustration nouvelle, le *gigot à l'étouffée*, souvenir d'Alsace, n'en était pas moins servi après le potage, et le *gâteau de Savoie*, de familiale mémoire, n'en coudoyait pas moins, au dessert, les glaces et les petits fours à la mode.

« A ces dîners, que Gustave présidait en face de sa mère, il s'amusait comme un enfant : il imaginait de faire figurer au milieu un gigantesque pâté de foie gras ; il en faisait un éloge pompeux, en expliquait la provenance, en vantait les truffes et la croûte, et, quand il était sûr d'avoir alléché ses convives, il passait le pâté à quelque gourmand qu'il chargeait de l'ouvrir, et qui désappointé, en voyait sortir une souris ou un cochon d'Inde.



Souvenir d'Italie (1863)

« Il avait imaginé de servir son vin dans quatre carafes à musique, qui se mettaient à jouer des polkas et des valses quand on les penchait pour se verser à boire. Doré, lui, ne buvait que du Champagne.

« Ces dîners étaient, en somme, fort gais, à la condition que les invités voulussent bien écarter de la conversation la politique et les beaux-arts, sujets qui, en dépit de la grande camaraderie qui régnait parmi les convives, auraient pu soulever des tempêtes. »

Mme Alexandrine, qui avait beaucoup d'ordre, ne savait pas souffrir que l'on bût du champagne depuis la soupe, et elle se désolait de l'exemple pernicieux donné - par son fils. Elle tenta en vain de le convertir aux vins du Rhin et de Bordeaux ; mais Gustave ne manquait pas de dire, de sa voix douce et caressante, au commencement du repas : « Et le champagne ? Chère mère ! Nous mourons d'envie de boire à votre santé ! » Alors, Mme Alexandrine jetait un douloureux regard à son enfant terrible et, pour la cinquantième fois, octroyait la permission demandée.

Afin de donner quelque idée des divertissements de ces brillantes réunions, je cite ici deux billets de Doré à son ami Paul Joanne, qui révéleront d'une façon authentique les plaisirs que l'on y goûtait.

« Aimable Paul,

« Après-demain, dimanche soir, représentation solennelle des tableaux académiques (poses plastiques), sujets religieux, historiques, héroïques, allégoriques, frénétiques, tirés des meilleurs auteurs. La troupe des artistes, composée déjà des meilleurs sujets de Paris et de l'étranger, compte néanmoins sur votre concours intelligent.

« J'espère donc bien vous voir. Venez de bonne heure, afin que l'on ait le temps de vous ajuster d'une façon digne de vos talents plastiques.

« Veuillez dire à vos chers parents que s'ils veulent honorer d'un regard indulgent ce petit travail artistique, je serais bien heureux qu'ils fussent des nôtres, et de leur soumettre ce nouveau genre de production de leur serviteur et ami.

« GUSTAVE DORÉ »

Et encore :

« Jeudi, 15 décembre 1875.

« Mon cher Paul,

« J'ai l'honneur de vous informer que vous êtes inscrit pour le dîner du dimanche 19 décembre, à une très bonne place. Tout refus de votre part sera considéré comme provenant de mauvais vouloir et amènerait un refroidissement pénible dans nos relations.

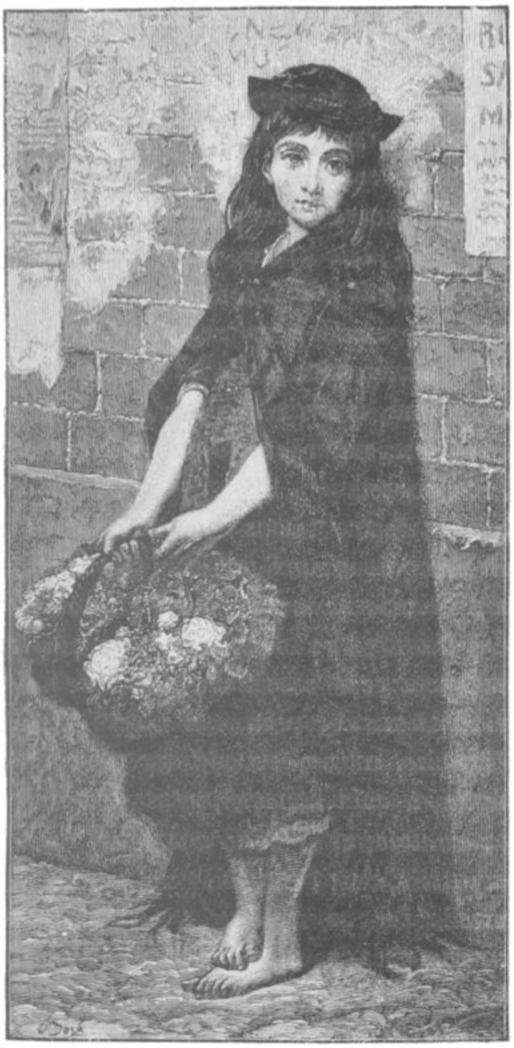
« A vous,

« GUSTAVE DORÉ »

Selon M. Joanne, de 1864 à 1865, ces tableaux vivants s'exécutaient entre deux paravents, à la lumière du magnésium ; on baissait le grand lustre à gaz de l'atelier ; et l'on voyait entre autres scènes : *Le poète puisant à la source de l'Inspiration* ; *L'échelle de Jacob*, etc. Doré organisait admirablement ces représentations. Il possédait des armoires remplies de costumes avec lesquels on s'habillait.

Un jour, il avait invité à dîner le directeur général des Postes, et s'était évertué tout le jour à faire des préparatifs en son honneur : la salle à manger avait l'aspect d'un bureau postal, les serviettes étaient pliées en enveloppe, les petits pâtés servis sous forme de billets doux, les tartelettes posées sur des bulletins télégraphiques, les glaces modelées en boîtes à lettres, etc., etc.

Une autre fois, il fit couvrir la table de grands globes de verre entourés de fleurs comme un jardin ; sous chaque globe se trouvait un *Guide Joanne*. C'était une galanterie à l'adresse de son ami Paul, fils de l'inventeur de ces utiles petits volumes. Gustave simulait d'en lire des extraits qu'il inventait, et les convives, en voyant son air sérieux, se laissaient prendre à des phrases comme celles-ci : « Cette cathédrale est belle, quoique gothique » ; « telle auberge est recommandable par la douceur de ses servantes. » Paul Joanne luimême fut attrapé et saisit le volume avec terreur, effrayé de ce qu'il venait d'entendre : ce qui fit se pâmer d'aise son facétieux ami. A la fin du dîner, Gustave prononça deux discours : l'un anglais, l'autre allemand ; il mimait si parfaitement, et copiait si exactement le son et l'intonation de ces deux langues, que, « dit M. Joanne, pendant bien longtemps, nous ne nous aperçûmes pas qu'il se moquait de nous. »



La marchande de Fleurs (Londres 1861)

Mme Doré rappelait souvent à son fils le lustre qu'il avait brisé en mille pièces, lors de leur premier repas dans l'hôtel. Jamais heureux présage n'avait été mieux vérifié. Elle avait vu, depuis, à sa table, les grands dignitaires de la France ; son fils coudoyer les ministres et recevoir des princes et des potentats ; entendre causer des poètes et des philosophes. Et tout cela, grâce à son enfant ! N'était-il pas le plus grand peintre, le plus grand dessinateur du monde ; un sculpteur distingué, un homme d'esprit, un hôte charmant, un frère excellent, et par-dessus tout, le fils le meilleur qu'une mère puisse avoir ? Il était bien naturel alors que son cœur débordât d'amour et d'orgueil.

Ce furent les beaux et bons jours du règne de Doré et du célèbre salon de la rue Saint-Dominique. Maintenant l'atelier est silencieux, le violon ne soupire plus par l'âme de ses cordes, les toiles sont retournées contre le mur, et la poussière s'épaissit sur toute chose.

« Je fais mon possible pour tenir propre, dit la pauvre vieille Françoise, mais c'est trop dur pour mes vieux yeux. Et puis, à quoi bon, puisqu'ils sont tous partis ! Je suis seule restée, et un jour quelqu'un prendra ma place. C'est clair, c'est bien clair !... »

CHAPITRE XXI

MORAL DE DORÉ — CARACTÈRE ET QUALITÉS — AFFAIRES DE CŒUR

On a dit de Doré qu'il fut toujours enfant ; il serait plus exact de dire que ce gamin de génie, comme l'a nommé Gautier, devint homme trop vite. A l'âge où d'autres garçons jouent à la balle et aux barres, l'Alsacien labourait péniblement les champs classiques de l'Olympe. Ses plus belles qualités ne furent point appréciées du public qui lui faisait un crime de son ambition, de son entêtement, de sa haute opinion de lui-même ; et comme il arrive souvent dans la carrière des hommes célèbres qui vivent forcément devant la foule, sa vie privée fut méconnue ou incomprise.

Il possédait la loyauté, la bonté, la générosité et la fidélité ; ceux qui le voyaient au milieu des siens et de ses intimes se sentaient irrésistiblement attirés vers lui. La droiture et la sensibilité marquaient toutes ses actions ; il était dévoué à outrance à sa famille ; délicat et fin avec ses amis, si l'un d'eux était dans le malheur, il quittait tout pour courir à lui, veiller à son chevet, lui apporter l'inépuisable verve de son enjouement et de sa vive causerie, dérobant à ses plaisirs et à son sommeil le temps qu'il lui consacrait, car jamais il ne manquait de parole au public.

Pendant bien des années, il passa le premier jour de l'An aux Enfants-Trouvés, apportant des vêtements, des jouets et de l'argent à ces tristes épaves de la grande ville. Il se levait avant le jour et charriait des voiturées d'étrennes à tous les hospices d'enfants du voisinage, distribuant lui-même ses présents, s'attardant près des berceaux et éveillant des éclats de rire enfantins. Il leur racontait des histoires de la Bible, des légendes, des contes d'anges, de fées, de géants, de pygmées ; il leur faisait manger les bonbons, agitait les polichinelles, il remontait les locomotives et fouettait les toupies. Pas une joie ou une douleur de ces petits cœurs qui ne trouvât un écho dans le sien.

Avant de partir, il laissait, outre une forte somme en argent, des souvenirs de bonté et de tendresse plus précieux que son or, cet or, fruit de tant de labeurs, gagné par ce talent qui lui faisait plus d'ennemis que d'admirateurs.

Il ne pouvait souffrir qu'un ami achetât un de ses dessins ; dès qu'on en louait un, il disait : « Cela vous plaît, prenez-le donc en souvenir de notre connaissance. » Comment s'étonner, après cela, que tant d'originaux ont disparu ! D'un autre côté, il ne donnait jamais le moindre dessin aux bazars et ventes de charité...

« Mettez mon nom dans votre liste de souscription pour ce qu'il vous plaira, disait-il, mais je n'achète pas la publicité sous un vain prétexte. » Il ne se départit en aucune circonstance de cette règle invariable ; aussi encourut-il souvent le reproche d'excentricité, d'obstination et de désobligeance.

Mais je m'aperçois qu'en parlant du caractère et des dispositions de Doré, je n'ai pas encore fait allusion à ses affaires de cœur. Il était très recherché dans le monde ; aucune fête n'était complète sans lui, et les grandes dames du faubourg Saint-Germain l'accablaient de prévenances. Toutefois, cette adulation ne lui tourna point la tête.

Ayant un jour exprimé, devant M. Lacroix, ma surprise de ce que Doré ne fût point marié, il me dit : « Lorsque Gustave eut dix-neuf ans, il tomba éperdument amoureux de la fille d'un employé du gouvernement ; il ne cessait de vanter sa beauté. Je n'ai jamais vu d'homme aussi amoureux qu'il le fut de Mlle X. Il voulut à toute force l'épouser ; il la demanda en mariage à son père, qui l'éconduisit péremptoirement, lui déclarant que sa fille n'épouserait qu'un homme riche.

« Vous êtes, lui dit-il, un jeune homme dont on dit du bien, il est possible que vous ayez de l'avenir comme dessinateur, je ne mets pas en doute votre talent, mais votre avenir est incertain. Celui de ma fille doit être assuré, et je ne la donnerai qu'à un homme qui ait une position fixe. »

Gustave, anéanti par ce refus, jura qu'il ne se marierait jamais, menaça de se tuer et autres folies pareilles. Quant à moi, j'estime qu'il fut heureux de rencontrer un père tel que celui-là ; la jeune fille qui pouvait préférer un sort à un jeune amant comme Doré, n'était pas la femme qu'il lui fallait. J'eus le courage de l'en féliciter. Au bout de quelque temps, il se rasséréna, et plus tard, lorsque je me hasardai à faire allusion à cet épisode, il me dit avec un air indifférent : « Ma foi, cet espoir de mariage n'a pas duré longtemps. »

Vers la fin du second Empire, Doré eut une passion violente pour une femme bien connue dans un certain monde de Paris. Elle était belle, artiste, ensorcelante ; et Doré passait de délicieuses et longues heures auprès d'elle. Cette liaison fit du bruit ; on alla même jusqu'à parler de leur prochain mariage : et cependant aucun d'eux n'y songea jamais. Leur amitié dura longtemps sans nuage, et Gustave lui rendit ouvertement l'hommage de son estime et de sa considération.

Au demeurant, le sentiment d'amour que Doré professait pour sa mère était toujours le plus fort ; si, à dix-neuf ans, il eut un vif caprice pour Mlle ***, cela n'a rien d'étonnant. Son dévouement filial n'avait pas alors l'intensité qu'il acquit depuis. Toutefois, il ne s'abandonna point à ces amours de passage, si fréquents chez les jeunes artistes, libres et riches ; simple de goûts, modeste de désirs, il trouvait dans son intérieur Joutes les joies qu'il pouvait rêver : on l'y choyait, son opinion faisait loi, et la tendresse qu'il inspirait suffisait à son bonheur.

La voix publique l'avait marié à bien des célébrités, depuis le moment où, au lendemain de Rabelais, il s'était réveillé illustre. Ce fut d'abord Adelina Patti, dans le boudoir de laquelle il avait menacé de se brûler la cervelle ; puis Christine Nilson, qui, pour punir ses assiduités compromettantes, lui avait fermé sa porte. Hortense Schneider, et une foule d'autres encore. Mais, à une seule exception près, sa conduite n'autorisait point Paris à s'occuper de ses affaires de cœur, et cette exception fut une créature extraordinaire, dont les excentricités de génie occupent encore aujourd'hui le monde. Ce caprice dura deux ans, et coûta à l'artiste plus d'une noble inspiration. Mais ce n'était, après tout, qu'un caprice. Il n'aima jamais réellement cette femme ; elle était à la mode, et il se laissa gagner par l'entraînement général.

Avec toutes ses contradictions, Doré n'avait rien de matériel ; il détestait les excès de tout genre. Les femmes existaient à peine pour lui en tant que femmes, aussi ne jouèrent-elles aucun rôle important dans sa vie. S'il s'amusait parfois, la passion ne prit point d'ascendant sur lui, et il aurait quitté la créature la plus aimée sur un mot de sa mère ou pour passer une heure près d'elle, rue Saint-Dominique.

Sa famille ne s'alarma que de sa liaison avec l'actrice désignée plus haut, laquelle, dépassant les limites ordinaires, menaçait son repos et son bonheur. Mais il se désillusionna de lui-même, et chercha l'occasion de rompre. Dès lors, on n'entendit plus parler des « affaires de cœur de Gustave ».

Avant cet épisode, il avait été question une fois de mariage, et les choses allèrent même assez loin. Comme naissance et comme position, c'était un excellent parti ; des amis lui en parlèrent ; il se rendit à leurs instances ; il était riche et pouvait entourer sa femme de luxe et de bien-être, en lui donnant un rang social dont toute jeune fille eût été fière. Son sang alsacien lui faisait envisager avec plaisir l'idée du foyer de famille ; il adorait les enfants, et il ne résista pas au désir d'entendre un jour les échos de l'hôtel de la rue Saint-Dominique répondre au gazouillement de petites voix qui bégayeraient : « papa ». Les préliminaires se conclurent, et le jour des noces fut fixé.

On n'a jamais su exactement comment, à la dernière heure, le mariage fut rompu. Mme Doré, qui, d'heure en heure, devenait plus triste et plus agitée, peut bien y avoir été pour quelque chose. Doré remarqua que la pensée de cette union assombrissait sa mère ; après une longue vie consacrée à ce fils adoré, il était assez naturel qu'elle ne contemplât point sans amertume l'abandon de ses droits entre les mains d'une rivale légitime ; il lui semblait que sa mission en ce monde allait finir. Si je me permets de parler de cet épisode intime, c'est que j'ai pour principe qu'en écrivant les mémoires d'un homme illustre, la franchise du biographe est aussi importante que sa véracité. Beaucoup de gens ont su que Doré avait été à la veille de se marier ; en m'abstenant d'en faire mention, je laisserais supposer, par mon silence, quelque motif secret.

On jugea sévèrement le rôle que Gustave joua dans cette occasion, sans vouloir admettre de circonstances atténuantes. En premier lieu, idolâtrant sa mère, il ne put au dernier moment se résoudre à la sacrifier, et, en outre, raison moins poétique, ses habitudes de confort, de liberté, de vie bohème, artistique et élégante, qui s'accommoderaient mal des exigences domestiques, lui firent renoncer sans regrets au mariage projeté, d'autant plus que, cette fois-là, il n'était pas amoureux comme au temps de sa fougueuse jeunesse.

Dans ses croquis se trouve fréquemment répété un beau visage de femme. Sa famille n'en connut point l'original, et je suis tenté de croire que c'était celui de cette première idole. Gustave Doré se connaissait bien ; c'est pour cela qu'en 1865 il ajoutait à ses notes :

« Je ne suis ni mari, ni père, ni garde national, ni franc-maçon. »

CHAPITRE XXII

L'ANGLETERRE — IMPRESSIONS — MORT DE ROSSINI — WIDOR, 1868

Le 15 avril 1866 est une date mémorable à double titre : ce jour-là, Doré compléta son installation dans son célèbre atelier de la rue Bayard, et, pour la première fois, il fut question d'un voyage en Angleterre. Un éditeur anglais dînait chez l'artiste, et, après le repas, les conditions pour les illustrations des *Idylles des Rois*, de Tennyson, furent arrêtées. A la fin de la soirée, Gustave reconduisit M. Kratz chez lui, causant longuement de ce projet. Avec la fougue qu'il mettait à toute entreprise nouvelle, il rêvait déjà les dessins qu'il exécuterait ; mais l'idée de se rendre en Angleterre le préoccupait vivement.

« C'est étrange, disait-il à M. Kratz, ce plan d'aller à Londres ouvrir une galerie pour mes tableaux me cause un pressentiment singulier. Tu sais que je déteste quitter mon pays, ma famille, mon chez moi. Je ne suis pas sûr de réussir avec les Anglais. Quelque chose me dit que si je vais en Angleterre, je romprai avec ma patrie, et que je perdrai de mon prestige et de mon influence en France. Je ne puis vivre sans mon bien-aimé Paris, mes habitudes, mes amis, mon pot-au-feu. On me dit que l'Angleterre est le pays des brouillards ; que les gens sont froids, que le soleil n'y brille jamais, que j'aurai le mal de mer sur la Manche. En un mot, c'est *très loin*, et j'ai envie d'y renoncer. »

M. Kratz, qui avait une grande influence sur Doré et qui possédait le secret d'exorciser ses superstitions et ses caprices et savait vaincre son obstination, le raisonna, le gronda, lui fit honte de ses enfantillages et finit par l'amener à considérer la question sous un jour plus favorable. Doré insistait pourtant, répétant : « Je sais que cette démarche influera sur mon avenir ; elle me cause un indicible malaise, mais si tu crois qu'il est de mon intérêt de partir, je partirai. »

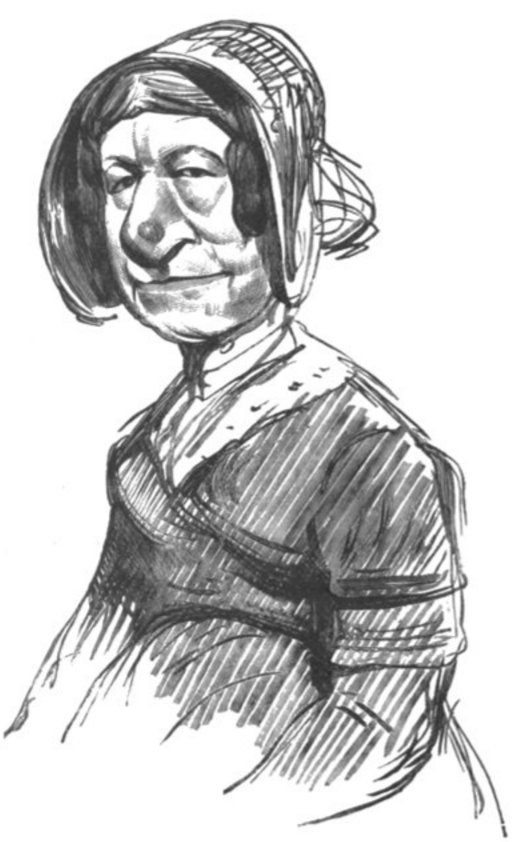
Il ne se pressa point cependant, regrettant hautement les jeudis de Gautier, les samedis de Rossini, ses amis, ses habitudes fantaisistes, mais pardessus tout sa mère, ses chers dimanches et toutes les choses aimées du passé.

Dans l'été de 1870, un éminent ecclésiastique anglais, le révérend M. Harford, vint à Paris, afin de traiter plusieurs affaires concernant la Société pour la propagation de l'Évangile. Avant de retourner dans son pays, il alla trouver Gustave. Les deux hommes parlèrent longuement de l'Angleterre, et le chanoine pressa vivement Doré de s'y rendre. Deux jours après son retour à Londres, M. Harford lui écrivait :

« Mon cher Doré, aussitôt que vous serez arrivé ici, faites-le-moi savoir. Je suis et serai toujours entièrement à votre disposition. »

Ce fut le début d'une longue et loyale amitié.

Gustave Doré débarquait à Londres le 18 mai 1868, et descendait au Grosvenor-Hôtel, gare de Victoria. Il se présenta immédiatement chez ses éditeurs, MM. Cassell et cie, qui devaient publier sa *Bible* en Angleterre, et déposa chez le chanoine Harford une carte qui annonçait sa visite empressée. L'ecclésiastique revint bien vite de la campagne, où il était en séjour chez son père, et il trouva Doré stupéfait de l'étendue de la ville. Bientôt l'artiste fut présenté au colonel Teesdale, le héros de Kars, et cette première introduction devint la source d'une foule d'autres. Le prince de Galles, admirateur passionné de son talent, lui témoigna la plus flatteuse sympathie.



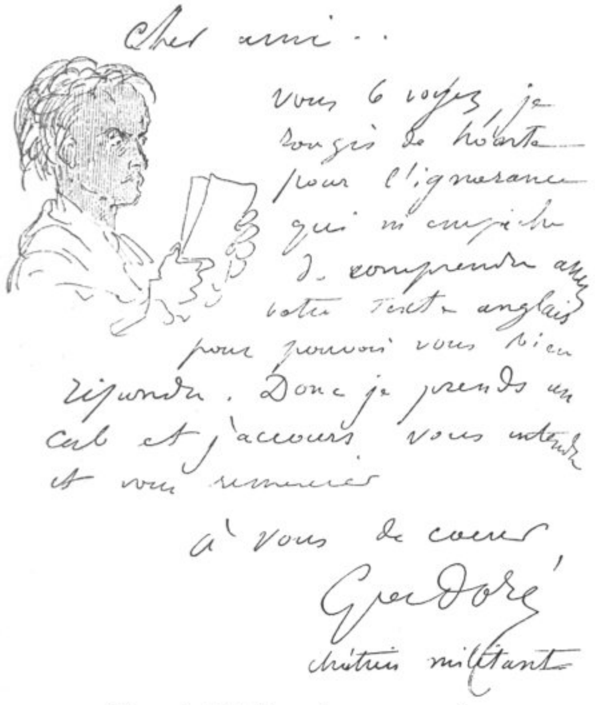
Type de Londres (dessin original, 1871)

Quinze jours après, le 2 juin, il écrivait à M. Kratz une lettre, ornée en tête d'un dessin à la plume représentant une charrette remplie d'une douzaine d'individus plus ou moins endommagés, traînés par un chien maigre, mais courageux. Il l'informait que c'était un croquis intitulé : « retour du Dàààárrby ». Il ajoutait qu'on lui avait suggéré de peindre une toile de trente pieds de haut, ayant pour sujet ce spectacle homérique, mais qu'un instinct secret l'avertissait que ce serait faire œuvre de fausse politique.

« Ce qui est plus homérique encore, c'est la vie que je mène depuis quinze jours. Si tu voyais cette quantité de bœufs et d'autres animaux, et les vins troubles dont on arrose l'étranger à Londres, ange gardien de nos festins, tu t'apercevrais que ta place n'est plus à Paris, mais ici, dans cette Babylone des « lunchs »... Au milieu des attentions, dirai-je les ovations dont je suis l'objet, j'ai dans le cœur la flèche empoisonnée de la nostalgie. Quant aux détails de mon existence vertigineuse, je te les donnerai à mon retour, dans quinze bouteilles de Rœderer. Écris-moi... It is the same think. I will become smuttch obliged to you, and i shall begin very happy to received any good news upon you, my dear friend. I am with all my hearth.

« G. Doré.

« Grosvenor-Hotel, Victoria station. »



Cher ami..

vous le voyez, je
rougis de honte
pour l'ignorance
qui m'empêche
de comprendre assez
votre texte anglais
pour pouvoir vous bien
répondre. Donc je prends un
cab et j'accours vous entendre
et vous remercier

à vous de cœur,
G. Doré
chrétien militant

Fac-similé d'une lettre envoyée au Révérend Frédérick Harford en 1868. (Londres)

Les pressentiments de Doré allaient bientôt se réaliser. Son existence était complètement changée. Tandis que Paris le méconnaissait, Londres, qui ouvrait ses bras au grand artiste français, paraissait ne devoir jamais l'oublier. On le recherchait, on l'invitait partout, on l'admettait dans tous les clubs, on l'emmenait aux courses, aux régates, aux jeux de polo et de cricket, à Greenwich et à Richmond. Riche autant qu'illustre, il avait pour lui le sourire des femmes, les politesses des ministres et les faveurs de la cour ; en un mot, il était l'homme du jour, l'astre le plus rayonnant de ce firmament qui se nomme la « saison de Londres. »

Ainsi, cet artiste qui avait eu à souffrir tant de cruelles attaques dans sa vie publique et privée, qui avait senti tant de froissements d'amour-propre briser son cœur, quand surtout on s'obstinait à lui refuser le titre de *grand peintre*, qu'il se croyait en droit d'ambitionner, ce génie incompris trouvait en Angleterre un accueil enthousiaste et sincère. Là, maintenant, il se voyait élevé sur un piédestal, et ce triomphe devenait un puissant stimulant pour sa nature sensible et fière. Aussi, on peut le dire, personnellement, artistiquement, socialement, Gustave régna désormais en conquérant.

Il était tour à tour l'hôte de la brillante vicomtesse Combernière, de LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Paris, ayant chez eux la place d'honneur, comme un ambassadeur ; partout il était également acclamé. Pour le dire en passant, Doré était orléaniste de cœur : il déplorait souvent, avec sa mère, la déchéance de la France sous la domination impériale, et cependant il aimait personnellement Napoléon III, dont il avait reçu des marques spéciales de faveur, tant aux Tuileries qu'à Compiègne ; mais comme il n'était ni courtisan ni servile adulateur, il ne cachait pas ses opinions politiques.

Toutefois, il faut bien l'avouer, le séjour de Doré en Angleterre fut surtout une énorme réclame financière, car, sans vouloir manquer de respect au goût et à l'appréciation britannique, je suis d'avis que si Rembrandt lui-même arrivait à Londres, sans lettres d'introduction, sa *Ronde de nuit* ne ferait pas autant de bruit que les chromolithographies qu'on envoie en Amérique, à chaque client, avec une livre de thé.

Lorsqu'en 1868 Cassell publia *La Bible*, il exposa dans sa devanture plusieurs des planches les plus importantes ; mais celle qui représentait l'Être Suprême fut retirée, pour satisfaire aux réclamations du public.

Doré, jadis si susceptible et si irritable, se soumit sans observation à cette pruderie religieuse. Un de ses amis lui demandant légèrement si le portrait n'avait pas été jugé ressemblant, il répondit : « Non, ni à mes éditeurs français, ni à mes éditeurs anglais. C'était Dieu, mais pas la Trinité. »

On lui fit goûter le fameux dîner de marée à Greenwich ; tant de poisson le suffoqua — ce n'était pas un vendredi ; — en rentrant en ville, ses premiers mots furent : « Allons au Club, — je suis affamé ; — qu'on me serve de suite deux très grands beefsteaks. »

La popularité de Doré était immense ; on publiait à Londres, *La Bible*, *L'Enfer*, *Don Quichotte*, magnifiquement édités par Cassell, *Les Pyrénées*, L'Espagne et *Les travailleurs de la mer*, par Sampson et Lowe ; — la frénésie causée par *Rabelais* recommençait, et cependant, comme alors, Doré persistait à ne reconnaître qu'un seul maître : l'art. Et il lui restait fidèle en toutes choses.

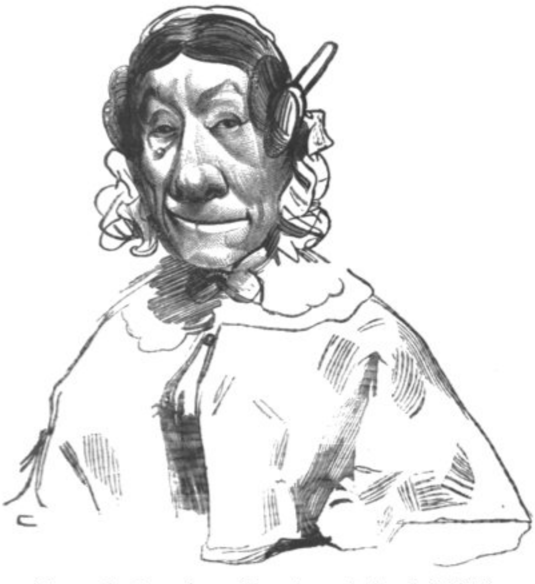
Toutefois, depuis qu'il illustrait *La Bible*, un changement s'opérait dans l'âme de Doré. Bien que catholique, il professait peu, et se permettait des légèretés au sujet de la religion. Du moment qu'il entra en communication directe avec les Saintes Écritures, ses pensées s'élevèrent, et il reporta à une source plus haute sa reconnaissance pour les dons qu'il avait reçus en naissant. Un jour que Beeforth, de la galerie Doré, lui disait qu'il devait en être fier, il répondit :

« Pas fier, monsieur Beeforth, mais heureux. Dieu a été bien bon pour moi, et je l'en remercie tous les jours. Je ne changerais avec personne, non par vanité ; mais parce que je vois le monde plein de gens malheureux et de talents sans espoir. Alors je rends grâces à genoux d'avoir tant de matériaux avec lesquels travailler. »

Doré disait encore que, de tous les livres fameux dont le monde a été doté depuis le jour où se leva l'étoile de Bethléem, il mettait la Bible au premier rang.

Lorsqu'il exposa son *Néophyte* à Paris, on fut frappé du profond sentiment religieux qui y éclatait, et l'on se demandait si c'était bien l'œuvre de Doré, l'enfant terrible du talent, de la spontanéité irréfléchie. Les uns prétendaient qu'il posait pour une dévotion qu'il n'éprouvait pas ; mais d'autres, plus avisés, en jugeaient différemment, et sentaient qu'il venait de poser le pied sur un terrain plus solide et plus fertile.

Souvent le chanoine Harford causait religion avec l'artiste. Un soir, revenant de chez M. Grove (maintenant sir George Grove), à Sydenham, ils se mirent à discuter sur la foi.



Type de Londres (dessin original, 1871)

Doré lui dit : « Mon ami, je suis catholique, je fus baptisé dans l'église catholique, et je m'y tiens. Tout cela est bel et bon ; mais si vous voulez connaître ma véritable religion, la voici. Elle est contenue dans le treizième chapitre de Saint Paul aux Corinthiens. »

Il se mit à citer ce chapitre, et, à la surprise de son compagnon, le répéta d'un bout à l'autre sans hésiter, sans en manquer un seul mot. Lorsqu'il eut fini, il reprit : « Ai-je fait des erreurs ? Croyant dans ces paroles comme j'y crois, ai-je vraiment le droit de me dire chrétien ? »

La réponse de M. Harford ne fait pas de doute, mais elle vaut la peine d'être relatée :

« Tout homme vivant selon les préceptes de ce chapitre est non seulement chrétien, mais *christianissimus* ! »

Je rappelle cet incident, d'abord parce qu'il prouve la foi religieuse de Doré, ensuite parce que cet entretien conduisit l'artiste à la réalisation de sa grande œuvre : *Christ quittant le prétoire*. On avait constaté que, parmi tant de tableaux représentant la Passion du Sauveur, il n'y en avait jamais existé un qui retraçât le moment précédant celui où Jésus se chargea de sa croix.

Le chanoine Harford dit à Doré : « Vous le ferez ce tableau, et vous serez le premier. »

« Etes-vous sûr, parfaitement sûr ? s'écria Doré avec feu. Alors j'essayerai. Nous en reparlerons, et dès mon retour à Paris je me mettrai à l'œuvre. »

Entre la conversation sur la route de Sydenham et celle dont naquit le projet de cette toile gigantesque, il ne s'était passé que quarante-huit heures.

Le premier séjour de Doré à Londres dura un peu plus d'un mois. Pendant ce temps, il alla dans le Gloucestershire, chez le père de M. Harford, où il commença à connaître la vie de campagne anglaise, qui dès lors eut pour lui un charme tout particulier. En revenant à Londres, il déjeuna à Marlborough-House et dîna avec le prince de Galles à des banquets d'apparat. Mais le besoin de revoir son foyer, ses amis et sa mère se faisait sentir, et il écrivait le 16 juin à son ami Kratz :

«... Je ne suis pas né pour vivre hors de mon climat ; rien dans ces distractions violentes, ces festins de Balthazar ne remplit ma vie... Il me faut revenir à mes moutons, — car il est dur de se sentir à trois cents lieues de ce que l'on aime... Et quelle alternative : — ou l'exil éternel, ici, dans l'intérêt de ma fortune ; ou le retour à ce cher Paris, où le ciel est bleu, où les femmes ont le pied cambré, où la bonne maman Pillaud prépare de succulentes omelettes pour les amis, où le champagne coule à flots, et où... etc., etc. Mais ! Mais, mais — trêve de souvenirs. »

« DORÉ, artiste militant. »

Dix jours après, il était dans les bras de sa mère.

Il passa le mois de septembre 1868 à Sainte-Odile et à Barr, avec Mme Doré et Arthur Kratz ; il trempa ses doigts dans l'eau légendaire et se plongea dans ses anciens souvenirs. Ce n'était plus l'enfant rêveur d'autrefois, mais un homme ayant bu à longs traits les succès et les désillusions de la vie, ayant cependant conservé le cœur de l'enfant, la tendresse de la femme, l'âme du poète. Il était plein des récits de sa saison de Londres, de projets, d'entreprises ; et Mme Doré ne doutait plus, comme jadis, de leur réalisation. Un mois à Sainte Odile le retrempa de corps et d'esprit, et il rentra dans Paris, heureux et bien portant.

Sa félicité fut de courte durée.

Le 13 novembre, son excellent ami Rossini mourut et le triste devoir de le représenter sur son lit funèbre dévolu à Doré. Il travailla, le cœur déchiré ; mais ses doigts habiles ne faillirent pas à leur tâche. Il dépeignit les oreillers blancs, les draps nuageux, cette tête de vieillard, dans laquelle avaient germé de si suaves mélodies. Il retraça la face profondément ridée, le nez massif et aquilin, les lourdes paupières closes ; la bouche mobile et dédaigneuse, pétrifiée dans la mort, qui avait laissé tomber ces mots sur Gustave : « un tenorino charmant, s'il vous plaît ».

Comme son crayon traçait les dernières ombres, ses yeux se voilèrent de larmes : « Je n'en puis plus ! Il dit-il. Et il rentra tristement chez lui, avec d'amers regrets, songeant qu'il n'entendrait plus le rire sonore et les gais propos de Rossini.

Les funérailles eurent lieu à l'église de la Trinité ; tout Paris s'y pressa, pour rendre un dernier hommage au Cygne de Pesaro, et le *Quis est homo* fut chanté, par Patti et Nilson, comme il ne le sera sans doute jamais plus. Le lendemain, Doré donna les dernières retouches à son dessin, et plus tard il en fit le sujet d'une de ses plus célèbres eaux-fortes.

Cette même année, à une soirée chez le marquis d'Osmond, il eut l'occasion, à propos des *Idylles des Rois*, de parler de *Vivien* à M. Charles Marie Widor, le fameux organiste de Saint-Sulpice. M. Widor, un des meilleurs compositeurs de France, remarqua qu'il y avait là le sujet d'un délicieux libretto.

« C'est cela, fit immédiatement Doré ; faites la musique et je dessinerai les décors et les costumes. »

Il suffisait d'un mot pour allumer l'artiste, et certes le grand Opéra n'aurait jamais eu de pareil metteur en scène ; ce n'était pas une idée en l'air, il y songea beaucoup, et le lendemain il écrivit au musicien, en lui envoyant un superbe exemplaire de *Vivien*, un de ses charmants billets illustrés dans lequel il répétait combien il serait heureux de collaborer avec lui.

M. Widor a raconté que pendant leur rapide entretien Doré avait conçu les scènes et les décors comme s'il y avait longuement réfléchi ; mais ce fut un des mille projets que l'ambition enthousiaste n'exécuta jamais. Il se peut que Widor nous donne encore l'Opéra de *Vivien*, mais un autre que Gustave en peindra les décors.

CHAPITRE XXIII

RETOUR À LA PEINTURE — TABLEAUX — LA POULE VERTE

Doré n'avait point renoncé à la peinture. Depuis le jour des *Abominations de Paris* et de *La bataille de l'Alma*, il avait travaillé sans relâche. Le souvenir des déceptions de 1854 s'était effacé, et il reparaissait ardent, inspiré, sûr de la victoire.

M. Delorme a écrit que le public n'avait pas voulu comprendre qu'un dessinateur pût manier des pinceaux. « Cela choquait l'idée qu'on s'était faite, et à laquelle on tenait d'autant plus qu'elle est fausse. Aux critiques, aux calomnies, aux coups d'épingle journaliers, Doré répondait par une magnifique série de tableaux. »

Ces tableaux si connus sont presque tous, à l'heure qu'il est, dans la galerie Doré de Bond-Street, à Londres : *Les* martyrs, *Le néophyte*, *Gédéon choisissant ses soldats*, *Dante aux enfers*, *L'entrée du Christ dans Jérusalem*, *Chez Caïphas*, *Les contrebandiers espagnols*, *La vision de Calphurnie*, *Le rêve de la femme de Pilate*, *La sortie du Prétoire*, *La promenade de la Sainte-Croix dans le camp des Croisés*, *L'Alsace*, *L'aigle Noir*, *Le triomphe du christianisme*, *Le dernier jugement*, *L'ascension*, l'*Ecce Homo*, *Les saltimbanques*, *Venise*, *Le pays des Fées*, *L'enfant pauvre à Londres*, *Le chant du Départ*, *La patrie en Danger*, La *Marseillaise*, *Le ravin*, *Forêt de Sapins dans les Vosges*, *La* grève, *Le Rhin allemand*, et la dernière toile qu'il avait exposée au Salon : *La mort d'Orphée*.

De la première à la dernière de ses œuvres, on le censura en France, d'une manière aussi sévère qu'injuste ; il n'avait pas d'école, et cette accusation aveuglait la critique sur ses réelles qualités. S'il eût commencé sa carrière comme peintre, il eût indubitablement eu plus de succès ; la foule croit facilement qu'être multiple c'est être faible, et le dessinateur sublime n'était à ses yeux qu'un peintre vulgaire.

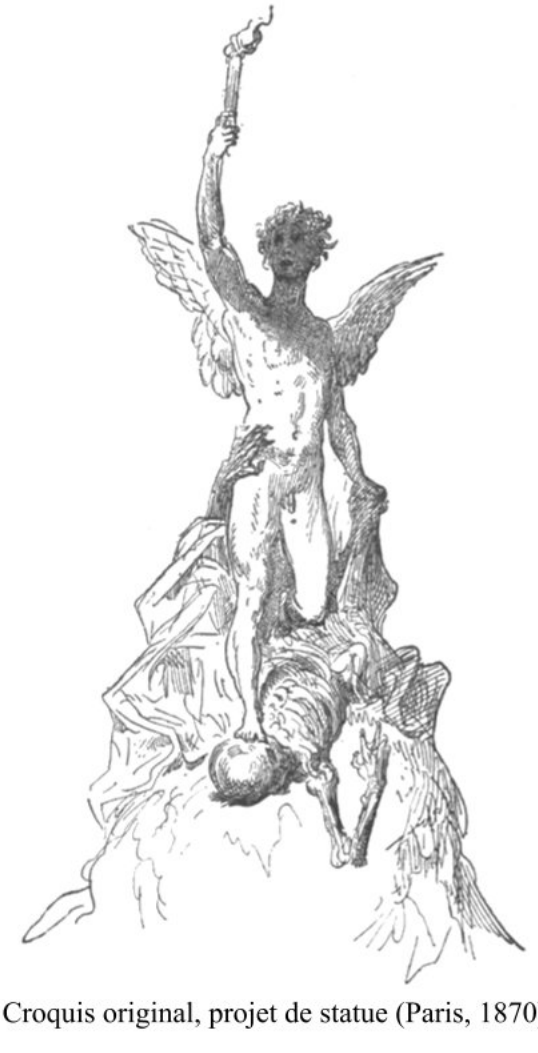
Mais Doré s'acharnait ; les journées de travail opiniâtre qu'il passait dans son atelier de la rue Bayard lui donneraient un jour, croyait-il, le triomphe de la gloire ; les toiles se succédaient, toujours acceptées au Salon, rarement nommées par la Presse. Il en souffrait cruellement. En Angleterre, on lui rendait des honneurs princiers ; en Amérique, on couvrait d'or son moindre tableau : dans son pays, il demeurait déshérité, méconnu ; et lui, ce prodigue de génie, le divin interprète de Dante, de Rabelais, de Don Quichotte, ne parvenait pas à arracher l'éloge à ses compatriotes ! On lui refusait obstinément ce titre rêvé de *grand peintre*.

M. H..., un célèbre amateur, se rendit, il y a quelques années, à Londres, où un ami Anglais lui dit :

« Venez à Bond-Street : vous verrez les toiles de votre plus grand peintre vivant, Gustave Doré ! »

« Lui, Doré ! Notre plus grand peintre ! S'écria M. H... Vous voulez dire le vôtre. Le premier dessinateur de France, soit ! — mais peintre... jamais ! Ni le plus grand — ni même grand — ; nous ignorions qu'il le fût jusqu'à ce que vous nous l'ayez appris. »

M. H. parlait sans préjugé, avec conviction ; il était l'ami et l'admirateur de Doré, mais il exprimait l'opinion générale de Paris ; et Gustave, fût-il devenu un Raphaël, la France aurait refusé d'en convenir ; chaque année, on répétait l'éternel refrain : « Il n'a pas d'école ! »



Croquis original, projet de statue (Paris, 1870)

Paris est une agréable et superbe ville, mais elle a de grands défauts : sa soif de nouveautés, son irrésistible besoin de bruit, et sa fatale facilité à faire et à défaire les réputations. Des êtres sans aucun mérite, hier inconnus, sont aujourd'hui portés jusqu'aux nues, pour retomber demain dans l'oubli ; par-ci, par-là, une idole plus fortunée se maintient sur l'autel, tandis que les autres s'abattent dans la poussière. Mais qu'importe ! Si l'insatiable vampire peut assouvir ses appétits de scandale, de bruit et d'éclat. Doré, possédant le génie qui s'impose et une prodigieuse versatilité de dons, avait flatté les goûts du public parisien et réveillé sans cesse son admiration et son culte ; mais, ce public, essentiellement blasé, finit par lui faire un crime de son ambition même à le satisfaire, et se révolta contre ce monopole du talent, en lui criant brutalement : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Doré eut la faiblesse de laisser trop voir combien cette opinion l'affectait péniblement ; et, du moment où, pour la défier, il emporta ses tableaux en Angleterre et s'y fixa pour ainsi dire, il brûla ses vaisseaux en France et décida lui-même de sa destinée. Plus on l'acclamait au-delà du détroit, plus l'indifférence se faisait glaciale autour de lui, dans sa patrie.

Et cependant, s'il échouait, ce n'était pas faute d'efforts et de labeur. L'argent qu'il gagnait à ses illustrations, il le dépensait en un métrage inouï de toiles qui, presque toutes, naquirent dans la rue Bayard. Pour ne citer qu'un exemple, *L'entrée du Christ dans Jérusalem* lui coûta 10,000 francs, et il entreprit ce tableau sans aucune prévision de son placement. Un couvent, une cathédrale pouvaient seuls faire l'acquisition de cette œuvre monumentale. Il ignorait donc ce qu'elle deviendrait ; et pourtant il passa des mois sur son échelle, usant, en outre, ses yeux à travailler la nuit à ses planches, pour se livrer le jour à ce coûteux passe-temps ; et il se donnait corps et âme à son art bien-aimé, d'autant plus cher qu'on avait dit qu'il était incapable de faire de la peinture sacrée.

Il espérait en secret que le jour viendrait où la France achèterait ses tableaux ; mais, hélas, ce jour ne s'est pas encore levé. Son *Néophyte*, dont Alexandre Dumas a dit : « C'est un triomphe de nature et d'art », fut sur le point d'obtenir la grande médaille d'or du Salon de 1870. Mais il échoua au port.

Doré raconta l'histoire de sa première boîte de couleurs à M. Delorme, qui la reproduisit dans son intéressant volume sur le peintre. Je prends la liberté de la citer dans les termes mêmes employés par Gustave. Il avait été attaqué dans son art, dans sa foi, dans ses convictions.

« D'ailleurs, me dit-il en forme de conclusion, je devais m'y attendre. Il y a longtemps qu'on m'a prédit que la peinture ferait le désespoir de ma vie. J'étais haut comme cela, quand cette prophétie a été faite ; elle s'est terriblement réalisée depuis.

« Voici. J'étais tout petit ; mais depuis longtemps déjà je méprisais les couleurs à l'eau, sans poison, dont on m'avait probablement accablé.

J'aspirais à avoir des tubes en fer-blanc, avec des couleurs *pour de vrai*. Enfin, un jour que j'allais partir pour Josserond, un joli petit coin du département de l'Ain, où je devais rester une semaine chez un ami de mon père, on m'apporta une boîte de chêne à poignée de cuivre, avec ses pinceaux et ses tubes. Une joie folle ! Je voulais immédiatement déboucher toutes les couleurs et aligner de belles taches sur la palette, mais on m'en empêcha. La voiture était prête ; il fallait y monter. J'emportai ma boîte naturellement sous mon bras, ou plutôt sur mon cœur. Le voyage était plus long que je ne pensais. Quand nous arrivâmes, la nuit était déjà tombée. Défense de toucher aux couleurs. Ordre d'aller se coucher. Extinction des feux.

« Impossible de fermer l'œil !

« Dès les premières lueurs grises de l'aube, je saute à bas du lit, je prends ma boîte et je descends dans la cour. Mais, hélas ! Pas de toile, pas de cartons, pas de panneau. Moi, je mourais d'envie de peindre ! Tout en me demandant sur quoi je pourrais bien faire mes débuts, je commençai toujours par déboucher mes tubes et par mettre de jolies taches sur ma palette. L'éclat, la fraîcheur, la gaieté de ces couleurs me causaient une griserie charmante. Il y avait surtout un vert dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Le vert Véronèse dans toute sa gloire !

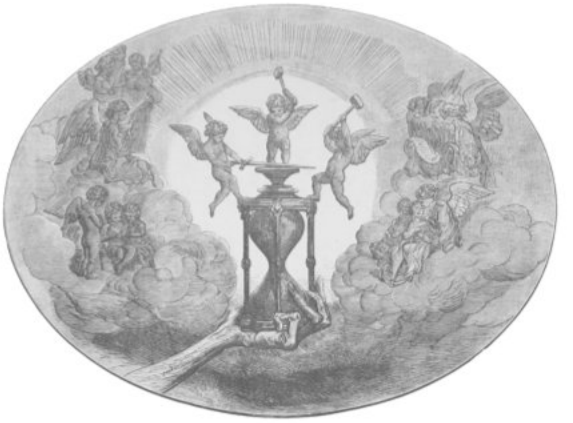
« Mais que peindre ? Que peindre ?

« Comme je me posais cette question, mes yeux tombèrent sur une pauvre petite poule, assez jolie de forme, mais d'un plumage blanc sale, qui picorait innocemment à côté de moi. Cette poule était d'un ton affreux. Je résolus de réparer cette faute, sans plus tarder.

« La poule fit bien quelques difficultés. Elle ne comprenait pas, cette bête, que je travaillais pour son bien. Mais j'étais tenace ; bientôt elle fut parfaite. Tout mon vert Véronèse y passa ! Mais aussi, quelle belle poule ! C'était plaisir de la voir aller et venir avec sa belle robe neuve, luisante, fraîche à défier toutes les verdures printanières.

« Je jouis quelque temps de la contemplation de mon œuvre, puis j'allai me recoucher pour réparer une nuit blanche. Deux ou trois heures après, je fus réveillé en sursaut par un bruit insolite, des cris, des gémissements. Des paysans, des bonnes femmes se sont attroupés devant la maison ; les uns lèvent les bras au ciel, les unes pleurent, les autres expriment par des gestes désordonnés un désespoir et un effroi profonds. Et, au milieu d'eux, ma poule ! Quand elle fait mine de s'avancer, on s'écarte avec terreur.

« Alors, je comprends tout. Je me rappelle une légende du pays où la poule verte joue un rôle terrible ; quand elle paraît, tous les fléaux menacent le village : c'est la perte des moissons, la peste dans les étables, l'épidémie dans les maisons. Voilà pourquoi le village s'est ameuté. Une femme tombe, prise d'une attaque de nerfs.



Les temps (plaque décorative. Londres, 1869)

« Je n'hésite pas. Je cours trouver le maître de la maison et je lui fais des aveux complets. Il fallut plus d'une heure à l'ami de mon père pour faire comprendre aux paysans que cette poule n'était nullement envoyée par le mauvais ange, et qu'elle était tout bonnement ma première œuvre peinte. Il n'y parvint qu'en montrant le tube vert Véronèse horriblement aplati. Enfin, j'osai me montrer, bien qu'on me l'eût défendu.

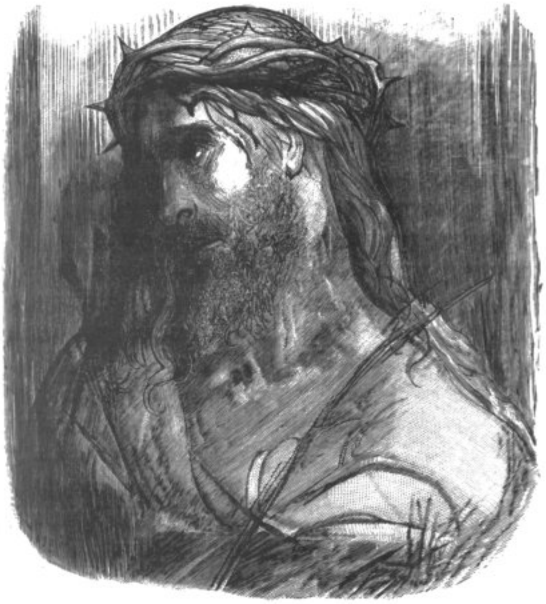
« Une vieille femme, encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, me dit alors d'une voix prophétique :

« Vous avez bien fait pleurer le monde ; vous pleurerez bien à votre tour, avec votre peinture ! »

Au commencement de 1868, l'année de la première visite de Doré à Londres, plusieurs de ses tableaux furent exposés à l'Egyptian-Hall, entre autres le colossal *Tapis vert*, souvenir de Baden-Baden, plus grand que tous ceux qui se trouvent présentement à Bond Street, et constituant à lui seul une exposition. On y remarquait encore *Dante sur les champs de glace avec Virgile*, *Jephté*, etc., etc.

Arymar, une connaissance parisienne de Gustave Doré, fit toutes les démarches nécessaires, et obtint du peintre l'autorisation de mener à bien cette entreprise, qui, au reste, ne réussit que médiocrement.

L'installation de la galerie Doré, telle qu'elle existe actuellement, naquit d'une commande faite par MM. Fairlers et Beeforth à Doré, qui s'engageait à peindre pour eux : *Le triomphe de la Chrétienté sur le Paganisme* ; j'ai eu sous les yeux, grâce à l'obligeance de ces messieurs, l'original du contrat, signé en double, et qui a rapport à cette affaire, à la date du 7 décembre 1867. Il porte, entre autres conditions, que Gustave entreprend de peindre très fini (highly finished) et de sa meilleure manière, un tableau à l'huile représentant la Chute du Paganisme, pour la somme de 800 livres de la monnaie légale de la Grande-Bretagne (20,000 fr). Cette somme comprend les droits d'auteurs (copyright) du susdit tableau pour la France, la Grande-Bretagne, l'Amérique et tous les pays où ces droits sont reconnus. Gustave s'engageait pour cette même somme à livrer une aquarelle du tableau, d'après laquelle on pût graver et tous les cartons y ayant rapport, le tout livré pas plus tard que le 1er mars 1868. — Il prêtait, en outre, son buste, pour être exposé en même temps, et s'engageait à peindre une ou deux autres toiles représentant, soit : *Le Christ guérissant les malades*, *Le sermon sur la montagne*, ou *Le Christ quittant le prétoire*, aux mêmes conditions signées de son autographe. Ce document est fort curieux.



Tête du Christ (dessin original. Londres)

Gustave remplit fidèlement ces obligations. Peu de galeries jouissent de la réputation de celle de Bond Street ; et bien que nous n'ayons pas ici l'intention d'en dresser un catalogue, nous ne pouvons résister à rémunération des œuvres dont elle se compose, en commençant par la plus populaire de toutes : *Christ quittant le prétoire*. Cette toile, sujet de la discussion entre l'artiste et le chanoine Harford, ainsi que je l'ai dit plus haut, est comme la synthèse de l'inspiration, de l'humilité et de la patience de Doré. L'incident qui va suivre prouve qu'il n'était pas aussi entêté, aussi obstiné qu'on s'est plu à le représenter.

En février 1870, il se préparait pour le Salon, auquel il comptait envoyer deux toiles ; l'une d'elles était justement *Le Christ au prétoire*. Trois semaines ou un mois avant l'expiration du terme voulu, M. Harford, alors à Paris, vint à l'atelier du peintre ; le tableau était presque achevé, mais sans être ce qu'il est aujourd'hui. Au lieu du ciel funèbre et sombre qui en fait le fond, Doré avait peint la clarté d'une journée ensoleillée. Le chanoine restait muet ; Doré, remarquant ce silence, se mit à l'interroger. « Vous ne dites rien du tableau... de notre tableau ? » L'ecclésiastique hésita ; puis, rappelant doucement la conversation qu'ils avaient eue ensemble, il tâcha de faire comprendre à l'artiste que ce n'était point là l'idée qu'il avait d'abord conçue, et qui lui semblait la meilleure. Mme Doré, présente à cette scène, était stupéfaite qu'on osât ainsi critiquer son fils ; lui-même, confondu, écoutait néanmoins avec une profonde gravité. — Un pénible silence régnait dans la grande pièce, Doré regardait attentivement son œuvre. Tout à coup, un éclair de douloureuse résolution passa dans ses yeux ; et s'élançant sur l'échelle avant qu'on eût pu l'arrêter, il se mit à brosser vigoureusement la toile. Mme Doré faillit s'évanouir et balbutiait : « Arrête, arrête ; tu abîmes ton chef-d'œuvre, vous avez tort tous les deux !

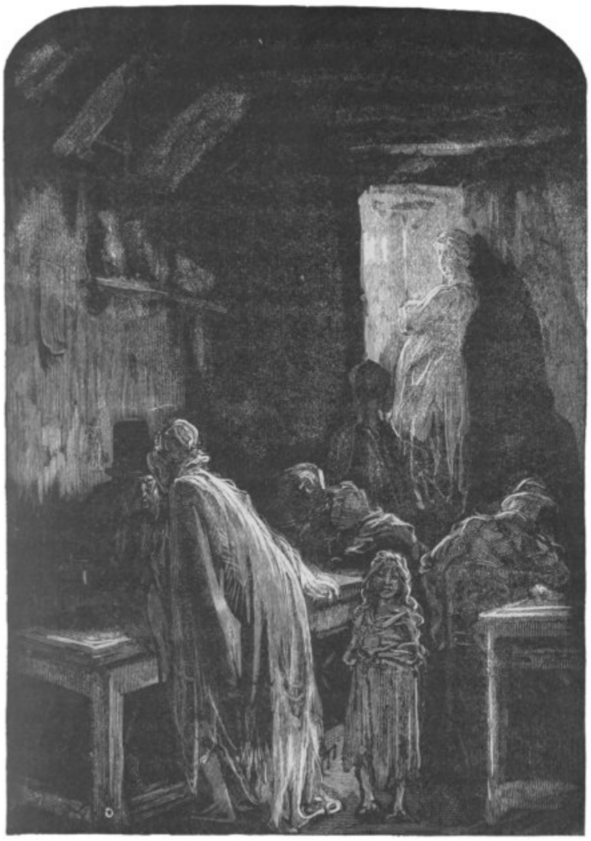
— Non, mère, mon ami a raison ! S'écria Doré, accompagnant chaque mot d'un furieux coup de pinceau ; et il a bien fait de me dire la vérité. »

Lorsqu'il descendit de l'échelle, il ne restait pas trace du malencontreux ciel. Il devint excessivement pâle : « Voilà, fit-il ! C'est fini — et le Salon maintenant ? » Ce fut après cela qu'il peignit, en deux jours, son *Massacre des Innocents*, tour de force inouï.

Depuis ce printemps de 1870, Gustave travailla deux ans à son tableau du *Prétoire*, et en refit presque les trois quarts. Le 21 avril 1872, il écrivait au chanoine Harford :

« Mon tableau est enfin terminé ; je l'ai placé dans un jour superbe, et j'ai convoqué les Parisiens à le visiter jusqu'à la fin du mois, époque où il partira à Londres. » Il se félicite du résultat de son travail, dont il paraît entièrement satisfait.

En Angleterre, le succès fut immense. La foule ne désemplissait pas les salons ; peintres, connaisseurs, critiques, journalistes, prédicateurs même ne tarissaient pas d'éloges. Il reçut en bloc la somme de 150,000 francs pour cette toile ; le prix qu'il obtenait de ces tableaux était dix fois plus élevé que celui de ses premières œuvres ; par exemple, *Francesca et Paolo*, payé d'abord 10,000 francs, après quelques péripéties resta aux derniers acquéreurs pour 16,000. La reine Victoria lui donna 10,000 francs d'une petite toile, tandis que pour les *Martyrs* il en reçut 100,000.



Londres 1871 (dessin)

M. Duncan, le Laird de Benmore, possède une magnifique collection d'objets d'art, au rang desquels comptent de nombreuses œuvres de Doré, peintures et dessins. Il arriva un jour à l'atelier de Paris, pour acheter un tableau ; il en choisit un, demanda le prix et le trouva plus que modeste ; il en regarda un second, puis encore un, et toujours la modicité des prix l'encourageait à de nouveaux achats. Doré finit par se préoccuper de la destination de ses peintures ; il se souvenait aussi que ses amis anglais lui avaient conseillé d'être exigeant, sous peine de se voir déprécié ; mais il était probe et consciencieux, au point de nuire à ses propres intérêts. Il hésitait cependant à se défaire d'un tableau représentant le *Songe d'une nuit d'été*, et après l'avoir regardé, il le retourna contre le mur.

« Qu'est-ce que cela ! Fit M. Duncan.

— Je ne suis pas décidé à le vendre, » répondit Doré. Et pour se débarrasser de l'insistance du Mécène, il déclara au hasard que la somme qu'il en demandait se montait à 50,000 francs. « Qu'à cela ne tienne ? Répliqua aussitôt M. Duncan. Promettez-moi de ne le céder qu'à moi seul. » — Le tableau est en ce moment dans le musée du Laird de Benmore ; sa galerie privée a cent vingt pieds de long et est sans contredit une des plus belles de l'Europe ; admirateur passionné du *génie alsacien*, il paya 25,000 francs le portrait que Carolus Duran fit de l'artiste. A ce propos, il est opportun de signaler qu'outre ce portrait qui est excellent, il en existe un autre encore à la rue Saint-Dominique, également par Duran et frappant de ressemblance : il le représente en l'année 1877, monté sur son échelle, rue Bayard. Doré travaillait à une de ses grandes toiles, juché sur son perchoir, quand Duran entra. Gustave se retourna vivement et posa la main sur le dernier échelon, mais sans descendre.

« Enfin ! S'écria Duran. Voilà ce qu'il me faut. Vous allez poser sur l'heure. J'ai longtemps guetté cette chance, et cherché l'expression que vous avez en cet instant. Ne bougez pas ; dans une minute, j'aurai mon affaire. »

Séance tenante, il acheva une esquisse d'une surprenante fidélité de mouvement et de ressemblance.

Les chefs-d'œuvre de Doré sont trop connus pour en faire ici une minutieuse description. La galerie Doré contient : *Le Christ entrant à Jérusalem* ; *Moïse devant Pharaon* ; *La nuit du crucifiement* ; *La bataille d'Ajalon* ; *Les soldats de la croix* ; *Les martyrs chrétiens* ; et s'enrichit plus tard du *Rêve de la femme de Pilate*, une des toiles que Doré lui-même préférait et que la presse anglaise fut unanime à combler de louanges. — On y voit encore : *Souvenir de Loch Leven* ; *Chez Caïphas* ; *La mort de Rizzio*, le même dont Edmond About parlait avec tant d'enthousiasme, en 1855 ; *La Vision*, pendant du célèbre *Néophyte* ; *Le Mont Blanc vu du Brevent* ; *Effet de neige dans les Alpes* ; *Un torrent des Frossachs* ; *Paolo et Francesca ; La vallée de larmes* ; *Andromède* ; *Le triomphe du christianisme* ; *La prairie* (exposée au Salon, en 1857) ; une *Tête du Christ* ; *Le Néophyte* ; *Les chutes de Garrycomté* ; *de Perth* ; une réduction du *Génie tué par la Renommée* ; et une foule d'esquisses et d'ébauches authentiques. Devant ce gigantesque labeur conçu et exécuté par un seul homme, on ne sait qu'admirer davantage, le talent, le génie, la fertilité d'invention, ou la prodigieuse versatilité qui lui permettait d'essayer tant de genres différents et d'y réussir.

L'année suivante, 1868, Doré revint à Londres et visita les mauvais lieux et les repaires de voleurs de la capitale, avec M. Blanchard Jerrold et le chanoine Harford. Le chef de la police écrivit à ce dernier, en réponse à la demande d'autorisation :

3, Hobart Place, Eaton Square.
Mercredi soir, 7. 30 p. m.

« Cher Monsieur, — Je regrette d'avoir appris à l'instant seulement le désir de M. Gustave Doré, de visiter les bas-fonds de Londres. Je n'ai plus le temps de prendre les dispositions convenables ; mais vous aurez toutes les facilités possibles, en présentant ce billet à l'inspecteur de service, à la station de police de King-Street.

« Yrs Faithfully.
« THOS. PIERSON. »

Doré n'avait guère changé depuis les bons jours de Graffenstaden, où les garçons Kratz et lui raffolaient de mascarades et de comédie. Il adorait toujours les déguisements, et ce fut avec un vif plaisir qu'il se prépara à cette expédition. Son costume, qui était un vrai succès, le transformait admirablement en vagabond et en mauvais sujet. Blanchard Jerrold a raconté au long cet épisode, dans son intéressant volume : *Londres, un pèlerinage*.

A ce propos, il me souvient d'un incident d'un dîner de la Presse donné à Willer's Rooms et présidé par un prince du sang. Jerrold et Doré étaient assis tous deux à la table du président. A l'heure des *toasts* et des *speechs*, Jerrold, déjà un peu allumé par les libations, écrivit au crayon sur sa carte : « En l'absence du Ministre de France, serait-il mal à propos de demander à Doré de dire quelque chose ? » Puis il fit passer ce mot au président. L'écriture se ressentait, paraît-il, des circonstances, car la réponse portait :

« Certainement, cher monsieur Jerrold ; mais qui diable est *Door* ? »

A un bal, au Mannoir House, en 1869, Doré produisit une telle sensation, qu'à son entrée cent cinquante jeunes filles se levèrent sur deux rangées et s'inclinèrent, comme si une royauté passait devant elles. L'artiste, bien que flatté, n'en était pas moins embarrassé, et se comparait à quelque animal extraordinaire et sauvage. Il ne renouvela pas l'expérience ; l'art le tenait trop étroitement pour lui laisser le loisir des mondanités, et de moins en moins il éprouvait le désir de voir et de se laisser voir. Ce qu'il avait d'éternellement jeune en lui, le portait à se plonger avidement dans toute sensation nouvelle ; mais le plaisir le lassait vite, et il revenait tout entier à son culte, à son idole, à son Dieu : la peinture.

Avant de quitter Londres, en 1868, il était chez M. Harford, signant des photographies qu'il allait distribuer chez des connaissances ; tout à coup, levant la tête, il dit à son ami :

« Vous ne me demandez pas d'en signer une pour vous ? »

Le chanoine secoua la tête en signe de refus, et les traits de Gustave s'illuminèrent d'un sourire satisfait. Deux jours plus tard, à Paris, Doré choisit une photographie qui le représentait assis à sa table, entouré de livres, de papiers, de crayons, la tête penchée sur sa main, dans une attitude de profonde rêverie ; et il l'envoya à M. Harford, avec cette inscription :

« Un homme absorbé

« Plus dans le souvenir de votre amitié, mon cher Harford, que dans son travail.

« G. DORÉ. »

Paris, 10 juillet 1868.

Il aimait à parler latin et se permettait même des jeux de mots en cette langue ; j'en citerai un, se rapportant, cela va sans dire, à son ami le chanoine : *Æstimo tuam harfortitudinem*. Quelques-unes de ses lettres latines sont très spirituelles et fort classiques. Il avait des idées originales et fines ; je lis, au-dessous d'un portrait signé de lui cet aphorisme : « Ne soyez pas modeste dans vos entreprises, mais soyez-le toujours dans le succès. » Et encore :

Quum tempora delentur omnia, sola manet amicitia.

Sur un autre portrait, il écrivit, à droite et à gauche de la photographie, cette note curieuse :

« Statistique de mes chevalettes du 10 mars 1870 »

Le repos en Egypte.
L'entrée d'une Cathédrale.
Le Néophxte 1er.
Les martyrs.
Le déluge.
Jésus sortant du prétoire.
Le Mont Blanc.
Tenterdens Tavern.
Le massacre des innocents.
(Forsitan hæc olim meminisse juvabit.)
23 mars 1872. Ouvrages d'importance :
Le massacre des innocents.
L'Alsace.
Le Dante.
Le Christ sortant du prétoire.
(Mox mei nunc hujus sed postea, nescio cujus.)

G. DORÉ.

Le lieutenant-colonel Dudley Sampson, un vieil et dévoué ami du peintre, m'a communiqué quelques notes dont je reproduis les passages suivants :

« Je demandai, un jour, à Doré s'il était vrai, ainsi que le bruit s'en répandait, qu'il songeât à épouser certaine prima dona célèbre. Nous étions seuls dans l'atelier de la rue Bayard ; il réfléchit un instant, puis, indiquant du doigt un chevalet, dont chacun portait un tableau commencé, il s'écria, moitié triste, moitié railleur : « Non !... mes femmes, les voici ! Il vaut mieux qu'elles soient de toile, mon ami : un artiste marié doit négliger ou sa femme ou son art ; mais il est certain d'avoir, tôt ou tard, des démêlés avec la première à propos des modèles.

« ...Un grand désir de Doré était d'avoir à Londres une immense galerie, isolée, bâtie expressément pour lui, demeure permanente de ses principales œuvres. Je crois qu'il avait constamment présent à l'esprit le musée Thorwaldsen de Copenhague, et cela ne m'étonnerait point, car il n’existe peut-être pas de plus touchant asile pour un grand artiste que cette tombe couverte de lierre au milieu des immortelles productions de son génie.

« Il avait une foi absolue en son génie ; mais, à l’encontre de la majorité des artistes, et surtout des artistes français, il ne dépréciait ni ne raillait inutilement le mérite de ses compatriotes. »

CHAPITRE XXIV

1870, LA GUERRE — *LONDRES* DE BLANCHARD JERROLD, INCIDENTS

En 1869, l’Impératrice, par une faveur toute spéciale, invita Doré à faire partie de sa suite dans le voyage qu’elle allait faire en Égypte pour l’inauguration du canal de Suez. A la surprise générale, il répondit par un refus. Aux Tuileries, la Souveraine, très étonnée, insista par deux fois, afin de le faire changer d’avis ; mais ce fut en vain. Enfin, l’Empereur lui-même, désireux d’être agréable à l’artiste, appuya cette invitation des termes les plus flatteurs.

« Sa Majesté, dit Doré, fut on ne peut plus aimable. Il m’avait demandé une première fois d’aller à Suez, et comme j’avais habilement trouvé un prétexte pour m’excuser, je ne m’attendais pas à une seconde proposition. Elle vint cependant, et je refusai positivement. L’Empereur parut à la fois surpris et offensé. Il se mordit les lèvres, en disant : « N’en parlons plus, je vous prie. »

On allégua deux motifs à cet obstiné refus. Le premier, sa foi politique, n’a aucune valeur ; car, du moment où il se montrait aux fêtes et à la Cour, il eût été mal venu de mettre en avant ses opinions anti-bonapartistes ; le second, il le fait connaître dans une lettre à son ami Kratz.

« Arthur, on veut que j’aille à Suez, mais je n’irai pas. Je verrais des gens nouveaux, une race nouvelle. Ces idées et ces costumes orientaux, qui sait s’ils ne bouleverseront pas mon esprit, ne m’empêcheront de continuer le travail commencé ? Tu sais ce que j’éprouvais au sujet de Londres. Eh bien, cela me suffit ; et je suis résolu à m’y éterniser, dans l’intérêt de ma fortune. Tu sais que je suis un être impressionnable ; je n’aime pas trop ce pays de brouillards, mais je suis décidé à me dévouer à ce nouveau genre de vie, et je ne me permettrai pas le luxe de visiter des contrées étrangères et séduisantes ; je suis trop vieux pour tenter de nouvelles aventures. Je me méfie de moi-même ; mais je puis résister à la tentation : je n’irai pas. »

Avant d’en arriver à l’époque de la guerre, je parlerai d’un incident qui se passa à un dîner chez M. Joanne, en 1864. Une discussion s’engagea, dans laquelle Doré s’échauffe et finit par parier qu’avant deux ans les Français seraient maîtres du Rhin. M. E. Forgues (Old Nick) parie que non. Doré parie toutes ses œuvres contre celles de son adversaire. Deux ans après, M. Forgues voit arriver un commissionnaire chargé d’un immense ballot qui renfermait tous les gros volumes d’illustrations de Doré. L’artiste parlait rarement à la légère et n’oubliait jamais rien.

En 1870, il vendit à la reine Victoria son tableau le *Psalterion*, qui occupe une place d'honneur dans la galerie de Windsor. Doré fait part de sa satisfaction à M. Harford, dans une lettre datée du 27 juillet 1870, où il lui dit :

« Vous devinez sans doute les tristes motifs qui ont retardé mon voyage projeté à Londres... Nous sommes à la veille d'une guerre gigantesque et terrible, et la France est en feu !... Mon frère le capitaine Émile vient de m'écrire que sa division va se mettre en campagne... mais dans ce ciel sombre, un message m'arrive de votre pays comme un rayon de soleil...

La reine d'Angleterre vient de me faire l'honneur signalé d'acheter un de mes tableaux, et les mots me manquent, mon cher Harford, pour exprimer ma joie orgueilleuse, et la reconnaissance que j'éprouve d'une si haute marque de protection. »

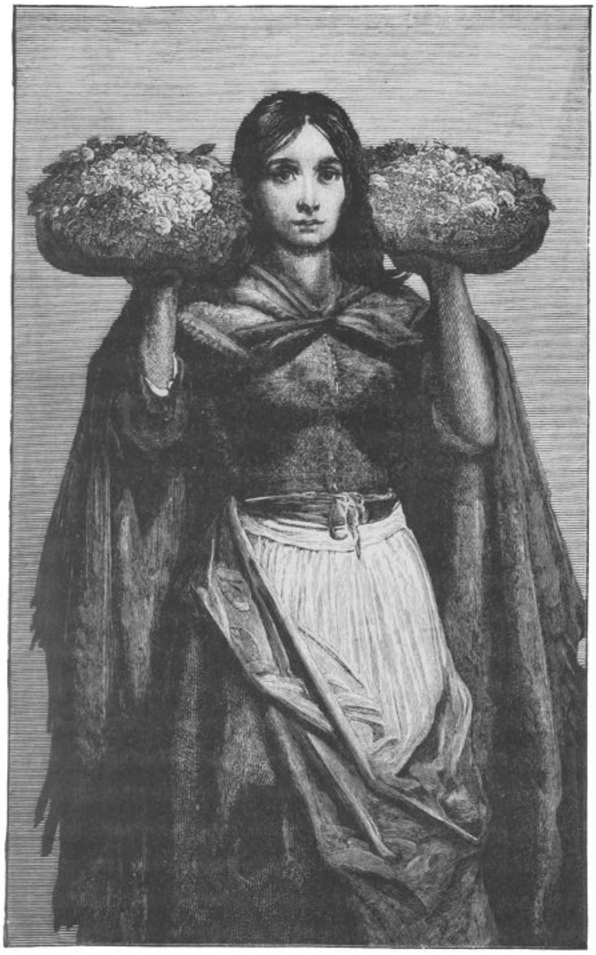
M. Bourdelin, l'ami, le collègue de Doré, m'a donné, sur lui et sur sa famille, des notes intéressantes que je reproduis en partie dans son propre langage.

« Gustave Doré était excessivement patriote. Enfant de l'Alsace, à la première nouvelle d'une guerre avec la Prusse, son esprit s'était porté vers le Rhin, sur les bords duquel il était né. Il voyait déjà l'armée française triomphante, repassant ce fleuve qu'elle avait si souvent franchi ; et sa fougue de compositeur, toujours en haleine, lui fit jeter en quelques heures sur le papier une de ses belles pages.

« On y voyait les zouaves modernes qui portaient encore au front leur auréole d'Afrique et de Magenta, salués par les soldats du premier Empire et de la République sortant de leurs tombes au bruit des clairons français. Au second plan, les armées de Condé assistaient à ce défilé merveilleux, qui allait porter encore une fois en Allemagne les vainqueurs de Friedland et d'Iéna.

« A ce moment, tout ce qui tenait une plume était pris d'une fièvre patriotique. Témoin du travail de Doré, je lui consacrai un article élogieux dans un journal qui lui tomba sous les yeux, quelque temps après.

« Puis les semaines s'écoulèrent ; le désastre arriva, et le dessin merveilleux était resté dans l'atelier du maître, dont le cœur enthousiaste avait trop préjugé. Un matin, je vis entrer chez moi le domestique de Gustave, qui me remit un rouleau de papier et ce billet : « Mon cher Bourdelin, mon *Passage du Rhin* (hélas !) a été vu de toi seul, et toi seul, par conséquent, avais pu dire ton avis. Combien tu as été aimable pour moi, dans ton article où tu battais si bien la charge ! Nous étions-nous assez monté la tête, tous deux ? Mon dessin n'a plus de raison d'être, je te le donne. Garde-le en souvenir de nos espoirs déçus ».



La bouquetière (dessin original)

« Ce grand croquis est à la place d'honneur de mon atelier, et je me fais gloire de la belle dédicace de mon illustre ami.

« A propos de la merveilleuse faculté qu'avait Doré de saisir d'un coup d'œil rapide la physionomie des choses et des hommes, je me rappelle qu'à la fin du siège de Paris, alors que la capitulation venait d'être signée, nous allâmes, Doré et moi, nous promener jusqu'au pont de Courbevoie. Notre côté du pont était gardé par des gendarmes français, et l'autre extrémité par des cavaliers allemands. Au milieu du pont se trouvait un groupe d'officiers saxons, bavarois et prussiens, dont les types divers semblaient avoir été choisis pour exercer la verve d'un caricaturiste, si nous avions eu à ce moment l'esprit à une gaieté quelconque. Il ne fallait pas songer à exhiber de la poche un crayon ou un album ; nous aurions été immédiatement entourés et suspectés. Doré examina, pendant un quart d'heure, cette douzaine d'hommes si divers de visages, et je me souviens que, le soir même, rentré chez lui, il retraça devant moi, avec une précision extraordinaire, le groupe que nous avions vu, sans oublier un seul détail. Les uniformes étaient de la plus parfaite exactitude.

« Durant les longues promenades que nous faisions quelquefois à cette époque, au milieu de tous les débris que cinq mois de siège avaient amoncelés sur les remparts et aux environs de Paris, Doré causait fort peu. Il était heureux de sentir quelqu'un près de lui ; mais, le plus souvent, il oubliait de parler. Il avait toujours en tête un projet de dessin ou de tableau. Il le composait en marchant ; il recueillait à la course tous ses documents ; il se rappelait les paysages. Et le soir, à la lumière de la lampe, l'œuvre naissait d'un jet et sans retouches. »

Il composa ainsi *La Marseillaise*, avec la foule courant à la victoire ; et *La Patrie en danger*, où l'ange de la guerre sonne le tocsin d'alarme. Il y a toujours des anges dans ses tableaux : anges de paix ou de guerre, anges gardiens, anges de la naissance, anges de la mort. Son pinceau s'est souvenu de l'hôte nocturne de Sabine de Steinbach !

La Guerre, que l'on croit généralement faire partie de la série de 1870, peinte en 1868, représente un groupe de soldats abattus dans la plaine où paissent des bœufs effarés ; *Le Rhin allemand*, *Le chant du Départ*, *L'aigle noir* datent de l'année de la guerre ; et enfin, *L'Alsace*, cette page sublime qui résume la douleur, le patriotisme et le deuil. Qui ne connaît cette femme éplorée, pressant éperdument contre son sein le drapeau français ; à ses côtés, une nourrice caresse un enfant laissé orphelin sur la terre. Le Rhin suivra son cours ; de jeunes pins grandiront sur les herbes veloutées de la Forêt-Noire ; les fleurs sauvages s'épanouiront dans les plaines ; les voix enfantines éveilleront les échos du son rauque d'une langue étrangère ; mais, de longtemps, chaque Alsacien fidèle conservera sous son toit, palais ou chaumière, une reproduction de cette œuvre admirable et pieuse, qu'il regardera avec recueillement, oubliant le peintre pour ne se souvenir que du patriote qui aurait donné son sang pour sa chère province, avec la même générosité qu'il a mise à consacrer son talent et à en perpétuer le souvenir au cœur de la France.

Pendant la Commune, Doré s'était retiré à Versailles avec sa mère. Mme Doré, dont la santé était assez bonne, se trouvait alors vivement affectée par l'issue des événements et par le sort de l'Alsace, qui lui causait surtout une humiliation très sensible et un chagrin poignant.

C'est à ce moment (1871) que, par des dispositions précédemment prises (en 1869), Doré devait illustrer le livre de Blanchard Jerrold, *London.* Je puis affirmer, en toute autorité, qu'il offrit 15,000 francs pour rompre le marché. Ce dédit ne fut point accepté. Je laisserai encore la parole à M. Bourdelin, afin qu'il nous raconte lui-même les incidents qui y ont rapport.

« Blanchard Jerrold faisait le texte d'un ouvrage sur Londres, dont Gustave avait rêvé de publier deux cents planches, au moins, de gravures. Pour ce travail gigantesque, pressé par ses éditeurs et mis en retard, dès le commencement de son œuvre, par les événements de Paris, il m'avait prié de l'aider pour la partie architecturale et pittoresque. Nous avons, à cette époque, passé environ six mois ensemble en Angleterre. Doré habitait un fort bel appartement, au premier étage, dans Westminster-Palace-Hotel. Une pièce avait été transformée en atelier, et là nous travaillâmes de concert pendant tout l'été de 1871. Pour faciliter nos courses dans Londres et ses environs, à la recherche de croquis à prendre et de types à étudier, deux détectives avaient été mis à notre disposition. Chaque nuit, nous parcourions les quartiers les plus populeux et les plus diffamés, depuis Lambeth jusqu'à Clerkenwell, et de Bayswater aux Docks.

« C'était plaisir de voir Doré, affublé d'un costume plus ou moins minable, prendre rapidement, dans les basses rues et les coupe-gorges, les notes indispensables à la composition de ses dessins. Je dessinais moi-même, pendant ce temps, des fonds de tableaux, masures ou monuments, qu'il devait animer ensuite des scènes si vivantes et si réelles que nous avions sous les yeux.

« Il n'est aucun bouge, parmi les plus horribles, où nous n'ayons ainsi pénétré.

« Un dimanche matin, dans le quartier juif de Petticoat Lane, nous avions parcouru dans toute sa longueur un marché où se vendent pêle-mêle les choses les plus hétérogènes, depuis les vêtements jusqu'aux comestibles. Nous avions remarqué dans la cohue quelques pauvres déguenillés auxquels Doré paya, pour quelques six pences, des souliers et des chapeaux. C'est là que fut fait en plein vent, et entouré d'une foule compacte et curieuse, son fameux dessin du *Fabricant d'eau de Setzer*. Doré en prit un magnifique croquis, pendant que je dessinais l'appareil de fabrication.

« Il était très populaire à Londres, où sa photographie était partout répandue. Aussi n'était-il pas rare d'entendre prononcer son nom par un gamin ou une femme du peuple qui reconnaissaient son visage.

« Dans Brompton Square, où je demeurais et où il acceptait quelquefois mon déjeuner, mon hôtesse, tout à fait surprise, avait failli laisser tomber son plateau de ses mains, la première fois qu'elle le vit. « Monsieur Gustave Doré ! » s'écria-t-elle, tout enorgueillie de voir le grand homme dans son *dining room*.

« Les *cabmen* de Londres, aussi bien que les cochers de Paris, l'avaient en grande vénération. C'est Doré qui le premier a inventé de payer cinq heures de voiture à un fiacre qui le menait de la Madeleine à la rue Richelieu. Ce fait-là s'est répété bien des fois à Londres. Il prenait une voiture pour aller faire une visite ; on le retenait à dîner, on faisait ensuite de la musique, et, vers une heure du matin, il se rappelait qu'il avait un rongeur à la porte. Il le reprenait pour rentrer chez lui ; course : cinq minutes, aller ; cinq minutes, retour. Prix : quinze shillings, sans le pourboire.

« De longue date, le prince de Galles a honoré Doré de son amitié. Il informait toujours l'artiste de sa présence à Paris, afin que celui-ci lui consacrât quelques heures. A Londres, alors que nous travaillions à Westminster Palace Hôtel, il vint plusieurs fois, avec Lord Teesdale, son aide de camp, le visiter incognito. Un jour, la visite fut plus officielle. La princesse Louise accompagna son frère ; plusieurs dames de la Cour et des officiers de S. A. R. les avaient annoncés, la veille, chez Gustave : ils venaient voir où en était le grand travail sur Londres.

« Doré voulut les recevoir royalement. Des quantités de fleurs venues de Covent Garden Market emplirent l'appartement, l'escalier et le vestibule de l'hôtel ; un lunch magnifique fut préparé ; et vers trois heures, tant que dura la visite princière, alors que trois voitures à quatre chevaux étaient arrêtées devant le perron, la rue contenait plus de dix mille personnes, qui criaient enthousiasmées : « Hurrah, hurrah pour Doré !... »

« Quelque temps après, Doré fut présenté à Sa Majesté la Reine.

« Il fumait beaucoup, ne quittait presque jamais son cigare, dont la fumée semblait s'échapper de son cerveau : un vrai cratère, toujours en ébullition.

« A Londres, nous fréquentions beaucoup le célèbre collectionneur Castellani, de Rome, qui chaque année venait y passer quelque temps. C'est chez lui qu'un après-dîner, Doré se mit à jongler avec des poignards, s'en enfonça un dans la paume de la main : ce qui l'obligea, pendant quelques jours, à tenir son bras en écharpe. Il était robuste et aimait les exercices du corps, la lutte et les évolutions sur le trapèze ; aussi n'était-il pas rare, dans ses heures de gaieté, de lui voir faire, sur les mains et les pieds en l'air, tout le tour de son atelier.

« Bien que Doré ait séjourné longtemps en Angleterre, où il était accueilli cordialement et reçu à bras ouverts par les plus nobles familles, il n'a jamais su parler l'anglais. Il en baragouinait seulement quelques phrases, qui lui servaient pour le gros de ses courses en *cab*. La raison en est que, les Anglais de distinction qu'il fréquentait parlant tous correctement le français, les rapports étaient ainsi plus simples et plus agréables. »

Avant de continuer les récits de M. Bourdelin, je tiens à noter une particularité des illustrations dont Doré enrichit le livre de Jerrold. Sous le rapport du sentiment, de la pose et du fini d'exécution, elles ne laissent rien à désirer ; mais au point de vue anglo-saxon, elles ont un grand défaut. La main de l'illustre dessinateur français était trop faite aux types du Continent, et surtout de son pays, pour se mettre subitement à retracer une race toute différente. Prenons, par exemple, *Un enfant pauvre à Londres*. Les boucles, la taille courte, la jupe longue rappellent quatre-vingt-dix-neuf enfants Français sur cent. Les enfants Anglais ou Américains ont tous la taille longue et la tournure souple, résultat de leur éducation physique. Les costumes, les haillons, la débauche, la misère, le vice sont dépeints avec un horrible réalisme. Mais les visages ! Au lieu du type abject de la mendicité de Londres, nous avons la grâce touchante de la grisette parisienne, ou le charme oriental de la Jungara cherchant le sommeil à l'ombre de l'Alhambra.

Maintenant je continue à laisser parler M. Bourdelin :

« En passant un jour dans une rue d'Irlington, nous nous trouvâmes devant la porte d'une grande école populaire de jeunes filles. Doré manifesta aussitôt le désir de connaître cet établissement : je m'adressai à une servante, en la priant de dire à la directrice le nom de ce visiteur inattendu. On nous fit passer dans un parloir et bientôt nous fûmes introduits chez l'institutrice, femme fort distinguée et qui parlait très purement le français. Peu de temps après, cette dame nous fit pénétrer dans l'amphithéâtre de l'école, où cinq cents jeunes filles environ se levèrent pour saluer Gustave Doré, et entonnèrent à l'unisson *La Marseillaise*, avec accompagnement d'harmonium !

« Ces dames n'étaient pas tenues de savoir les opinions politiques de Gustave. Il était alors médiocrement républicain : ce ne fut que plus tard, en 1878, alors qu'on le fit officier de la Légion d'honneur, qu'il voulut bien reconnaître que ce n'étaient pas Jules Ferry et Gambetta qui avaient mis le feu aux Tuileries. Dans la suite, il revit souvent ce dernier. Il le trouvait charmant et très instruit ; il s'était laissé séduire par l'éloquence persuasive du tribun.

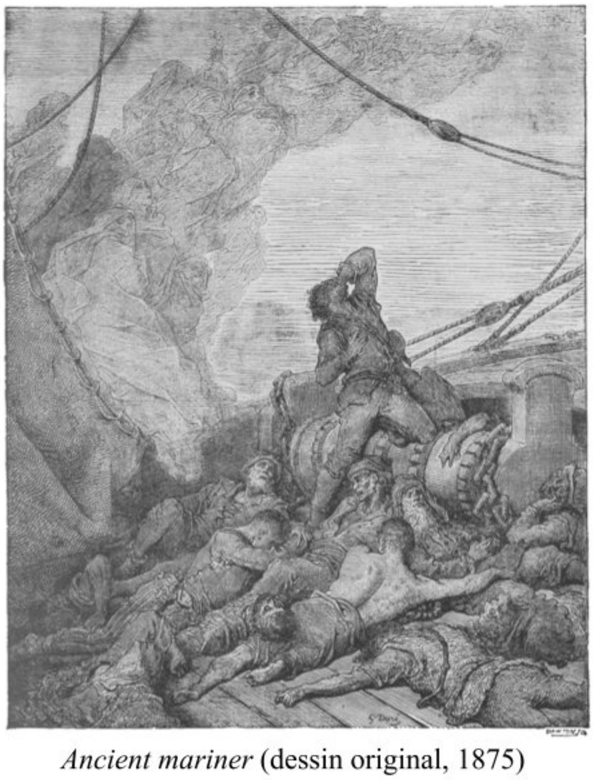
« Une autre fois, aux Docks de Sainte-Catherine, nous dessinions des grues de levage, avec les bâtiments en décharge qui longeaient le quai. Un vieux matelot travaillait près de nous ; pour avoir quelques renseignements typiques, Doré lui fit en anglais une ou deux questions. Le marin, assez intimidé, se mit à parler un anglais qui ne nous semblait pas clair du tout ; aussi est-ce à grand renfort d'imagination que nous recomposions ses réponses. Cela dura bien un quart d'heure. A un moment donné, Doré m'adressa quelques mots en français ; et le vieux loup de mer, entendant ce qu'il me disait, se mit à rire en s'écriant : « Eh ! *troun* de l'air ! Vous êtes Français ! Il fallait le dire, moi je suis de Marseille ! »

« L'intimité s'établit sur-le-champ, et Doré dénicha une taverne voisine, où nous bûmes tous trois, à la Provence, une bouteille de Médoc expatriée. Le matelot n'aurait pas donné pour beaucoup cette joyeuse aventure. »

Doré lui-même, dans sa correspondance avec M. Kratz, détaille assez explicitement la manière dont il passe son temps. Il écrit à son cher Arthur : « Prononcez Oooorshur » qu'il est en *cab* de l'aurore au lever de la lune, et qu'il bat les quatre points cardinaux, et se permet des paragraphes anglais très comiques. Il visitait souvent l'Hospice des enfants malades, à Ormond Street, le refuge de Newport, où il prenait des types de petits décrotteurs et de gamins pittoresques.

Un jour, à l'hospice, quelqu'un lui parlait de son grand tableau, *Triomphe du christianisme*, et il répondit : « Voici les vrais triomphes de la chrétienté : des dames anglaises venant journellement soigner les malades, les déshérités et les besogneux. »

Nous avons appris, par M. Bourdelin, comment, un jour, il s'était blessé en jouant avec des poignards. Le docteur Lavies, bien connu à Londres, m'a raconté à quelle occasion la passion de Doré pour les tours de force faillit lui devenir fatale.



Ancient mariner (dessin original, 1875)

« Cher Gustave Doré, disait-il, il gardait le lit quand je fis sa connaissance à l'hôtel de la Croix d'Or : il m'avait fait appeler pour lui donner des soins, attendu qu'il s'était blessé en jetant en l'air un couteau, qu'il ne put rattraper à temps et qui s'enfonça profondément dans sa cuisse. Excellent anatomiste, il savait que la blessure était exactement au-dessus d'une artère, et il se persuada qu'elle était mortelle. Je le trouvai pâle, anxieux, les mains moites et froides, parlant à peine. Le mal était d'une légère gravité, mais il me supplia de venir le visiter d'heure en heure. Cela m'était absolument impossible : je l'engageai à continuer ses dessins, sans se préoccuper de sa jambe. Lorsque je revins, je trouvai la table encombrée de trente ou quarante croquis, tous terminés et destinés à illustrer *Londres*.

« Il guérit rapidement et se plut à prétendre que je lui avais sauvé la vie. Il avait su convaincre sa mère de cette idée ; car plus tard, lorsque, me trouvant de passage à Paris, j'allai lui faire visite, l'excellente dame se précipita vers moi, tomba à genoux et me remercia avec une effusion touchante. Mes filles m'accompagnaient, et Doré nous fit les honneurs de son atelier.

« A Londres, il venait souvent chez nous ; il offrit à ma fille aînée un croquis charmant de l'allée des Perroquets au Jardin zoologique, avec un gros monsieur qui devait être moi ; à la cadette, il donna une eau-forte de *Deeside*, en lui disant : « Papa ne doit pas être jaloux, je lui réserve quelque chose de très bon. » Et effectivement, il m'apporta un dessin très fini de *Merlin et Vivien*, des *Idylles des Rois*. Il me fit aussi présent d'un exemplaire de *Ancient mariner*, et ce fut longtemps après que je m'aperçus qu'il y avait collé un des croquis originaux, avec dédicace et signature authentique. »

Après un séjour prolongé en Angleterre, Doré retourna à Paris, où il trouva la manière de vivre tout à fait changée. La guerre sévissait encore, avec ses horreurs ; les réunions de la rue Saint-Dominique se limitaient à un petit nombre d'intimes ; beaucoup de ses amis étaient dispersés çà et là et, en outre, sa famille lui causait de sérieuses préoccupations. Son frère aîné se trouvait assez gravement indisposé, et le médecin, sans se prononcer définitivement, parlait d'une affection au cerveau. Mme Doré était souffrante d'une bronchite devenue chronique, et pourtant, malgré ses inquiétudes, il travaillait avec la même ardeur.

Au bout d'un mois, il revenait à Londres, reprenait son ancienne vie, et, en juillet 1873, il écrivait à sa mère : que chaque jour il voyait fuir l'heure qu'il désirait lui consacrer, mais qu'il comptait positivement l'embrasser le 1er août et lui proposer, pour quelques jours, une course hygiénique aux Pyrénées ou au bord de la mer.

Par cette lettre, il lui apprend en même temps qu'il déjeune et dîne journellement avec des notabilités : la veille, c'était avec les Rothschild, le matin même avec la princesse Louise et ses invités, le marquis de Lorne, le duc d'Argyle et sa sœur. Il est enchanté d'avoir, fait la connaissance de M. Shaw, chef de la brigade des pompiers, et s'apprête à assister à une grande manœuvre de cette institution, qui a été commandée expressément en son honneur.

A peine rentré dans son atelier (en réparation pendant son absence), il entreprend d'illustrer *Les Croisades* et commence à peindre l'*Entrée à Jérusalem* : toujours le même Doré, artiste au génie fécond, pensant à mille choses et en menant vingt de front. Il en convient dans une lettre qu'il écrit au chanoine Harford, lui annonçant qu'il travaille à *La femme de Pilate*. Il a fait tant d'ébauches de sa *Françoise de Rimini*, qu'il est curieux de savoir quelle fut la première. Il le dit lui-même à son ami, en janvier 1870 :

« ...Les deux petits dessins, celui de *Francesca* que vous dites tant aimer, et l'autre, *Scène de la chute*, qui envoie les amants aux peines éternelles, et qui devraient se nommer « le Baiser sur la terre et le Baiser dans l'éternité », sont ceux que je fis en 1861, quand j'illustrai la *Divine Comédie* ; ils ont précédé le livre et le tableau. »

Cette année-là, Doré visitait souvent son ami M. G alpin à Tatcheh. Il se prit d'une profonde affection pour Windsor et le pays environnant ; il connaissait par cœur chaque arbre du parc, disant qu'il les croquerait tous de mémoire. Il fit plus tard dans la saison une course en Ecosse, dont les paysages le charmèrent ; il y prit beaucoup de notes, mais comme d'habitude pas de croquis ; il avait une facilité étonnante pour retenir les noms écossais et prononçait les plus baroques sans erreur. Le colonel Teesdale était alors également en correspondance avec Doré : je transcris quelques extraits de lettres que le héros de Kars a bien voulu m'adresser tout récemment.

« Tout le monde sait ce que Doré faisait à Londres et à Paris : il vaut donc mieux que je vous parle du séjour qu'il fit avec moi dans le Nord, en avril 1873. J'eus beaucoup de peine à le décider à quitter la rue Saint-Dominique, mais enfin je réussis à l'emmener. Nous quittâmes Londres pour Aberdeen par un steamer aux docks Sainte-Catherine ; mais mon pauvre ami était si mauvais marin, qu'il fut tout bouleversé de la traversée et ne jouit point de Baltalès et de Braemar. Le lendemain, après avoir passé une bonne nuit, il était complètement remis.

« Je tentai en vain de lui faire prendre intérêt à la pêche du saumon. Il s'absorbait dans la contemplation des sites, et le crayon lui allait mieux que la ligne. Il s'en allait par les montagnes avec un vieil Ecossais, et, au retour, avec un tronçon de plume, un bout de fusain, il reproduisait l'effet voulu. Un jour qu'il se servait d'encre délayée d'eau, je lui demandai, en riant, pourquoi il n'employait pas plutôt du café. Qu'à cela ne tienne ! fit-il. Et, sans plus hésiter, il fit usage de cette liqueur avec le même succès.

« Le souvenir de Doré est encore vivant dans ces régions, où il fut bien vite connu. Un jour, dans un hôtel, il trouva un violon ; il se mit à préluder sur cet instrument, puis, tout en jouant, il se dirigea, au clair de lune, vers un pont qu'il voulait voir. A cet endroit se trouvait une bande de paysans qui revenait des champs, et comme il entamait un REEL écossais, toute la troupe se mit à danser sur la rive du Dee, tandis que le musicien observait et ne perdait aucun détail de cette scène fantastique. A Baltalès, nous donnâmes un bal dans l'auberge, pour lui faire voir les danses et les costumes du pays. »

De son côté, Doré écrivait à sa mère ses expériences de pêche.

« Nous venons de souper, après une longue et fatigante journée. Si je m'adonnais à ce genre de *sport*, je perdrais vite plusieurs livres de graisse. Cette pêche au saumon n'est pas ce que l'on se l'imagine. Au lieu de l'immobilité qui caractérise la pêche ordinaire, c'est une locomotion perpétuelle sur les bords de la rivière. Je pêche surtout pour voir de superbes paysages. Mes compagnons, MM. Fresne et Ponsonby, sont les seuls qui aient attrapé quelque chose. Demain dimanche, on ne pêche pas. Vous savez comme en Angleterre le dimanche est effacé de la vie, mais ce n'est rien en comparaison de l'Ecosse. »

Cette lettre était illustrée de charmants croquis.

A la suite de cette excursion, Doré peignit le magnifique *Paysage écossais* et sa *Rivière dans les Highlands*. Une fraîcheur exquise règne dans ces deux tableaux, où circule l'air libre des lochs, des bruyères et des rochers abrupts.

Je cite encore, comme faisant partie de la galerie Doré à Londres : une belle étude en blanc et noir, *Hades, Minos et Rhadamante*, *Une rêverie en Normandie*, *Paysannes de France*, et les cartons de beaucoup de ses grandes toiles.

CHAPITRE XXV

L'AUTEUR VOIT DORÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

J'étais tout nouvellement arrivée à Paris, lorsque j'éprouvai l'ardent désir de connaître Gustave Doré. Mais comment parvenir à lui être présentée ? Doré et moi nous avions des amis communs en Amérique, où l'artiste est aimé autant qu'en Angleterre, et je songeais un instant à écrire aux États-Unis, pour obtenir un passeport social ; mais attendre un mois la réponse me semblait une éternité. Ce nom de Doré me troublait étrangement. Un jour, j'avais pris machinalement le *Don Quichotte* de Viardot, et je regardais avec sympathie ces illustrations si bien connues et si éternellement vraies, lorsque j'entendis sonner et, l'instant après, je voyais apparaître un visage ami.

« Ne vous dérangez pas, fit le nouvel arrivant. A peine débarqué, j'accours : Que faites-vous ? *Don Quichotte* ? Le *Don Quichotte* de Doré ! Quelle œuvre ! Mais surtout quel homme que mon ami Doré !...

— Votre ami, m'écriai-je éperdument. Alors, vous êtes l'homme qu'il me faut. Parlez-moi de lui. Est-il jeune, beau, aimable ? Où demeure-t-il ? Est-il à Paris ? Peut-on le voir ? Le connaître ?... »

Il sourit, d'un air qui semblait dire : « Vous n'êtes contente de me voir que parce que je suis l'ami de Doré ; » mais bientôt il ajouta : « Ne perdons pas de temps ; habillez-vous, l'heure est propice, je vais vous conduire chez lui. »

Tout étourdie encore de ce bonheur inespéré, je marchais à ses côtés, avenue du Cours la Reine, nous dirigeant vers la rue Bayard. Arrivés à la porte de l'artiste, on nous dit qu'il était à l'ouvrage, dans son atelier, et que sans doute il recevrait « monsieur. » Le domestique nous fit passer dans un petit corridor, souleva une portière, et nous introduisit.

Tous les ateliers se ressemblent : mais celui-ci me parut empreint d'une personnalité particulière ; j'éprouvai la sensation que cause une grande cathédrale ; il y régnait je ne sais quelle majesté, quel arome de grâce gothique qui rappelait un lieu saint. La pièce était vaste, largement éclairée par une immense fenêtre ; elle me parut d'abord encombrée d'objets, mais bientôt je m'aperçus qu'elle ne contenait que les accessoires et les meubles obligés de tout atelier, les tentures de tapisserie, des fauteuils et des chaises moyen âge, des bustes, des vingtaines de toiles tournées contre le mur, des statues et des groupes inachevés en terre glaise, un piano, l'attirail du fumeur, et une demi-douzaine de cigares commencés posés dans un cendrier du Japon. Ce qui me frappa le plus fut un double échafaudage : le premier, sur roues, avait huit pieds de haut ; le second, sorte d'échelle mobile placée sur la plate-forme du premier, et surmontée d'innombrables pinceaux et de godets à couleurs. A ce propos, je dirai qu'en outre de sa fidèle servante Françoise, Doré avait Jean pour domestique, pour homme de confiance, devrais-je dire. Jean était un type très curieux ; il a été pendant de nombreuses années gardien de l'atelier de la rue Bayard, et toujours impassible il éconduisait sans cérémonie les visiteurs intrus qu'il savait déplaire à son maître, tandis qu'il accueillait les amis de la maison avec un sourire protecteur. Jean connaissait tous les tableaux de Gustave aussi bien que lui-même ; il y collaborait quelquefois en frottant des dessous, ce qui le rendait très fier. Voyant avec quelle prodigalité Doré usait de ses pinceaux et de ses couleurs, Jean avait fini par mettre de l'ordre dans ce grand gaspillage. Il classait les vessies, nettoyait les brosses et faisait les palettes. Il était devenu très entendu sur les nuances et les tons ; et quand son maître cherchait une couleur nouvelle, il rappelait monsieur à l'ordre, en lui faisant observer qu'il y avait encore du bleu d'outre-mer ou du jaune indien, et qu'il était bon de les finir. Pourquoi cet économe ne pouvait-il conserver son influence au-dehors ?

Sur un des murs de l'atelier, je vis un grand métrage de toile, roulé en partie, et j'aperçus des têtes de saints et de pêcheurs dont les yeux brillants me regardaient. Au haut de l'échelle, un homme était perché, les yeux fixés sur la toile, et apparemment inconscient de ce qui se passait sur la terre. Il ne nous avait pas entendus venir, il tenait son pinceau suspendu pendant un instant, puis le plongeait dans un godet et l'appliquait ensuite vigoureusement deux ou trois fois, et finissait par l'essuyer sur la toile. C'était merveilleux : la brosse laissait tomber la couleur dont elle était chargée, et chaque fois, revenait presque sèche. Au bout d'un moment de cet exercice, il pencha la tête et se rendit compte de son travail d'un air satisfait ; puis il chercha un autre effet de lumière. Son mouvement fit tomber un pinceau ; il murmura : « Ah mon Dieu ! » et, avec l'agilité d'un jeune chat, descendit de son perchoir.

Tel était donc Gustave Doré. Il me parut plus jeune et mieux que ses photographies ; je renchérissais encore sur ma première opinion ; ses façons avaient un charme étrange, et dès que mon cicerone, — un officier de l'armée anglaise — m'eut nommée, il me fit un accueil bienveillant ; alors, se tournant vers mon ami, il l'accabla de questions auxquelles il donnait fréquemment les réponses lui-même, et finit par nous faire asseoir, en nous priant de nous considérer comme chez nous.

Il me plut infiniment : chaque mot, chaque geste, chaque regard trahissait son naturel comme un limpide miroir. Il avait ce don, si rare, de paraître également occupé de deux personnes à la fois ; sa conversation était vive, rapide et facile ; en l'écoutant, je me sentais gagner par le magnétisme extraordinaire qui émanait de lui, par cet attrait qui ne s'explique pas, mais qui, plus puissant que l'esprit, que la beauté, s'exerce sur tous, à leur insu.

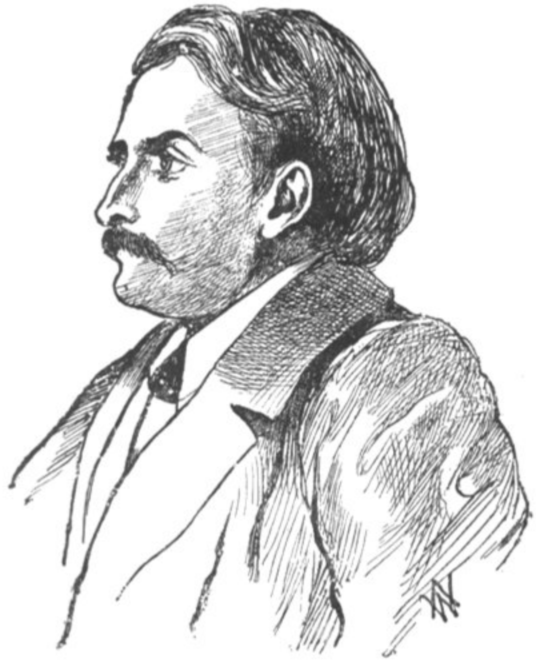
Je l'observai attentivement, et son visage me parut moins difficile à démêler que je ne l'avais cru d'abord.

Quelle impression me laissa-t-il ? Les femmes ont la prétention de voir et de savoir deviner beaucoup, lorsque pour la première fois elles se trouvent devant un homme de génie. J'étais femme, et voici ce que je vis : Un visage d'un ovale un peu carré, couronné d'abondants cheveux noirs, et qu'une ride unique marquait audessus du sourcil gauche ; un front ferme, large, intelligent, un peu renflé aux tempes, dont l'épiderme transparent ne cachait point le puissant mécanisme d'un cerveau phénoménal. Sur ce front, riche de tous les indices intellectuels, se lisaient en outre, une réserve de forces, une mine inépuisable de facultés créatrices, d'imagination, d'intuition, dans la réalité comme dans la fantaisie. On dit que le génie s'ignore : un éclair d'humilité passant par intervalles sur les traits de Doré, aurait pu me le faire croire, si la fière conscience de son empire exprimée par les lignes du visage eût été compatible avec un sentiment plus humble. Il avait pesé et jugé son propre mérite, comme il pesait et jugeait celui des autres, et il s'efforçait, non sans succès et sans raison, de dissimuler cette faculté instinctive. Il voyait vite quand on voulait le faire poser : aussi, s'évitant la peine d'expliquer ce qu'il était, il a souvent passé pour ce qu'il n'était pas.

Ses yeux étaient d'un bleu gris foncé, et très doux, mais insondables ; leur expression dominante était fière, à la fois troublée et interrogatrice ; par instants, ils s'allumaient d'un secret courroux, surtout quand des étrangers envahissaient son atelier, mais bientôt reparaissait ce franc et loyal regard que ses amis connaissaient bien, et qui révélait sa suprême honnêteté.

Sa bouche, ombragée d'une fine moustache, était trop petite pour un homme, d'un joli modèle ; les lèvres, étroitement closes, empruntaient aux yeux l'ironie et la gaieté. Autant le reste de la physionomie était mobile, autant la bouche était orgueilleuse et obstinée. En somme, le visage entier semblait dire : « Quoi qu'en dise le monde, je sais ce qu'il y a en moi et ce dont je suis capable. »

Plongée dans mes réflexions, je voyais devant moi deux hommes : l'un réel dans l'idéal, l'autre fantaisiste dans la réalité. Comme je songeais encore, je tressaillis en entendant à mon oreille une voix très douce qui disait : « Mademoiselle, rêvez-vous ? » Il s'était levé ; il était de taille moyenne, peut-être en dessous ; légèrement enclin à l'embonpoint ; sa tournure était élégante ; ses mains souples, délicates et pleines de caractère ; les pieds petits, lourdement chaussés à l'anglaise. L'élasticité, la vivacité et la grâce de ses mouvements lui donnaient une éternelle jeunesse.



Portrait de Gustave Doré
(dessiné par Lady Warwick)

Avais-je rêvé ? M. Doré répéta sa question. « Je pensais, répondis-je franchement, à deux hommes dans un seul, et vous êtes l'un et l'autre.

— Bon ! fit-il en souriant : mais je ne comprends pas fort bien. J'ai toute la peine du monde à supporter l'existence d'un seul homme, et vous me chargez généreusement des soucis d'un autre. Expliquez-vous. »

J'eus garde de le faire, et j'éludai la question ; mais dans mon anxiété de ne pas lui laisser deviner mes véritables pensées, je tombai justement sur la réponse qui devait les lui révéler. « Je me disais combien vous ressemblez à vos photographies, balbutiai-je.

— Ah ! interrompit-il froidement ; c'est singulier, car je n'ai jamais pu en trouver une qui reproduisît exactement un seul de mes traits. La photographie est ou flatteuse ou inférieure. »

Je n'avais pas été heureuse ; je repris : « Il est dommage d'interrompre votre peinture. Vous étiez si bien sur votre échelle ! Nous vous avons observé longtemps avant d'être reconnus. Je n'ai jamais vu personne mettre tant de couleurs sur une toile à la fois. Et vous travaillez si vite !

N'avez-vous jamais peur de tomber, cet échafaudage est si élevé !...

— Monsieur Doré est un acrobate de profession, remarqua mon ami en riant.

— Mais est-ce solide ? Repris-je, regardant en l'air.

— Mademoiselle, dit gravement l'artiste, parlez-vous des murs, de la peinture, de l'échafaudage ou de l'échelle ? Il

En dépit de mes explications, il ne parut pas me comprendre. Il est vrai que je parlais alors un français exécrable.

Il nous montra plusieurs tableaux, entre autres cette touchante *Alsace*, un *Dante*, et le *Massacre des innocents*.

« Est-il vendu ? demanda le capitaine, en désignant un délicieux paysage suisse. Est-il pour l'Angleterre ou pour Paris ? »

Doré lui jeta un ironique et amer regard. « Paris ! Mon ami ; je ne peins pas assez bien pour Paris ? Où donc irait-il, si ce n'est en Angleterre, où vous me gâtez tous !

— Ou en Amérique, ajoutai-je, où nous voudrions vous gâter aussi.

— Ou en Amérique !... répéta-t-il en s'inclinant avec une grave courtoisie. Il ira là où il sera apprécié. »

Il soupira profondément. Je ne compris pas alors la tristesse soudaine qui passa sur ses traits, en les assombrissant. Ce n'était plus le fier et allègre artiste de tout à l'heure.

Le capitaine se mit à parler des œuvres de Doré avec tant d'enthousiasme, que le nuage se dissipa ; et Doré causa librement de ses projets et de ses œuvres. Il s'élança sur son perchoir avec une vélocité effrayante, et nous fit voir les détails de sa grande toile, s'arrêtant aux points qui lui semblaient douteux, et consultant le capitaine. Cette particularité me frappa ; elle démentait ce qu'on disait de son entêtement.

Tout à coup, je lui demandai, le voyant si passionné par la peinture, s'il n'aimait pas ses illustrations, et, s'il les aimait, lesquelles il préférait.

Sa réponse me stupéfia. « J'illustre aujourd'hui, dit-il, pour payer mes couleurs et mes pinceaux. Je suis né peintre. De ces choses-là, continua-t-il en haussant les épaules, vous voulez savoir lesquelles je préfère. Je réponds : celles que je n'ai point encore faites. » Et désignant une planche blanche, il ajouta : « Shakespeare est une grande œuvre, elle me transporte au septième ciel. »

Il se mit à parler du poète en termes qui prouvaient avec quelle profondeur il en avait scruté l'œuvre ; il prononça quelques mots en anglais avec un son guttural qui indiquait qu'il les avait entendus dans les bouches anglo-saxonnes ; mais lorsque le capitaine tenta de le faire parler en cette langue, il secoua la tête, en disant : « Non, vous ne me ferez rien essayer d'aussi difficile. »

Le temps pressait ; je m'aperçus que Doré semblait inquiet, et je surpris son regard glissant vers le cendrier ; il me demanda la permission de fumer, et l'ayant obtenue, se mit à consumer un cigare après l'autre. J'appris, depuis, qu'il ne demeurait jamais longtemps sans fumer, et qu'il s'adonnait au tabac avec excès.

Il nous fit voir toutes les œuvres qu'il avait en atelier. Je reculai de surprise devant un groupe sculpté par lui ; ce qui le flatta plus que les louanges les plus exagérées.

« Monsieur Doré, dit le capitaine, possède tous les talents. Il peint, cisèle, grave, dessine, danse, chante, joue du violon, le tout dans la perfection. Il est le favori de la fortune, l'enfant gâté de la France. »

Le visage de Doré se rembrunit : « Vous voulez dire, fit-il sourdement, gâté partout, sauf dans mon pays. N'accusez pas la France de m'avoir témoigné trop d'indulgence. D'ailleurs, je ne lui ai presque rien demandé, et c'est peut-être pour cela qu'elle m'estime si peu. »

Cette fois, il était impossible de ne pas comprendre. Imprudemment, je m'avançai : « Consolez-vous, cher maître, vous savez que vous êtes grand : personne n'est prophète dans son pays, et cependant, entre tous, vous devriez être l'exception. »

Il rougit légèrement, le capitaine vint à la rescousse. « Monsieur Doré est l'exception, dit-il tranquillement. La règle n'existe pas pour lui. — Et quand nous verrons-vous en Angleterre ? Vous savez que vous nous appartenez. »

J'étais mal à l'aise. Cette aigreur venait-elle d'un mécontentement passager ou d'une conviction profonde. Il répondit :

« Vous m'y verrez tant que j'y posséderai de si nombreux et de si chauds amis. »

La visite avait duré trois heures, et je ne m'en doutai qu'en entendant sonner cinq heures. Nous le quittâmes enfin, après force excuses qu'il ne voulut point entendre, nous engageant à revenir chaque fois qu'il nous plairait de le faire, et cela en termes dont il était impossible de nier la sincérité.

En rentrant chez moi, je regardai encore le Don Quichotte, qui, tout merveilleux qu'il fût, me parut bien incolore après l'homme que je venais de voir et d'entendre.

Je revins souvent à l'atelier de la rue Bayard, quand le maître n'y était pas ; et pendant les séjours de Doré à Paris, je le rencontrai souvent dans les salons, les rues et les promenades ; mais je n'oubliai jamais la première impression qu'il me causa et que rien dans l'avenir ne put altérer. Le connaissant mieux, il me parut toujours gentilhomme accompli, un des plus nobles, des plus doués et des plus sincères enfants de la nature. Tout ce que j'ai su de cet homme, tout ce que les circonstances m'ont appris depuis, ne fit, en somme, que confirmer la première opinion que je conçus de lui, le jour où il réapparut dans son atelier, jour où je devinai peut-être plus que je n'eusse jamais osé exprimer.

CHAPITRE XXVI

EAUX-FORTES — AQUARELLES

Après le dessinateur, après le peintre, le monde vit Doré aqua-fortiste.

Gustave voulut absolument apprendre cette branche de son art ; il y travailla avec la même infatigable application qu'il mettait à toute chose. On le trouva un jour évanoui, sans connaissance, dans son atelier, après avoir respiré les fumées délétères de l'acide nitrique, et l'on craignit un instant qu'il n'en reviendrait pas.

Cet incident ne le découragea point. Pendant des mois, il se coupa les doigts et se brûla la peau, pour arriver à produire quelque chose de satisfaisant. Ses amis restaient confondus devant cette nouvelle entreprise, — je dis ses amis, car Paris s'en émut médiocrement.

Le Dr Michel possède une belle collection de ses eaux-fortes, entre autres le *Néophyte*, reproduction du célèbre tableau. Elles sont parmi les plus belles qui existent. Le docteur me montra neuf épreuves de ce même sujet, chacune retouchée et perfectionnée ; la dernière a un mètre de large sur cinquante centimètres de haut, œuvre colossale, terminée avec la rapidité qu'il mettait à tout travail, bien qu'il y eût consacré un labeur extraordinaire.

Rossini sur son lit de mort précéda le *Néophyte*, et cependant on a cru généralement que cette copie du dessin fait à la maison mortuaire de Passy avait été postérieure. On signale encore un paysage avec des villageois au premier plan, et le *Christ* de la galerie Doré. Cette page admirable est une des plus remarquables entre toutes celles qui ont représenté la tête du Sauveur ; elle respire une piété profonde et une résignation superbe.

Un jour, chez Mme Braun, Mlle Bader, amie intime de Doré, fit à ce sujet des observations qui me frappèrent :

« Je lui parlai, dit-elle, de l'air que possédaient quelques-uns de ses personnages, et de la ferveur religieuse que respiraient quelques-uns de ses tableaux, en ajoutant qu'il devait être beaucoup plus difficile de reproduire une expression céleste qu'une terrestre, et de peindre l'âme plutôt que le corps

— Cela n'est pas difficile, répondit Doré. Rien ne m'a jamais autant touché que mes œuvres de sainteté. Mes plus grandes, mes plus vraies inspirations me sont venues de mes sujets religieux, et je n'ai jamais ressenti pour mes autres tâches la même ferveur. Mon âme se faisait du bien, je croyais à la foi de ceux que je représentais, et il m'était aisé de les peindre. »

Mme Braun, l'aimable vieille femme que j'ai déjà citée, ajoutait :

« C'est cela : Gustave mettait son âme dans ses tableaux pieux. C'était pour lui une profession de foi, il prétendait qu'un hérétique ne pouvait rendre un sujet sacré. Vous parlez de sa bonté. Laissez-moi vous dire que le monde n'en a jamais rien su, mais moi qui l'ai connu depuis sa naissance, je puis en rendre un éclatant témoignage.

« Il avait un cœur excellent, il était toujours reconnaissant du moindre petit service qu'on lui rendait ; il donnait aux pauvres, aux hôpitaux, aux enfants, à ses amis, à tous ceux qui souffraient. »

Elle continuait :

« Chose étrange ! Chaque fois qu'il dessinait une tête du Sauveur, elle ressemblait à celle de son frère Ernest. Je lui en fis la remarque, et cependant jamais Ernest n'avait posé pour tel. Lorsque vous verrez un Christ de Doré, vous aurez devant vous les traits d'Ernest. »

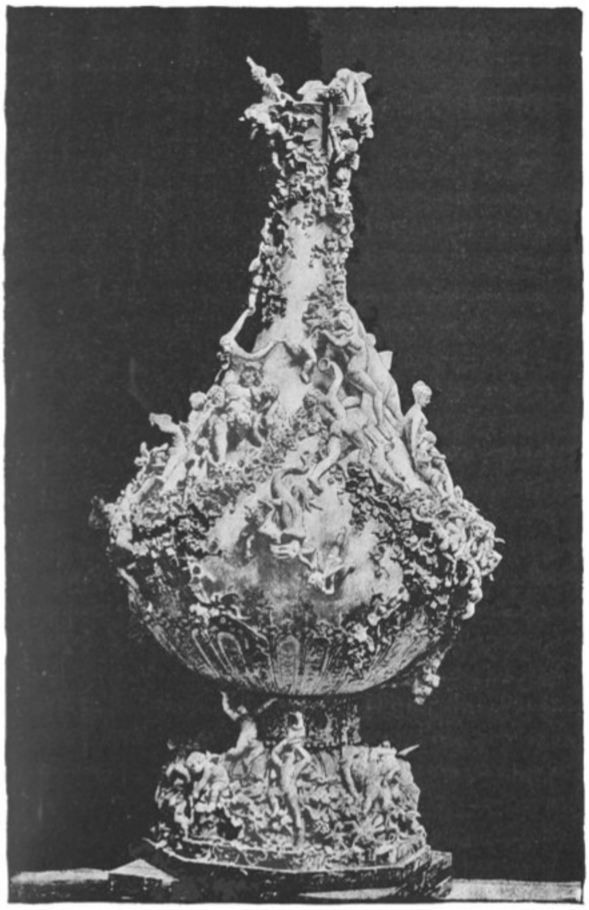
M. Lacroix disait, à ce propos, que Gustave prenait d'ordinaire ses études dans sa famille et parmi ses intimes. Sa mère était toujours une bohémienne de grand air.

Il avait constamment refusé de prendre des modèles ; mais un jour, en 1874, pour prouver qu'il n'était pas obstiné, il entreprit une fois de travailler sur les données orthodoxes. L'histoire qui suit a été racontée par le modèle lui-même, une femme admirablement belle, bien connue dans Paris.

Doré la fit venir, et elle arriva rue Bayard vers dix heures du matin ; il la reçut poliment, et après quelques préliminaires, il la posa selon son gré. Il la regarda d'un œil critique, s'éloigna de quelques pas et se mit à dessiner très vite. Il lui lança deux ou trois coups d'œil, puis il cessa de tourner les yeux de son côté. Selon l'usage, après une assez longue séance, la jeune femme alla s'asseoir pour se reposer. Doré, absorbé dans son travail, ne parut pas s'en apercevoir. Au bout de quelques instants, le modèle reprit la pose. De temps en temps, elle regardait le peintre qui travaillait, absorbé sans se préoccuper d'elle. Elle changea sa position, prit diverses attitudes, et toujours il ne s'en apercevait point. Surprise, offensée, elle se demandait : « Est-ce une farce ? Quelle espèce de peintre ce M. Doré peut-il bien être ?... » La matinée s'écoula, et après une séance de trois heures, elle se leva, en s'écriant, furieuse : « Monsieur Doré, que signifient ces procédés ?... »

Doré tressaillit, laissa tomber son crayon et la regarda d'un air égaré, comme s'il eût vu un spectre ; puis il bégaya, éperdu : « Ah mademoiselle, vous êtes là ?... Qu'est-ce que c'est ?... En quoi puis-je vous servir ? Que demandez-vous ? Êtes-vous souffrante ?... Je me croyais seul ! »

C'en était trop : vivement, la jeune femme, indignée, lui expliqua sa présence. Doré, confus, murmurait des excuses. Le modèle regarda le croquis et vit qu'elle avait tout simplement posé devant un artiste qui puisait ses sujets dans sa seule imagination. Doré, s'apercevant de sa déception, lui prit doucement la main, et avec son beau et rare sourire, ajouta : « Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Je ne croyais pas vous avoir gardée si longtemps. »



Vase monumental (Art décoratif, Paris, 1878)

« Cependant, dit plus tard la jeune femme, il était toujours distrait. Il n'avait pas tracé une seule ligne de ma personne sur son papier ; je n'y vis que des hommes, des fous. Mais M. Doré fit une seconde erreur : il me paya, comme si j'avais posé pendant un mois, au lieu d'un matin. — Seulement, je ne suis jamais revenue. »

M. Kratz me dit, à ce propos, qu'une fois Gustave, qui peignait une de ses grandes toiles saintes, lui demanda de se draper dans un manteau et de poser pour un Romain. Il y consentit ; mais, s'apercevant vite que Doré ne le regardait même pas, il jeta son déguisement sans éprouver de remontrance. — Le premier jet était toujours le meilleur, souvent le seul, car ce ne fut que vers la fin que Doré fit des retouches de ses dessins.

Aqua-fortiste, Doré se fit encore remarquer comme aquarelliste : ses paysages des Vosges et de la Suisse le mirent d'emblée au premier rang. Le censeur le plus sévère, celui qui trouve peut-être avec justice des défauts dans Doré, dessinateur, peintre, aqua-fortiste ou sculpteur, ne lui refuse pas la perfection dans cette branche spéciale de son art multiple. La grandeur des Alpes, la rigidité des glaciers, la transparence des brumes, l'odeur salubre des sapins, les douces senteurs de la bruyère, la nature tout entière se retrouve dans ces pages inspirées. Cependant il attachait peu d'importance à ce talent ; il disait : « Une aquarelle, ce n'est qu'une feuille d'album. »

Lorsque la célèbre Société des peintres d'aquarelle se forma en 1878, comptant parmi ses membres Madeleine Lemaire, Mme Maslini, MM. Heilbreth, Worms, Detaille, Eugène Lami, Leloir et tant d'autres, tous ces artistes distingués déclarèrent, à l'unanimité, que sans Doré leur cénacle serait incomplet. Il s'affirma au milieu d'eux par une série de chefs-d'œuvre, dont le plus remarquable est sans contredit un portrait de grandeur naturelle de Mme Doré, qui figure au catalogue sous le nom de *La veuve*. Mme Alexandrine est assise dans un fauteuil de velours rouge, une de ses belles mains tient un livre, l'autre soulève à demi un lorgnon, attitude qui lui était familière lorsqu'un visage étranger paraissait au milieu des convives. Sa tête fine est posée avec une dignité sereine, coiffée du turban mauresque violet et blanc de « la zingara de distinction » ; la robe améthyste tombe en longs plis pleins de grâce ; une chaîne d'or creuse de son poids le fichu de mousseline croisé sur son sein ; la pose est pleine de mouvement et de vie ; les lèvres semblent au moment de s'entr'ouvrir, pour dire : « Vous êtes un ami de Gustave ; enchantée de vous voir !... » De toutes parts, devant ce portrait réaliste, on s'écriait : « C'est Mme Alexandrine en personne, mais sommes-nous rue Saint-Dominique ou rue Laffitte ? »

Doré envoya successivement les œuvres suivantes à la Société des Aquarellistes : *Gargantua dévorant les vaches*, peint déjà en 1877 ; en 1879, *Les géants*, *La rencontre*, *Les propos de Panurge*, *Sur le pont de Londres*, *L'œuf*, *La charité des Poissonnières*, *École d'enfants juifs*, *Fruits et fleurs*, et trois grands paysages. En 1880, *Le soir des Alpes*, *Le désert*, *La diseuse de bonne aventure*, *La nuit sur le pont de Londres*, *La volière*, *Le crépuscule*, *Le lac*, *L'orage*, *Souvenir du chemin des Avents*, *Le petit Puck*, et enfin *Le torrent*, reproduit deux fois en tableaux dont Mme de C... possède l'un, et le révérend Frederick Harford, l'autre.

En 1881, parurent : *Le pays des Fées*, *Les chalets de Naye*, *Pâturage des Avents*, *Le Breithorn*, *L'ange de Noël*, *Le soir dans la campagne de Grenade*. En 1881, il envoya quatorze cadres et d'innombrables croquis, et vers la fin de l'an ses dernières contributions : *Songe d'une nuit d'été*, *Les elfes*, *Docks de Londres*, *Mendiants à Burgos*, et divers paysages.

Je le répète : Doré, dans ses aquarelles, avait désarmé la critique ; mais ce triomphe ne lui causa aucune joie ; toujours le même désir, ardent, cruel, inassouvi, ravageait son âme, accru davantage encore par ce succès qu'il dédaignait ; et lorsque devant lui on louait les aquarelles, une douloureuse expression passait sur son front, et il murmurait sourdement : « Toujours ces bagatelles sans importance, et jamais rien pour mes tableaux ! »

CHAPITRE XXVII

SHAKESPEARE — WARWICK

Bien qu'il fût dans les meilleurs termes avec les grandes maisons Hachette à Paris, Marne à Tours et Cassell à Londres, Doré résolut de publier son Shakespeare lui-même, pensant y trouver de plus forts bénéfices. Il était décidé à ne s'épargner aucun effort et se préparait par des recherches minutieuses à cette œuvre suprême de sa vie. Ce projet, hélas ! Ne se réalisa jamais. Il existe près de deux cents croquis, et comme je l'ai dit plus haut, il commençait à les reproduire plusieurs fois, afin de les perfectionner encore. J'ai vu six dessins de *Macbeth* confronté avec *Le spectre de Banco*, où l'idée est radicalement la même, différant seulement dans la manière de faire. Doré était trop primesautier pour se copier fidèlement, chaque reproduction avait un mérite gai et original. Ary Schæffer, qui a peint deux *Francesca de Rimini*, fac-similés exacts l'un de l'autre, pouvait se répéter : Doré ne l'a jamais pu.

J'aime à croire que bientôt cette série inachevée des illustrations de Shakespeare verra le jour. Elles sont splendides. L'artiste est là dans son élément comme pour le *Dante* et *Le juif errant*. Les immortels personnages du poète sont traduits en lignes indescriptibles, impérissables, dont la perfection s'atteste dans l'ébauche même ; quel autre que lui aurait conçu et exécuté la scène où Macbeth interroge les sœurs fatidiques, et où l'enfant couronné de fleurs sort de la marmite des sorcières ?

Doré voulait aussi illustrer *Le dernier homme*, de Campbell, et correspondait en même temps, au sujet du *Vieux marin* de Cobridge, avec son ami Harford, en date du 10 janvier 1876.

« Merci de votre intérêt pour mes projets ; mais, hélas ! il n'est pas question du Dernier Homme, mais bien du *Vieux Marin*, dont la vente me préoccupe beaucoup. Je ne puis entreprendre un nouvel ouvrage avant d'être en partie remboursé des sommes que j'ai dépensées à ce livre, et qui se montent à quelque chose d'énorme. »

Il ne sait s'il doit attribuer le petit nombre d'acheteurs à la négligence ou à la déloyauté de ses fondés de pouvoirs. Il parle de 3,500 livres sterling déboursées pour frais de gravures seuls ; il ajoute : « Je suis revêtu, cependant, d'une armure de courage et de persévérance. »

Un autre rêve destiné à ne jamais s'accomplir fut celui que nourrissait Doré d'illustrer le Plongeur de Schiller, et en même temps il semblait possédé de la fièvre de représenter sans cesse la tête du Christ. Plusieurs de ses amis possèdent des dessins originaux sur ce sujet, chacun remarquable par un détail sublime ; le chanoine Harford conserve une tête admirable, ainsi qu'un vieil ami de Gustave, le docteur Pratt, qui la reçut, avec ces mots :

« Mon cher ami, vous m'avez fait l'honneur d'admirer ce dessin. Gardez-le, je vous prie, en souvenir de

« GUSTAVE DORÉ »

Quant au *Ancient Mariner*, il est à croire que Doré ne fut que médiocrement remboursé de ses frais incessants : car le livre n'eut vraiment de vente appréciable qu'aux États-Unis, où il s'en plaça un nombre incalculable d'exemplaires. Je ne connais pas de ville, du Maine à la côte du Pacifique, où, dans chaque maison de gens bien élevés, ce livre ne se trouve à la place d'honneur. Vieux et jeunes, pères et enfants vous parlent du Vieux Marin, et bénissent l'artiste qui a donné un corps à la grande âme qui palpite dans ses pages.

Les gravures des principaux tableaux de Doré réalisèrent des sommes considérables ; on dit que *L'entrée à Jérusalem* seule rapporta 100,000 francs, mais ce ne fut que la moindre partie qui en revint au peintre.

Quoi qu'il en soit, en cette année 1875, Doré voulut se bâtir une maison nouvelle et un atelier : dans ce but, il acheta près du parc Monceau, le seul terrain en vente qui s'y trouvait à cette époque, bien situé, faisant le coin sur deux rues et donnant sur le parc même. On en demandait 600,000 francs et l'hôtel devait coûter un million. Était-il fatigué de la rue Saint-Dominique, où les ombres du Régent et de Saint-Simon venaient heurter la nuit ces autres fantômes nés du cerveau de l'artiste ? Qui sait ? Il donnerait à sa mère un fauteuil plus somptueux, les plafonds seraient plus hauts, les tentures plus soyeuses, les glaces plus larges, les lustres plus lourds que celui qu'il mit autrefois en mille pièces ; mais la nouvelle demeure ne s'enrichirait pas de souvenirs plus doux que ceux nés de cette lampe brisée sur le modeste repas de la rue Saint-Dominique, et dont les éclats apportèrent la fortune avec les heureux augures.

Chaque été pourtant ramenait Doré à Londres ; il assistait aux matinées champêtres du prince de Galles, à Chirwich ; et le 5 juillet 1875, il y fut présenté à la reine Victoria, par le Prince lui-même. Sa Majesté reçut fort gracieusement l'artiste, et nomma quelques-unes de ses œuvres qu'elle se rappelait avec le plus de plaisir. La réponse de Doré fut pleine d'à-propos.

« C'est moi, Madame, dit-il, qui me souviens avec reconnaissance de l'influence encourageante que les paroles du prince Consort ont exercée sur ma carrière artistique. »

Il faisait allusion aux admirables discours, sur Fart, prononcés par le mari de la reine, discours qui sont restés un enseignement d'une valeur durable, non seulement pour les amateurs et les artistes, mais pour tous ceux qui savent apprécier et comprendre l'élévation des sentiments, la sagesse, la vérité, la grâce.

La Reine s'entretint longuement avec le peintre, et en le congédiant, lui dit : « J'espère vous revoir, monsieur Doré. Quand vous irez en Ecosse, je serai à Balmoral ; il faut que vous y veniez. »

Jamais une invitation royale ne causa plus de satisfaction. Gustave Doré avait reçu les applaudissements du monde entier, mais cet accueil de la Reine le toucha profondément ; il devint dès lors un partisan sincère de la famille royale et s'attacha plus étroitement encore à l'Angleterre. Tout dernièrement, un de ses amis disait de lui : « Doré était devenu à moitié Anglais. »

A cette époque (1875), il fit la connaissance, à Londres, de Pellegrini, le célèbre caricaturiste italien connu sous le pseudonyme de « Ape » (singe), dont il signe ses spirituelles boutades. Ils dînaient ensemble chez des amis communs, et la soirée se passait en une sorte de joute artistique, jetant sur le papier des centaines de croquis ; le prix de perfection et de célérité était adjugé tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; et les combattants se plaisaient à ces spirituels tournois autant que l'assistance émerveillée. Réciproquement, ils se rendaient pleine justice : Pellegrini était enthousiaste du talent de Doré, et celui-ci fit de son rival le bel éloge qui suit :

« Montrez-moi, dans le dessin de M. Pellegrini, la moindre portion du corps d'un homme, et par la pensée je pourrai reconstituer toute la personne. »

L'année suivante, Doré, en compagnie de son ami Harford, fit un court séjour chez le comte et la comtesse de Warwick, dans leur féodal et historique château de Warwick. La chambre qu'on leur donna était entièrement boisée de chêne de Kenilworth ; lorsqu'il ouvrit les yeux, le lendemain de son arrivée dans cette chambre superbe, il murmura : « Ma foi, c'est impérial ! » La splendide demeure le captiva ; il en explora pierre à pierre les tours, les créneaux, les donjons : le frontispice de son *Roland furieux* rappelle, à peine idéalisée, cette monumentale merveille et les jardins qui l'entourent.

La ville, autant que le château, charmait ses instincts de rêveur et d'artiste ; endormie dans la vallée de l'Avon, avec ses maisons antiques, son église cruciforme, ses rues désertes et ses impérissables souvenirs, elle lui apparut comme la réalisation des pittoresques visions écloses sous les arceaux gothiques de la cathédrale de Strasbourg ; et, de plus en plus charmé par la magie de ce milieu poétique et grandiose, il prolongea son séjour au château au delà des limites qu'il s'était préalablement fixées. La comtesse de Warwick fit de lui un charmant petit portrait, et le grand artiste rendit hommage au véritable talent de la grande dame, en avouant hautement que « c'était parfait et bien lui. »

Conduit par son hôtesse dans une petite voiture attelée de poneys arabes, il visita Kenilworth, dont les ruines illustres gardent le souvenir des caprices d'Elisabeth, des malheurs d'Amy Robsart et des trahisons de Leicester ; — Stoneleegh Court et son abbaye, et enfin, avec la dévotion du pèlerin, Stratford sur Avon. Les yeux brillants d'enthousiasme, il salua respectueusement la demeure historique où, comme sur un autel, se conserve tout ce qui reste de Shakespeare : la maison où il est né ; l'endroit où, écolier, il écrivait ses devoirs ; le seuil qu'il franchissait pour aller parler d'amour à Anne Hatheway, ou tendre des pièges dans le parc de Charlecote. Doré, ému, silencieux, transporté, passa de ce toit à jamais mémorable à l'église où reposent les cendres du poète, ces cendres que lui-même ordonne de ne pas troubler. Et s'inclinant profondément sur la pierre, il demanda l'inspiration, la puissance et la gloire d'immortaliser de sa main les œuvres du grand Shakespeare.

Jamais il n'oublia cette visite, non plus que l'hospitalité cordiale des maîtres de Warwick, pour lesquels il conserva un tendre attachement.

Il ne fit point de croquis dans ce délicieux coin de terre ; il se contenta de prendre des notes et de regarder : comme toujours, cela lui suffisait. Le monde en jugera, lorsque les illustrations de Shakespeare verront le jour.

CHAPITRE XXVIII

DORE SCULPTEUR — MORT DE MADAME DORÉ

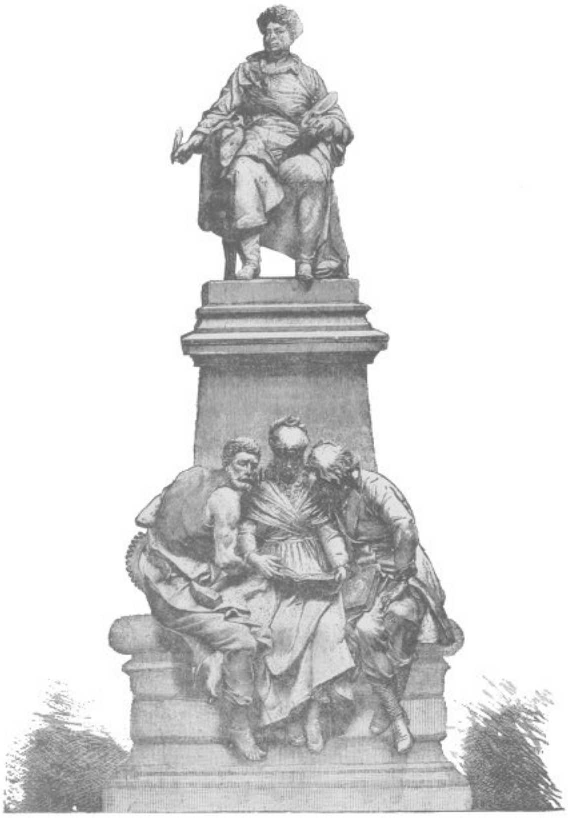
Ce fut en 1871 que Doré s'engagea dans l'art de la sculpture. Le public, qui ne s'étonnait plus de rien quand il s'agissait de cet homme universel, s'émerveilla cependant devant un groupe superbe qu'il exposa au Salon de 1877 : *La Parque et l'Amour*. A peine y reconnaissait-on la main du novice. Comme toutes ses œuvres, celle-ci est marquée au coin de l'originalité et de la fantaisie. L'idéale conception de l'Amour est à la fois pleine de vigueur et d'une infinie délicatesse.

En 1878, il exposa *La Gloire*. Qui n'a présent à l'esprit cette femme serrant entre ses bras un bel adolescent, tandis que la main cache sous des lauriers le poignard qui lui donnera la mort ? C'est l'éternelle histoire du génie succombant sous le succès ; la vengeresse beauté de la femme, l'abattement désespéré du jeune homme ne résistant plus au coup fatal qu'il sent venir, le luth muet sous les branches traînantes du laurier, traduisent l'idée poétique de l'artiste en un langage expressif et dramatique.

Ce groupe eut la place d'honneur au Salon, et en lisant la signature, on se demandait par quelle étrange coïncidence il existait deux Gustave Doré, et l'on s'étonnait que le second fût sculpteur. Les critiques louèrent l'œuvre avec emphase ; mais le Jury, après l'avoir placée, en resta là.

Le spectre de l'insuccès hantait toujours Doré. Sans doute, c'étaient ses espérances avortées qu'il avait si fidèlement représentées dans *La Gloire*, et le cuisant regret de cette renommée de grand peintre, qu'il n'avait pu saisir, prête à son allégorie le douloureux prestige d'un poignant réalisme.

Après un groupe de bronze, *Le Temps tranchant le fil de la vie*, Doré acheva son œuvre destinée à l'Opéra de Monaco bâti par M. Garnier en 1878, et qu'il nomma *La Danse*. *Ganymède*, exposé au Cercle de l'Union artistique, eut le même triomphe que ses devanciers et précéda le fameux *Vase monumental* placé à l'Exposition universelle en face d'une des portes de sortie. La tonalité verte du bronze donne une étrange vitalité aux formes animales et aux fleurs ; le Vase est justement nommé *Le poème de la vigne*, il retrace sur ses flancs rebondis tout un drame d'amour, d'ivresse, de volupté, de vie et de mystère. Doré y a mis toute la gamme de ses plus chères inspirations, de ses sentiments les plus élevés. Pendant des mois, il s'absorba tout entier dans cette œuvre si gracieuse, modelant, moulant même son travail, dépensant, sans compter, soixante mille francs pour sa parfaite exécution ; se disant sans cesse qu'il créait un plaisir pour les yeux de l'univers, et pensant à bon droit que son Vase ornerait un palais, un monument, une place de son beau Paris. Qu'arriva-t-il ?... L'Exposition fut close, et au nombre des médaillés son nom ne figurait même pas ! Cette omission fut diversement commentée, très vivement discutée, et avec d'autant plus de raison que *La Nuit*, une autre superbe création de Doré, occupait une place dans une des galeries intérieures du bâtiment.



Monument élevé à la mémoire d'Alexandre Dumas
(1883. Erigé le 4 novembre 1884, dans l'avenue de Villiers)

On croit généralement que l'artiste avait obtenu une grande quantité de médailles françaises : il n'en reçut jamais une seule, pas même une mention honorable ! Il eut la croix en 1861, après la publication de *L'Enfer* ; et c'est tout.

Ce dernier déboire l'affligea vivement. Sa santé n'était pas bonne : il souffrait beaucoup d'une maladie de cœur et d'une difficulté de digestion continuelle ; les conséquences fatales d'un labeur incessant, irréfléchi, insensé, commençaient à se faire sentir, et ce fut encore, précisément, à ce moment qu'un irréparable malheur vint fondre sur lui. Sa mère tomba gravement malade. Elle n'était pas alitée, passant la majeure partie de la journée dans un grand fauteuil et affirmant que son mal n'était pas grave ; avant tout, elle ne voulait pas inquiéter Gustave qui l'entourait des soins les plus tendres et les plus constants.

Il fit apporter sa table de travail dans la chambre à coucher de Mme Doré, la veillant toutes les nuits, dessinant sous la lampe, et s'interrompant pour aller doucement à son chevet, s'assurer qu'elle ne manquait de rien. C'est au pied de ce lit, esclave de son amour filial, que Doré sonna son glas funèbre. Il rompit avec le monde et n'eut d'autre pensée, d'autre devoir que sa mère ; il la caressait, la gâtait, la dorlotait, devinait chaque désir, prévenait chaque caprice, ne s'endormant qu'à l'aube, heure où la malade goûtait quelque repos. Cela dura deux ans. Un jour, les yeux de Mme Alexandrine se fermèrent pour ne plus se rouvrir, laissant une famille au désespoir, et de nombreux parents et amis pour la pleurer.

La douleur de Gustave ne se décrit pas. Il écrivait au chanoine Harford, le 16 mars 1881, à six heures du matin.

« CHER AMI,

« Elle n'est plus. Je suis seul. Elle est morte, ma mère ! Si tendre, si saintement vénérée, morte après une longue et cruelle agonie. Et ce matin, dans quelques heures, je la conduirai à son dernier asile. Je suis sans force, mon ami, et ne sais pas me soumettre à cette loi inexorable qui n'épargne personne. Vous être prêtre, cher ami ; je vous conjure donc de faire monter toutes vos prières au ciel pour le repos de sa chère âme bienheureuse, et pour le soutien de ma propre raison... »

Le 16 avril, il disait encore au même ami qu'il vivait toujours à l'ombre de la même affreuse solitude, dont il n'avait jamais soupçonné l'horreur. « Le travail ne me console pas : rien ne me console, car je suis seul, seul, seul, sans famille, presque sans amis ! L'existence n'a plus aucun charme pour moi ; j'ai eu l'imprévoyance de ne pas me bâtir un intérieur, de ne pas chercher un bras sur lequel m'appuyer. Sans cela, la vie est une chose absurde et maudite. »

Il était encore dans cette douloureuse disposition morale, lorsqu'il fut sollicité par un Comité de préparer le projet d'une statue en marbre destinée à immortaliser Alexandre Dumas père. A la surprise de tous les membres, le projet leur arriva le lendemain et fut adopté à l'unanimité. Il avait d'abord été question d'en donner l'exécution à Dubois ; mais Doré demanda à être le sculpteur de cette statue de l'illustre écrivain, afin de rendre un hommage complet à la mémoire de celui auquel il devait tant et de si belles heures.

Cette offre fut acceptée avec reconnaissance, et Doré, secouant sa morne tristesse, s'acharna à cette œuvre nouvelle, y travaillant avec son ancienne énergie surhumaine. L'idée était grandiose ; à mesure qu'elle prenait un corps sous ses doigts, l'ambition renaissait, et avec elle ce rêve suprême, de voir sa statue érigée sur une place de Paris, le point de mire de la foule unissant dans un même respect l'auteur Dumas et le sculpteur Doré. Il refusa tout paiement, en disant : « C'est ma contribution à la mémoire d'Alexandre Dumas, mon ami mort. »

Mais une fois de plus, l'éternel espoir fut déçu ; et la mort ferma ses yeux avant qu'ils pussent voir sa dernière œuvre recevoir l'honneur qu'il ambitionnait pour elle.

CHAPITRE XXIX

DORE SCULPTEUR — MORT DE MADAME DORÉ

Cet homme de fer commençait à faiblir. Il se plaignait de lassitude, d'une constante douleur à l'épigastre, d'une insurmontable apathie qui lui faisait renoncer à un dîner au moment de s'y rendre « et considérer la traversée annuelle de la Manche comme une fatigue au-dessus de ses forces. Il l'écrivait au chanoine Harford, en date du 12 juillet 1881 ; il l'assure qu'il est absolument incapable de quitter Paris, tant il est convaincu que, sans qu'il fût positivement malade, le moindre effort de sa part déterminerait une crise. Par ces lettres, qui se succèdent jusqu'en décembre, on apprend qu'il répugnait à promener son deuil récent dans les fêtes et le bruit, et que cherchant l'austère paix des Alpes, il avait passé trois mois dans l'Engadine, chassé seulement par les premières neiges. Il s'était remis au travail, mais les journées se passaient sans aucun échange de camaraderie, et dit-il : « Dimanche prochain, premier de l'An, je serai peut-être le seul, dans tout Paris, qui dînera seul ! »

Ce découragement, cette tristesse augmentaient toujours ; le travail l'en arrachait un instant, puis il y retombait plus lourdement ; si bien que la dernière fois qu'il écrivit au chanoine, le 7 décembre 1882, il lui disait :

« ...Je dis adieu sans regret à cette année fatale, où je n'ai connu que douleurs et chagrin. Depuis la mort de ma mère, le même nuage pèse sur ma vie, et en dépit de beaucoup de courage, je trébuche sur le chemin. Je finis mon tableau *La vallée de larmes*, qui arrivera très prochainement à Londres. J'ai été retardé par le monument d'Alexandre Dumas, qui petit à petit est devenu quelque chose de considérable. Sans aucun doute, il sera placé à l'endroit désigné, le printemps prochain. — C'est absolument le plus grand effort de toute ma vie. »

Je me permets de placer ici un fait peu connu, mais authentique. Doré s'était épris d'une jeune fille à Paris, et par l'entremise d'amis communs les préliminaires d'un mariage avaient été heureusement conclus. Cette union offrait toutes les garanties de bonheur voulues, et les sombres prophéties de Doré, qui se disait déshérité des joies du foyer domestique, semblaient au moment de recevoir un démenti formel ; mais devant ce riant avenir, il demeurait encore troublé, triste, inquiet.

Après la mort de Mme Doré, les réceptions avaient cessé ; les dîners du dimanche, où affluaient jadis les notabilités de toute l'Europe, ne réunissaient plus que quelques intimes. Celui du 3i décembre dégénéra en réveillon, et les convives restèrent pour saluer l'aube de la nouvelle année.

Le repas fut mortellement long, et bien avant le dessert, Gustave, muet et taciturne, buvait silencieusement son Champagne, tressaillant quand on lui adressait la parole et répondant distraitement et péniblement. Lorsqu'on quitta la table pour fumer et prendre le café dans l'atelier, il alla se mettre dans un coin, à une petite table, prit machinalement un crayon, mais ne dessina rien ; puis le posa, et sortit. Ses amis n'y firent pas grande attention, toutefois M. Kratz le suivit. Il le trouva dans la chambre de sa mère, alla vers lui, et lui posant tendrement la main sur l'épaule, lui dit :

« Gustave, mon ami, qu'y a-t-il ? Es-tu souffrant ?

— Oui !... non !... Ne t'inquiète pas, Arthur. Je ne sais ce que j'éprouve : tout est si différent maintenant. C'est le dernier jour de l'an, et l'on est plus ou moins préoccupé par cet anniversaire. Rentrons à l'atelier. »

M. Kratz lui conseilla d'attendre un peu avant de reprendre ses fonctions de maître de maison, et le quitta ; mais à peine eut-il rejoint les autres convives, que Gustave reparut au milieu d'eux.

Quelqu'un fit observer que l'on était triste comme à un enterrement et proposa de faire de la musique. Doré se hâta de donner son assentiment ; M. Kratz se mit au piano, et il prit son violon. Cependant, au bout de trois ou quatre mesures, il cessa de jouer. La soirée se traîna péniblement ; la taciturnité de Gustave pesait sur les invités, qui immédiatement, après minuit, échangèrent les vœux d'usage et partirent successivement. M. Kratz seul demeura.

« Comment ! Fit Gustave avec amertume, tu n'es pas pressé de me quitter ? Je suis triste, et cependant tu restes !

— Tu sais bien que je suis content d'être seul avec toi. Mais, au nom du ciel, que se passe-t-il ? »

Alors le cœur de Doré se dégonfla. Il parla longuement, confiant à son ami ses désespérances, ses déceptions, ses misères, ses secrets chagrins. M. Kratz le raisonna, le gronda même, et finit par lui proposer une promenade sur le boulevard, dont le mouvement et l'animation le distrairaient, assurément.

Gustave y consentit, alluma un cigare et se mit à se couvrir de son pardessus ; mais tout à coup, il s'arrêta en disant : « C'est inutile, je ne peux pas. Je hais le monde et le bruit. Restons ici ! »

M. Kratz céda et Doré recommença à se lamenter. Il parla de ses tableaux qui n'étaient pas vendus, du grand Vase sur lequel il avait placé tant d'espérances ; il devenait de plus en plus malheureux, et les larmes lui vinrent aux yeux.

M. Kratz le laissa parler sans l'interrompre, sachant que l'attention silencieuse était le meilleur calmant qu'il pût offrir ; lorsqu'il se tut enfin, il le pressa de nouveau de sortir et de prendre l'air.

Gustave se leva :

« Mon ami, dit-il, le fait est que je suis à moitié mort de fatigue ; je ne puis tenir les yeux ouverts, je tombe de sommeil, je vais me coucher. »

Cette excuse stupéfia M. Kratz, venant de cet ami que la fatigue n'avait jamais pu vaincre ; mais lui trouvant en effet l'air singulièrement abattu, il lui souhaita une heureuse année, et le quitta sans autre observation.

Le dimanche suivant fut aussi gai que celui-ci avait été morne. L'hôte important du dîner fut M. Vallerand de la Fosse, et les beaux jours où l'esprit pétillait comme le Champagne, où la musique, les rires et les joyeux éclats de voix éveillaient les échos de l'atelier, semblaient revenus. Gustave brillant, animé, causeur, était, entre tous, le plus en train ce soir-là. On ne se sépara que tard dans la nuit et M. Vallerand convia tous les assistants à renouveler le charmant festin, chez lui, quinze jours plus tard.

Le 14 janvier, au contraire, le cercle des convives fut très restreint, ne comptant guère que le peintre Jundt, M. A. Kratz, Paul Joanne et le docteur Robin. Par plaisanterie, Doré avait placé, sous un énorme globe, des roses et du lilas blanc, avec le Guide des Pyrénées ; ces mêmes fleurs pâles jonchaient la table. « Ce n'est pas gai, fit Jundt ; ça a l'air d'un tombeau ! » Doré, très animé, portait des toasts : chaque fois, il se levait et, parodiant le commencement des discours prononcés sur la tombe de Gambetta, disait : « Sur cette tombe encore ouverte, etc., etc. » mais ces folies ne dissipaient point impression lugubre des fleurs funéraires.

Le samedi suivant, jour fixé pour le dîner Vallerand, tous les convives étaient réunis à l'heure fixée, à l'exception de Gustave. On lui accorda le quart d'heure de grâce. Vingt minutes, une demiheure : il ne venait toujours pas.

« Quelqu'un l'a-t-il vu dans la journée ? Fit enfin M. Vallerand.

— Personne.

— J'ai dîné avec lui hier, dit M. Kratz, il était alors parfaitement bien ; il m'a dit : « A demain ! » en me quittant ; il savait parfaitement que ce dîner est en son honneur. »

Au bout d'un autre quart d'heure, M. Vallerand parut inquiet et mécontent. Plusieurs de ses convives, qu'il connaissait à peine, avaient été priés, surtout pour se rencontrer avec Doré ; et lorsqu'une heure entière eut passé dans l'attente, le maître de la maison ne cacha plus sa surprise. M. Kratz proposa de se mettre à table, et M. Vallerand donna l'ordre de servir. On avait à peine fini le potage, lorsque la sonnette de la porte retentit vivement.

« Enfin ! » s'écria-t-on en chœur.

Mais ce n'était pas Doré. Un commissionnaire apportait un billet pour M. Vallerand, qui parut, en le lisant, ne pas comprendre. Voilà ce qu'il contenait :

« Monsieur Doré présente ses compliments à M. Vallerand et le prie de l'excuser de ne pas dîner avec lui. Il est indisposé et incapable de sortir.

« MARTIN, valet de chambre de M. Doré. »

La déception fut profonde ; il s'y mêlait peu d'anxiété ; cette lettre si froide semblait plutôt une fin de non-recevoir, une excuse banale. M. Kratz lui-même, croyant à une mauvaise plaisanterie, en conçut de l'humeur et, au lieu d'aller chez Gustave au sortir de table, il rentra chez lui. Sa femme de ménage, Mme Pillaud, l'attendait. « Voici une dépêche pour vous, monsieur ; un commissionnaire l'a apportée alors que vous étiez à peine sorti. »

Il déchira l'enveloppe avec angoisse et lut :

« Venez de suite. Gustave malade. Coup d'apoplexie. Très grave. »

(Signé) Dr ROBIN.

CHAPITRE XXX

MORT DE DORÉ

Le samedi 20 janvier 1883, Doré s'était levé comme à l'ordinaire. Il faisait froid, noir, à peine jour. Il passa dans la salle à manger et s'assit près de la fenêtre. Françoise, la fidèle Alsacienne qui l'aimait tant, dont le cœur octogénaire était resté jeune et tendre pour lui, usant de ses privilèges, se mit à le gronder d'avoir veillé si tard sur ses maudites planches. « Vous êtes horriblement pâle et tiré, lui dit-elle. Allez vous recoucher pour me faire plaisir, je vous porterai votre déjeuner au lit.

— Allons donc, Françoise ! Il n'y a que ma tête qui soit un peu lourde. J'aurai pris froid hier. Me recoucher ? Quelle bêtise ! Quand j'aurai déjeuné, cela se passera. »

Françoise n'était pas convaincue. Elle le trouvait blême, les yeux brillants et inquiets, battus jusqu'au milieu des joues. Mais il la raillait, en disant : « Ai-je donc l'air d'un homme qui se dorlote ? Suis-je en enfance ? Françoise, tu es vieille et pleine de manies, mais je suis jeune et ne puis me permettre ces gâteries-là. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et il faut que je m'y mette. »

Il poussa sa chaise plus près de la fenêtre, et resta là sans parler, plongé dans des pensées sérieuses, sans doute, car plusieurs fois il passa la main sur son front, comme pour en chasser une grave préoccupation. La vieille Françoise rentra bientôt, avec son café au lait ; voyant qu'il ne se levait pas, elle posa la tasse sur un guéridon qu'elle roula devant lui. Il but le café en silence, mangea une bouchée de pain, et lorsqu'il eut fini, posa ses coudes sur la table et appuya sa tête dans le creux des mains. Il s'affaissait de plus en plus, les bras s'alanguirent, ses cheveux roulaient sur sa manche. Françoise allait lui parler, lorsqu'il releva brusquement la tête du mouvement qui lui était habituel, se mit à bâiller et, se levant brusquement, s'écria :

« Finissons-en ! À l'ouvrage ! »

La vieille servante, saisie d'un inexplicable effroi, lui prit la main.

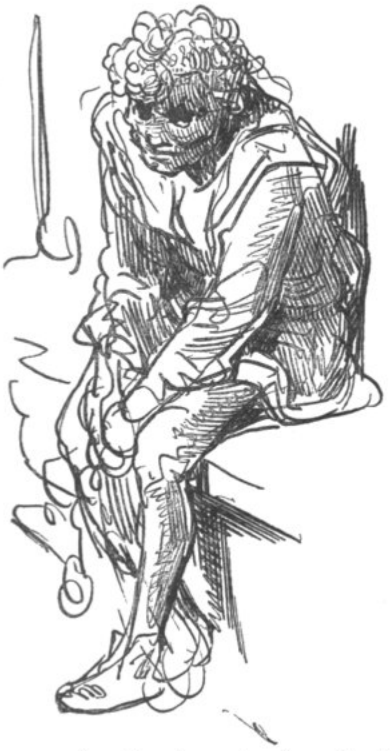
« Mon pauvre Gustave ! Dit-elle toute tremblante. Qu'y a-t-il ? Êtes-vous malade ? Vos doigts sont glacés, votre visage est celui d'un cadavre. Allez vous recoucher.

— Non, fit-il faiblement. J'ai très froid, voilà tout, et avec un effort évident il se dirigea vers l'atelier, murmurant encore : « C'est étrange ! Je n'ai jamais eu si froid de ma vie ! »

Françoise le connaissait trop pour insister davantage.

Il avait toujours agi à sa guise et avait en outre horreur qu'on le crût malade. Il ne resta qu'une heure dans l'atelier, puis il en sortit d'un air indifférent et passa dans sa chambre, devant Françoise, qui époussetait le salon. A peine la porte se fut-elle refermée sur lui, qu'elle entendit le bruit d'une lourde chute et d'objets fracassés. Elle se précipita et vit Gustave, la face contre terre, étendu sans connaissance. La cuvette et le pot à eau étaient brisés, l'eau s'était répandue. Françoise poussa des cris perçants et tenta de le soulever ; elle réussit à le traîner un peu plus loin, mais elle fut obligée de le quitter pour appeler au secours. Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et à ses appels désespérés, Martin accourut.

« Vite, vite ! Gémissait-elle, mon enfant est mort ! Gustave est mort ! »



Sujet inconnu (un des deux derniers dessins faits dans l'après-midi du vendredi 19 janvier 1883)

Martin était dans la chambre avant qu'elle eût pu refermer la fenêtre ; il prit Doré dans ses bras et le posa sur son lit, où il resta assez longtemps dans un état d'insensibilité complète ; enfin, il ouvrit les yeux et vit les deux serviteurs empressés à le secourir et l'observant avec des regards désespérés ; ses lèvres restèrent muettes. Il était secoué de frissons, malgré des frictions énergiques, des flanelles chaudes et des boules d'eau bouillante aux pieds. Françoise et Martin usèrent de camphre, d'eau-de-vie, de tous les stimulants qu'ils avaient sous la main et le frottaient sans discontinuer, mais sans aucun résultat favorable. Il grelottait et ne pouvait parler. Martin alla chercher le médecin, et la vieille bonne, restée seule, voyait avec désespoir qu'il se refroidissait de plus en plus. Elle continuait toujours les frictions, néanmoins ; enfin, elle vit un spasme convulsionner sa face, et il se mit à bégayer des mots confus. Avant le retour de Martin, il avait retrouvé la parole, et il parvint à raconter ce qui s'était passé.

« Je restai quelque temps dans mon atelier, mais je ne pouvais travailler ; la tête me faisait trop mal, je songeais alors à la baigner d'eau froide et j'avais à peine plongé mon visage dans la cuvette, lorsque je perdis connaissance. En effet, ajouta-t-il, regardant les débris qui jonchaient le tapis, la cuvette est brisée, tant pis ! » Il posa la tête sur l'oreiller, et pendant quelques instants il parut beaucoup mieux.

Françoise, rassurée par le son de sa voix, se mit à le gronder et à le dorloter tour à tour ; mais bientôt il cessa de lui répondre, sans cependant détourner les yeux de ce bon visage sillonné de rides ; et il finit par poser sa tête sur le sein de la vieille femme, comme il le faisait tout petit enfant. Il touchait sa propre poitrine, en murmurant : « Je suis bien malade, Françoise ; j'ai si mal là, tâche de me soulager ! »

C'était toujours vers elle que Doré allait, depuis cette nuit des Rois où elle l'avait reçu dans ses bras ; lui conter ses malaises, semblait presque les guérir ; et depuis la mort de sa mère, l'Alsacienne était le seul lien qui le rattachât au passé heureux mais déjà lointain. Pour la première fois, Doré ne se plaignit pas que l'on prît son mal au sérieux. Il répétait :

« Ce n'est qu'un froid, mais on a bien fait d'appeler un médecin. Robin est mon ami, il me dira ce que j'ai. Je sais que ce n'est rien, mais je suis bien aise qu'il vienne. »

La matinée n'était pas fort avancée, lorsque Martin revint avec le médecin ; seulement ce n'était pas Robin, qu'il n'avait pu trouver, mais le docteur Blavet. Celui-ci fut saisi d'une douloureuse stupeur, en reconnaissant que le malade, dont l'état empirait, avait une attaque d'apoplexie provoquée par un froid et une grave indigestion. Il ne le quitta pas de toute la journée, et se joignit au docteur Robin, lorsqu'enfin celui-ci accourut, pour prodiguer tous leurs soins à l'artiste. Un moment, ils craignirent qu'il ne survécût pas jusqu'au soir. Cependant, vers la tombée de la nuit, il sembla reprendre forces et courage, défendant qu'on avertît sa famille de son état, et ne demandant à voir que Kratz.

Doré se souvint, au dernier moment, du dîner chez M. Vallerand de la Fosse ; mais il ne voulut rien dire qui pût alarmer ses amis ou jeter une ombre sur leur réunion, et plutôt que de dire la vérité, il préféra se laisser accuser de caprice ou de négligence. Avec toutes ses inconséquences et ses étrangetés, Doré resta jusqu'au bout gentilhomme et homme de cœur.

Durant cette longue journée du samedi, il pressentit sa fin prochaine. Qui dira l'amertume et la tristesse de ses réflexions ? Lui fallait-il donc quitter brusquement un monde qui lui était devenu odieux ? Laisser inachevée sa grande œuvre de Shakespeare ? Sentir qu'un autre terminerait ce travail qui avait été le plus glorieux rêve de sa vie, mourir sans voir sa statue d'Alexandre Dumas dressée sur une place publique ? Qu'en ferait-on, quand il ne serait plus ? Elle avait été acceptée, elle était complète, perfectionnée ; du meilleur de son âme, il avait pétri ce glorieux tribut à la mémoire de son illustre ami ; oui ! Mais il avait vu tant de soleils se lever sur ses espérances, et se coucher sur ses désillusions !

Il lui faudrait dire adieu à ses frères, à ses amis. Cela était cruel, et des larmes silencieuses roulèrent sur ses joues pâles. Et ses autres amis, compagnons, nés de son cœur et de son imagination qui l'attendaient, muets, dans son atelier : ces camarades nouveaux, *d'Artagnan*, *Dantès*, *Mercédès*, assis sous les acacias et les palmiers. Les fondeurs n'avaient pas encore rapporté les moules de ces palmiers ! Et tant d'autres choses encore. Oh ! Pouvoir se lever de ce lit où le mal le clouait impuissant, et agir ! Et les mille craintes, les rêves, les ambitions, les projets dont fourmillait son cerveau, s'agitaient convulsivement, emportant dans leur lutte le reste de ses forces.

Il était minuit passé, lorsque M. Kratz arriva près du malade, et il le trouva mieux qu'il ne s'y attendait. Il passa la nuit à son chevet, avec un jeune étudiant en médecine, qui devait veiller jusqu'au retour du docteur Robin le lendemain matin. Celui-ci trouva Doré tellement mieux, qu'il assura M. Kratz que le danger était passé ; seulement, il dit :

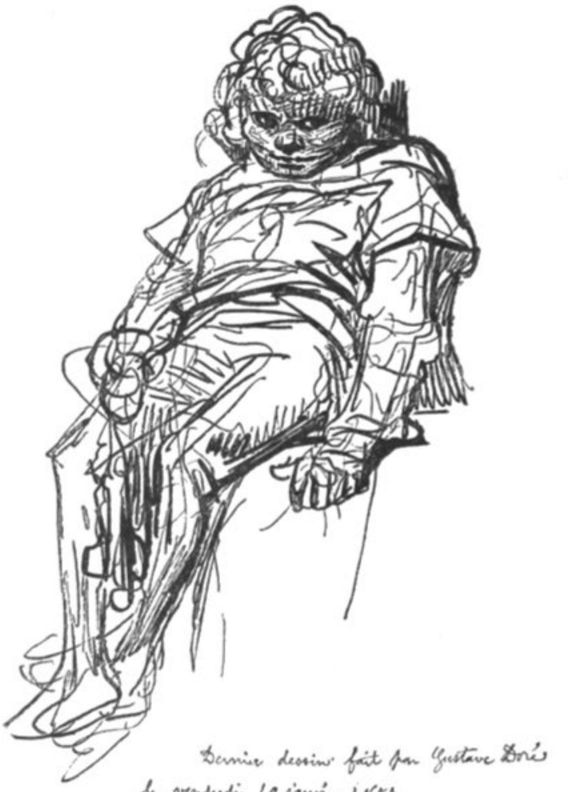
« Je vais télégraphier à son frère le colonel Émile, sous un prétexte quelconque qui le fasse venir. Je serai plus rassuré quand il saura que Gustave est malade, mais je ne lui dirai pas que le mal a été aussi grave ! »

Le colonel répondit que « par hasard » il se trouverait à Paris le dimanche soir, pour dîner. »

A dix heures du matin, Doré avait passablement bien dormi, et les premiers mots qu'il adressa à Arthur Kratz, assis près de son lit, eurent rapport à son travail. Il demanda si les fondeurs avaient apporté les palmiers pour la statue ; et quand on lui dit que non, il parut fort contrarié. Plusieurs habitués du dimanche vinrent dans la journée, entre autres MM. Leleux et Pisan, très surpris de le trouver alité ; mais il ne permit pas qu'on prononçât le mot d'apoplexie. Le reste de l'après-midi, il causa confidentiellement avec « son cher Arthur, » avouant que la veille il avait cru sa dernière heure venue. Comme toujours, M. Kratz le consola, l'encouragea, le conjura de ne se préoccuper de rien, si ce n'est de guérir.

Il le quitta, et un peu avant cinq heures, le colonel Émile arriva : voyant son frère gai et content, il ne soupçonna pas qu'il eût été aussi souffrant.

Durant la soirée, le mieux se soutint, et il semblait presque inutile de faire veiller Gustave par un garde-malade ; lui-même comptait être sur pied le lendemain. Il passa une bonne nuit, se réveilla de bonne heure et prit un peu de nourriture. M. Kratz venu le matin revint le soir, et trouva le patient dans un état très satisfaisant.



Dernier dessin fait par Gustave Doré
le vendredi 19 janvier 1883.
Dr Joseph Michel

« Ça va bien ! dit Doré gaiement ; et la preuve, c'est qu'il me faut du Champagne. » Martin lui en donna un verre, mais il fit la mine parce qu'on y avait mis de l'eau. Il le but à petites gorgées, observant, à plusieurs reprises, qu'il lui semblait tout naturel de revenir à sa boisson favorite. Ceci se passait dans la chambre bleue.

Des bougies allumées jetaient des ombres mouvantes sur les cadres, les meubles, la longue table basse jonchée de planches de buis, attendant que la main du maître leur donnât la beauté et la vie. Des portraits de ses ancêtres pendaient au mur, et dans un panneau *Venise* dormait. Le colonel Émile sortit pour prendre l'air ; la bonne Françoise allait et venait ; le médecin quitta Gustave, en lui disant : « Maintenant, monsieur, bonne nuit ! Dormez bien ! Tout danger est passé, mais ne vous levez pas de trop bonne heure. Je reviendrai demain, mais tard. Au revoir ! »

Doré promit d'obéir ; il dit ensuite : « J'aime bien que les médecins me visitent, mais en amis. Sa prochaine visite sera d'amitié pure. »

Il se remit à converser avec M. Kratz, assis près de son lit. Sauf une légère pâleur et deux ombres sous les yeux, il paraissait le Doré d'autrefois, le Doré gai et animé qu'il connaissait si bien ; il dut à plusieurs reprises rengager à ne pas trop parler, à ne pas s'exciter. Enfin, Gustave ferma les yeux et, soupirant comme un enfant lassé, enfonça sa tête dans l'oreiller. Sa respiration arrivait douce et régulière, les bruits de Paris s'en allaient mourant au-dehors, les bougies brûlaient bas dans les bobèches, la nuit s'avançait. M. Kratz regarda son ami ; il avait les yeux ouverts et ce regard étrange qui voit bien loin des objets invisibles. « Gustave rêve, » se dit l'ami fidèle.

Oui, il rêvait ; il n'entendait pas le pas discret de Françoise, les clameurs de la grande ville ; il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui, — il n'était pas malade, lui, Doré... oh que non !... il était riche de vigueur, de virilité, de puissance. Il revoyait les bas-fonds de Londres, les fêtes de Chisurch, l'apothéose du Dante, une allée du Bois de Boulogne où, sous le feuillage, une femme aimée se pendait à son bras ; il riait avec Rabelais, et pleurait avec Léonore.

Doré fit un léger mouvement, et une expression de ravissement profond passa dans ses yeux.

« Il rêve toujours, pensa M. Kratz. Il ne faut pas le réveiller. »

...Ce Rabelais, son premier succès... la joie de sa mère... M. Lacroix qui le grondait et l'admirait, Gautier, Dalloz... il en rêvait... comme des Alpes, de l'Écosse... de l'Alsace, son Alsace bien-aimée... Sabine et Sainte-Odile, les belles légendes et les statues de saintes qui lui tendent leurs mains blanches... une lumière d'auréole... et puis... rien... rien !...

Doré pousse un gémissement sourd, un mouvement convulsif le secoue ; sa tête presse plus lourdement l'oreiller. M. Kratz pose une main sur son épaule, en disant : « Gustave, Gustave, qu'y a-t-il ? »

Doré le regarda brusquement : « Arthur ! tu es là... tant mieux !... » Et ses yeux se fixèrent sur lui comme une caresse.

« Oui, je suis là... Que puis-je faire pour toi ?... Tu trembles... »

Doré lui tendit la main, et d'une voix étranglée par l'émotion, répondit :

« Cher Arthur, je viens de revoir le passé, le temps où, enfants, nous jouions ensemble, et... et... notre jeunesse. Ma jeunesse et mon enfance à Strasbourg. »

Un léger soupir passa sur ses lèvres :

« Oui, Gustave, dit tendrement M. Kratz, nous avons parlé de la patrie, et le souvenir t'en est resté. Dors maintenant, il est tard ; je te quitte. Je reviendrai demain de bonne heure. Dieu te garde. Bonne nuit. »

Il pressa la main de Gustave, se détourna, puis revint pour dire un dernier adieu à son ami d'enfance.

Le colonel Émile rentrait.

« Bonsoir ! Murmura l'artiste à demi assoupi ; bonsoir, Arthur, mon vieux ! Nous déjeunerons ensemble, et nous irons à l'atelier ! Bonsoir ! Je me sens bien... mais je meurs de sommeil. »

Françoise referme la porte sur M. Kratz. Le colonel s'endort du bon sommeil du soldat, le silence absolu se fait. L'Alsacienne se lève pour regarder dormir son enfant ; elle le trouve d'une pâleur de cire qui l'effraye ; Martin s'approche à son tour. Doré s'agite et bégaye : « A boire, j'étouffe !... Que Françoise se couche, elle est fatiguée... toi aussi, Martin !... »

Après avoir bu, il parut soulagé. — Françoise s'éloigne et Martin s'apprête à la suivre. Arrivé à la porte, il se retourne une dernière fois vers le lit. Le visage du malade a pris cette teinte grise qui précède les affres de la mort, ses yeux ont ce voile épais qui obscurcit le regard et l'éteint ; de sa gorge sort ce bruit rauque et funèbre qui semble le glas de toute espérance. Martin se précipite vers le lit, criant à haute voix au colonel Émile d'accourir.

Tous deux s'empressent autour de Gustave, mais l'ange de la mort les a précédés... un nom de plus est inscrit sur son livre éternel. La tête de Doré repose sur le sein de son frère, et les yeux, qu'il tenait fixés sur ceux du colonel, se ferment dans une dernière convulsion.

« Gustave ! Gustave ! S'écrie le soldat avec désespoir, m'entends-tu ?... Ah ! Mon Dieu ! Il est mort ! Mort ! Mort !... »

. . . .

Paris ne put croire d'abord à cette triste nouvelle. Le deuil fut général ; on ne parlait dans les clubs, aux théâtres, dans les ateliers, chez les artistes et dans le monde, que de cette fin si subite et si inattendue.

Les funérailles eurent lieu le 25 janvier 1883, au n°7 de la rue Saint-Dominique, dans l'hôtel où s'étaient écoulées tant d'années de sa vie. Le cercueil était enseveli sous les fleurs et les couronnes. On remarquait celles envoyées par la Société des Aquarellistes, par les graveurs, le Comité de la statue d'Alexandre Dumas, le Monde illustré, *Le Figaro*, *Le Moniteur universel* et les éditeurs Cassell et Hachette.

Il était impossible de choisir, parmi les nombreux amis de Doré, ceux qui auraient l'honneur de tenir les cordons du poêle ; on confia cet office aux membres de sa famille : ses frères, le lieutenant-colonel Émile et M. Ernest Doré ; son neveu par alliance, le docteur Joseph Michel ; et le docteur Robin, médecin de la famille. Dans la foule qui suivit le convoi se trouvaient toutes les notabilités de France, entre autres : MM. Daubrée, Kratz, Jules Ferry, Camescasse, préfet de police, Alexandre Dumas fils, Léo Delibes, Munkacsy, de Blowitz, le baron Larrey, Calmann Lévy, Bonnat, Dalloz, Jundt, Quatrelles, Hébert, Albert Wolff, Charles Comte, Faure, Guillemet, Louis Ratisbonne, Droz, Vaucorbeil, Nadar, le docteur Fauvel, Pierre Véron, Charles Risler, maire du VIIe arrondissement, Saint-Germain, Gill, Bourdelin, Pisan, Leleux, Edmond About, Campbell Clarke, Giacomelli, Grévin, Pagans, Paul Lacroix, Joanne, Widor, Bourdin, Edgar Courtois, Richard Whiting, Henry Meilhac, baron Davilliers, Parné, Rothschild, et tant d'autres.

Doré fut enseveli avec tous les honneurs militaires, en sa qualité d'officier de la Légion d'honneur.

Le service religieux eut lieu à Sainte-Clotilde, et au moment où le cortège entrait dans l'église, précédé par le grand maître des cérémonies portant sur un coussin les ordres et les décorations étrangères reçues par l'artiste durant sa vie, un *Requiem* solennel emplit le chœur de sa lugubre harmonie. L'abbé Gardey dit la messe, on chanta le *Libera* de Plantade, après quoi le corps fut transporté au Père-Lachaise.

La journée était splendide, et malgré le froid excessif, les amis du défunt suivirent le convoi tête nue, à travers les rues de Paris. Le cercueil illustre recevait, au passage, l'hommage de tous ; les fronts se découvraient devant lui. Il y a loin de la rue Saint-Dominique au Champ des Morts, et les échos du funèbre cortège, dans sa marche silencieuse, éveillaient d'amers regrets dans bien des cœurs, et mettaient une larme dans les yeux des désœuvrés qui flânaient sur les boulevards.

On le coucha près de sa mère, réunissant dans la mort ces deux êtres inséparables dans leur vie. Entre tous ceux qui se trouvaient groupés autour de cette tombe ouverte, deux hommes seuls eurent le triste privilège de déposer sur le cercueil de leur ami des lauriers et des immortelles, et de prononcer les dernières paroles d'affection, de respect et de vénération : Alexandre Dumas et M. Paul Dalloz.

Le premier s'exprima ainsi :

« Messieurs,

« Depuis quelques jours, la mort frappe à coups redoublés : seulement elle ne frappe pas au hasard ; elle choisit ses victimes avec une cruauté, une perfidie flagrantes. Il lui faut les plus vaillants, les plus robustes, les plus sincères, les plus jeunes, car ceux-là étaient toujours jeunes dont on attendait encore beaucoup. Si célèbre, si aimé, si nécessaire qu'il soit ou qu'il paraisse être, nul n'ose plus croire à son lendemain. Tout ce qui vit est inquiet. A l'heure présente, celui qui fait un projet semble un fou qui veut appeler sur lui la colère du maître mystérieux et impassible, qui dispose, comme bon lui semble, des espérances humaines.

« Si un homme pouvait se croire en droit de compter sur le présent et même sur l'avenir, c'était le prodigieux artiste que nous venons de perdre. Jamais la volonté, l'énergie, la grâce, le talent, jamais la vie, celle qui a bien l'air de venir d'un Dieu, n'a eu, dans sa forme humaine, d'expression plus radieuse et plus convaincante. Qui de nous oubliera le visage de ce jeune homme au front large, aux cheveux rejetés en arrière, aux grands yeux limpides, fiers et doux, à la voix chaude et tendre, au rire étincelant et communicatif, aux traits fins comme ceux d'une femme, qui devaient lui donner, après un demi-siècle, et jusque dans la mort, l'aspect d'un bel adolescent ?

« Il fallait la disparition subite de Doré pour causer un nouvel étonnement au milieu de toutes les choses v qui nous étonnent à cette heure. Mais ces choses passeront et l'œuvre infatigable de cet homme ne passera pas.

« Pour ceux qui, comme nous, l'ont connu quand il avait vingt ans, c'est-à-dire quand, depuis près de dix ans déjà, il était célèbre ; pour ceux-là, Gustave Doré, avec sa taille svelte, ses membres agiles, ses joues imberbes et roses, sa main fine toujours armée d'un crayon, d'une plume, d'un pinceau, d'une pointe, d'un ébauchoir, Gustave Doré avait véritablement l'air de l'Ange du travail, quand il s'élançait j'allais dire quand il volait de la large table où il a composé des milliers de dessins aux chevalets et aux échelles où il a exécuté des centaines de tableaux, et aux échafaudages où il pétrissait ses statues et ses groupes.

« Quelle rapidité ! Quelle originalité de conception ! Quelle imagination inépuisable et imprévue ! Quelle science miraculeuse de l'ordonnance et de l'effet ! Quelle évocation grandiose, troublante, dramatique, de la lumière, des ténèbres, du chaos, du fantastique, de l'invisible, du rêve, de la terre et du ciel ! Quel monde de dieux, de déesses, de fées, de saints, de martyrs, d'apôtres, de héros, de vierges, de géants, de spectres, d'archanges, de types monstrueux ou célestes, drolatiques ou divins, prenant tout à coup naissance, forme, couleur, mouvement, vie, dans ce cerveau lumineux à tout jamais obscurci. Mais aussi quelle intimité consciente, respectueuse et bien digne de lui, avec la pensée des grands esprits qu'il commentait du bout de son crayon, et que tant de gens qui disent tout connaître, ne connaîtraient pas sans lui ! Songeons, pour nous consoler, aux enchantements que devait éprouver une imagination comme celle-là, quand elle entrait en communication directe avec Rabelais, La Fontaine, Milton, Chateau-briand, Balzac, Cervantès, Dante, Shakespeare, la Bible ! Comment s'étonner encore de son audace, de sa foi, quand on le voit puisant tous les jours et à toute heure aux sources éternelles du Beau, du Grand et du Vrai !

« Aussi, regardez comme l'horizon du dessinateur va toujours s'élargissant, comme son idéal grandit, comme il aspire sans cesse à autre chose, comme il a besoin de l'immense, de l'infini, dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel. Il lui faut multiplier et augmenter toujours son champ de travail, qui ne suffit jamais à sa fièvre de production. Il y ajoute les horizons à perte de vue, les forêts sans fin, les montagnes inaccessibles. Quand il sort de ses ateliers de Paris ou de Londres, il parcourt la Suisse, les Pyrénées, l'Écosse, les Alpes, il descend dans les précipices, il se recueille sur les sommets, et de ses repos magnifiques et de ses visions superbes, il rapporte ces paysages saisissants, que nous connaissons tous, tantôt inondés de lumière, tantôt perdus dans les brumes, avec leurs sapins sinistres, leurs lacs transparents, leurs escarpements vertigineux, leurs abîmes insondables, leurs ciels de saphir, d'opale et d'or, leurs cimes de neiges rougissant sous le dernier baiser du soleil, tandis qu'un de ces grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue, comme a dit le poète, traverse la toile et nous emporte avec lui. Quelle création ce créateur mortel laisse après lui ! Et ce ne sera vraiment pas trop du calme et du silence qu'on trouve sous nos pieds pour se remettre d'un pareil labeur.

« Nous avons entendu dire, et malheureusement il l'entendait plus que personne, que dans cette œuvre colossale, il n'y avait que l'indication d'un grand tempérament, quelque chose comme l'ébauche et l'avortement d'un génie vagabond qui n'avait su ni se restreindre ni se châtier. En France, en France seulement, on passait souvent ironique ou, ce qui pis est, indifférent devant ses grandes toiles dont la composition et l'idée étaient toujours magistrales. Il souffrait horriblement de ne pas être compris. Qui avait tort ? Celui qui souffrait, ou celui qui ne comprenait pas ? L'un et l'autre ; et le peintre qui ambitionnait l'applaudissement de la foule, et le passant qui le lui refusait.

« Qui donc, parmi les contemporains d'un grand artiste, peut porter sur lui, et à tout jamais, un jugement définitif ? Combien ont quitté ce monde, trompés par les succès que leur votait la masse, avec la certitude qu'ils laissaient une œuvre impérissable, dont le souvenir survivait à peine quelques années à cet accord dont ils étaient si fiers, entre leur œuvre trop facile à comprendre d'une foule trop facile à tromper ! En revanche, combien d'incompris, de bafoués même, morts désespérés depuis longtemps, nous venons rechercher ici, pour les faire entrer dans la gloire que ceux de leur temps leur ont refusée ! Notre Panthéon français est pavé de nos repentirs.

« Ne nous prononçons donc pas si vite, patientons ; laissons quelque chose à faire à la postérité, et surtout soyons respectueux pour ceux qui, comme Doré, n'ayant vécu que cinquante ans, ont pu donner, pendant quarante, le plus grand exemple qu'on puisse donner aux hommes, celui du travail incessant, de la passion de l'idéal et de l'acharnement à le poursuivre.

« Ce n'est pas seulement l'admiration, ce n'est pas seulement l'amitié qui me fait prendre la parole devant la tombe du grand artiste. Avec cet enthousiasme et cette générosité qui faisaient le fond de sa nature, Doré, quand d'autres hésitaient encore, avait offert spontanément d'exécuter, en témoignage de son admiration pour le père et de son amitié pour le fils, la statue de l'auteur de *Henri III*, de *Mademoiselle* de *Belle-Isle*, des *Trois Mousquetaires* et des *Impressions de voyage*. Il ne voulait rien accepter pour ce travail, que le plaisir de le faire, et la gloire tardive ou peut-être l'insulte accoutumée après l'avoir fait. Il donnait à cette grande composition tout son temps, tout son talent. Il lui a peut-être même donné sa vie. Qui sait si ce monument qui l'absorbait du matin au soir, qui l'obsédait quelquefois la nuit, qu'il a exécuté en six mois, n'a pas déterminé le mal dont il est mort, et qui est celui des ardents et des passionnés ?

« Depuis six mois, il vivait donc face à face avec cet autre grand producteur, auquel il ressemblait par tant de points, par la fécondité, par l'invention, par la variété, par la puissance, par le désintéressement, par la bonté. Ce cœur, qui devait se rompre si brusquement après l'achèvement de cette œuvre, a battu filialement ainsi à l'unisson du mien, pour la consécration de la gloire qui m'est la plus sacrée. L'écrivain et l'artiste étaient si bien faits pour se comprendre ! Aussi toute l'âme de l'artiste a-t-elle passé et rayonne-t-elle dans l'image de l'écrivain et dans les poétiques figures dont il l'a entourée.

« Les voilà publiquement et pour jamais unis dans le souvenir des hommes ; car les statues des poètes ne sont heureusement pas de celles qu'on abat. Voilà le statuaire contesté, défiant maintenant l'indifférence et l'injustice, forçant la foule à regarder enfin son œuvre et jeté violemment par la mort dans l'immortalité terrestre qu'il vient de donner à un autre. Nous voilà enfin, Doré et moi, devenus de la même famille par le même amour ! Aussi, est-ce comme un de ses frères que j'apporte ici à sa chère mémoire l'hommage que je ne puis malheureusement pas, comme lui, couler en bronze, de ma sincère admiration et de ma pieuse et inutile reconnaissance.

« ALEXANDRE DUMAS FILS. »

M. Dalloz, cet ami de Doré dont le nom est revenu si souvent sous ma plume en écrivant ces pages, prononça une dernière oraison sur la tombe. D'une voix brisée par l'émotion, il dit :

« Messieurs,

« J'ai le cœur trop meurtri et la tête trop peu libre pour espérer rendre l'hommage qu'il mérite à l'artiste incomparable, exceptionnel, unique dans sa variété, qui nous est ravi.

« Depuis le commencement de l'année, la mort s'abat avec une soudaineté vertigineuse sur les hommes qui, à titres divers, ont illustré leurs noms : elle a des séries impitoyables ; elle fauche les plus hauts épis ; elle semble choisir de préférence ceux-là mêmes dont la vie intellectuelle avait une telle intensité qu'elle leur promettait de plus longs jours.

« C'est que si dure qu'en soit la trempe, toute épée se brise ; si résistant que soit un cerveau, il éclate ; éclairs du métal, éclairs de la pensée, autant de dépenses de forces que la mort économise à son profit.

« Pour élever à Gustave Doré un monument durable et digne de son génie, — il en avait plus que de talent, — ma parole fugitive serait inhabile.

« Quelles phrases assez éloquentes et qui ne seraient au-dessous de notre admiration, pour célébrer les intarissables facultés de cette imagination divinatrice ?

« Quelle richesse de mots pourrait égaler la variété des sujets qu'il traita dans cette langue universelle de l'art, dont une prescience native lui avait donné la clef d'or ?

« Quels substantifs de sens assez précis, quels adjectifs de couleurs assez vives et de nuances assez souples, pour définir la double facilité de création et d'interprétation qui est la tonalité maîtresse de sa nature ?

« Quels termes assez élogieux, dans le dictionnaire de l'enthousiasme, pour caractériser ce visionnaire doublé d'un bénédictin, cet homme de l'instantanéité la plus fulgurante, complété par une obstination poussée jusqu'à l'acharnement ?

« Quelles expressions pour louer, ainsi qu'il conviendrait, ce rêveur éveillé que l'aurore matinale trouvait déjà à son travail, et que la tombée de la nuit retrouvait sous sa lampe ?

« Quelle forme littéraire pour personnifier ce formuleur de l'invisible et de l'entrevu, dont la main, conduite par une volonté sans trêve, forçait l'idéal à se faire réalité pour tous ?

« Non, Messieurs. Je me sens au-dessous de cette tâche !

« J'en appelle aux maîtres de tous les temps et de tous les pays dont il a ravivé les pensées, condensé les rêves, mis en action les paroles et cristallisé les visions.

« Je les évoque autour de cette tombe. Tous — le Dante, Cervantès, Rabelais, l'Arioste, Chateaubriand, Balzac, La Fontaine, Perrault, Tennyson, Coleridge, tous, sans excepter Shakespeare qu'il portait en son puissant cerveau depuis de longues années et qu'il réservait pour le couronnement de son œuvre ; sans excepter notre grand Dumas, dont la statue attend dans son atelier les honneurs de la place publique, — tous sont ici.

« Chacun d'eux tient une palme et la déploie sur le cercueil de ce mécontent de lui-même qui les contenta tous.

« Tous remercient leur collaborateur posthume.

« Les fées, les prêtresses des songes, accompagnent ce radieux aréopage. Et tandis qu'il me semble entendre, dans ces allées de cyprès, le pas irrésistible du Juif errant, lamentable comme sa complainte, qui vient, lui aussi, des confins du monde, saluer, tourbillon humain, l'illustrateur de sa légende symbolique, je vois une main lumineuse tracer le signe de la croix blanche sur le fond noir de cette tombe béante.

« C'est le Christ, tel que Doré nous l'a fait apparaître dans la Bible, œuvre de son âme plus encore que de son talent.

« Voilà l'apothéose que j'entrevois pour Gustave Doré. C'est là le chœur qui chante sa gloire.

« Ma voix ne saurait que troubler ce concert. Au milieu de ces louanges, je ne puis que faire entendre la plainte de l'amitié.

« A l'homme que j'ai aimé et que j'aimerai par delà cette vie, j'adresse, non un adieu, — ma foi m'en garde l'espérance, — mais un revoir trop profond dans mon cœur pour être traduit par mes lèvres.

« PAUL DALLOZ. »

Ces éloquentes paroles touchèrent profondément l'assistance en deuil que le beau discours de M. Dumas avait électrisée. La dernière cérémonie achevée, la foule se dispersa lentement, tristement, jetant des fleurs aux mânes de Gustave Doré. Un rayon du pâle soleil d'hiver glissa sur la tombe, comme une bénédiction suprême, et il resta seul à l'ombre du grand cimetière.

CHAPITRE XXX

SON TESTAMENT — FRANÇOISE

Dans la mort comme dans la vie, Gustave fut généreux. Par son testament, il laissait un souvenir à chacun de ses amis : au colonel Teesdale et au chanoine Harford le choix de deux de ses œuvres. Aux institutions publiques auxquelles il s'était si fort intéressé, il légua de fortes sommes ; comme, par exemple, 45,000 fr. à l'Orphelinat des Arts. Cet asile, de fondation récente, était spécialement dévoué aux intérêts de sa chère Alsace. Doré ne parlait jamais de sa province sans émotion, et après le désastre de 1870-71, il vint, les mains ouvertes, au secours de tous les nécessiteux restés fidèles à la France.

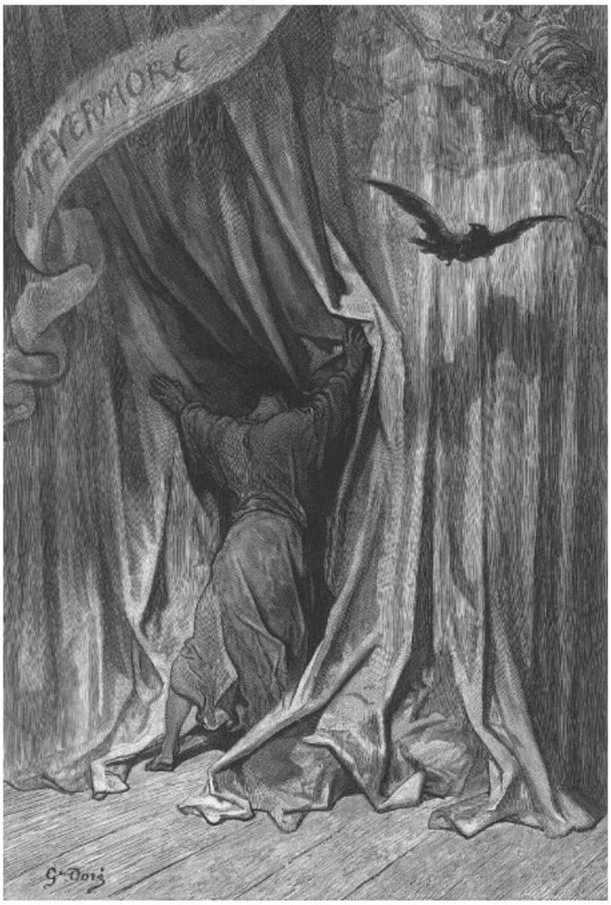
Il instituait son frère Émile Doré, officier d'artillerie, son légataire universel et exécuteur testamentaire. La fortune qu'il laissait était bien modeste ; il avait, de son vivant, largement dépensé les sommes royales qu'il gagnait, — et ce ne fut qu'après sa mort qu'on sut tout le bien qu'il avait fait par les innombrables lettres de remerciement et de reconnaissance qu'on trouva dans ses papiers. M. Albert Wolff, le spirituel chroniqueur du *Figaro*, s'est fait publiquement le témoin de cette générosité inconnue, en termes éloquents et touchants.

Un an plus tard, MM. Sampson et Low, de Londres, et M. Harper, de New York, publièrent simultanément une de ses œuvres posthumes, *Le Corbeau*, immortalisé par Edgar Allan-Poe, le fataliste Américain. Le luxe de mélancolie du poète enflamma l'imagination attristée de Doré, et il rendit d'une façon poignante l'indicible tristesse de cette sombre idylle, bien que d'un autre côté cette tristesse même imposât des limites à sa fantaisie. Si j'ose me permettre un reproche devant des pages aussi sublimes que celles qui font vivre « *A stately raven of the saintly days of yore*, » et « *On this house by horror haunted* », c'est que Doré n'ait pas essayé de donner au lugubre amant les traits de Poe. L'homme et sa vie sont tellement identifiés avec le poème, que le lecteur cherche malgré lui le beau visage désespéré qu'un Anglais ou un Américain n'aurait pas manqué de retracer. Encore une fois, l'immense différence qui existe entre les deux races s'affirme, et en ceci comme en toute chose, Doré, ce génie universel, est essentiellement Français.

Ce dernier ouvrage de l'artiste le lie donc d'une façon inéluctable à la mémoire d'un homme qui passa comme un météore dans le monde des lettrés, et ajouta un éclat de plus à sa propre renommée en Angleterre et dans les États-Unis.

Je pensais souvent à Françoise, et un jour je résolus d'aller en personne m'informer de ce qu'elle était devenue. Je me rendis à la rue Saint-Dominique, que, selon les dernières volontés de Gustave, elle ne devait jamais abandonner. Son cœur prévoyant voulait que sa vieille bonne, jusqu'à sa dernière heure, pût jouir de la vue de tous les objets qu'elle aimait, doux et tristes souvenirs ! Je la trouve donc à l'hôtel, où rien n'est changé, si ce n'est que le maître est parti pour n'y plus rentrer jamais.

Françoise vint m'ouvrir et m'offrit d'elle-même de me conduire dans les appartements déserts. Elle tira un trousseau de clefs de sa poche et me précéda sur le long escalier de pierre. Elle me parut plus courbée ; son visage exprimait une profonde désespérance, les yeux étaient rouges, les joues maculées par les larmes, les coins de la bouche tremblante s'affaissaient lugubrement. Ce n'était plus cette alerte et joyeuse Françoise, dont Gustave avait fait tout dernièrement le magnifique portrait qui la rendait si fière, et que tout Paris avait admiré et applaudi. Son aspect me causa une sensation douloureuse, et je tressaillis lorsque la clef grinça dans la serrure avec ce son particulier qui parle de solitude et d'absence.



Le corbeau
(illustration pour le poème d'Edgar Allan-Poe)

« Françoise, lui dis-je, je ne veux pas vous troubler ; mais je voudrais revoir cet intérieur si cher. — Laissez-moi circuler et regarder. — Mais avant tout, êtes-vous bien ? Je n'osai pas ajouter « et heureuse ». Son visage parlait pour elle.

« Je suis bien, oui et non, répondit-elle à voix basse. « Le colonel Émile a été ici, tâchant de mettre un peu d'ordre ; mais ce n'est pas facile... il a le cœur trop gros... comme moi.

Je me souvenais avoir vu, un autre jour, le colonel vaquer dans les chambres, déplaçant un meuble ou un tableau, et tressaillant, comme si les objets qu'il maniait avaient la conscience et la vie. Il tomba sur une photographie de son frère, et avant de me la donner, il chercha une plume pour y tracer quelques mots. « Ah ! dit-il, je ne sais guère m'y prendre ; comme vous voyez, je ne suis qu'un soldat. »

Mais il trouva la plume.

Que vous dirai je de cette demeure, où tout me parlait du grand homme disparu ; où la poussière même devenait éloquente ; où les murs s'imprégnaient encore de son impérissable mémoire ! Là, chez lui, je ne pouvais croire à sa mort ; il me semblait que j'allais le voir dans son attitude aisée et nonchalante, entendre les exclamations de Mme Alexandrine, et les éclats de sa voix harmonieuse. Deux de ses commensaux me regardèrent de leurs yeux ronds, — ses hiboux. Nous passâmes dans le salon, où la grande personnalité de Doré avait détrôné la cour du Régent et les duchesses de Saint-Simon. Le passé se dressait tout-puissant devant moi, depuis le jour où le docteur Goupil posait un enfant nouveau-né dans le tablier de Françoise, jusqu'à l'heure où l'enfant devenu jeune homme lui disait un dernier adieu.

L'immense pièce était encombrée d'une foule d'objets hétérogènes ; des tables étaient couvertes de lettres et de papiers, avec un paquet de cartes de visite portant le nom « Gustave Doré ». Les cartes s'étaient éparpillées, comme s'il venait de remplir à la hâte son carnet avant de sortir, il les semait volontiers dans le noble faubourg, et elles lui rapportaient une ample moisson d'invitations flatteuses.

Mais j'en revenais toujours aux tableaux, dont le nombre me paraissait incalculable. Il y en avait sur les sofas, sur le plancher, sur les tables, les chaises, contre le mur, entassés dans les coins ; sur les murs, de frais paysages des Vosges, ce pays aimé qu'il connaissait comme pas un, où jeune garçon il avait couru, frêle et délicat, parmi les sapins, sautant et se roulant dans les clairières mousseuses.

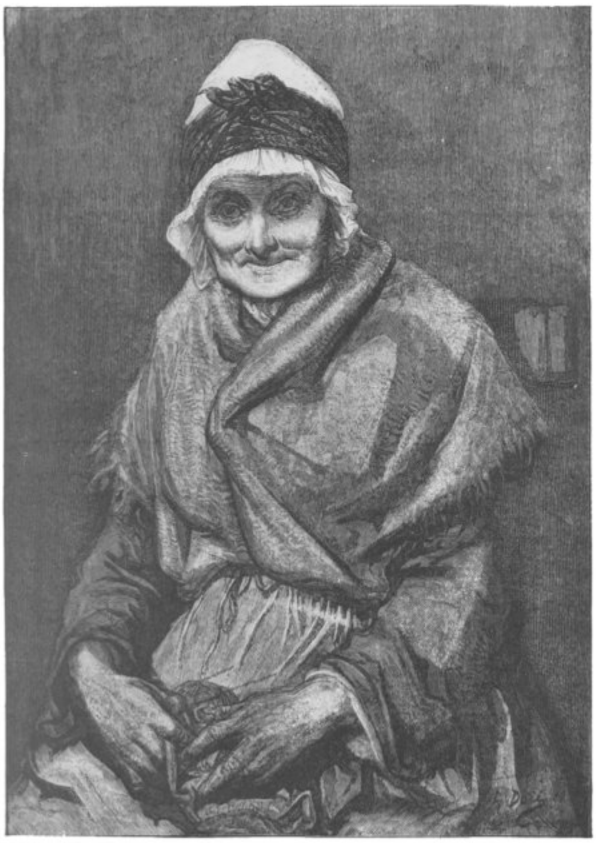
Françoise suivit mon regard et dit :

« C'était tout près de chez nous. C'est si naturel, que je sens l'odeur de ces arbres. »

L'émotion étranglait sa voix.

« Françoise, lui dis-je, ne parlez pas de lui.

— Oui, il faut que j'en parle ! cela me fait du bien ! »



Françoise (1880)

Elle s'assit, et roulant les clefs entre ses doigts quand elle n'essuyait pas ses larmes du revers de sa pauvre main ridée, elle se mit à parler de son garçon, de son « cher Gustave. » En l'écoutant, il me semblait qu'elle avait le don magique d'évoquer les morts, et de les ressusciter. Elle en vint à la fatale maladie de Doré ; sa voix s'altérait de plus en plus, et ce fut en sanglotant qu'elle acheva par ces mots : « C'est ici, à cette place, qu'il a passé la dernière fois. »

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

« Allez, lui dis-je, laissez-moi ; - vous savez, je connais les êtres. »

Elle me quitta, et je passai dans la chambre bleue, où il travaillait souvent. J'ouvris la porte du cabinet, où son lit était resté depuis la première installation dans l'hôtel. Je vis le guéridon où Françoise posait ses tisanes quand elle le dorlotait pour quelque indisposition passagère, et qu'il ne refusait jamais pour ne pas froisser la vieille femme.

Dans la chambre bleue, cependant, sa présence se faisait mieux sentir. Mon âme était si pleine des impressions dont elle s'était pénétrée dans cet hôtel désert, qu'il me sembla le voir vivant et jeune, au milieu de ses dieux familiers. La pièce était chaude de l'haleine de son génie, peuplée des cohortes créées par son pinceau ; je les voyais, les enfants de son cerveau, les uns chastement drapés, les autres offrant leur nudité virginale ; ceux-là ouvrant leurs bras pour l'étreinte, ceux-ci abandonnés dans un repos absolu. Ces figures tantôt riaient, tantôt pleuraient, et leurs doigts levés désignaient la table du maître. J'obéis à cette indication muette, et je vis les outils de son art, tels qu'il les avait laissés : mais le ciseau se rouillait, le crayon s'émoussait, le pinceau se raidissait dans l'oisiveté forcée imposée par la mort. Une voix mystérieuse éveillait les échos endormis, et ce fut avec un effort que, m'arrachant du rêve, je chassai la vision ; et pour m'y soustraire, je courus à l'atelier. Hélas ! plus encore que dans la chambre bleue, l'aspect en était lamentable et touchant. Les yeux sans regard, les lèvres pâles sollicitaient des nouvelles de celui qui leur avait donné l'existence à l'état de statue, et la poussière qui commençait à les recouvrir avait la teinte grise d'un suaire. Cette poussière m'attrista profondément. Elle disait si cruellement le deuil de l'atelier ; elle ternissait les plumes du Mousquetaire, éteignait le croissant de la Nuit, et mettait une tristesse de plus sur le drame poignant de *La Gloire*, où l'agonie de l'ambitieux devenait plus terrible. En face, Dante et Virgile s'enflammaient aux feux que vomissait la tombe de Farinata, et le spectre répétait encore, avec une signification plus amère : « *Chi fuor li maggior tui* ?» — Le temps passait : je me détournais, quand, devant moi, se dressa le Vase monumental qui, au lieu d'être le chef-d'œuvre de la France, lui avait coûté après tant d'heures de travail, tant d'heures d'amertume.

Et le Vase se transformait, et l'allégorie se faisait plus transparente, et de ces flancs sculptés, elle me criait :

« Je suis le symbole de la Vie humaine ; de mon piédestal garni de fleurs à ma tête couronnée d'amours, il n'y a pas une parcelle de mon argile qui ne représente une phase de l'existence du malheureux enthousiaste qui m'a pétri de ses doigts habiles.

« Les fils du génie s'empressent à ma base, nés de la semence du succès ; ils montent, l'adolescent et la vierge gravissant le sentier, cueillant les illusions et les roses qui poussent si vivaces au matin, et ils s'enivrent de félicité. Bientôt ils gagnent les épines et les broussailles, où les serpents de l'envie rampent sous des fleurs qu'ils empoisonnent de leur venin. Plus haut, toujours plus haut, en vue du but suprême, commence le labyrinthe de la Vigne, gardé par les monstres du désir prêts à dévorer leur victime. Un misérable, égaré déjà par l'ivresse, se laisse entraîner par des femmes, sirènes de l'espoir et des tentations ; chacune lui fait franchir un degré de plus dans la voie qui conduit à la ruine, chacune se sert de sa fatale beauté pour le perdre. Des nymphes folles cueillent, pour les fouler au pied, les boutons pleins de promesses ; elles tendent leurs bras voluptueux pour faire tomber prématurément les fruits d'or des récoltes tardives. Les ronces s'épaississent à mesure que le sentier montant devient plus étroit, et celle qui arrive la première a laissé derrière elle les roses qu'elle portait. Elle se cramponne au mince goulot du Vase, cette coupe de la Vie, et voit encore au-dessus d'elle non pas un Olympe couronné des lauriers de l'immortalité, mais l'enfance ; la sienne, la vôtre, épave du désir et de l'exaltation au front ceint de diadèmes de clinquant, enguirlandées des mêmes fleurs qui ceignaient le piédestal, exhalant le funeste parfum que jettent au vent les encensoirs de la décevante ambition.

« Lisez, lisez ligne à ligne, page à page, la vie de Gustave Doré, triste malgré ses succès ; car il a connu, après l'enivrement d'une célébrité prématurée, l'amertume des efforts stériles, les longues nuits et les longs jours d'attente, l'éclair fugitif du triomphe, celui plus fugitif encore de la popularité. Il s'était donné un astre à suivre, et l'astre lui échappait sans cesse ; de sorte que lui, envié de tous, en venait à jalouser le mendiant auquel il jetait son aumône. Doré est mort parce que son cœur a fini par éclater sous la pression d'une ambition impossible, d'une espérance irréalisable. Que ceux qui ont souffert comme lui, qui ont subi la même torture, qui ont vu la patrie ingrate et la foule indifférente, me contemplent moi, son Vase d'élection, moi sur les parois duquel il a gravé l'histoire de ses luttes avec son sang, et qu'ils se disent : « Il a perdu la vie, mais conquis l'immortalité ! »

Était-ce bien la voix de la Vigne qui me parlait ainsi ? Étais-je bien dans l'atelier de la rue Saint-Dominique ? Était-ce Gustave Doré lui-même qui s'avançait vers moi, et dont la vue faisait battre mon cœur et glaçait mon sang ? Mes lèvres s'entr'ouvrirent et involontairement j'appelai : « Françoise ! Françoise ! »

La bonne vieille accourut.

« Françoise, lui dis-je en balbutiant, n'avez-vous vu personne ?

— Vous vous êtes endormie, peut-être ; vous aurez rêvé ! répondit-elle doucement. Je vous ai laissée seule trop longtemps.

— Mais n'avez-vous donc rien vu ? Répétai-je.

— Je vois si peu ! dit l'octogénaire. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils ont été. Je me fais vieille. Ah ! Si j'avais été plus ingambe, je serais sortie, — un jour comme celui-ci.

— Et pourquoi aujourd'hui plus que tous les autres jours ?

— Ah ! Vous ne savez donc pas ? » Elle rayonnait d'orgueil. « Aujourd'hui, à cette heure, on dévoile la statue d'Alexandre Dumas, sur la place. Tout Paris y est... excepté moi... Je... je n'étais pas assez forte... je n'ai pu y aller... moi qui me réjouissais tant ! »

Sa pauvre voix se brisa et elle porta son tablier à ses yeux.

Je l'avais oublié. C'était le 4 novembre, la date fixée pour la cérémonie de l'inauguration.

Françoise reprit :

« Je suis bien vieille, mais j'aurais été fière de voir la place, sa statue... et la foule. Il était mon enfant... mais il y a une chose que je puis faire pour lui : c'est de me coucher de bonne heure, pour me lever tôt demain matin. On dit une messe à sept heures pour le repos de son âme. »

La bonne créature leva la tête, mais sa voix tremblait.

« J'ai prié M. le curé de dire la messe. C'est ma messe, dite pour lui. Je suis riche, — il m'a laissé de l'argent ; à quoi puis-je mieux l'employer qu'en prières pour lui ? Peut-être viendrez-vous demain ? Martin y sera... mais c'est ma messe », continua-t-elle d'un air égaré, tournant machinalement le trousseau de clefs entre ses doigts. « Il voit que je ne l'oublie pas. Il le sait, j'en suis sûre. Je n'ai rien à faire maintenant que de pleurer et de prier pour lui. Vous partez ? Au revoir ! Peut-être bien que c'est adieu !... Ne l'oubliez pas... faites comme moi !... »

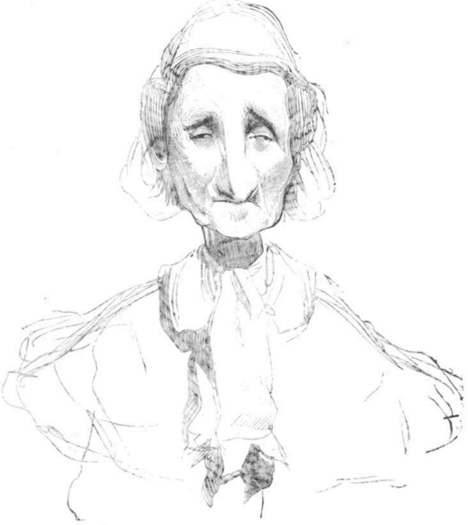
Et je dis au revoir à Françoise... mais elle peut bien avoir raison : ce mot fut un long adieu. La reverrai-je jamais ?

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

La vie de Gustave Doré racontée comme un roman, une quête, à travers les témoignages de ses parents et amis. C'est une découverte depuis ses premiers dessins à neuf ans jusqu'à son dernier... en passant par Gargantua, La Bible, La Divine Comédie, Paris, New-York, Londres, Le Corbeau et les dizaines et dizaines d'autres œuvres qu'il a illustré de son génie. C'est un livre rare sur l'un des plus grands illustrateurs de son siècle.

"[...] Passé minuit, le docteur Goupil arriva. Après une longue attente, entre cinq et six heures du matin, il m'appela et me mit l'enfant entre les bras, en disant : « Tenez, Françoise, voilà votre petit ! Mettez-le dans votre tablier et emportez-le. » C'est ce que je fis. Il n'était pas bien gros, mais fort bien constitué. Dame, il était venu au monde le jour de l'Epiphanie, et cela porte bonheur ! Trois jours après, on le baptisa. Il reçut les noms de Louis-Auguste-Gustave ; mais nous l'avons toujours appelé Gustave."



"Strasbourgeoise" Gustave Doré en 1839, il a six ans.

Denis
éditions artisanales

Partage gratuit-libre de droits